Revue d'Histoire Littéraire de la France

JUILLET - SEPTEMBRE 1961
61e ANNÉE - No 3

ÉMILE HENRIOT[1]

Nul n'aurait pu croire en voyant Émile Henriot au débarquer du train qui le ramenait de Nice et de Monaco le matin du 14 avril que, brutalement, la mort allait l'abattre quelques heures plus tard. Il était plein de vie, plein de projets : lutte pour la défense de la langue française, pour sa précellence dans un monde qui, se rapetissant chaque jour, semble, à mesure, s'éloigner de nous davantage ; travaux d'histoire littéraire dans l'infinie variété des œuvres et des temps, chroniques et feuilletons cherchant à dégager parmi l'énorme production contemporaine ce qui paraît durable, en écartant ce qui semble condamné par le défaut le moins pardonnable : un complaisant asservissement aux modes du jour, aux caprices du snobisme. Se donnant tout entier aux tâches qu'il s'était fixées, il les accomplissait sans prendre garde aux exigences de l'âge, et, jouissant d'une santé physique toute pareille à l'équilibre de son moral, il vivait en sa soixante-douzième année comme si son capital d'énergie et sa réserve de forces devaient être inépuisables.

Depuis près d'un demi-siècle je le voyais ainsi : la dure existence du grand journaliste soumis aux contraintes qui vont s'aggravant à mesure que la notoriété grandit, pèse plus lourdement encore quand la célébrité est venue. Le fardeau lui semblait léger. Tout récemment je regardais d'anciens portraits de mon vieux camarade auquel m'attachent plus de quarante années d'amitié sans nuages et tant de souvenirs communs. Peu de visages ont moins changé que le sien. Certes, les ans avaient creusé ici et là quelques rides, modelé plus fermement ses traits réguliers ; mais l'essentiel demeurait ; la lente transformation s'était faite sans altérer profondément le caractère de cette figure exprimant, comme au temps de la jeunesse, les qualités viriles, la franchise, la résolution, une force volontaire tempérée par la dou-

1. Nous remercions M. René Dumesnil d'avoir bien voulu écrire pour la Revue ces pages émouvantes. On lira plus loin l'hommage que M. Raymond Lebègue a rendu à la mémoire de notre Président dans la dernière Assemblée générale de la Société d'Histoire littéraire de la France (infra p. 469). — *N. D. L. R.*

ceur du regard, et que, dès le premier contact, on remarquait. La moustache tombante était comme un signe de son attachement à la tradition. Elle avait blanchi comme la chevelure, mais l'élégance naturelle de l'homme, la finesse du sourire, le geste désinvolte et prompt étaient encore ceux du jeune cavalier, du dragon engagé volontaire au début de la grande guerre. Mélange de hardiesse et de sage réflexion, Émile Henriot était tel au moral qu'au physique : curieux de tout voir pour tout comprendre, exempt d'idées reçues, redoutant le parti pris, fidèle à ce qu'il avait mûrement choisi, à ce qu'il aimait — non par caprice, mais par raison autant que par goût inné —, il était de ceux qui savent se déplacer en pensée pour faire le tour des opinions opposées aux leurs, des jugements en apparence bien fondés ; il gardait un sens critique aiguisé par d'immenses lectures autant que par l'observation des usages et des mœurs au cours de ses longs déplacements. Ferme, mais sans rigidité, il se mouvait d'un pas souple et résolu dans le domaine spirituel comme il allait, grand chasseur, l'œil au guet, le regard clair, observant chaque détail et prompt à saisir l'instant. Il tenait de son père, le dessinateur Henriot que ses croquis donnés chaque semaine à *L'Illustration* avaient rendu célèbre, cette aptitude à fixer le trait essentiel.

Le métier qu'il s'était choisi — le journalisme, dont il allait gravir tous les échelons — offre au débutant un champ d'observation merveilleux, mais l'oblige à de durs exercices. Les Goncourt reprochant à Flaubert ses scrupules excessifs et ses repentirs incessants — ce qu'il appelait les « affres du style » — assuraient que pour en guérir il lui aurait suffi d'être ruiné et forcé de demander son pain au journalisme. Les médiocres peuvent s'y perdre, les bons seuls y affermissent leurs qualités et même les développent.

Ce fut le cas d'Émile Henriot au *Temps* d'Adrien Hébrard où il était entré en 1911, au service de l'information. Il y eut les meilleurs maîtres. Il a dit lui-même ce qu'il leur devait, car il fut toujours de ceux qui ne répugnent pas à payer leurs dettes de reconnaissance à leurs aînés et demeurent fidèles au souvenir des « anciens ». Il fut de ceux pour qui la mort, loin d'alléger les obligations morales contractées envers les disparus, les alourdit à mesure que le spectacle de la vie leur montre davantage l'ingratitude des survivants.

On en trouve la preuve dans les pages de ses chroniques littéraires consacrées à Anatole France, Paul Bourget, Maurice Barrès : sans doute ne les eût-il pas écrites de la même encre s'il n'avait ressenti personnellement comme une blessure l'indifférence des générations montantes, l'ironique dédain témoigné par une partie de la jeunesse à ceux qui avaient été pour lui des maîtres révérés. Aux trois noms que je viens de citer, j'en pourrais ajouter beaucoup d'autres : des noms de poètes, par exemple. « Anch'io son poeta » pouvait dire Émile Henriot ; c'est par un volume de vers, publié aux éditions du Mercure de France où Alfred Valette l'avait accueilli en 1907, qu'il entra

dans les lettres. Il faut, pour mieux préciser, dire que ce volume *(Erynice)* avait été précédé l'année d'avant des *Poèmes à Sylvie.* Titre qui semblait placer le débutant sous le patronage de Nerval et proclamer du même coup un grand amour voué à l'Ile-de-France, au coin de terre où l'attachait la maison familiale.

Cet attachement passionné aux souvenirs d'adolescence et de jeunesse nous a valu un bien joli livre, *Recherche d'un château perdu*, qu'explique le sous-titre *Histoire d'un Village*, Nesles-la-Vallée : Émile Henriot y repose maintenant auprès de son père et de sa mère.

Il y revint chaque fois qu'il le put, presque chaque semaine, pour y trouver la paix nécessaire aux longs travaux, dans le silence et la solitude. Toujours cependant il tint les yeux ouverts sur le spectacle du monde : avec l'amour de la poésie, le goût des voyages était en lui. Il se développa par les lectures, par leur prolongement dans le rêve qu'elles suggèrent et qui pousse à aller voir sur place les choses imaginées. Henri de Régnier lui révéla Venise, comme le dit telle charmante page de *L'Altana :* « La gondole nous conduit à travers le dédale des *rii* vers les silencieuses étendues de la lagune ; comme chaque année, nous allons revoir dans les musées et les églises nos tableaux préférés. Comme d'ordinaire, sur la banquette du Florian, nous nous asseyons « sous le Chinois ». Nous y retrouvons nos amis Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux qui logent fidèlement à la Casa Zuliani. Ils promènent dans Venise le jeune Émile Henriot qui y fait ses débuts.... » On a les maîtres qu'on mérite quand on les choisit soi-même : ainsi donc Henri de Régnier apprit au jeune Émile Henriot à chercher sur le *pavimento* de mosaïque vénitien l'empreinte effacée des pas de Montaigne, de Montesquieu, de Charles de Brosses, de Jean-Jacques Rousseau et de Chateaubriand, à écouter les cloches nocturnes de la Salute « sonnant leur branle de minuit pour confondre en un même enchantement le présent et le passé ».

Jean-Louis Vaudoyer, Edmond Jaloux, Émile Henriot.... Je les retrouvais tous les trois chaque dimanche au lendemain de l'autre guerre, chez Paul Bourget, avec Albert-Émile Sorel, Eugène Marsan, Jean Psichari, Marcel Boulenger, Gérard Bauer, Gabriel Faure, Henri Massis, Marcel Bouteron, quelques autres encore, petit groupe, hélas ! tant éclairci. Mais, en dépit de tout ce qui sépare les destinées au cours d'une vie, « quelque chose a toujours demeuré où nous nous sommes retrouvés », comme me disait encore Émile Henriot très peu de jours avant qu'il nous quittât lui aussi pour toujours.

Libéral au vrai sens du mot, la curiosité de son esprit le portait d'instinct vers tout ce qui lui semblait mériter l'attention, fût-ce même vers des écrits dont les tendances s'opposaient à ses propres convictions ; il en parlait avec une objectivité complète, à condition qu'ils lui parussent sincères. Il a toujours haï, dénoncé et combattu l'hypocrisie, les faux semblants, l'imitation servile qui est une forme honteuse du plagiat, le conformisme qui est une abdication, et je

crois bien que les seules pages violentes qu'il ait signées ont été publiées pour signaler ces fautes et les stigmatiser.

Il a su parler des anciens avec la même clairvoyance, la même sympathie qu'il accordait aux modernes. Nous lui devons de subtils commentaires sur les études pénétrantes consacrées par M. Jérôme Carcopino à César ; et que de jolies pages n'a-t-il pas écrites sur les poètes, sur Ovide, sur Martial ? Tels vers de Catulle, telles épigrammes le charmaient, et il s'en délectait, tout comme il appréciait certains poèmes d'Apollinaire ou d'Éluard, où il retrouvait le son même d'une voix connue dans la musique de leurs écrits. On l'eût dit lui-même le commensal de Pétrone.

On retrouve dans ses plus récents feuilletons du *Monde*, le même ton, la même chaleur généreuse qu'en ses premières chroniques littéraires du *Temps*, à l'époque de ses débuts. Il a toujours aimé défendre les méconnus, et cela dans le passé comme dans le présent, les auteurs du second et même du troisième rayon, comme il avait inventé de dire. Je relisais il y a peu, au hasard d'une recherche, ce qu'il avait écrit sur *l'Admirable Saint-Amant*. Comme il le loue de sa langue pleine, « riche et succulente, farcie et relevée de locutions et d'expressions populaires qui rendent le discours vivant » ; comme il lui sait gré de sa « truculence magnifique, qui n'émeut même plus la décence, la bonne santé justifiant tout, comme le soleil, dans les pays orientaux, annule l'ordure. Saint-Amant est dans cette tradition nationale qui va de Villon et de Rabelais à Gautier, où la pureté de la syntaxe couvre l'audace du vocabulaire ». Comme il a su voir ce qui demeure en dépit des apparences, ce qui est constant chez les écrivains les meilleurs par leur sincérité ! Déjà, environ 1930, Émile Henriot était tel qu'il allait demeurer en 1960, l'épée ni le bicorne ne l'ayant point obligé à révérer l'académisme. Parlant des siècles révolus, il savait faire la part de ce que le temps peut détériorer d'un bon ouvrage, et qui, périssable, ne doit point cacher à l'œil du critique ce qui est resté digne de demeurer.

J'en viens à la seconde qualité dont il a donné un si bel exemple, tout au long de sa vie, dans l'exercice de son métier de critique : le sentiment de justice aussi nécessaire, aussi naturel pour lui que la curiosité, que l'état de vigilance de l'esprit. La tâche, ainsi comprise, ainsi entreprise avec une telle hauteur de vue, n'est pas sans péril quand on écrit dans une feuille de large diffusion et qu'il faut bien, si indépendant que l'on soit de nature, trouver le moyen de tout dire sans trop blesser les opinions d'autrui. Il y faut du courage. Il en montra, sachant en toute occasion demeurer objectif, défendre ses jugements avec fermeté parce qu'il les avait conçus avec raison. Le monde littéraire aime les querelles, et les curieux s'ameutent dès qu'ils les sentent naître. Sur le sujet le plus brûlant, sans se soucier des « lettres enflammées » qu'ils suscitaient, Émile Henriot rédigeait ses articles avec le souci de froide objectivité qu il eût mis à

parler de Laclos. Dans combien de circonstances ne l'avons-nous pas vu, contre vents et marées, défendre ce qui lui paraissait bon et vrai, avec une vigueur à laquelle il faut rendre hommage. Il était passé maître dans cette escrime où le critique se bat à visage découvert contre un Protée dont les visages successifs portent tous le masque.

C'est pourquoi le recueil de ses *Courriers littéraires*, c'est pourquoi l'ensemble de ses écrits critiques (il eut la coquetterie d'en grouper un certain nombre sous le titre modeste de sa rubrique du *Temps*) conservent si bien la chaleur de la vie. Par leur variété, par l'extrême curiosité d'esprit qu'elles révèlent, les œuvres critiques d'Émile Henriot s'apparentent à celles de Sainte-Beuve. Ses familiers, ses camarades l'y retrouvent tout entier. Les lire est pour eux la reprise d'une conversation, et si bien qu'ils croient l'entendre. Hélas, ironie du sort, sa réponse à M. René Huyghe qu'il devait recevoir à l'Académie française, où ce dernier succédait à notre camarade du *Monde*, Robert Kemp, ses *ultima verba* d'une si haute élévation de pensée et d'une qualité littéraire si simplement parfaite, durent être prononcés par une autre voix.

Qu'il en eût choisi le sujet dans les mœurs de notre temps ou dans l'histoire littéraire, on retrouvait dans ses romans la même sûreté du plan, la même solidité de la construction sous l'élégance de la forme. En 1924, l'Académie française lui décernait son grand prix après la publication d'*Aricie Brun, ou les Vertus bourgeoises*. En 1946, son ami Jérôme Tharaud devait le recevoir dans cette compagnie ; en 1959, il était élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. En lui venant, les distinctions les plus enviées n'altéraient point sa simplicité : ses amis, aussi bien dans son logis parisien de la rue Daubigny que dans sa maison de Nesles, si merveilleusement français, le retrouvaient toujours pareil à lui-même, aussi accueillant, auprès de M^me^ Émile Henriot, petite-fille de Charles Gounod, elle-même poète, musicienne et peintre, admirable compagne d'une vie laborieuse dont elle fut le soutien.

René Dumesnil.

LES « DIALOGUES SUR L'AME » ET LA DIFFUSION DU MATÉRIALISME AU XVIII^e SIÈCLE

Dans la littérature philosophique clandestine du siècle des lumières, de nombreuses zones d'ombre et de mystère subsistent en dépit des études diligentes de Lanson, de Mornet, de Briggs ou de Spink et des enquêtes plus étendues d'Ira Wade et de Paul Vernière [1]. Parce qu'il s'est voulu « éclairé », cet âge s'est vu paradoxalement contraint de recourir à l'équivoque et au secret : aussi est-il loin de nous avoir livré le mot de toutes ses énigmes. Le présent article a pour objet de lever modestement un coin de ce voile et d'étudier, dans un cas précis et mal connu, le cheminement souterrain, puis la montée à la lumière, d'une expression particulièrement radicale de la pensée matérialiste.

Dans son important article de 1912, Lanson a été le premier à signaler l'existence d'un curieux dialogue manuscrit qu'il reléguait au chapitre XI de son étude parmi les *Morceaux divers*. Fait plus étrange encore : à la différence des autres manuscrits examinés, dont la provenance était clairement spécifiée, aucune indication de source ne permettait de localiser ce *Dialogue sur l'âme. Par les interlocuteurs. En ce temps-là.* Lanson le classait parmi les manuscrits qui « peuvent dater de la première moitié du XVIII^e siècle » et le déclarait, sans plus de commentaire, « postérieur aux *Lettres persanes* », donc à 1721. Un résumé fort schématique soulignait la division du texte en deux parties, l'une dialoguée et l'autre en exposé direct, et ramenait la

1. G. Lanson, *Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1750*, R.H.L., 1912, p. 1-29 et 293-317. D. Mornet, *Bibliographie d'un certain nombre d'ouvrages philosophiques du XVIII^e siècle et particulièrement de D'Holbach*, R.H.L., 1933. E. R. Briggs, *L'incrédulité et la pensée anglaise au XVIII^e siècle*, R.H.L., 1934, p. 497-538. J. S. Spink, *La diffusion des idées matérialistes et antireligieuses au début du XVIII^e siècle : le « Theophrastus redivivus »*, R.H.L., 1937. Ira O. Wade, *The clandestine organization and diffusion of philosophical ideas in France from 1700 to 1750*, Princeton Univ. Press, 1938. Paul Vernière, *Spinoza et la pensée française avant la Révolution*, Paris, P. U. F., 1954, 2 vol., et récemment J. S. Spink, *French free-thought from Gassendi to Voltaire*, Univ. of London, Athlone Press, 1960.

substance de l'œuvre à une critique de l'Église et du christianisme [1].

M. Ira Wade, reprenant après 1930 l'enquête amorcée par Lanson et fidèle au programme esquissé dès 1912 par le grand historien littéraire, signalait à son tour ce même manuscrit qu'il appelait à bon droit « a particularly baffling work ». Le grand mérite de M. Wade est de l'avoir daté correctement, d'avoir souligné mieux que Lanson la différence d'inspiration entre les deux parties du texte et d'avoir su mettre en évidence sa parenté avec un certain nombre d'ouvrages antérieurs [2]. S'il ne lui consacre qu'une vingtaine de lignes, c'est en raison de sa date tardive [3] et de la situation un peu marginale qu'il lui attribue dans l'ensemble de la pensée critique [4].

Le texte le plus ancien de ces *Dialogues* nous est fourni par le manuscrit 1191 de la Bibliothèque Mazarine [5]. Ce beau volume, admirablement calligraphié, contient en réalité deux œuvres bien distinctes. La première partie, comptant 295 pages, s'intitule *Dialogues sur l'Ame, Par les interlocuteurs, En ce temps-là* [6] et se compose de sept dialogues. La seconde partie tient en 210 pages : elle ne porte aucun titre et se subdivise en sept chapitres qui se présentent dans l'ordre suivant :

Chapitre premier. De l'Origine du Christianisme. (P. 1-14.)
Chapitre second. De l'établissement de la nouvelle Religion, qu'on a dans la suite appelée Religion chrétienne. (P. 15-39.)
Chapitre troisième. Des progrès de la Religion chrétienne parmi les payens. (P. 39-62.)
Chapitre quatrième. Des ouvrages qui contiennent les faits de la Religion. De leur authenticité. Du choix qu'on en a fait, et de l'autorité de ce choix. (P. 62-97.)
Chapitre cinquième. Examen général des dogmes de la Religion chrétienne. (P. 98-173.)
Chapitre sixième. Examen de la morale chrétienne. (P. 174-199).
Chapitre septième et dernier. Si l'on peut, ou non, accepter la Religion chrétienne. Conclusion de l'ouvrage. (P. 200-210.)

Fin.

Bien qu'annoncée comme une « Seconde Partie » et rattachée ainsi aux *Dialogues*, cette œuvre en diffère sur des points essentiels. La forme est celle d'un traité systématique opérant par analyses et démonstrations successives ; l'inspiration est déiste et non athée, réformiste plutôt que radicale. Loin de prôner une philosophie maté-

1. « L'auteur demande la réforme de l'Église, la rentrée des prêtres dans la société, et le mariage civil... la conclusion est que c'est un système purement humain, que le désir d'éviter les révolutions permet seul de conserver. »
2. *Op. cit.*, p. 261 et p. 275.
3. Le livre de M. Wade ne s'attache qu'aux œuvres écrites ou publiées avant 1750.
4. Il le classe parmi les ouvrages secondaires groupés à la fin du volume sous l'étiquette assez générale de « cognate works ».
5. *Catalogue des Manuscrits*, t. II, p. 30, sub *Théologie nouvelle :* « Papier, 295 et 210 pages ; hauteur, 236 ; largeur, 176 millim. ; XVIII^e siècle. »
6. L'intitulé de Lanson était, on le voit, assez approximatif.

rialiste, l'auteur se contenterait volontiers d'une religion rationalisée, amendée par l'esprit critique, débarrassée surtout de ses institutions désuètes. Sans doute tient-il le christianisme pour une institution humaine, mais il estime imprudent d'y renoncer complètement. En somme, l'auteur anonyme institue, après tant d'autres, le procès historique du christianisme et il entend mettre fin aux empiètements continuels du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel.

Il est douteux que ce penseur assez conservateur soit aussi l'auteur des *Dialogues*, encore qu'une remarque de la *Seconde Partie* tende à le suggérer [1]. La différence de style, de tonalité, d'inspiration et de technique littéraire est frappante pour tout lecteur non prévenu.

Peut-être faut-il voir dans cette discordance le motif de l'éviction de la *Seconde Partie* dans le texte imprimé qui vit le jour en 1771 sous la forme d'un petit in-12 de 172 pages [2]. Cette édition semble avoir échappé aux recherches des bibliographes. Ni Barbier, ni Brunet, ni Graesse ne la mentionnent et M. Wade était le seul jusqu'ici à en avoir relevé l'existence. La chose paraîtra plus surprenante encore lorsqu'on saura que les *Dialogues sur l'Ame* furent publiés parallèlement, dans le même texte et la même année, au sein d'un recueil collectif de *Pièces philosophiques* signalé par MM. Naville et Vernière [3] et qui circula en province par les soins des colporteurs [4]. Ce volume rassemble trois opuscules fort variés dans leur propos, mais apparentés par l'audace de leur matérialisme :

1° *Parité de la Vie et de la Mort* (140 p. [5]).
2° *Dialogues sur l'Ame*, 1771 (172 p.).
3° *J. Brunus redivivus, ou Traité des erreurs populaires. Ouvrage critique, historique et philosophique imité de Pomponace*, 1re partie. S. l. n. d. (114 p.).

L'explication est simple : l'édition des *Pièces philosophiques* utilisée par MM. Naville, Vernière et Wade ne contient, pour une raison inconnue, que le troisième et le premier de ces traités [6]. Mais la Biblio-

1. *Seconde partie*, ms. p. 6 : « Comme nous l'avons dit dans la première partie.... » Mais il peut fort bien s'agir d'un artifice justifiant la réunion des deux opuscules en un seul recueil.

2. La Bibliothèque Royale de Bruxelles en conserve un exemplaire dans la précieuse collection Van Hulthem (V. H. 4076). Le catalogue imprimé de cette collection le tient pour une édition hollandaise.

3. P. Naville, *D'Holbach*, Gallimard, 1943, p. 156 et suiv. Voir aussi P. Vernière, *op. cit.*, t. II, p. 171-172.

4. J. P. Belin l'a trouvé mentionné dans le catalogue d'Ancelle, libraire à Évreux, sous le titre : *Recueil de Pièces philosophiques, contenant Dialogues sur l'âme et autres*, 3 vol., 6 fr., br. Cf. Belin, *Le Commerce des Livres prohibés à Paris, de 1750 à 1789*, 1913, p. 107, note.

5. On notera que cette *Parité* existe en manuscrit à la Bibliothèque Mazarine et qu'elle y est cataloguée aussitôt après les *Dialogues sur l'Ame* (n° 1192). Cf. Spink, *op. cit.*, p. 220-221.

6. M. Naville le remarque à la page 156 de son livre. Il n'a donc pu analyser que la *Parité* et le *J. Brunus redivivus*. Il tient le recueil des *Pièces*, même incomplet, pour « un des plus curieux de ces travaux (de littérature matérialiste clandestine) » et suppose qu'il a pu être imprimé par les soins de D'Holbach.

thèque Royale de Bruxelles a la bonne fortune d'en posséder un exemplaire qui reproduit dans l'ordre les œuvres mentionnées dans le titre [1]. Il est d'ailleurs évident que l'édition séparée des *Dialogues sur l'Ame* résulte d'un découpage du recueil collectif des *Pièces :* au bas de la page 172 et finale des *Dialogues*, l'indication en lettres capitales AVER- doit annoncer, selon les habitudes typographiques du temps, l'AVERTISSEMENT que l'on retrouve, en effet, à la première page du *J. Brunus redivivus.* L'édition collective et l'édition séparée sont du reste parfaitement identiques, tant pour le texte que pour la pagination et pour le choix du papier et des caractères.

La comparaison de ces *Dialogues* imprimés et du ms. 1191 de la Mazarine est certes plus instructive. Elle révèle un nombre considérable de variantes, généralement de simple graphie. Si nous laissons de côté les corrections de grammaire, d'expression, de ponctuation, d'accentuation, voire de bon sens, il subsiste peu de chose de ces divergences, et l'avantage de la précision, de la clarté et de l'élégance reste toujours du côté de l'imprimé. Nous en citerons quelques exemples pris au hasard. Les sigles adoptés sont M pour le manuscrit et I pour l'imprimé.

M 1 : pû	I 1 : pu
M 25 : et qu'elle apparence	I 15 : et quelle apparence
M 44 : il valloit mieux que Lot périsse	I 28 : il valoit mieux que Lot périt
M 35 (dans un sermon) : mon cher auditeur	I 21 : mes chers auditeurs
M 69 : consultes-moi	I 44 : consulte-moi
M 72 : Neuton	I 46 : Newton
M 86 : l'idée reçue de feu, de gêne,...	I 54 : les idées reçues de feu, de gêne,...
M 142 : hypostaise (le *i* a été ajouté)	I 85 : hypostase
M 201 (dans la bouche d'un chrétien) : Je sens qu'il est impossible de pallier les vices de la morale chrétienne	I 117 : Je sens malgré moi qu'il est impossible...
M 202 (utilité sociale de la religion) : aussi ç'a-t-il été un soin de la nature de leur en donner une	I 117 : mais la nature a-t-elle jamais négligé le soin de leur en donner une ?
M 151 : ces questions, que des hérétiques avoient fait naître	I 90 : ... avoient élevées
M 268 : Tot capita, tot sensus.	I 152 : Quot capita, tot sensus.

Dans deux cas seulement, l'édition de 1771 apporte quelques précisions historiques supplémentaires :

M 123 : il ne s'est jamais fait que deux dénombremens dans l'Empire, et à leur époque Jésus, ni ses père et mère n'étoient point au Monde.

I 73 : ... dans l'Empire, et l'époque de celui dont parle S. Luc se fit 37. ans après la bataille d'Actium, la 10e et dernière année du régne d'Archelaüs ; bien différente comme vous voyez de la fin du régne d'Hérode.

1. B. R., série II, n° 20754, in-12, s.l.n.d. (1771).

Ailleurs, I 107 intercale tout un développement dans un raisonnement de M 182 (entre « susceptible » et « Ils ont même ») :

I 107 : « Il a été des temps parmi les Chrétiens où l'on étoit privé de la sépulture lorsqu'on ne léguoit rien aux Églises. Quand un homme mouroit *ab intestat*, l'Église nommoit un Clerc à la discussion de ses biens, pour en distraire ce qu'il convenoit de prendre, c'est-à-dire, ce qu'on supposoit que le défunt eût légué s'il ne fût pas mort sans tester. »

Enfin, il faut accorder une mention particulière au sort fait, dans le texte imprimé, à une allusion qui doit, dans le manuscrit, préparer le lecteur à l'adjonction de la *Seconde Partie*. Au cours du 4e dialogue, qui oppose un chrétien et un philosophe, ce dernier déclare : « Voici un petit écrit que vous lirez à loisir, et qui, je pense, vous fera bien rabattre de ce merveilleux que vous supposez dans les progrès de votre Religion... » (M 119). Après quoi, toujours selon le manuscrit (M 120), « le chrétien accepta avec plaisir l'écrit que le philosophe lui offroit, et qu'on trouvera cy après, page (ici un blanc), mais il avoit encore... ». Du fait de la suppression de la *Seconde Partie*, ce texte est modifié comme suit dans l'imprimé :

I 71 : « Voici un écrit (a) que vous lirez à loisir... »
(a). C'étoit l'Examen des Apologistes Chrétiens par *Freret*, qui n'étoit pas encore imprimé.
I 72 : ... que le philosophe lui offroit, mais il avoit encore....

Tiendrions-nous cette fois l'identification du texte supprimé ? Nullement, et la note I 71 (a) ne peut même que nous égarer. En fait, la *Seconde Partie*, annoncée à la fin du 7e dialogue comme une « conférence » [1], n'a rien de commun avec cet *Examen critique des Apologistes de la Religion Chrétienne*, si largement répandu au XVIIIe siècle et que toutes les éditions attribuaient alors à Nicolas Fréret [2]. Ni dans le fond, ni dans la forme, les deux œuvres n'offrent la moindre ressemblance [3]. Deux explications de l'étrange note I 71 (a) se présentent à l'esprit. La première se rattache à l'origine même de l'*Examen critique* de 1766. Celui-ci semble remonter à un manuscrit beaucoup plus étendu composé par Lévesque de Burigny *Sur la Vérité de la Religion*, achevé le 11 septembre 1733, et qui comptait, nous dit-on, 1 595 demi-pages in-4° [4]. Il se pourrait que les deux textes soient des vestiges mutilés de ce commun archétype. Plus simplement encore, l'éditeur de 1771 peut avoir voulu alléger son volume

1. M 294 : « Je compte vous démontrer la vérité du mien (mon principe) dans la prochaine conférence. » Omis dans I 166. Le terme de « conférence » est d'autant plus inadéquat que la *Seconde Partie* se présente comme un traité doctrinal.
2. Éditions séparées en 1766 et 1767, puis dans les *Œuvres de M. Fréret*, t. II, Londres, 1776 et 1778. M. Wade y voit l'œuvre d'un groupe au sein duquel Fréret et Lévesque de Burigny auraient collaboré et croit pouvoir déclarer qu'il n'a circulé qu'après 1745 (*op. cit.*, p. 202). Voir aussi Spink, *op. cit.*, p. 298.
3. M. Wade a déjà noté le fait : « It has no similarities with the *Examen critique*.... It does resemble Voltaire's *Établissement du Christianisme* », *op. cit.*, p. 262, note 2.
4. Wade, *op. cit.*, p. 22 et 201.

en renvoyant, pour la partie doctrinale, à un ouvrage sinon identique, du moins analogue dans son propos et déjà connu du public.

Quelle que soit l'histoire du texte, les *Dialogues sur l'Ame* méritent, à eux seuls, un examen approfondi. Ces entretiens, au nombre de sept, sont interrompus entre le 4e et le 5e par une analyse critique des articles du *Credo*. L'auteur nous présente successivement un Saducéen, un Pharisien, un curé français, un moine franciscain, « un philosophe tout court » et un « chrétien de bonne foi ». L'action se passe à une date indéterminée, mais qui se place de toute évidence à l'époque de la rédaction de l'œuvre, soit au début de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Cette datation nous est facilitée par un passage de l'argumentation du moine franciscain qui cite d'une haleine, et dans l'ordre chronologique, « Bayle, Leibnitz, Newton, Locke, tous les Encyclopédistes » pour les mettre au rang « des impies qui n'avoient pas le sens commun » (I 46). Il eût été difficile, en 1751, de tenir déjà les encyclopédistes pour un parti et de condamner leur doctrine comme scandaleuse et impie. Nous inclinons, dès lors, à croire les *Dialogues* postérieurs à 1755.

En raison de la rareté de l'opuscule, nous croyons utile de le résumer et d'en reproduire quelques passages caractéristiques.

Dialogue I. — Entre un Pharisien et un Saducéen. (P. 1 à 24.)

Le Pharisien s'étonne de l'indifférence du Saducéen au problème de l'au-delà et croit pouvoir en déduire : « Tu n'es pas Disciple de Moyse » (p. 2). Simple prétexte pour démontrer que la doctrine mosaïque ignore l'existence d'une âme immatérielle : « Lis le Pentateuque, tu n'y trouveras pas le mot *Ame*, au sens où tu l'entens. Lorsque Moyse l'employe, c'est pour exprimer le sang dont la circulation fait notre vie... » (p. 2). La notion d'une âme immortelle est née d'une contamination orientale : « C'est une nouveauté qui datte de notre captivité en Perse.... Nos chefs, qui s'apperçurent de l'utilité de ce dogme pour contenir un peuple remuant, feignirent d'en reconnoître la vérité... le plus grand nombre embrassa avidement cette chimère... » (p. 3). Le Saducéen tient cette « hypothèse » pour « injurieuse à l'Être suprême », car « si Dieu avoit voulu que nous crussions une vie à venir, il nous l'auroit révélée d'une manière claire » (p. 2 et 3). Assez curieusement, il justifie — en bon disciple de Montesquieu — les édits mosaïques par leur utilité sociale et cite en exemple la pratique des ablutions. De sorte que « Moyse fut au moins un grand homme, s'il ne fut point un homme inspiré d'en-haut » (p. 8).

L'entretien se porte alors vers l'attitude des sectes juives à l'égard du Messie chrétien et le Saducéen s'étonne malicieusement de l'hostilité farouche que lui montrèrent les Pharisiens. « Jésus prêche l'immortalité de l'ame, vous soutenez que ce dogme vous est révélé ; et vous condamnez Jésus à mort... vous aviez en vous-même le germe de sa religion » (p. 13).

L'auteur conclut ce premier entretien en remarquant (p. 16) : « Nos deux Juifs n'étoient pas assez instruits pour pousser plus loin la dispute.... Le Saducéen proposa d'attendre qu'ils fussent arrivés dans quelque Capitale où il y eût des hommes de diverses croyances, afin d'avoir des juges qui prononçassent sans partialité sur le point contesté entre eux. »

Arrivés en Italie, nos deux voyageurs s'adressent à un moine qui donne raison au Pharisien en invoquant l'autorité du Pentateuque, qu'il n'a pas lu, et qu'il ne connaît que par la traduction de saint Jérôme. Le moine devine bientôt, par la tournure de la conversation, quelle est la religion et l'origine de ses interlocuteurs et il menace (au défi de toute vraisemblance géographique) d'aller quérir « la Sainte-Hermendad » (p. 20). Un voyageur charitable et désabusé les avertit à temps du danger qu'ils courent. « On ne discute point ici », leur dit-il, « sans un visa du St. Office... un même bucher seroit votre sépulture » (p. 20).

Les deux Juifs décident alors de prendre le chemin de la France. « On leur avoit dit que depuis un demi-siècle [1] on y pensoit assez librement ; qu'on n'y brûloit ni ceux qui admettoient, ni ceux qui nioient l'immortalité de l'ame, pas même ceux qui avoient pendu Jésus, pourvû qu'ils ne s'applaudîssent point de cette action » (p. 20). A peine en France, ils s'informent d'une autorité en matière métaphysique. On les adresse à un curé qui est aussi Docteur. Mais le sermon auquel ils assistent est fondé sur un tissu de témoignages et ne fait aucune part au raisonnement. « Le Saducéen se crut en état de disputer avec le Docteur. Il l'invita à souper ; et après s'être assuré qu'on ne brûloit plus les Saducéens en France, il entama la question » (p. 24-25).

Dialogue II. — Le Saducéen et le Docteur. (P. 24-36.)

Le Saducéen place d'emblée la dispute sur le plan qui lui est familier : la critique des Écritures. Il souligne que le Dieu des Juifs ne punit que « par des peines temporelles et actuelles » (p. 27) et qu'il n'est jamais question dans les Écritures d'une survie quelconque. Le seul texte qu'on puisse alléguer est tiré des *Macchabées*, ouvrage dont il conteste l'autorité en raison de sa date tardive. Le reste n'est qu'erreur d'interprétation (p. 31) ou affaire d'autorité (p. 33) : « Un tel, a-t-on dit, a cru l'ame immortelle : donc elle l'est.... »

Le curé, troublé, s'en va puiser des arguments « dans les divers traités de l'ame qu'il possédoit » (p. 33-34). Il n'y trouve, encore une fois, que des témoignages et des démonstrations « ou la majeure partie des argumens concluoient pour la négative » (p. 34). Il met fin à la discussion en affirmant que « l'immortalité de l'ame étant un dogme généralement reçu, il falloit de nécessité l'adopter ». Dès lors, rétorque le Saducéen, « il faut reconnoître l'Idole *Fo* ou *Foë* pour un

1. Nouvel argument pour dater le texte d'après 1750.

Dieu, parce que depuis environ mille ans que les Bonzes l'ont apportée du Japon à la Chine, elle y est adorée sur ce pied d'un peuple infiniment nombreux » (p. 34) [1]. La conversation s'achève sur une note d'une ironie assez voltairienne touchant la diversité des rites. Après quoi les deux interlocuteurs partent pour Paris et reprennent leur discussion dans la « chaise » qui y conduit.

Dialogue III. — Le Pharisien et le Saducéen. (P. 36-66.)

La critique porte cette fois sur la valeur des traditions invoquées par le Pharisien : « On peut tout au plus, de l'ancienneté d'une tradition, conclure que l'erreur qu'elle transmet est très ancienne » (p. 39). Quant à la valeur des exégèses, le Saducéen se montre catégorique : « Interpréter un texte, c'est supposer l'incapacité dans son Auteur » (p. 41). Il a d'ailleurs si peu de confiance dans ses propres lumières qu'il finit par avouer : « A la réserve de mon sentiment sur la nature de l'ame, je soupçonne que nous sommes tous deux dans l'erreur » (p. 43). Le terrain est ainsi préparé pour la venue du Philosophe.

En attendant, les deux Juifs se rendent « aux sermons comme à la Comédie », tout en trouvant mauvais « qu'on payât 24. sous une chaise sans qu' (on) fût libre de dire son sentiment sur le morceau débité ». Alors que, désappointés, ils s'apprêtent à quitter Paris, on vient les avertir qu'une conférence opposera bientôt « un Moine Franciscain, Théologien, Métaphysicien, Logicien, Physicien, Dialecticien, ancien Lecteur de son Ordre, Pensionnaire du Pape, des Prélats, des Princes et de tous les Libraires de France, etc, etc. et un Philosophe *tout court* ». (P. 44.)

Le moine réunit en un faisceau les preuves traditionnelles de l'immortalité de l'âme et invoque le témoignage des meilleurs philosophes, y compris celui de plusieurs athées. Le philosophe écarte d'emblée cet argument d'autorité et porte le débat sur le plan théorique : « Votre argument revient à celui-ci : le marbre ne pense pas ; moi je pense : donc je ne suis pas marbre. » Or la matière apparaît comme capable de mouvement et ce mouvement doit nécessairement être suscité par une force qui ait la même nature, qui soit donc matérielle. Certaines combinaisons mystérieuses de la matière produisent des germes dont la majorité périssent, mais dont quelques-uns sont poussés « dans les matrices qui leur sont propres », « excitent en elles la commotion, et par leur chaleur et leur humidité les mettent dans une fermentation qui est telle, qu'après une grande dissolution les parties homogenes s'unissent, et les hétérogenes s'en séparent » (p. 49). Chaleur et humidité apparaissent ainsi comme les seules conditions de la vie.

« Reste à sçavoir si la matière douée de la faculté de se mouvoir,

1. Sur le Dieu Fo ou Foë, voir Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. II et l'*Encyclopédie* aux articles *Chinois (Philosophie des)* et *Japonais (Philosophie des)*. Mais, déjà vers 1723, il en est question, avec une intention analogue, dans la *Suite des Pyrrhoniens ;* cf. Spink, *op. cit.*, p. 301.

de se modifier, et de donner à quelques-unes de ses modifications la vie et le sentiment, peut à force de combinaisons devenir pensante » (p. 51). Certes, on ne saurait prétendre que chaque particule de matière considérée séparément soit dotée de vie, de sentiment et de pensée, mais ce serait aussi mal poser le problème. « La pensée est, comme le sentiment, un résultat de l'organisation. Elle n'est point un être matériel, ... mais un accident de sujets matériels » (p. 53). L'idée se forme à partir de la sensation, les notions abstraites à partir de l'idée simple ; la pensée est donc, en son essence, mémoire. « C'est ce souvenir, suite de l'expérience, qui forme ce que nous appellons idées, pensées » (p. 58-59). La différence entre l'homme et l'animal ne tient pas à l'existence d'une âme, mais simplement à une meilleure organisation. L'écart entre l'homme et le castor n'est donc pas plus grand, ni d'autre nature, que celui qui sépare le castor et l'huître. L'intelligence est liée fondamentalement « à la variété et (à) la délicatesse des organes » (p. 60), particulièrement à celles du cerveau, et c'est ce qui explique qu'à la caducité du corps correspond le déclin de l'intelligence. L'exemple du vieux maréchal de Noailles illustre et confirme ce point de vue. (P. 61.)

Le Saducéen sort de la conférence à la fois ravi et ébranlé, car le discours du Philosophe l'a entraîné, au delà de sa conviction de la matérialité de l'âme, jusqu'à la négation de toute cause première. Sentant que le Philosophe « n'avoit pas tout dit », il cherche à le rencontrer pour sortir de ses doutes et de son inquiétude. Non sans peine, il réussit à découvrir sa demeure [1], mais c'est pour trouver la place déjà prise par « un Chrétien de bonne foi » venu solliciter des éclaircissements. Les entretiens n'avaient porté jusqu'ici que sur le judaïsme ; le 4e dialogue abordera la question, plus délicate en France, de la divinité du christianisme.

Dialogue IV. — Le Chrétien et le Philosophe. (P. 67-103.)

Le Philosophe tient pour incompatibles la divinité de la religion chrétienne et l'histoire de son développement. « Le Christianisme, comme toutes les sectes du monde, s'est établi par la force » (p. 71). Les faits rapportés par les Évangiles sont, pour une large part, incertains ou faux : dénombrement de l'Empire, adoration des Mages, massacre des Innocents, fuite en Égypte font l'objet de contradictions entre les Évangélistes ou sont contredits par l'histoire. On ne saurait admettre, dès lors, que les Évangélistes soient inspirés par la Divinité elle-même. « Les fondateurs du Christianisme ont toujours été ou des ignorans ou des gens intéressés. Ç'a toujours été la force qui a décidé » (p. 78). Quant au Symbole des Apôtres, le Philosophe se fait fort de prouver qu'il « n'a pas le sens commun » (p. 79) et il en donne (p. 80-92) une longue analyse critique, article par article.

Le Chrétien répugne malgré tout à abandonner sa religion : « Car,

1. Occasion à un parallèle avec la Chine éclairée où « le mérite élève aux premières places » (p. 66).

d'un côté, je n'en vois point de meilleure, quant aux faits qui lui servent de preuves, et aux dogmes dont elle exige la croyance ; et de l'autre, je vois que la morale du Christianisme est la meilleure et la plus conforme à notre situation en ce monde, de toutes celles qui existent actuellement » (p. 94). Le Philosophe rétorque aussitôt que « dès qu'une Religion en est réduite à ce point (c'est-à-dire n'est plus tenue pour divine), elle n'est plus, et tout son Être est perdu » (p. 95). L'erreur des adeptes d'une croyance est de vouloir trop prouver : « En fait de mysteres, quand on a dit qu'ils sont, on a tout dit. Les sectaires... prétendent, contre leurs adversaires, que qui dit mystere, entend une chose au-dessus de la raison, qu'on ne sçauroit pénétrer, ni approfondir, et ils sont les premiers à raisonner sur ces objets » (p. 96). Trois dogmes le heurtent particulièrement : la présence réelle de Dieu dans l'hostie, l'Enfer et le Paradis. S'il est vrai que « les ames sont des substances créées, le dogme qui admet leur peine ou leur récompense est extravagant. Avez-vous donc oublié cet axiome incontestable, que tout ce qui a eû un commencement aura une fin ?... Quand, mettant a part tout ce que vos mystiques ont imaginé de l'enfer, je réduirois la peine du dam à la seule privation de Dieu, je soutiens que l'ame spirituelle n'est point susceptible d'une telle privation ; car voir est un acte physique, et qui, convenant aux corps, ne sçauroit convenir à l'esprit pur et dégagé de toute matiere » (p. 98). « L'ame des justes, dites-vous, verra Dieu ; la peine de l'ame des réprouvés sera de ne le point voir. Dieu est infini, dans votre hypothèse : et comment votre ame, créature finie, pourra-t-elle appercevoir l'infini ? Il faudra donc que Dieu la rende infinie comme lui » (p. 100-101).

Au terme de l'entretien, il apparaît que la possession d'une âme serait, pour l'homme, un don fatal et immérité. Le Saducéen se décide alors à intervenir.

Dialogue V. — Entre le Philosophe, le Chrétien et le Saducéen. (P. 103-125.)

Avant d'aller plus loin dans son raisonnement, le Philosophe estime nécessaire de poser au préalable une question à son interlocuteur chrétien. Un peu tard, semble-t-il, étant donné le point où il en est arrivé. « Êtes-vous heureux dans votre Religion, et trouvez-vous une entiere satisfaction à accomplir ses préceptes ? Je me suis fait une loi qui est de ne jamais tirer de l'erreur ceux qui y trouvent leur félicité » (p. 103).

A quoi le Chrétien concède : « Je manquerais de sincérité en vous disant que c'est à la Religion que je suis redevable du peu de bonheur dont je jouis.... Cependant je ne hais point ma morale... » (p. 104).

Le Philosophe estime qu'il faut distinguer, parmi les préceptes religieux, entre ceux qui sont particuliers à un seul culte et ceux qui sont communs à diverses croyances. Les premiers peuvent dépendre du climat, telles « les loix de propreté prescrites par Moyse et très-utiles en Asie » (p. 105), ou des circonstances historiques, comme le

précepte de charité chrétienne, essentiel dans une religion « dont les membres primitifs n'étoient que des gueux », mais qui aboutira à enrichir l'Église par des legs et des donations (p. 106-107). La règle de chasteté est tout aussi arbitraire et « une société de gens qui voudroient être parfaits à ce prix, ne subsisteroit pas longtemps. Une preuve que cette maxime est contre nature, c'est la peine qu'on a à s'y conformer, et le plaisir qu'on sent à l'enfraindre » (p. 109). « L'indissolubilité du mariage est encore une source de plus de maux... il est barbare d'exiger que deux personnes qui se haïssent et qui en ont souvent de bonnes raisons, partagent une même couche » (p. 111). Là encore, Jésus n'a voulu que se distinguer de la loi juive. Et le Philosophe souligne qu'en Espagne et en Pologne cette loi a été tournée par des subterfuges, tandis « qu'en France et en Italie, le divorce subsiste, mais d'une manière illégale, d'une manière aussi préjudiciable à la population de ces lieux qu'au repos et au bonheur des particuliers » (p. 113).

Le renoncement à soi-même n'a guère plus de conséquence. « Comment concilier ces deux préceptes, dont l'un commande de se haïr, et l'autre d'aimer son prochain comme soi-même ? » (P. 114.) Il n'en va pas de même de l'obligation de fuir le mal et de faire le bien, mais celle-là est antérieure au Christ « et tous les Êtres bien constitués s'y soumettent sans réserve ». Les infractions à cette règle se trouveraient plutôt dans les pays à forte structure religieuse : « Les Prêtres n'appuyent que rarement sur ces points capitaux dont l'exercice leur est plus ou moins indifférent, et rebattent sans cesse les oreilles de choses frivoles ou absurdes dont il leur est intéressant que le peuple soit infatué » (p. 116).

Le Chrétien, cette fois, s'avoue vaincu : « vû les progrès des lumieres en ce siècle, on ne sçauroit douter qu'il ne soit le tombeau du Christianisme ». Mais, demande-t-il, comment concilier cette constatation et cette autre, « qu'il faut une Religion aux hommes » ? (p. 117). Pour le Philosophe, il restera toujours une religion à pratiquer, la plus fondamentale, la plus générale, l'observance de la loi et des oracles de la nature, en d'autres termes : « la Religion naturelle » (P. 121). Le Chrétien et le Saducéen restent pourtant embarrassés. Comment concevoir une religion sans culte et à qui rapporter le principe moral de nos actions ? « Si l'on s'en tient à ce qu'il (le Philosophe) nous a dit jusqu'ici, la fin de l'homme, c'est l'homme même » (p. 121).

Dialogue VI. — Le Philosophe, le Saducéen et le Chrétien. (P. 126-148.)

Le Chrétien vient de terminer la lecture de l'opuscule que le Philosophe lui avait prêté (cf. p. 71, note *a*) et il en conclut que « de toutes les Religions existantes, il n'en est pas une seule vraie » (p. 126). Le Saducéen proteste énergiquement contre cette généralisation dont il voudrait excepter la loi de Moyse. Le Philosophe rabat aussitôt cette prétention abusive : « La Religion de Moyse est un tissu de traits qui

sentent l'humanité, grossiere même » (p. 129). Le Chrétien serait enclin à maintenir la religion comme un frein apporté aux passions déréglées, car, si l'homme est sa propre fin, « il en viendra bientôt au point de se permettre tout » (p. 133). A quoi le Philosophe riposte avec hauteur : « Pour des hommes faibles et corrompus, une Religion dogmatique et la supposition d'une premiere Cause deviennent nécessaires. Si vous êtes d'un tempérament délicat, tendre, craintif, n'entreprenez jamais de sortir du Déisme. Il faut, à quelque prix que ce soit, une Dulcinée aux Dom Quichottes » (p. 135). Mais malheur à celui qui se réveillera trop tôt de ce songe : le seul parti qui lui restera sera « de consentir qu'une éternité de privation succede à un temps pendant lequel on n'a jouï de rien » (p. 137).

S'élevant alors aux généralités, il s'exclame : « On peut dire que c'est un travail immense que la destruction des préjugés. Le passage d'une croyance à une autre croyance n'est rien en comparaison de ce qu'il y a à faire pour parvenir à ne croire rien » (p. 139). Et le danger subsiste de retomber, à l'approche de la mort, sous l'empire des préjugés abandonnés. « Ce retour est d'autant plus à craindre, qu'au terme de la caducité, la terreur naturelle d'une destruction prochaine se joint à l'ascendant qu'ont eû sur nous nos premiers principes » (p. 139).

Le Chrétien affirme qu'il se croit assez de force pour aller plus avant, mais le Saducéen, déiste intransigeant, se cabre devant l'hypothèse athée. Un dernier dialogue lui permettra de franchir cette ultime étape. Mais, avant d'en venir là, l'auteur anonyme s'interroge sur la validité des positions acquises. « Le Saducéen n'avoit point tort quand il pensoit qu'un Chrétien pouvoit passer plus facilement à l'athéisme, qu'un Déiste... Les extrêmes sont faciles à atteindre, et à force d'avoir trop cru, on en vient à ne plus rien croire » (p. 142) [1]. Mais si ce déiste est un homme éclairé, que peut-il penser du rôle de la divinité telle qu'il la conçoit ? Elle se borne « à remuer la matière, elle est éternellement occupée à faire pleuvoir à propos sur le champ de son Dévot, et à lui rendre une vache pour un veau qu'il lui a offert » (p. 142). Si le déiste répugne à enfermer son Dieu dans un « si vil emploi », « il faut qu'il le gratifie d'une éternelle inaction », le rendant ainsi superflu.

L'auteur ne fait pas mystère de ses sympathies personnelles. Elles vont aux « Matérialistes dogmatiques, c'est-à-dire (à) ceux qui ont été conduits à leur opinion par un enchaînement de conséquences justes, tirées d'un principe certain » (p. 145).

Dialogue VII. — Le Philosophe, le Chrétien et le Saducéen. (P. 148-172.)

Au delà des religions révélées et de leurs cultes, le Philosophe s'en prendra cette fois à la notion même d'une Cause première : c'est sur

1. L'auteur notera plus loin, p. 144, que : « Les pays où la Réforme s'est faite ont embrassé une espece de Déisme : dans ces provinces peu d'Athées. L'Italie, qui le croiroit ? en contient plus, au centuple, que l'Angleterre et la Hollande. »

son propre terrain qu'il attaque maintenant son interlocuteur le plus redoutable, le Saducéen déiste. Celui-ci soutenait trois thèses principales :

— l'impossibilité d'une matière créatrice ou formatrice,
— l'existence d'un principe distinct de la matière, et
— l'accord universel qui s'est institué sur cette idée.

Le Philosophe conteste d'abord le dernier point et prétend que ce *consensus omnium* n'est qu'une illusion. L'ancienneté d'une coutume ne prouve d'ailleurs pas sa validité et le Philosophe trouve, pour le démontrer, des formules qui rappellent les réflexions de Pascal sur la nature des lois et sur les grandeurs d'institution.

Ce qu'il dit du premier point est peut-être plus important et, pour l'époque, plus neuf. De ce que la matière ne produit pas de nouvelles formes sous nos yeux, il est abusif d'induire qu'elle n'en est pas capable de manière absolue, de même que « de ce qu'une femme n'a plus d'enfans actuellement, inférer qu'elle n'en a jamais eu, est une assertion téméraire » (p. 154). Il suffit qu'elle en ait produit une fois et de telle sorte que « ses effets puissent à leur tour devenir des principes d'autres effets, qui portant en eux les mêmes germes reproducteurs, assurent l'éternelle durée de la matière » (p. 155). Il ne faudrait pas conclure de là que, dans l'hypothèse matérialiste, le monde serait resté identique : les formes ont changé, mais « la matière, considérée en général, et comme le sujet et les accidens des corps, a toujours existé » (p. 156). Cette matière n'est pas une substance particulière ; c'est un terme commode pour désigner « cette chose sans forme et sans nom qui sert de base aux diverses formes, et qui, comme un autre Prothée, est susceptible, soit naturellement, soit par le secours de l'art, de prendre toutes celles qu'on veut lui donner » (p. 157). Quelle que soit l'acception qu'on lui donne, « il reste toujours pour constant qu'elle est éternelle », puisqu'elle n'a pu se créer elle-même et que Dieu n'a pu lui donner l'être, faute d'en trouver l'idée dans lui-même ou hors de lui-même.

Cette matière n'est ni inerte, ni stable ; elle se modifie sans cesse « par la voye de la putréfaction et de la génération » (p. 161). La difficulté sera de remonter, dans « l'échelle des Êtres », jusqu'à l'acte initial de génération. « Il est facile d'imaginer que c'est à cet écueil que la raison humaine est venue échouer » (p. 162) et c'est là qu'il faut chercher la raison du recours à une Cause première. Le Philosophe s'empresse d'ajouter que cette Cause première n'explique rien et qu'elle fait surgir de nouvelles contradictions. L'examen des diverses cosmogonies, d'Empédocle à Leibnitz, l'amène à cette conclusion : « L'opinion qui veut que le monde n'ait été d'abord qu'une masse molle où tout étoit confondu est peut-être la plus satisfaisante » (p. 165). Le monde serait ainsi l'ouvrage d'une « Ouvrière aveugle et indifférente » (la matière douée de mouvement), et non d'une « Divinité intelligente, bonne et sage, qui possédant le souverain bien dans son infinité, ne

peut jamais produire le mal que nous voyons dans le monde » (p. 166).

La conclusion du Philosophe laisse ses deux interlocuteurs dans un état de tristesse profonde. L'un et l'autre ont perdu le réconfort qu'ils trouvaient dans leur foi en une transcendance protectrice ou gardienne. Ils s'en consoleront en constatant que ces croyances trouvaient leur fondement dans le seul intérêt de leurs adeptes : le Dieu *fertiliseur* des Juifs, le Dieu guerrier des Romains, etc. Le Philosophe les encourage dans cette sagesse : « Écartons avec soin de nous livrer aux spéculations sur la manière dont les choses ont été faites : qu'il nous suffise de sçavoir qu'elles sont. Le reste sera toujours un mystere pour nous » (p. 170-171). L'idée de Dieu est une chimère et, en tout cas, une hypothèse inutile. S'adressant alors, au delà de ses interlocuteurs, à l'opinion publique de son temps, il termine en déclarant : « Croyez, au reste, que s'il étoit des preuves claires de l'existence de la Divinité, ceux qu'on nomme Athées deviendroient les plus zêlés partisans de cette opinion, qui ne peut que flater l'amour-propre et la paresse. Ils n'attendent que la démonstration : Et par quelle fatalité s'obstine-t-on à la leur refuser, si elle est possible, ou à les persécuter si le fait n'est pas vrai ? » (P. 172.)

L'inspiration de ces *Dialogues* et leur mise en forme posent, on le voit, un certain nombre de problèmes. Déjà M. Wade avait noté que si la forme et le ton rappellent Voltaire, la pensée philosophique se rapproche, au contraire, de celle de Diderot, « so much so in fact, that one is tempted to suspect, if not his hand, at least his inspiration ». Ainsi posé, le problème serait cependant insoluble et les suppositions qu'on pourrait faire resteraient, en l'absence de documents nouveaux, de pures hypothèses invérifiables. Mieux vaut donc considérer l'œuvre à sa date, dans la tradition qui la précède et par rapport aux expressions contemporaines de la pensée matérialiste.

Les opuscules clandestins et imprimés portant sur le même thème sont naturellement fort nombreux et M. Spink, mieux informé que Ira Wade et que Lanson, a fort bien analysé les plus importants. L'œuvre capitale, en cette matière, est le *Theophrastus redivivus* anonyme de 1659, mais sa diffusion semble avoir été tardive et assez limitée [1]. Dès 1698, un certain Bonaventure de Fourcroy est embastillé après la découverte, dans ses papiers, de trois essais dont l'un traite de la matérialité de l'âme. La même thèse est soutenue, avant 1722, par Mirabaud dans les *Opinions des Anciens sur la nature de l'Ame*, publié en 1751 sous le titre *De l'Ame et de son Immortalité*. L'auteur note que Moïse ignore l'âme immortelle, que dans les Écritures l'esprit de Dieu est appelé « souffle » ou « vent », que les Juifs n'ont été instruits de l'immortalité de l'âme qu'au temps de leur retour de la captivité de Babylone et qu'en philosophie Platon est le premier qui ait tenté de « spiritualiser » l'âme. Peu après, le même Mirabaud

1. Seul manuscrit au fonds latin 9324 de la Bibliothèque Nationale.

(s'il faut en croire M. Wade) aurait rédigé les *Sentimens des Philosophes sur la nature de l'âme*, publié en 1743 dans les *Nouvelles Libertés de Penser*, dans l'*Évangile de la Raison* (1767 et 1768), puis en 1770, dans le *Recueil philosophique* de Naigeon [1].

Au début du XVIII[e] siècle apparaît également un opuscule manuscrit qui se réclame, à tort, du *Theophrastus redivivus*, et qui se présente sous deux titres, dans deux versions dont la première est un peu plus longue : *L'Ame matérielle* (Arsenal, 2239) et *L'Ame mortelle* (Mazarine, 1189). De tous les traités signalés jusqu'ici, voici peut-être le plus proche de celui qui nous intéresse. Il débute par une partie historique où sont rassemblés les peuples et les penseurs qui, de tout temps, ont cru l'âme périssable. Nous noterons surtout que, loin d'opposer comme nos *Dialogues* les Saducéens et les Pharisiens, il les cite côte à côte puisque tous deux, « même avec les secours des livres attribués à Moyse, n'ont point connu la spiritualité de l'âme ».

Certains arguments sont communs aux deux ouvrages : ce qui est commencé doit finir, selon l'ordre naturel ; ce qui est sujet au changement est périssable ; l'âme dépend du corps, puisqu'elle est modifiée par la maladie et par l'âge. L'animal est capable d'idées et certains offrent même une organisation plus fine, se révèlent plus habiles que l'homme, tels l'abeille, l'araignée ou le castor. La pensée provient de la sensation produite sur nous par les objets extérieurs, elle se constitue par l'intervention de la mémoire : ce que nous appelons « âme » se ramène, en somme, à des « esprits animaux ». En revanche, *L'Ame mortelle* s'achève sur une critique en règle de la notion de libre-arbitre.

Bien d'autres œuvres prouvent l'importance du problème de l'âme pour les hommes du XVIII[e] siècle et le seul catalogue de la bibliothèque du baron d'Holbach [2] en dénombre une trentaine, sans mentionner cependant les *Dialogues sur l'Ame* de 1771. On y trouve, en revanche, au n° 596, *The grand question debated ; or an essai to prove that the soul of man is not, neither can it be immortal, by Ontologos*, Dublin, Wilson, 1751. Diderot, de son côté, ira jusqu'à copier de sa main les quatorze pages de *Réflexions sur l'existence de l'âme et sur l'existence de Dieu* conservées aujourd'hui à la bibliothèque de Fécamp.

Mais si d'évidentes analogies rattachent nos *Dialogues* à tout un courant de pensée clandestine et impie touchant le problème de l'âme, certains traits originaux n'en subsistent pas moins, plus importants peut-être et plus significatifs.

En premier lieu, comme M. Wade l'a remarqué avant moi, le titre du livre est trompeur. Seuls les trois premiers dialogues s'y tiennent logiquement ; dès le quatrième, la discussion se déplace vers la critique des dogmes chrétiens, après quoi l'ouvrage devient une sorte

1. Cf. aussi Spink, *op. cit.*, p. 127, avec cette correction que ce sont les *Sentimens*, et non les *Opinions*, qui figurent dans les collections imprimées.

2. *Catalogue des Livres de la Bibliothèque de feu M. le Baron D'Holbach*, Paris, De Bure l'aîné, 1789, les n[os] 595 à 629.

d'apologie du matérialisme et d'une morale sans support religieux. La fin se consacre exclusivement à la question de la Cause première et aspire, par la voix du Philosophe, à exclure comme inutile l'hypothèse d'un Dieu créateur.

On comprendra mieux, maintenant, pourquoi les *Dialogues* devaient prendre place, non dans une série de traités sur l'âme ou de critiques des Écritures, mais dans un recueil aussi résolument matérialiste que celui qui accueillit le *Jordanus Brunus redivivus*. Avant le *Rêve de d'Alembert*, et par d'autres voies, les *Dialogues sur l'Ame* constituent une pointe avancée de la spéculation matérialiste et du déterminisme moral. Un athéisme radical s'y exprime avec une tranquillité, un détachement, une sérénité même qui nous surprennent si nous songeons au curé Meslier ou à l'ingénieur Boulanger. A l'en croire, le Philosophe aurait même renoncé à tout prosélytisme et se serait fait une loi « de ne jamais tirer de l'erreur ceux qui y trouvent leur félicité » (p. 103), mais ce serait sous-estimer la part d'artifice et de manœuvre que cache sa rhétorique. Il n'en reste pas moins que le ton n'est jamais grossier, virulent, agressif. L'erreur est déplorée, mais tenue pour une conséquence nécessaire de la faiblesse humaine ; et la clairvoyance ne saurait être l'apanage que de quelques-uns.

Point de vue assez voltairien, puisqu'on sait que le patriarche réservait l'accès de la sagesse à une élite et en excluait les « goujats ». Ce qui l'est moins, c'est la dénonciation du déisme au même titre que celle des religions révélées. Ici notre opuscule rejoint la pensée du cercle holbachique, sans qu'on discerne pour autant lequel de ses membres pourrait l'avoir écrit. Car une dernière difficulté subsiste, qui tient à la forme même et au style de l'œuvre.

De tous les ouvrages impies ou athées étudiés par M. Wade, celui-ci est le seul qui recoure à la fiction, au récit et au dialogue : qui soit, en un mot, l'expression d'une ambition *littéraire* autant que philosophique. Le choix des personnages, leurs déplacements, leurs rencontres sont l'occasion, dans la première partie surtout, de remarques ironiques ou malicieuses : beaucoup n'apparaissent pas dans la sécheresse d'un résumé. Ensuite, le style se fait plus grave, plus pénétré, et l'on se souviendra de la tristesse qu'éprouvent, au sortir du septième entretien, le Saducéen et le Chrétien.

L'idée même de faire vivre les idées en les incarnant en des personnages, d'animer ainsi les oppositions entre sectes judaïques d'abord, entre Juifs et Chrétiens ensuite, entre les croyants et « le Philosophe » enfin, nous change heureusement de la lourdeur didactique, du ton sentencieux ou acerbe des traités consacrés aux mêmes sujets.

Le recours à la fiction révèle, de la part de l'auteur anonyme, des soucis littéraires analogues à ceux de Voltaire ou de Diderot. Nous avons vu ce qui l'éloignait du premier [1] : faudrait-il donc, avec M. Wade,

1. Malgré de nombreuses ressemblances de détail avec des œuvres telles que *La Bible enfin expliquée* et l'*Histoire de l'Établissement du Christianisme*, qui sont

songer à y voir la main de Diderot, ou du moins son inspiration ? Ici encore, une certaine identité de vues ne saurait prêter à des conclusions trop précises. Certes, les *Dialogues* sont orientés dans le sens du matérialisme athée, mais cette philosophie y apparaît à un stade encore embryonnaire si on la compare à cet autre dialogue qu'est *Le Rêve de d'Alembert*. On a même l'impression que Diderot a pu lire, page 47, le syllogisme dans lequel le Philosophe résume la plus forte objection du spiritualisme : « Le marbre ne pense pas ; moi je pense : donc je ne suis pas marbre » et qu'à la réponse un peu conventionnelle de son quasi-homonyme il a substitué sa propre intuition du dynamisme de la matière, cette perception du flux vital qui transfigure la discussion et renouvelle le vieux problème. Il y a bien des façons d'exposer le matérialisme, mais celle de Diderot est unique et l'on ne saurait s'y tromper.

D'ailleurs, si l'on hésitait encore, la nature même du dialogue nous éclairerait. Autant la démarche de Diderot est capricieuse et libre, calquée sur le mouvement de sa pensée, avec ses élans et ses détours, ses paradoxes et ses digressions, autant celle des *Dialogues sur l'Ame* est sûre d'elle-même et de sa voie, linéaire et progressive : le Saducéen, le Pharisien, le Chrétien sont autant de forteresses que le Philosophe investit méthodiquement et dont il s'empare par une stratégie minutieuse et calculée. Chaque dialogue est une étape dans la découverte de la vérité, une marche en avant dans une direction rigoureusement tracée. Aucune surprise ne nous attend et l'œuvre se termine ainsi qu'une boucle se ferme, sans relancer le problème comme le fait Diderot, pour qui la vérité est sans cesse à reconquérir, toujours remise en question.

Sans les écraser sous la comparaison avec Diderot, il suffit de situer les *Dialogues sur l'Ame* à leur vraie place, qui est haute, et de souligner leur valeur littéraire, qui est réelle, pour leur rendre enfin justice. Ils apparaissent, sous cet éclairage, comme une synthèse de la pensée critique et du matérialisme constructif, comme un effort sincère et émouvant pour découvrir, au delà des révélations, une sagesse tranquille, grave, teintée de tristesse, et qui ne manque pas de grandeur.

ROLAND MORTIER.

d'ailleurs nettement postérieures. L'auteur des *Dialogues* peut aussi fort bien tenir ses connaissances en matière d'histoire des religions de la lecture de Bayle ; voir *Dictionnaire historique et critique*, 4e éd., 1730, art. *Saducéens*, t. IV, p. 112-116.

LES LECTURES AUGUSTINIENNES DE SAINTE-BEUVE ET LA CONVERSION DE GUTTINGUER

A partir de 1829, les *Confessions* de saint Augustin ont exercé une influence profonde sur deux des amis du Cénacle : Sainte-Beuve et Guttinguer. Le fait n'est certes pas ignoré ; il mérite cependant une étude spéciale et détaillée, où l'on tienne le plus grand compte de la chronologie ; car la conversion même de Guttinguer s'éclaire par là d'une lumière nouvelle.

Nous savons très précisément que Sainte-Beuve a emprunté à la bibliothèque de l'Arsenal, le 12 février 1829, les *Confessions* traduites par Arnauld d'Andilly [1]. Il les a certainement lues et relues dans les semaines suivantes, tant en latin qu'en français. Car l'épigraphe de sa *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*, qui porte la date de mars 1829, en provient : « Sic ego eram illo tempore et flebam amarissime et requiescebam in amaritudine (IV, 6, 11) ». Cette épigraphe amère est doublée d'un texte moderne de même ton, issu de l'*Oberman* de Sénancour : « En entrant dans la vie, il s'est trouvé sur une longue trace de dégoûts et d'ennuis. » Il est bien clair que Sainte-Beuve voit quelque trait commun entre l'amertume du jeune Augustin, les « mouvements inconnus » de Joseph Delorme, et lui-même.

A la même date, son ami Guttinguer, en proie à un désespoir d'amour, suit de très près ces productions de Sainte-Beuve, y voit

1. Le registre de prêt où figure cette indication est aujourd'hui le manuscrit de l'Arsenal 14.732, fol. 118 v°. La date de l'édition est : Paris, 1688. La cote indiquée : « Th(éologie). Hors série. » Mon ami Jacques Boussard, conservateur en chef honoraire de l'Arsenal, qui me communique ces précisions, m'assure que l'Arsenal ne possède plus que les éditions de 1680 et 1686. Sainte-Beuve n'aurait-il pas restitué l'ouvrage ? Ou l'édition de 1688 a-t-elle été transférée à la Bibliothèque Nationale, qui la possède effectivement ? L'idée de la présente recherche m'a été suggérée par quelques pages très nourries de M. Jean Pommier, « Notes et Études critiques. *Port-Royal* de Sainte-Beuve, La préparation », I, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. XIV, 1934, p. 407-411. C'est lui aussi qui m'a ouvert accès à la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly.

un baume à sa propre amertume, et médite de narrer dans un livre sa fatale aventure [1].

Quelques mois plus tard, en juin 1829, Sainte-Beuve rédige et dédie à Épagomène Viguier, maître de conférences à l'École Normale, un poème qui porte en épigraphe les lignes du *Tolle, lege*, et qui est une paraphrase du célèbre épisode augustinien [2]. Ce poème commence par un large tableau de la fin du paganisme, telle qu'on l'imaginait alors :

Des jours entiers assis, leur ennui les dévore.

Le sens général de ce poème sera, en effet, comme l'a dit avec esprit Pierre Poux : « Le " mal du siècle " est d'un autre siècle, le remède chrétien est de tous les temps : Augustin fut un romantique » [3]. Donc, les amants du vrai, du bien, du beau, devenus orphelins de la sagesse antique, sombrent dans la débauche :

Mais un jour qu'en leur cœur la chasteté rentrée,
plus humble, et rappelant les efforts commencés,
les avait fait rougir des plaisirs insensés,
qu'ils s'étaient repentis avec tristesse et larmes,
résolus désormais de veiller sous les armes ;
qu'à tout hasard au Ciel leur âme avait crié,
— crié vers toi, Seigneur ! — et qu'ils avaient prié,
Ce jour ou quelque jour à celui-là semblable,
quand le pauvre contrit, près des flots, sur le sable,
s'agitait à grands pas, ou, tâchant d'oublier,
comptait dans un jardin des feuilles d'un figuier,
tout à coup une voix, on ne sait d'où venue,
que la vague apportait ou que jetait la nue,
lui disait : " Prends et lis ", et le livre entr'ouvert

1. C'est ce que nous révèle sa correspondance, conservée dans le manuscrit Lovenjoul D. 584, que j'ai consulté à Chantilly. Cette correspondance étant encore, malgré son intérêt, en grande partie inédite, je me permets d'en fournir de larges extraits :

— Lettre du 16 février 1829 (fol. 80 v°) : « Et de mon cœur alors les lambeaux frémiront. »
— Lettre du 20 mars 1829 (fol. 84 r°) : « Il me faut vos vers absolument. C'est un malade de cœur qui vous les demande aujourd'hui, demain. »
— Lettre du 27 mars 1829 (fol. 86 r°) : « Je vous ai cherché, mon cher monsieur, je désire beaucoup vous voir avant de partir, vous dire tout ce que vos feuilles m'ont donné de consolations et causer avec vous du livre que m'a commandé Victor [Hugo] et qui, je le crains bien, sera un ouvrage posthume.... Vous a-t-on remis mon bêta de roman ? C'est faible et mou,... le prochain vaudra mieux malheureusement. »
— Lettre du 5 avril 1829 (fol. 90 r°) : « Hélas oui, vraiment, je pars, mon cher ami, et dans l'état où je suis, qui peut répondre du retour ?... Vous m'avez promis des vers et je les attends à Rouen. C'est là que j'aimerais vous lire le déplorable ouvrage dont chaque ligne me brise le cœur. »
— Lettre de Rouen, 9 avril 1829 (fol. 92 r°) : « L'impression de ces divines poësies, mon ami, je ne vous la dirais pas peut-être aussi bien que je vous l'écrirai.... Votre livre est le seul que je puisse lire en ce moment. Il achève de me faire mourir. Il me consolerait si je pouvais l'être » (Il applique quantité de vers du *Joseph Delorme* à sa propre situation : cette lettre est éd. dans *La Muse française*, 10 octobre 1930, p. 461-464.)

2. Augustin, *Conf.*, VIII, 12, 29, 4, éd. Labriolle, p. 200. Ce poème est devenu le poème II des *Consolations*, et figure p. 205-209 de l'éd. des *Poésies complètes*, Paris, 1869.

3. P. Poux, *Sainte-Beuve et saint Augustin*, dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, avril 1928, n° 19, p. 26.

était là, comme on voit la colombe au désert ;
— ou c'était un buisson qui prenait la parole ;
— ou c'était un vieillard avec une auréole,
qui d'un mot apaisait ces cœurs irrésolus,
et qui disparaissait, et qu'on n'oubliait plus.

L'épisode du *Tolle, lege* avait déjà retenu l'attention de Villemain qui le traduisait [1]. Nous avons ici, transposés en vers modernes, d'abord la prosopopée de Continence, puis les cris d'Augustin. La parenthèse « crié vers toi, Seigneur » correspond, pour la place, au : « Et tu, domine, usquequo ? » de la scène du jardin [2], mais s'inspire aussi du Psaume : « De profundis *clamaui ad te, Domine* », qui est l'essence même des *Confessions* [3]. Le « pauvre contrit » correspond à l' « amère contrition » d'Augustin sous le figuier [4]. Notre poète imagine qu'il en compte les feuilles machinalement pour tâcher d'oublier, juste au moment où se fait entendre la voix venue du ciel. Non sans quelque inexactitude, Sainte-Beuve appelle « livre entr'ouvert » le livre des *Épîtres* qu'Augustin avait fermé, puis rouvre sous l'effet du *Tolle, lege*, puis referme tout en laissant un signet qui marque la page, si bien qu'Alypius trouvera le verset suivant lorsqu'il l'ouvrira à son tour ; l'on sait que chacun d'eux, selon l'usage des « sorts bibliques », appliqua à soi-même le verset découvert ainsi par inspiration et le considéra comme une admonition décisive pour sa conduite future.

Sainte-Beuve évoque parallèlement l'image d'un autre « contrit » anonyme, ou, si l'on préfère, une autre image du contrit : celui-là va et vient sur une grève, en proie à une grande agitation morale ; la « voix » lui parvient, non de la nue, mais de la vague. Il rapproche, de même, le *Tolle, lege* d'autres révélations miraculeuses. Deux sont des épisodes de l'Écriture : cette « colombe au désert » de Jean-Baptiste, dont l'apparition coïncide avec l'audition de la voix céleste lors du baptême de Jésus ; ce Buisson ardent de l'*Exode*, qui prend la parole et dit : « Moïse, je suis le Dieu de ton père ; ... je suis celui qui suis [5]. » Une troisième révélation est de type hagiographique : un vieillard nimbé dit en passant un « mot », qui produit sur l'auditeur un effet surnaturel. Dans les *Vies des Pères du désert*, dont Sainte-Beuve allait plus tard recommander la lecture à Guttinguer [6], des recueils entiers intitulés *Apophtegmata Patrum* ou *Verba seniorum* nous présentent quantité de scènes du schéma suivant : chaque fois, au cours d'une brève entrevue, un vieux solitaire prononce une parole

1. Villemain, *Nouveaux Mélanges, historiques et littéraires*, Paris, 1827, p. 461-462.
2. Augustin, *Conf.*, VIII, 12, 28, 17, p. 199.
3. *Ibid.*, II, 3, 5, 9, p. 33 : « Narro haec generi meo..., ut uidelicet ego et quisquis haec legit cogitemus de quam profundo clamandum sit ad te (*Ps.* CXXXIX, 1) » ; XI, 2, 3, 14, p. 297 : « Audi clamantem de profundo ».
4. *Ibid.*, VIII, 12, 29, 1, p. 199.
5. *Exod.*, III, 4 et 6 et 14.
6. Voir ci-dessous, p. 383.

charismatique qui convertit ou réconforte le consultant [1]. Toutefois, c'est, semble-t-il, sous l'influence de textes hagiographiques plus tardifs que Sainte-Beuve prête au vieillard un nimbe et le présente comme une apparition brusque.

Cette scène du « Tolle, lege », ainsi conçue et orchestrée, conduit Sainte-Beuve à un retour sur soi-même : il s'accuse d'être une sorte d'apostat, mais espère, dit-il, un signe d'en haut, qui lui permette de dompter ses appétits sensuels :

> Et moi, comme eux, Seigneur, je m'écrie et t'implore,
> et nul signe d'en haut ne me répond encore ;
> comme eux, j'erre incertain, mais plus coupable qu'eux.
> Car je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte.

Il fait allusion ici à la période où il fut plein de respect humain à l'égard de son enfance chrétienne, puis sombra dans l'ivresse matérialiste ; et il se compare — encore d'après les *Confessions* — à un esclave fugitif [2].

Plus loin, les vers 107 et suivants me semblent un nouveau développement poétique des *Confessions*, issu cette fois de la prière finale du livre VII, où Augustin évoquait, à l'occasion de sa lecture des *libri Platonicorum*, une autre image de fugitif : celui qui, poursuivi par des brigands armés, court de sentier en sentier sans que ses vains efforts lui permettent de découvrir l'issue qui procurerait le salut [3] :

> Alors, comme en dormant on rêve quelquefois
> qu'on est dans une plaine aride ou dans un *bois*
> ou sur un mont désert, et l'on s'entend poursuivre
> par des *brigands armés*, et, plein d'amour de vivre,
> de *sentiers* en sentiers, de *sommets* en sommets,
> l'on va, *l'on va toujours sans avancer jamais*,
> de même en ces moments d'angoisse et de détresse
> par mille affreux *efforts* notre âme se redresse
> pour remonter à Dieu ; mais son espoir est *vain !*

Doutera-t-on de ce rapprochement ? Il faudra convenir, en tous cas, que les vers qui suivent immédiatement font retour à la scène du jardin et reproduisent, d'après Augustin, le mouvement plotinien bien connu, touchant l'élan spirituel [4] :

> *Et pourtant ce n'est pas*, Maître bon et divin,
> *sur des vaisseaux, des chars* à la course roulante,
> *ce n'est pas en marchant* plus rapide ou plus lente
> que l'âme en peine *arrive au ciel* avant le soir.
> *Pour arriver à toi, c'est assez de vouloir.*

1. Voir, par exemple, dans la collection grecque des *Apophtegmata Patrum*, *P. G.*, t. LXV, 172D (Euprepios 7). Et dans la collection traduite en latin des *Verba seniorum* (*Vitae Patrum*, livre V ; voir aussi le livre III), III, 2, *P. L.*, t. LXXIII, 860C.

2. Sainte-Beuve, *A Viguier*, v. 79.

3. Augustin, *Conf.*, VII, 21, 27, 48, p. 172.

4. *Ibid.*, VIII, 8, 20, 31, p. 192 : *Et non illuc ibatur nauibus aut quadrigis aut pedibus....*

Je voudrais bien, Seigneur ; *je veux, pourquoi ne puis-je ?*
Je m'y perds, soutiens-moi ; mets fin à *ce prodige,*
sauve à mon repentir un *doute* insidieux,
ô très-grand, ô très-bon, *miséricordieux !*
C'est sans doute qu'en moi la *coupable* nature
aime *en secret* son mal, chérit sa pourriture,
espère réveiller le vieil homme endormi,
et qu'en croyant vouloir je *ne veux qu'à demi.*
Non, *tout entier, je veux.*

La transposition est, cette fois, si précise qu'elle va jusqu'à la traduction littérale : « Pour arriver à toi, c'est assez de vouloir », est une traduction juste de : « Peruenire illuc nihil erat aliud quam uelle ire ». Le « Je veux ; pourquoi ne puis-je ? » traduit fortement : « Volunt homines nec ualent. » A l'instar d'Augustin, Sainte-Beuve ne voit d'autre moyen d'expliquer cette paralysie du vouloir, vrai *prodige (hoc monstrum)*, qu'en remontant à la doctrine d'une faute originelle ; pour finir, il fait appel, comme Augustin, à la miséricorde divine. Dans ce contexte tout entier issu de la scène du jardin, l'expression du vers 126 : « Chérit sa pourriture », paraît une réminiscence du prologue du livre II des *Confessions :* « *Computrui* coram oculis tuis *placens mihi* » [1].

Sainte-Beuve imagine alors le retour à sa foi d'enfant, implore du ciel la grâce d'une vie chrétienne, soit qu'il se marie, soit qu'il vive solitaire, et conclut en revenant une fois de plus au livre II des *Confessions :*

Que mon corps se flétrisse avant l'âge penché
et que je sois puni par où j'ai trop péché,
qu'importe, ô Dieu clément ! ta tendresse est la même :
Tu fais tout pour le bien avec l'enfant qui t'aime ;
tu sauves en frappant ; tu m'auras *retiré*
du profond de l'abîme, et je te bénirai.

C'est la traduction même des admirables formules d'Augustin : *Percutis ut sanes* [2] et « Nunc *eruis de hoc inmanissimo profundo* quaerentem te animam » (cf. *Ps.* LXXXV, 13) [3].

Deux mois après ce poème *A Viguier*, Sainte-Beuve dédiait en août une pièce de vers *A Ernest Fouinet*, dont l'épigraphe est la fameuse phrase du livre III, qu'avait faite sienne le *René* de Chateaubriand [4] : « Nondum amabam et amare amabam : quaerebam quid amarem amans amare » [5]. Sainte-Beuve applique à son propre cas la formule augustinienne, puisqu'il conclut la pièce :

1. Augustin, *Conf.*, II, 1, 1, 11, p. 30 ; cf. II, 6, 14, 15, p. 40.
2. *Ibid.*, II, 2, 4, 2, p. 32.
3. *Ibid.*, I, 18, 28, 10, p. 24 ; II, 4, 9, 19, p. 36 ; cf. III, 11, 19, 2, p. 60.
4. Chateaubriand, *René*, éd. A. Weil, Paris, 1935, p. 37, 4 : « Mon âme qu'aucune passion *n'avait encore usée, cherchoit un objet qui pût l'attacher* » ; cf. *Conf.*, III, 1, 1, 2, p. 45 : « *Nondum* amabam et amare amabam ; *quaerebam quid amarem...* Rui etiam in amorem *quo cupiebam capi* ».
5. Augustin, *Conf.*, III, I, 1, 2, p. 45.

Oh ! moi, si jusqu'ici j'ai tant gémi sur terre,...
C'est plutôt jusqu'ici d'avoir aimé trop peu [1].

Dans le même temps, Guttinguer poursuit son désir de vengeance envers la femme traîtresse ; il songe, écrit-il à Sainte-Beuve, soit à la tuer, soit du moins à une vengeance littéraire ; pour se fuir soi-même, il entreprend un long voyage qui le mène en Suisse, en Provence, en Languedoc ; mais rien ne le distrait de son chagrin, pas même l'ascension du Mont Blanc ; il ne cesse de réclamer à Sainte-Beuve de ses vers, qui seraient pour lui une consolation [2]. Rentré à son " châlet " de Honfleur, il montre dans sa lettre du 1er novembre 1829, qu'il a enfin reçu satisfaction : il est maintenant en possession du poème *A Viguier* et en fait le plus grand cas [3]. Il en relève notamment le vers 121 : « Je voudrais bien, Seigneur, je veux, pourquoi ne puis-je ? » qu'il applique à lui-même. Il reprend le « Tolle, lege » sous la forme : « Lisez l'Évangile. » A la vérité, dit-il, son âme est toujours pleine de vipères, de poisons, de désirs de vengeance au souvenir de la femme infidèle ; son « unique source d'espérance et

1. Sainte-Beuve, *A E. Fouinet*, fin, *éd. cit.*, p. 223-224.

2. Guttinguer, Lettre de Lamivoie, 3 juillet 1829 (fol. 100 r°) :

« Mon ami, vous lirez l'histoire de ce voyage dans mon livre, ce sera un chapitre bien déplorable » (fol. 101 r°) ; « Rapportez-moi ma furieuse épître. Il faut que j'imprime ce recueil, que je trouve un moyen encore de faire arriver cela, et puis il faut partir ou la tuer.... Que je voudrais lui faire de mal ! »

— Lettre de Lyon, 17 août 1829 (fol. 104 v°) : « Que je vous remercie... du sonnet de Fouinet, qui sera un des honneurs de ma vie. Vous me punissez bien sévèrement en ne m'envoyant pas vos vers ; je les désire violemment, mon cher Sainte-Beuve, en vous priant de me les adresser à Montpellier chez M. Paulin Farel.... J'ai essayé de tout ce que vous me recommandez, et des pics et des clochers, et du monde. C'est comme si je voulais gravir une muraille, je retombe à terre chaque fois plus violemment, et je suis tout en sang de mes chutes et de mes revers. Je suis allé jusqu'au Mont Blanc.... Moi, je n'ai eu que des larmes à donner »... (105 r°) : « Je vous en conjure, envoyez-moi vos vers.... Le monde est vide, à jamais désert. J'y pleure du sang,... partout. »

— Lettre de Toulouse, 7 septembre 1829 : « Vos dernières lettres... m'ont rendu confiance dans l'amitié. Elles auraient ajouté à ma consolation si elles m'avaient porté vos vers que je suis si impatient de connaître. Vous étiez donc bien triste et bien découragé ! Il faut l'être pour envier un malheur que vous connaissez.... Oh non ! vous n'en avez pas d'idée, vous vous trouveriez heureux et béni du ciel de ne pas sentir les effroyables convulsions de la haine, de la fureur impuissante. »

— Lettre du 8 octobre 1829 : « Mettez-moi de côté vos vers, ceux que vous m'avez lus et ceux qu'il me reste à connaître. J'ai grand besoin de cette consolation. »

3. Lettre de Honfleur, 1er novembre 1829, fol. 110 *bis* r° (publiée à tort comme du 7 novembre dans *La Muse française*, t. XIII, 1934, p. 248-250) :

« Je suis rentré fort triste.... Je ne suis pas moins avide de vous voir, de vous dire toute l'horreur et l'amertume de mon âme pleine de vipères. J'en ai exhalé quelques poisons dans une épître qui a fait tressaillir Alfred lui-même, tout Méphistophélès qu'il est. Je suis plus écrasé que jamais de mes souvenirs et du désir et de la crainte de me venger. Je me garderai bien, mon cher ami, de rire ou de vous détourner de la voie que vous avez tentée à Strasbourg. Lisez l'évangile ! Mon Dieu, que votre destinée veuille que vous ne jetiez pas le livre avec tristesse et pitié, ce qui m'est arrivé déjà vingt fois en ma vie, et chaque fois avec désespoir, car je disais comme vous :

Je voudrais bien, Seigneur, je veux, pourquoi ne puis-je ?

Mais tout ce que je vois de la terre est si complètement mal, absurde, bête, sale, immonde (j'en excepte pourtant quelques fleurs de poésie, seule unique source d'espérance et de foi pour moi), que je ne sors pas du dégoût et de l'indignation. Les prêtres, oh ! les prêtres, surtout, qu'ils me font haïr Dieu !

Soyez tranquille sur le trésor que vous m'avez confié ; il ne m'a pas quitté et je vous le rendrai. Leprevost en a savouré les richesses avec une bien noble admiration. Mais il vous conjure de lui envoyer, par mon entremise, l'épître qui a donné lieu à cette belle réponse. Je ne peux vous dire combien elle nous a manqué à tous deux. Combien je vous en ai voulu de nous avoir laissé ce bonheur incomplet. »

de foi » est la poésie. Car il a vingt fois dans sa vie pris et rejeté avec désespoir l'Évangile : les prêtres, surtout, lui font haïr Dieu. Il promet à Sainte-Beuve de lui rendre le « trésor » que celui-ci lui a confié. De quoi s'agit-il ? Sans doute de plusieurs pièces du futur recueil des *Consolations ;* car la phrase : « Leprevost en a savouré les richesses avec une bien noble admiration ; mais il vous conjure de lui envoyer, par mon entremise, l'épître qui a donné lieu à cette belle réponse » suppose, à mon sens, que le poème III : *A Leprevost* faisait aussi partie du lot.

C'est en décembre 1829 que Sainte-Beuve réunit ses diverses poésies de cette année sous le titre *Consolations* et dédia à Victor Hugo sa Préface. Dans cette Préface, il traduit textuellement tout un paragraphe du livre IV des *Confessions* sur l'amitié [1], puis fait allusion au paragraphe antérieur où Augustin parle des « consolations » qu'apportent les amitiés (amicorum *solacia*), même si la mort d'un ami cher vous a plongé dans la pire détresse [2]. Plus loin, Sainte-Beuve se déclare malade de la maladie d'Augustin et assure que la foi est le seul recours pour échapper à l'ennui dévorant et aux lâches défaillances [3].

Les épigraphes de ces *Consolations*, parues en mars 1830, sont une phrase de *René* et la parole du *De uita solitaria* où Pétrarque, d'après l'*inquietum cor* des *Confessions*, déclare qu'une âme de bon aloi ne trouve son repos qu'en Dieu [4].

Toutes ces références augustiniennes de Sainte-Beuve furent très diversement appréciées par la critique. Malgré la caution de Pétrarque, Peisse, rédacteur au *National*, ne trouve en ce recueil que « délabrement moral..., une disposition étonnante aux pleurs, aux sanglots, à l'attendrissement », qui ne se communique même pas au lecteur, sauf peut-être à « quelques âmes sensibles à l'excès : il y en a beaucoup aujourd'hui » [5]. Il nie la spontanéité et même la sincérité de

1. Sainte-Beuve, *Poésies complètes, éd. cit.*, p. 196 :

« Il ne reste rien à dire, après saint Augustin, sur les charmes décevants et les illusions fabuleuses de l'amitié humaine. A la prendre de ce côté, je puis répéter devant vous, ô mon ami, que l'amitié des hommes n'est pas sûre, et vous avertir de n'y pas trop compter. Il est doux sans doute, il est doux dans le calme des sens, dans les jouissances de l'étude et de l'art, « de causer entre amis, de s'approuver avec grâce, de se complaire en cent façons ; de lire ensemble d'agréables livres ; de discuter parfois sans aigreur.... » (*Conf.*, IV, 8, 13, 19-29, p. 76.)

Mais si vous tenez à ce que ce feu soit durable, si vous ne pouvez vous faire à l'idée d'être oublié un jour de ces amis si bons, ô Vous, qui que vous soyez, ne mourez pas avant eux ; car cette sorte d'amitié est tellement aimable et douce qu'elle-même bientôt se console elle-même, et que ce qui reste comble aisément le vide de ce qui n'est plus ; la pensée des amis morts, quand par hasard elle s'élève, ne fait que mieux sentir aux amis vivants la consolation d'être ensemble, et ajoute un motif de plus à leur bonheur. »

Sainte-Beuve suit de très près la traduction d'Arnauld d'Andilly, éd. de 1688, p. 155-156.

2. Augustin, *Conf.*, IV, 8, 13, 12, p. 76 : « Maxime quippe me reparabant atque recreabant aliorum *amicorum solacia*, cum quibus amabam quod pro te amabam. » N'est-ce pas là l'origine du titre : « Consolations » ?

3. Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 200.

4. Pétrarque, *De uita solitaria*, I, 1 ; cf. *Conf.*, I, 1, 1, 11, p. 3.

5. L. Peisse, c. r. des *Consolations*, dans *Le National*, 28 mars 1830, p. 4.

l'auteur : au vrai, celui-ci n'est pas « malade de la maladie de saint Augustin et de *René* » [1].

Parmi les amis de Sainte-Beuve, Guttinguer déclare, au contraire, que ce recueil poétique met son âme en larmes [2]. Lorsqu'il s'inquiétera, six mois plus tard, à la suite de la Révolution de juillet, de l'attitude politique et morale adoptée par Sainte-Beuve, il lui rappellera ses promesses chrétiennes d'*A Viguier* [3].

Dans *Le Globe*, une annonce enregistre comme sincère et à demi-chrétienne l'aspiration à Dieu [4], ce que confirme un peu plus tard un article de Duvergier de Hauranne [5].

Quant à Viguier lui-même, dédicataire de la pièce la plus nettement augustinienne, il montre suffisamment, dans une *Lettre* à Sainte-Beuve, qu'il n'a pas grande confiance dans son retour à la foi [6].

Ces velléités chrétiennes de Sainte-Beuve, inspirées par les *Confessions*, furent encouragées par Lamennais qui goûtait de longue date le chef-d'œuvre augustinien [7]. Le point culminant de son influence fut sans doute les entretiens de Juilly, où Sainte-Beuve passa comme invité les journées du 10 au 21 mai 1831. Rentré à Paris, il remerciait Lamennais quelques jours plus tard et disait l'impression profonde produite par ses propos ; Sainte-Beuve assure que retrouver le « tourbillon des plaisirs et de la curiosité » lui laisse « un *vide* immense et un ennui croissant » [8]. Lamennais, dans sa réponse, rappelle la teneur

1. Allusion au texte de Sainte-Beuve cité ci-dessus, p. 365, n. 3.

2. Guttinguer, *Lettre* de [mars 1830], fol. 114 r° : « Il faut qu'au moment où cette poésie met toute mon âme en larmes, je vous l'écrive.... Que je conçois bien, maintenant que j'ai lu ces vers *A deux Absents*, toute votre mélancolie, tout votre abattement de voir leur nid si bruyant et si plein d'ordures ! » Il s'agit de la pièce XII des *Consolations*, relative au ménage Hugo. Cette *lettre* est éd. dans *La Muse française*, t. XIII, 1934, p. 250-251.

3. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve* (Honfleur, 30 octobre 1830), fol. 136 r° :

« Vous êtes à la tête d'un journal qui fait la guerre à l'aristocratie, à l'ordre légal, au christianisme. Vous avez détourné vos yeux du phare immortel. Pour moi, je le cherche partout, dans la solitude, dans la vie simple et active ; je me crois heureux malgré les tristes heures que le passé me donne. Vous pensez donc à notre roman ? Il ne se fera pas, mon ami, vous serez de plus en plus occupé, emporté. Nous en avons pour toute notre vie de trouble et de révolution... (fol. 137 r°). Vous n'êtes plus dans la voie, c'en est fait de vous, je le crains bien, et c'est à présent qu'il vous faut dire au Seigneur : " Qu'ai-je fait de tes dons ? " [*A Viguier*, v. 75.] »

4. *Le Globe*, 15 mars 1830, p. 115.

5. *Le Globe*, 7 mai 1830, p. 320, article anonyme, dont le nom de l'auteur est fourni par Sainte-Beuve, *Poésies complètes, éd. cit.*, p. 158.

6. Viguier, *Lettre* (*ap.* Sainte-Beuve, *Poésies*, t. II, *Les Consolations*, éd. de 1863, p. 123, sous le titre : « Jugements et Témoignages) » : « Il faudra bien vous laisser dire que l'on ne voit pas assez clairement le point où vous arrivez dans la foi, ni celui où vous tendez ; ... que vous paraissez menacé par le mysticisme dévot, et qu'en attendant, le mysticisme d'une rêverie toute subjective ne laisse pas assez arriver dans ce sanctuaire tendu de deuil l'air du dehors, le soleil, la vie du monde... Que le bonheur vous inspire aussi bien que les chagrins et la pénitence : ce sera une double satisfaction pour ceux qui vous aiment. »

7. Comme montre sa préface à leur traduction par M. de Saint-Victor, Paris, 1821.

8. Sainte-Beuve, *Lettre à Lamennais*, 24 mai 1831, éd. J. Bonnerot, t. I, p. 236, n° 170.

de leurs entretiens : ils ont roulé sur la valeur que conservent actuellement les *Confessions* d'Augustin, ne fût-ce que parce qu'elles datent d'une époque troublée comme l'époque contemporaine :

Vous peignez admirablement ce *vide* que j'ai connu aussi, cette secrète angoisse dont chacun de nous porte le germe en soi. L'âme, à l'étroit sur cette triste terre, se débat dans ses liens, regarde en haut et, de toute la force de ses désirs, s'élève pour respirer. Lisez, relisez le livre d'Augustin, c'est notre histoire à tous. Il vivoit dans des temps troublés, il assistoit à la chute d'un monde, et cette déchirure qui séparoit l'avenir du passé, il la sentoit en lui, il l'éprouvoit comme la société même, car l'homme est un monde aussi. Vous êtes à l'âge où l'on se décide.... Ce qui s'use le plus vite en nous, c'est la volonté. Sachez donc, mon ami, vouloir une fois, *vouloir fortement ;* fixez votre vie flottante... [1].

L' « âme à l'étroit » qui « se débat dans ses liens » me semble une réminiscence de l' « angusta... domus animae meae » et du « uersans me in uinculo meo » d'Augustin [2]. Le sentiment de " vide " se retrouve dans le " cor *inane* ueri " et est un leit-motiv des *Confessions* [3]. La « vie flottante » que mène Sainte-Beuve rappelle le « fluctuabam » d'Augustin [4]. Le conseil final : « Sachez donc, mon ami, vouloir une fois, *vouloir fortement* » (expression soulignée), est une citation claire du *uelle... fortiter et integre* des *Confessions*, que Sainte-Beuve avait mentionné déjà dans *A Viguier*, lorsqu'il s'affirmait à lui-même : « Non, *tout entier*, *je veux* [5]. »

Pour répondre à Lamennais, Sainte-Beuve attendit cette fois plus de deux mois : réponse décevante, où il retient surtout l'aveu tacite échappé au prêtre : « Ce qui s'use le plus vite en nous, c'est la volonté » [6] ; tout en se disant pénétré de « pensée religieuse à l'état vague et flottant », il fait valoir l'influence de « précédents accomplis » dans sa vie, et son impuissance personnelle à vouloir obstinément [7].

Au cours des trois années qui suivent, l'on sait comment Sainte-Beuve en vint à concevoir et exécuter son roman *Volupté*, paru dans l'été 1834. A l'origine, il avait accepté de collaborer au roman où Ulric Guttinguer voulait, en peignant l'infidélité de Rosalie, femme du monde et femme fatale, se soulager le cœur et se venger d'elle :

1. Lamennais, *Lettre à Sainte-Beuve*, 27 mai 1831, dans *Revue contemporaine*, 1885, 2, p. 500. Dans sa *Lettre* du 26 janvier 1833, éd. Bonnerot, t. I, p. 335, Lamennais redit curieusement : « Ce que vous éprouvez *est notre histoire à tous ;* nous passons notre vie à faire tout autre chose que ce vers quoi nos goûts ou notre cœur nous porteroient. »

2. Augustin, *Conf.*, I, 5, 6, 1, p. 6 : « Angusta est domus animae meae, quo uenias ad eam : dilatetur abs te » ; cf. *Conf.*, VIII, 11, 25, 2, p. 197.

3. *Ibid.*, III, 6, 10, 7, p. 51. Les *Vanitates* et les *Nugae* y tiennent aussi grande place : X, 35, 57, 4, p. 282 (inania) ; XII, 11, 14, 3, p. 338 (inania cordis), etc.

4. *Ibid.*, VI, 5, 8, 25, p. 125 : « Suspirabam et audiebas me, *fluctuabam* et gubernabas me » ; X, 33, 50, 16, p. 277 : « *Fluctuo* inter periculum voluptatis et experimentum salubritatis ».

5. Texte cité ci-dessus, p. 363.

6. Il reproduira encore cette phrase et ce passage en tête de son article sur *Lamennais*, dans *Critiques et Portraits littéraires*, t. I, Paris, 1841, p. 484-485.

7. Sainte-Beuve, *Lettre à Lamennais*, 2 août 1831, éd. Bonnerot, t. I, p. 252, n° 183.

Ulric lui remit une cassette contenant sa correspondance amoureuse et le chargea — plutôt naïvement — de lui proposer des idées, inventions et déguisements [1]. En fait, l'*Arthur* de Sainte-Beuve devait rester inachevé [2] et céder la place à une confession autobiographique intitulée *Volupté*, où Rosalie reste pourtant reconnaissable sous les traits de « Madame R. » [3], aimée du héros Amaury.

L'analyse de ce roman de Sainte-Beuve, écrit Poux, « est d'autant plus délicate que cette âme, si perméable au milieu que traverse sa mobilité, ne l'est pas moins aux lectures que sa curiosité parcourt » [4]. Le relevé de ces lectures, tel que l'établit Poux [5], a le tort de ne pas souligner le rôle exceptionnel qu'y jouent les *Confessions* augustiniennes. Sainte-Beuve présente pourtant lui-même son livre comme une « confession générale » [6], et l'on admet qu'il se trouvait encore, au moment de la rédaction, dans « cet état de conversion diffuse où tant de rayons se mêlent à celui de 1829 » [7]. Il ne s'agit pas pour l'instant de décider si *Volupté* est un livre chrétien [8]. Disons avec Sainte-

1. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve* (Honfleur, 29 mai 1830), fol. 120 v°.

« Je vous remercie de penser à notre livre.... Affermissez-vous, mon cher ami, dans votre résolution de finir cette histoire, et donnez m'en souvent des nouvelles. Je ne saurais trop vous recommander les déguisements, les inventions pour décontenancer les curieux. Au fond, tout m'est égal. Je n'y tiens que pour le *bon ton* du livre.... Je vous enverrai la semaine prochaine un paquet de matériaux et vous voudrez bien donner la vie à tout cela... (fol. 121 v°). J'ai r'ouvert ma lettre pour vous remercier de la vôtre, mon ami, qui me donne une belle Pentecôte. Vos nouvelles idées sur le roman me conviennent à merveille. Elles rentrent très bien dans mon système de déguisement. Faites, vous êtes le maître. »

Autre lettre (Honfleur, 31 juillet 1830), fol. 124 r° : « Plus j'y songe, mon ami, et plus j'approuve toutes les idées et inventions que me communique votre dernière lettre. Oui des vers, des vers, et prenez des miens tout ce qui vous plaira, ce sera autant de sauvé. Je viens d'écrire une scène d'*avant*, mais c'est tout ce que j'ai de *réel*. Mes *tentatives prématurées* ne m'ont jamais reculé avec elle. Je l'embrassais mille fois, elle me pardonnait tout et me refusait tout. C'est un trait caractéristique de l'aventure, et qui n'est pas commun.

Pendant que j'y pense, dites-moi où j'ai laissé la scène de fureur d'Octavie. Je l'ai oublié.

Prenez garde aussi, mon cher ami, que quelques-unes des lettres que je vous envoie ici seraient une *inconvenance*, écrites à la cousine ; je pense que celles de cette nature pourraient être écrites à ce Joseph Delorme que vous avez si bon goût de vouloir introduire dans ce livre. Notez cela... (fol. 124 v°). Votre manière de travailler annonce la force et la puissance. Lentement et bien, ou le mieux possible ; moi, je ne sais pas faire ainsi ; il est vrai que c'est un combat et un danger que chaque page que j'écris, et que je me presse. Vous trouverez de la besogne de faite, mais plus imparfaite que jamais et ayant besoin d'art et de vie....

(Fol. 125 v°, en post-scriptum). Prenez bien garde aux lettres de cette femme ! Gardez les bien. »

2. Ed. Spoelberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*, Paris, 1901.

3. Voir l'excellente introduction de P. Poux à son éd. de *Volupté*, dans la « Bibliothèque romantique », t. I, Paris, 1927, p. LXVIII-LXIX.

4. *Ibid.*, p. XX.

5. *Ibid.*, p. LIII et suiv. ; LXXII et suiv.

6. Sainte-Beuve, *Volupté, préface*, p. 4.

7. P. Poux, *ibid.*, p. LXXI. Sur les talents de Sainte-Beuve, « confesseur laïque », voir les témoignages rassemblés par J. Pommier, « Notes et études critiques, *Port-Royal* de Sainte-Beuve. La préparation », I, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. XIV, 1934, p. 360-361.

8. P. Poux, *éd. cit.*, p. LXXXVII : « *Volupté* est un livre bien mieux fait qu'*Arthur ;* mais est-ce au même degré un livre chrétien ? Est-elle chrétienne, cette complaisance d'Amaury à rappeler ses souvenirs ? Ces effusions mystiques où se dissimule cette complaisance n'empêchent pas que cet art ne soit savant et minutieux, réfléchi et concerté.... Sainte-Beuve fond des éléments divers à force d'habileté plutôt que de chaleur intime. »

Beuve lui-même qu'il y montre au moins une « sensibilite volontiers chrétienne » [1]. Il sait même très bien la théorie de la confession chrétienne, où prière et repentir doivent justifier l'évocation des souvenirs [2]. Cette science est due, pour la plus grande part, à une lecture attentive et assidue des *Confessions*, qui semblent l'obséder. Il leur emprunte à la fois des effets de style [3], toute sa problématique de l'homme, et des ressorts romanesques. Qu'on en juge.

Comme Augustin, le prêtre Amaury, qui est le prête-nom de Sainte-Beuve, dit avoir sucé le christianisme avec le lait, s'être rebellé contre lui au cours d'un juvénile accès philosophique, puis en être resté éloigné surtout du fait de sa vie sensuelle [4]. Il s'est initié dès l'école à la volupté, par la lecture des amours de Didon [5]. Il est plus indulgent qu'Augustin pour son passé ; car il souligne qu'il se range du côté de Pétrarque qui, dans le *Secretum*, supplia *celui qui avait pleuré sur Didon* [6] de lui laisser l'idée de Laure. Toutefois, l'image de l'être aimé fait partie, chez Sainte-Beuve comme chez Augustin, du nuage des fantômes qui brouillent la vue [7] ; celui-ci appliquait la métaphore au concept manichéen ou stoïcien de Dieu, tandis que le romancier l'applique à une image de femme. Sainte-Beuve transpose de même le fameux « Sero te amaui, pulchritudo... » d'Augustin dans un contexte de dialectique amoureuse assez équivoque : il faut, dit-il, avoir les sens déjà un peu émoussés pour mieux sentir la « beauté tardive » [8].

Les images du livre II des *Confessions* sont le plus volontiers reprises

1. Sainte-Beuve écrit sur l'exemplaire de *Volupté* appartenant à la princesse Julie Bonaparte (éd. Poux, t. I, p. XI) : « On me dit que je me suis montré chrétien dans bon nombre de mes vers et dans un roman. J'ai, en effet, la sensibilité volontiers chrétienne, comme d'autres, sans être croyants, ont l'imagination volontiers catholique.... »

2. Sainte-Beuve, *Volupté, éd. cit.*, t. I, p. 33.

3. On trouvera quelque indication en ce sens déjà chez J. Merlant, *Le Roman personnel, de Rousseau à Fromentin*, thèse, Paris, 1905, p. 389 ; P. Poux, *Sainte-Beuve et saint Augustin*, dans *Bulletin de l'Association G. Budé*, 1928, n° 19, p. 18 ; l'étude la plus détaillée jusqu'ici est celle de J. Pommier, *art. cité*, p. 404-411.

4. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 174 : « La persuasion au christianisme était innée en moi et comme le suc du premier *allaitement*. J'y avais été infidèle avec révolte dans mon juvénile accès *philosophique ;* mais ensuite ç'avait été ma vie, bien plutôt que mon esprit et mon cœur, qui en était restée éloignée ; toutes les fois que je revenais à bien vivre, je redevenais spontanément chrétien. » Cf. Augustin, *Conf.*, III, 4, 8, 26, p. 51 : « Hoc nomen saluatoris mei, fili tui, in ipso adhuc *lacte* matris tenerum cor meum pie biberat et alte retinebat... » ; V, 14, 25, 13, p. 114 : « Quibus tamen *philosophis*, quod sine salutari nomine Christi essent, curationem languoris animae meae conmittere omnino recusabam » ; VII, 7, 11, 3, p. 156 : « Sed me non sinebas ullis fluctibus cogitationis auferri ab ea fide.... »

5. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 16 ; t. II, p. 152 : « Que de Didons s'enfuyant taciturnes par les bosquets ! » (cf. *Aen.*, VI, 472) ; Augustin, *Conf.*, I, 13, 20, 14, p. 18. Cf. J. Pommier, *art. cité*, p. 410-411.

6. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 66.

7. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 70 : « J'y poursuivais *sous mille formes le fantôme qui m'enveloppait de son nuage*, qui oppressait mon front et mes *yeux*, mais dont je ne pouvais démêler la *figure* » ; cf. *Conf.*, VII, 1, 1, 19, p. 146.

8. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 88. Cf. mon art. *Le thème du regret : Sero et amaui, pulchritudo*, dans *Revue des Études latines*, t. XXXVIII, 1960, p. 264-295.

par Sainte-Beuve : le caractère tortueux de ses voies [1], les mauvais germes [2], les débordements [3]. Il renouvelle la métaphore du fugitif, — qui l'avait déjà frappé au temps du poème *A Viguier* — en la soudant avec celle de l'étincelle qui couve dans la fumée [4], en une sorte de centon augustinien. Il peint à loisir et à plusieurs reprises, avec référence explicite aux *Confessions*, le flux des divers âges de la vie, qui meurent successivement [5], et aussi le flux psychologique des souvenirs, qui s'appellent l'un l'autre [6]. Il entend retentir le morceau de chaîne qu'il traîne sur ses pas avec délectation ; mais dans les *Confessions*, ce faible lien constitue une entrave pour Augustin en voie de conversion à la chasteté ; Amaury, au contraire, va vers la débauche [7] : le « Ecce modo fiat » d'Augustin devient

1. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 93 : « Mon amour serpentait par ces faux fuyants sinueux » ; II, p. 22 : « La nature est si *tortueuse* et si doublée de replis que je n'oserais rien affirmer » ; cf. *Conf.*, II, 10, 18, 1, p. 42 ; VI, 16, 26, 27, p. 142.

2. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 33 : « Oh, *trop de mauvais germes* sont chez moi en travail, trop de *corruption* a entamé mon *cœur ;* les penchants acquis veulent pousser leur cours » ; cf. *Conf.*, II, 2, 2, 17, p. 31 : « Ego ibam porro longe a te in plura et *plura sterilia semina* dolorum superba deiectione et inquieta lassitudine ».

3. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 176 : « Ma *jeunesse*, longtemps contenue, *déborda ;* mes sens déchaînés se prodiguèrent » ; cf. *Conf.*, II, 2, 2, 5, p. 30 : *Scatebra pubertatis.*

4. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 173 : « Je redemandais *la fumée* et l'obscurcissement intérieur *avec l'étincelle* inextinguible » ; p. 207 : « *Vos voies pourtant me dirigeaient, ô mon Dieu !* » (cf. *Conf.*, I, 15, 24, 4, p. 21 : « Eruisti me ab omnibus uiis meis pessimis » ; X, 34, 52, 19, p. 279 : « Ingredior uiam tuam ».) « J'avais honte de moi ; mais Vous, vous aviez moins de honte. Je méprisais en moi le *fugitif* impuissant à ravir le monde, l'être rebuté des événements et des choses, et vous étiez plus prêt que jamais à m'accueillir. Après tant d'erreurs et d'inconstances, je n'avais à vous offrir que des *restes objects de moi-même*, mais vous ne dédaignez pas les restes pourvu qu'*il y couve l'étincelle* » ; cf. ci-dessus, p. 362, n. 2, sur la métaphore du *fugitif*, et *Conf.*, IV, 2, 2, 6, p. 67, pour celle de l'étincelle : « Et, Deus, uidisti de longinquo lapsantem in lubrico et *in multo fumo scintillantem* fidem meam » ; sur les *restes*, cf. *Conf.*, XI, 2, 2, 9, p. 297 : « *Reliquias tenebrarum mearum* » ; XIII, 2, 3, 19, p. 368.

5. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 29-31 : « Je puis répéter aujourd'hui avec le grand Saint pénitent : « Et *voilà que mon enfance est morte et je vis* » (*Conf.*, I, 6, 9, 1, p. 8). Et voilà que *mon adolescence* et la plus belle portion de *ma jeunesse sont mortes*, et je vis » (cf. *Conf.*, VII, 1, 1, 1, p. 145 : « Iam *mortua erat adulescentia mea* mala et nefanda et ibam in *iuuentutem* »). P. 209 : « J'écrivais à mon aimable ami de Normandie [Guttinguer] ces propres mots : " ... L'âge vient et *la jeunesse me quitte tous les jours.* Les années plus sévères s'allongent devant moi. Je voudrais concilier mon idéal amour avec la religion, de manière à les affermir l'un par l'autre. Les sens inférieurs déjouent cette belle alliance et *je retombe* " passim " (cf. *Conf.*, X, 40, 65, 30, p. 289 : « *Sed recido* »), à la fois mécontent comme amant et démoralisé comme croyant ". *Voilà ma plaie* (*Conf.*, X, 28, 39, 11, p. 269), ... cette plaie des sens qui se rouvre toujours au moment où on la croit guérie » ; voir encore, *Conf.*, VIII, 7, 17, 4, p. 190 : « Multi mei anni mecum effluxerant ». J. Pommier, *art. cité*, p. 411, n. 2, fournissait déjà la première référence augustinienne.

6. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 244 : « Tous mes anciens souvenirs se réveillent et sont naturellement *convoqués*. Tous les *anneaux* rompus du passé se remettent à *trembler dans leur cours, à se chercher les uns les autres*, éclairés d'une molle et magique lumière » ; cf. *Conf.*, X, 8, 12, 10, p. 248 ; VIII, 5, 10, 16, p. 184.

7. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 94 : « Je *tendais ma chaîne*, je l'agitais avec *orgueil*, je ne la voulais plus ni *rompre* ni cacher ; je la voulais emporter au désert. Combien de fois, cette *chaîne adorée*, il me sembla la *traîner* sur mes pas et l'entendre *bruyamment retentir* le long de la *grève* » ; p. 175 : « Je ne *tenais* plus à la pureté que

chez Amaury : « Ce n'est pas du moins pour aujourd'hui [1]. »

Le fameux « amare et amari » du prologue du livre III reparaît dans *Volupté* [2]. Amaury fait maintenant l'expérience de la concupiscence en se référant explicitement à l'épisode d'Alypius vaincu par les yeux aux spectacles du cirque [3]. Cet épisode venait d'être rappelé, en 1831, par Mérimée dans une Lettre ouverte à la *Revue de Paris*, à propos de l'ivresse que lui procuraient les combats de taureaux en Espagne ; il attribuait d'ailleurs par mégarde à Augustin lui-même l'expérience d'Alypius [4]. Amaury est beaucoup plus sûr de ses sources ; il fait encore une autre allusion à la conversion d'Alypius devenu maître de ses sens : c'est pour dire après Augustin qu'il se sent personnellement tout à l'opposé [5] !

Naturellement, les références à la scène du jardin de Milan sont nombreuses : Amaury sent en lui une lutte intestine [6], entend le murmure d'allégresse de Chasteté, comme faisait Sainte-Beuve dans *A Viguier* [7] et comme Augustin avait entendu la prosopopée de Continence [8]. Amaury songe au passage, que rappelait Lamennais en 1831, sur la différence entre « vouloir à demi » et « vouloir tout à fait » [9]. Il

par le dernier *lien* matériel, et ce *faible lien* me pesait, et j'étais fier d'aller le *rompre* comme le violent qui marche à une vengeance. C'est que la volupté, qui produit vite l'humiliation, débute aussi par l'*orgueil*. C'est que l'amour du plaisir n'est pas tout chez elle » ; cf. *Conf.*, II, 2, 2, 11, p. 31 ; III, 1, 1, 22, p. 46 ; VIII, 11, 25, 3, p. 197 : « Versans me in uinculo meo, donec *abrumperetur totum, quo iam exiguo tenebar.* »

1. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 173.
2. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 221.
3. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 180.
4. P. Mérimée, *Lettre au Directeur*, dans *Revue de Paris*, t. XXII, 1831, p. 31.

Dans un article du *Globe* du 24 janvier 1831 (reproduit dans ses *Critiques et Portraits littéraires*, t. II, 1841, p. 276, note), Sainte-Beuve avait signalé ce passage de Mérimée. La même scène est décrite et commentée de nouveau par Saint-Marc Girardin, *Les Confessions de saint Augustin*, dans *Revue des Deux Mondes*, t. XXIII, 1840, p. 618.

5. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 172 : « Au lieu... de reconnaître avec joie que l'âge féroce expirait, au lieu d'être heureux de cette indifférence, pareille à celle d'Alipe, qui eût laissé régner mon esprit et mon cœur, je me repentais de moi » ; cf. *Conf.*, VI, 12, 21, 1, p. 137.

6. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 36 : « Isolé de bonne heure et jeté de côté, en proie à une longue lutte intestine, j'ai pu m'écouter de près » ; cf. *Conf.*, VIII, 5, 10, 21, p. 184 : « Ita duae voluntates meae.... confligebant inter se » ; VIII, 10, 22, 21, p. 194 : « Mecum contendebam et dissipabar a me ipso.... »

7. Vers 38 et suiv. Voir ci-dessus, p. 360-361.

8. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 41 : « J'en étais déjà à goûter les prémices de cette fidélité commencée, à entendre *du fond* de mon ennui, comme dans un bosquet obscur avant l'aube, le *murmure d'allégresse de la chasteté* renaissante » ; cf. *Conf.*, VIII, 11, 27, 1, p. 198 : « Aperiebatur enim ab ea parte, qua intenderam faciem et quo transire trepidabam, *casta* dignitas continentiae, serena et non dissolute *hilaris*.... Ubi uero *a fundo* arcano alta consideratio traxit et congessit totam miseriam meam.... » Chez Augustin, la prosopopée de Continence s'oppose à celle des Vanités qui *submurmurabant*.

9. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 42 : « Que cette fragilité m'a fait comprendre combien il ne suffit pas de vouloir à demi, mais combien il faut vouloir tout à fait » ; voir les textes des *Confessions* et de Lamennais, cités ci-dessus, p. 363 et 367.

cite le verset de la *Sagesse*, plusieurs fois mentionné dans les *Confessions :* « La continence est un don »[1], et y a appris aussi que la Grâce consiste à se sentir « porter » comme sur des ailes offertes [2].

Sainte-Beuve a si longuement réfléchi à la scène du jardin qu'il en calque à deux reprises l'épisode de « sorts bibliques » et l'embellit encore pour en faire un ressort romanesque ; c'est ici un rayon de soleil qui se glisse par un vitrail et se pose sur un verset précis ! Le livre consulté est une fois l'*Imitation de Jésus-Christ* [3], une fois les *Pensées* de Bourdaloue ; cette fois, Sainte-Beuve rappelle au sujet de cette scène, celle d'Ostie, rapprochant tacitement le jardin de Milan du jardin mentionné par Augustin à l'occasion de la contemplation d'Ostie [4]. Il y a pourtant loin de la quiétude d'Ostie à la " *procella ingens* " de Milan [5] ! Mais c'est que, d'après Amaury, porte-

1. Sainte-Beuve, *ibid.* : « ... et combien il ne suffit pas de vouloir tout à fait, mais combien il faut encore que ce vouloir qui est nôtre soit agréé, béni et voulu de Dieu. Notre volonté seule ne peut rien, bien que sans elle la Grâce ne descende guère ou ne persiste pas. Le grand Augustin, esclave lui-même des rechutes, l'a dit après l'Écriture : " La continence est un don " (*Sap.*, VIII, 21 ; *Conf.*, VI, 11, 20, 13, p. 137 ; X, 23, 40, 41, p. 270 ; X, 31, 45, 5, p. 273). »

2. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 44 : « Tâchons, mon ami, tâchons d'être ces heureux *enfants*... qui marchent et qui sont *portés* » ; cf. *Conf.*, IV, 16, 31, 16, p. 88 : « Porta nos. Tu portabis, tu *portabis et paruulos* et usque ad canos tu portabis. » *Volupté*, t. I, p. 13 : « " Je jure de ne plus retomber ! " Et la facilité déplorable, énervante, semblait redoubler avec mes efforts, *jusqu'au jour enfin où* la volonté et la Grâce concordant mystérieusement, et comme deux *ailes* égales *venues* à la fois, me *portèrent* à l'asile de tendresse et de *fixité* » ; cf. *Conf.*, VIII, 7, 18, 1, p. 191 : « Et putaueram me propterea differre de die in diem contempta spe saeculi te solum sequi, quia non mihi apparebat *certum* aliquid, quo dirigerem cursum meum. *Et uenerat dies, quo* nudarer mihi et increparet in me conscientia mea : " ... Ecce iam certum est, et illa [sarcina] te adhuc premit umerisque liberioribus *pinnas recipiunt*, qui neque ita in quaerendo adtriti sunt nec decennio et amplius ista meditati ". » Ce *nudarer mihi* d'Augustin a pu inspirer à Sainte-Beuve, *Volupté*, préface, p. 4 : « Cette confusion... de confessions et de *nudités* de toutes sortes. »

3. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 22 : « J'y avais porté, pour lire, le volume de l'*Imitation*.... J'y lisais, dans ce précieux livre, toutes sortes de réponses directes aux questions sourdes qui m'agitaient ; par exemple : " Ne soyez familier près d'aucune femme, mais, en commun, recommandez toutes les honnêtes femmes à Dieu ". Et si je m'alléguais que ce verset s'appliquait surtout à des moines, je trouvais bientôt cet autre que je ne pouvais récuser.... Et au moment où, pénétré de ces misères et saisi d'un élan nouveau, je m'écriais en moi-même. : " Que ne puis-je persévérer en ces pensées ! ", comme je reprenais le livre et le rouvrais au hasard, un des rayons du matin, m'arrivant par un coin du vitrage bleu du fond, tomba tout exprès pour illuminer à mes yeux ce verset secourable.... » Ce rayon est évidemment une trouvaille et une ajoute romanesque de Sainte-Beuve, par rapport à *Conf.*, VIII, 12, 29, 20, p. 200.

4. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 47 :

« J'avais pris au hasard un livre de sa bibliothèque, un tome des *Pensées* du P. Bourdaloue, et je l'avais emporté au jardin pour lire, profitant d'un rayon de soleil à travers les arbres encore dépouillés. J'aimais ce petit jardin triste et humide, sur lequel donnait la fenêtre de M^me^ de Couaën, et je me le figurais, je ne sais pourquoi, semblable à celui de sainte Monique en sa maison d'Ostie, tandis qu'appuyée à la fenêtre, peu de jours avant sa mort, elle entretenait son fils converti de la félicité céleste (*Conf.*, IX, 10, 23, 5, p. 227).... Et le feuillet, à chaque ligne, me montrait ma ressemblance, et je m'arrêtais convaincu.... Cette frappante lecture, s'ajoutant à plusieurs des précédentes, et comme ménagée avec adresse par une Providence maternelle, bouleversait beaucoup mes idées. »

5. Augustin, *Conf.*, VIII, 12, 28, 3, p. 199.

parole de Sainte-Beuve, « l'orage est partout » en l'homme, — et chez tous les saints aussi, non pas seulement chez les pénitents illustres [1].

Comme on sait, l'orage, un de ces " orages désirés " qu'appelait déjà *René*, était plus encore dans le cœur de Sainte-Beuve : cette passion adultère, d'abord inavouée, puis aisément victorieuse en lui, triomphant enfin des scrupules de Mme Hugo, l'épouse de son meilleur ami. Ce roman vécu (et vécu juste dans les années 1829-1835) est le principal des « précédents accomplis » qui, d'après la *Lettre* de Sainte-Beuve à Lamennais [2], l'empêchent de vouloir obstinément et de réformer sa conduite selon le christianisme. L'on admet généralement que ces amours ont inspiré divers épisodes de *Volupté*, touchant la passion d'Amaury pour Mme de Couaën [3]. La pensée des *Confessions* ne quitte pas Sainte-Beuve pour autant. Dans une lettre à son ami l'abbé Barbe, il décrit sa passion comme une série d' « amertumes mêlées de douceurs », expression augustinienne que répète Amaury et qui convenait à merveille pour faire entendre les choses pudiquement à un ecclésiastique [4]. Mais il use aussi du style des *Confessions* au moment où, près de séduire la pieuse Adèle, il lui offre son âme à convertir. Aux débuts de l'aventure, il se présentait à Mme Hugo sous les traits que les Romantiques prêtaient le plus volontiers au jeune Augustin [5]. Une fois parvenu à ses fins, il insère au *Livre d'amour* un sonnet qu'il devait juger lui-même par la suite : « mauvais, à supprimer » pour l'impression ; ce sonnet porte pour épigraphe : « Pourquoi les larmes qu'on verse sont-elles de saveur amère, et ce que cela signifie (Adèle, *Lettres ;* saint Augustin, *Confessions*) » [6]. Rapprochement pour le moins inattendu entre les larmes

1. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. II, p. 50 : « O vous qui n'avez navigué qu'au port, dites, par où saviez-vous l'orage ? C'est que l'*orage est partout*.... » Cf. Chateaubriand, *René*, éd. A. Weil, p. 73, 15 : « Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les *orages* accompagneroient *partout* mes pas. »

2. Ci-dessus, p. 367. L'expression annonce les " penchants acquis " du texte de *Volupté*, ci-dessus, n. 183.

3. Cf., entre autres, C. Maréchal, *La clef de " Volupté "*, Paris, 1905 (qui ne semble pas se douter, p. 45, que Sainte-Beuve s'est nourri des *Confessions* bien avant la lettre de 1831 où Lamennais le lui conseille) ; G. Simon, *Le Roman de Sainte-Beuve*, Paris, 1906, p. 244-249 ; L. Barthou, *Les Amours d'un Poète*, Paris, 1919, p. 62-93 ; H. Bremond, *Ulric Guttinguer et le Roman de Sainte-Beuve*, dans *Revue des Deux Mondes*, t. DXX, janvier 1925, p. 176-196.

4. Sainte-Beuve, *Lettre à E. Barbe*, 18 décembre 1831, éd. Bonnerot, t. I, p. 276, n° 209 : « J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion, que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie ; elle dure, elle est fixée, et cela *a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceur* » ; *Volupté*, t. II, p. 23 : « *Vaines délices* qu'on poursuit dans le désordre et qu'on recueille dans l'*amertume* » ; cf. Augustin, *Conf.*, III, 1, 1, 21, p. 46 : « *Quanto felle mihi suauitatem illam... aspersisti....* »

5. Sainte-Beuve, *Lettre à Mme Hugo*, 16 octobre 1829, t. I, p. 149, n° 87.

6. Cf. L. Barthou, *Les Amours d'un Poète*, p. 102, n. 1. Il ne s'agit pas, je crois, des larmes de Monique, mais de celles d'Augustin, soit sur son ami défunt, soit au jardin de Milan, scènes chères à Sainte-Beuve (cf. ci-dessus, p. 361-363 et *Conf.*, IV, 5, 10, 16, p. 73 : « *An et fletus res amara est* et prae fastidio rerum, quibus prius fruebamur, et tunc, dum ab eis abhorremus, delectat ?... *Flebam amarissime* et

d'amour d'Adèle et les larmes de deuil ou de contrition d'Augustin ! Mieux encore, nombre d'années après la fin de cette liaison, Sainte-Beuve propose à son ancienne amante de renouer amicalement ; il imagine et décrit cette amitié dans les termes mêmes du paragraphe des *Confessions* traduit par Arnauld d'Andilly, qui lui avait servi, vingt ans plus tôt, pour déclarer son amitié au grand Victor, dans la préface des *Consolations* [1]. Réminiscence augustinienne inconsciente ? Bien plutôt, je croirais, jeu subtil et peut-être cynique, tout à fait dans la manière de l'auteur [2].

Beaucoup de contemporains, ignorant encore tout (ou presque) de cette aventure, se laissèrent volontiers prendre au ton pieux de *Volupté*. Guttinguer, désigné dans ce roman comme « mon excellent ami de Normandie » [3], fut très flatté et pardonna sans peine à Sainte-Beuve d'avoir laissé en panne son projet d'*Arthur ;* sensible à la fin édifiante de *Volupté*, il déclara que Sainte-Beuve travaillait à rendre la foi à la jeune génération [4]. Le patristicien Collombet, très clairvoyant sur les emprunts aux *Confessions*, se méprit aussi sur les sentiments intimes de Sainte-Beuve [5]. Celui-ci avait eu l'astuce, en effet, de ne pas présenter, dans ce roman autobiographique, une « confession sans conversion » [6], même si, pour ce qui le regarde, la conversion ne s'ensuivit pas comme pour son héros Amaury.

Delrieu, critique du *Temps*, juge les aveux d'Amaury non moins chastes que ceux d'Augustin : « Les couleurs les plus vives », dit-il,

requiescebam in amaritudine » (épigraphe de *Joseph Delorme*) ; VIII, 12, 29, 1, p. 199 : « *Flebam amarissima* contritione cordis »). Le sonnet oppose " celui qui pleure au temps de l'allégresse " (Adèle) et " celui qui pleure au fort de la détresse " (Augustin).

1. Sainte-Beuve, *Lettre à M^me^ Hugo*, mars 1849, éd. Bonnerot, t. VII, p. 440, n° 2298 : « Je fais appel à votre justesse de *sens* en même temps qu'à votre *amitié*. Ayons des rapports vrais, *unis*, sûrs ; si nous *causons*, qu'*un peu* de dissidence d'opinion puisse s'y mêler *sans aigreur* » ; cf. p. 365, n. 1. Le « sans aigreur » remonte à la traduction d'Arnauld d'Andilly, Paris, 1688, p. 156 (traduisant *Conf.*, IV, 8, 13, 21, p. 76 : « Dissentire interdum sine odio »).

2. Bremond, *op. cit.*, p. 144, écrit au contraire : « Sainte-Beuve masqué en dévot pour être sûr d'obtenir les faveurs d'une dévote, allons donc ! » C'est, en effet, trop simplifier ; mais je crois Sainte-Beuve toujours très conscient.

3. Texte cité p. 370, n. 5.

4. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve*, Lamivoie, 28 juillet 1834, fol. 196 v°, éd. Poux de *Volupté*, t. II, p. 367 ; cf. *Arthur*, éd. Bremond, p. 248 : « Sur son titre, j'allais refuser de lire *Volupté*. Un touchant reflet des livres saints l'illumine. »

5. F.-Z. Collombet, cité (d'après C. Latreille et M. Roustan, *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, Paris, 1903, introd., p. 133) par H. Bremond, *Pour le Romantisme*, Paris, 1923, p. 221 : « A propos de *Volupté*, Zénon Collombet... allait jusqu'à dire : « Ceci va tout à fait se placer à côté des " Confessions " de s. Augustin » [*Courrier de Lyon*, 23 août 1834]. Il exagère, mais comme je le comprends ! Délesté d'une cinquantaine de pages plus que fâcheuses, *Volupté* serait un des chefs-d'œuvre de notre littérature religieuse. Parmi tant et tant d'écrivains modernes qui ont raconté leur conversion, je ne connais rien de pareil. »

6. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II (éd. Hachette, Paris, 1878), p. 405 : « Nos Messieurs pressentent et voudraient étouffer d'avance, dans les *Essais*, les *Confessions* de Jean-Jacques et toute cette série d'ouvrages qui sont les *Confessions* de saint Augustin sécularisées et profanées, des confessions sans conversion, par amusement, par art, par ennui. »

sont de mise chez l'un comme chez l'autre, puisque « c'est le péché lui-même qui se confesse, sanglottant, éploré » ; Rousseau lui-même mérite d'ailleurs tout autant d'indulgence [1].

Dans *La France littéraire*, Du Breil de Marzan rapproche *Volupté* des *Consolations*, « petit livre que saint Augustin aurait signé » ; il pense que Sainte-Beuve a entendu lui-même le *Tolle, lege* dont il parlait dans *A Viguier* [2].

Cuvillier-Fleury va plus loin dans le *Journal des Débats :* il admet que Sainte-Beuve a changé son style pour changer son siècle, et le compare aux grands Réformateurs : les Apôtres, saint Augustin [3] !

Déclamation ? Mais non ! Le missionnaire eudiste Léon d'Aurevilly déclarera, beaucoup plus tard, que sa conversion et sa vocation ont été déterminées réellement par la lecture des *Consolations* et de *Volupté* [4]. L'on voit quelle emprise sur les âmes exercèrent alors les pieuses prédications d'Amaury.

Plus pénétrant, Ampère, dans la *Revue de Paris*, reconnaît que la ressemblance entre *Volupté* et les *Confessions* est surtout formelle : mélange de récit, de méditation et de prières ; mais il ne prend nullement Sainte-Beuve pour un saint, et juge que les aveux du prêtre Amaury s'adressent à des oreilles peu chastes [5].

Le plus sévère, à la fois, et le plus clairvoyant de tous les critiques me paraît avoir été George Sand, peut-être il est vrai parce qu'elle ne goûtait ni les *Confessions* augustiniennes ni une conversion catholique : les emprunts aux *Confessions* lui laissent l'impression d'un lyrisme « plaqué » et les images augustiniennes lui semblent convenir mal au génie de la langue française, en dépit des audaces de Sainte-Beuve [6].

Celui-ci ose pourtant assurer à son vieil ami l'abbé Barbe, à la date du 1er février 1835, qu'il reste en vue du rocher de la Foi, comme ils l'étaient dans l'adolescence lors de leurs promenades le long de la mer du Nord, semblables à Minucius Felix ou Augustin sur la grève d'Ostie [7]. A mesure que, dans les années suivantes, il se familiarisa avec le jansénisme pour écrire son *Port-Royal*, il perçut de mieux en mieux qu'Augustin n'était rien moins que « le plus tendre des docteurs ». Conduit par Jansénius et Saint-Cyran, il tourna son attention surtout sur le chapitre des *Confessions* (X, 33, 49) où l'évêque d'Hip-

1. André Delrieu, dans *Le Temps*, 31 août 1834, éd. J.-A. Ducourneau, de *Volupté*, Paris, Le Club français du livre, 1955, p. 435.
2. François du Breil de Marzan, dans *La France littéraire*, août 1834, *éd. cit.*, p. 456.
3. Cuvillier-Fleury, dans le *Journal des Débats*, 23 novembre 1834, *éd. cit.*, p. 476.
4. Léon d'Aurevilly, *Lettre à Sainte-Beuve*, 28 septembre 1858, *éd. cit.*, p. 396.
5. J.-J. Ampère, *Volupté par Sainte-Beuve*, dans *Revue de Paris*, 1834, t. VIII, p. 44.
6. George Sand, *Lettre à Sainte-Beuve*, 24 septembre 1834 (citée dans l'éd. Poux, de *Volupté*, t. II, p. 310-311).
7. Sainte-Beuve, *Lettre à E. Barbe*, t. I, p. 504, n° 445.

pone condamne même les formes les plus spirituelles de la concupiscence, non sans subtilité ni « raffinement » [1].

Dans les mêmes années où Sainte-Beuve écrivait *Volupté* et se complaisait comme Amaury en des sentiments « tortueux » [2], Guttinguer, plus simple en esprit, poursuivait une évolution rectiligne, qu'il décrit dans *Arthur*. La troisième partie, seule prête, parut en premier, quelques mois après *Volupté*, dès novembre 1834 [3]. C'est surtout un recueil d'extraits des lectures qui, de 1829 à 1834, l'ont acheminé, malgré ses origines protestantes et son passé de don Juan, vers une conversion catholique. Il place ce recueil sous le patronage de Sainte-Beuve, dont les *Consolations* fournissent son épigraphe :

Tirons tout l'or caché que notre cœur enferme [4].

Un tel vers met d'emblée en relief l'intention spiritualiste de Guttinguer. Il présente aussitôt ce journal de ses lectures et de ses méditations comme une confession de louange à la gloire de Dieu, destinée à ramener à la foi les égarés [5]. De fait, les livres que, sur le conseil de Sainte-Beuve, il s'est procurés dans sa solitude, sont des livres pieux. Saint Augustin figure en bonne place parmi ces lectures, mentionné tantôt entre la *Journée du Chrétien* de Lamennais et les *Consolations* de Sainte-Beuve [6], tantôt entre Bossuet et Fénelon [7]. Une autre fois encore est précisé le titre des *Confessions*, mentionnées à côté des écrits de Gerbet et de l'*Éloquence* de Lamennais [8]. Les références aux *Confessions* ne sont pas fournies dans l'édition Bremond, mais Guttinguer recourt assez souvent à l'œuvre augustinienne. Il met en forme de maxime et place en tête de ses *Maximes générales pour la conduite de la vie* tel développement, fréquent dans les *Confessions*, sur les délices de l'homme converti, qui viennent se substituer à ses délectations antérieures [9]. Il arrange en formule de prière, pour son usage personnel, le paragraphe final du livre IV des *Confessions* [10],

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, éd. Hachette, t. II, Paris, 1878, p. 161.
2. Voir ci-dessus, p. 370.
3. La seconde partie n'ayant jamais été rédigée, cette troisième partie devint dans l'édition définitive (aux coupures près) la seconde partie intitulée : " Religion et solitude ". Sur l'histoire d'*Arthur* et des deux éditions, voir l'intéressante Introduction de l'éd. H. Bremond dans la « Bibliothèque romantique », Paris, 1925.
4. Le passage est tiré de la pièce 19 : *A mon ami Boulanger*, datée d'octobre 1829, et se lit, dans l'éd. de 1869, au bas de la page 249.
5. Guttinguer, *Arthur*, éd. Bremond, p. 109-110 ; cf. Augustin, *Conf.*, V, 4, 1, 1, p. 92 : « *Accipe* sacrificium confessionum mearum de manu linguae meae,... ut confiteatur nomini tuo. »
6. Guttinguer, *Arthur*, p. 112 : « Déjà une chambre est prête, j'y ai apporté la *Bible*, la *Journée du Chrétien*, Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, de Maistre, saint Augustin, Lamartine, les *Consolations* par M. Sainte-Beuve et le *Guide spirituel* de Louis de Blois. »
7. *Ibid.*, p. 151.
8. *Ibid.*, p. 139 : « Les *Confessions* de saint Augustin, les écrits de l'abbé Gerbet, l'Éloquence de La Mennais, médités peu après dans le silence, m'appelèrent successivement à l'examen de cette religion si mal connue. »
9. *Ibid.*, p. 114. Cf. Augustin, *In Ps.* LXXIV, 1 ; *Conf.*, II, 5, 10, 18, p. 37.
10. Guttinguer, *Arthur*, p. 126.

celui-là même que Sainte-Beuve, dans *Volupté*, utilise comme l'expression la plus juste de la doctrine de la Grâce qui vous « porte » [1]. La " Conclusion " nous montre Arthur moribond, partagé entre la volonté d'expier ses fautes passées et l'attendrissement devant la Beauté qu'il a si tard appris à connaître. Il se redit sans cesse : " Sero te amavi " ; absous par un prêtre appelé à son chevet, il médite sur sa qualité nouvelle d' " ami de Dieu ", alors qu'au temps du péché il était comme " descendu aux Enfers ". Ces trois expressions, dans un tel contexte, remontent aux *Confessions* augustiniennes [2].

Musset avait lu, l'année précédente, son poème *Rolla* devant Sainte-Beuve et Guttinguer [3]. Celui-ci fut frappé par les vers blasphématoires :

> Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte.
> Je suis venu *trop tard* dans un monde trop vieux [4].

Rentré à Rouen, il demandait à Sainte-Beuve, par lettre du 7 septembre 1833, de lui envoyer la livraison du 15 août de la *Revue des Deux Mondes* où venait de paraître le texte imprimé du poème [5]. De fait, dans l'*Arthur* de 1834, il cite longuement le poème, en s'émerveillant d'ailleurs que Rolla regrette d'être incroyant ; il veut voir là l'indice d'un renouveau du christianisme [6]. Au *trop tard* de Rolla,

1. Texte cité ci-dessus, p. 372, n. 2, avec référence aux *Confessions*.

2. Guttinguer, *Arthur*, p. 226-228.

3. P. de Musset, *Biographie d'A. de Musset*, Paris, 1897, p. 117-118 : « Musset se trouvait un matin chez M^me^ Tattet la mère. MM. Sainte-Beuve, Antony Deschamps, Ulric Guttinguer et plusieurs autres littérateurs assistaient à ce déjeûner... (Alfred) se laissa gronder par ses amis sur sa manière de vivre, tout en affirmant, pour sa défense, qu'il avait en tête des idées très sérieuses. Quand le dessert fut servi, on lui demanda des vers et il récita la première partie d'un poème inédit. C'était *Rolla*, dont il n'avait encore parlé qu'à son frère. L'auditoire accueillit cette poésie avec des transports de joie.... *Rolla* parut dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 août 1833. »

4. A. de Musset, *Rolla*, v. 54-55.

5. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve* (Rouen, 7 septembre 1833), fol. 166 r° (éd. dans *La Muse française*, t. XIII, 1934, p. 251) : « Je m'étais réabonné à votre Revue pour les vers de Musset, et voilà que, depuis un mois, on ne m'envoie pas les numéros ; précisément celui où *Rolla* se trouve, me manque, et le dernier. Pourriez-vous les voir et leur dire cette infidélité (de la poste, sans doute ?). Mais enfin, que je n'en sois pas victime. »

6. Guttinguer, *Arthur*, Rouen, 1834, p. 402-406. Il introduit ces vers, p. 402, en disant qu'ils « sont comme arrachés à un homme incroyant, mais d'un esprit, à notre avis, des plus sublimes » ; puis il les commente. p. 406, en ajoutant : « N'est-il pas prodigieux que notre siècle enfante de telles admirations ?... Ne faut-il pas se reprendre à quelque espoir d'une suspension dans l'accomplissement de l'œuvre impie de l'incrédulité du XVIII^e^ siècle ? L'âme du christianisme nous paraît palpitante dans ces vers. » Ces pages furent supprimées dans l'éd. de 1836 (cf. l'éd. Bremond, p. 247) ; cette suppression est sans doute à mettre en rapport avec le fait qu'à cette date Guttinguer, ayant déménagé de Honfleur à Saint-Germain-en-Laye, n'a plus *Rolla* sous la main. Il écrit à Sainte-Beuve le 29 novembre 1836 (fol. 270 r°) : « Je donnerais beaucoup d'argent pour avoir le *Rolla* d'Alfred de Musset. Comment faire ? Il m'est indispensable. » Peut-être a-t-il des doutes, à cette date, sur l'interprétation christianisante qu'il avait proposée en 1834 de ce poème. (Cette interprétation est celle de son vers (*Fables et Méditations*, p. 88) :

> Tu criais : oh, croyez ce que je ne crois pas,

en face duquel, dans l'autographe, Guttinguer renvoie à *Rolla* : cf. Bremond, *op. cit.*, p. 93, n. 1.)

il réplique maintenant par le *Sero te amavi* d'Augustin : il n'est jamais trop tard pour croire ; à titre de nouveau converti, il se rend compte qu'il a souffert surtout d'un retard en amour. L'on se rappelle que Sainte-Beuve aussi, dans *Volupté*, recourait au *Sero te amavi* d'Augustin, mais seulement pour noter que, psychologiquement, la « beauté tardive » est d'autant mieux goûtée que les sens charnels se sont plus longtemps émoussés à l'usage [1]. Peut-être songeait-il in-petto à l'expérience de son ami Guttinguer, avec un détachement critique.

Le *Sero te amavi* évoque d'ailleurs pour celui-ci beaucoup moins le remords de son passé que la quiétude du nouveau converti plongé dans les délices des amours spirituelles. Guttinguer prend soin de le répéter, dans sa lettre du 27 juin 1835 à Sainte-Beuve, pour opposer à l'agitation passionnelle de son ami la paix que lui-même vient de retrouver [2]. La forme de sa citation, qui est chaque fois : « Sero te cognovi, sero te amavi », laisse supposer, par son inexactitude même, que Guttinguer a repensé librement la formule augustinienne, peut-être à travers quelque intermédiaire comme les *Soliloques de l'âme* pseudo-augustiniens, traité mystique du XII[e] siècle [3], plus probablement à travers le *Panégyrique* d'Augustin par de la Tour [4].

Une autre citation augustinienne, dans *Arthur*, est encore bien plus curieuse et mérite qu'on s'y arrête longuement. A propos d'une page de la *Journée du Chrétien* de Lamennais, que Guttinguer juge particulièrement adaptée à son état d'âme et comme écrite exprès pour lui, il renvoie encore une fois à Augustin :

> Cette lecture me calme et me fortifie un peu, elle me met sur la voie des adoucissements. Non, ce n'est point un rêve, un hasard que ces *livres entr'ouverts* (comme les nomme saint Augustin) *pour les cœurs qui cherchent la paix* de Dieu. N'est-ce pas, dites-moi, comme la *voix* d'un être vivant qui nous parle ? Certainement, dans les six cents pages de ce recueil que je tiens, nulle prière, nulle méditation ne contenait à ce point les besoins de mon âme en ce moment, ne renfermait les *consolations*, les encouragements, les espérances que je sentais perdus en moi. J'ai pris ce livre sans savoir ce que je lui demandais, et vous venez de voir ce qui d'abord est venu à mon secours [5].

Où saint Augustin parle-t-il de *livres entr'ouverts pour les cœurs qui cherchent la paix ?* Nulle part, sinon dans le poème *A Viguier* de Sainte-

1. Voir ci-dessus, p. 369.

2. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve*, fol. 226 r° : « Que d'agitations chez vous, que de paix ici ! Quel charme même dans cette souffrance ! O beauté de Dieu, " sero te cognovi, sero te amavi ". »

3. Pseudo-Augustin, *Liber soliloquiorum animae ad Deum* (attribué à Alcher de Clairvaux), c. 33, *P. L.*, t. XL, 892-893, où revient quatre fois l'expression : « Sero te cognovi ». Les lignes authentiques des *Confessions*, immédiatement antérieures au « Sero te amaui », sont relatives au *discere*, ce qui a souvent suggéré aux traducteurs le verbe *connaître*. Cf. mon article : *Une source imprévue de la " Prière sur l'Acropole " : les " Confessions " de saint Augustin*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CLIII, 1958, p. 223.

4. De la Tour, *Panégyrique de saint Augustin*, dans *Orateurs sacrés* (Migne), t. LI, p. 1273 : « Sero te cognovi, sero te amavi ».

5. Guttinguer, *Arthur*, éd. Bremond, p. 157.

Beuve, que Guttinguer, nous l'avons vu, lisait en manuscrit dès novembre 1829. Ce poème le frappa vivement alors qu'il était sous le coup de tonnerre de la trahison récente de Rosalie [1]. Il en cita des vers, par deux fois, dans ses lettres à Sainte-Beuve pour le rappeler aux sentiments chrétiens [2]. C'est, en effet, dans ce poème que Sainte-Beuve parle, non sans inexactitude [3], de la voix qu'Augustin entendit au jardin et qui lui suggéra d'ouvrir les *Épîtres* à la première page venue. Cette *voix*, selon Sainte-Beuve, « Lui disait : " Prends et lis " et le *livre entr'ouvert* était là », non moins secourable qu'un vieillard porteur d'auréole, « qui d'un mot *apaisait ces cœurs irrésolus* [4] ».

Ces vers inspirent ici à Guttinguer un retour sur sa vie *coupable*, comme au Sainte-Beuve des *Consolations* [5] ; de fait, ces " livres entr'ouverts " renferment, dit-il, les *consolations* [6]. La référence aux *Confessions*, par l'intermédiaire de ces vers d'*A Viguier*, n'est donc pas douteuse.

Cette constatation va prendre tout son prix si nous nous reportons maintenant à l'épisode central qui sert de charnière entre l'*Arthur* de 1836 et l'*Arthur* de 1834, c'est-à-dire entre le récit de la vie passionnelle de Guttinguer et ses pieuses méditations de converti. Cette scène est appréciée à bon droit pour sa beauté et constitue le point culminant du roman, dans son état définitif.

Au cours du long voyage qu'exécute Guttinguer sous le coup de la trahison, en vue de se fuir soi-même, l'étape de Valence à Avignon s'opère par une chaleur accablante, alors que les roues s'enlisent dans une poussière torride ; au moment où sa fragile calèche de boulevard croise une solide chaise de poste, l'on demande à changer de chevaux :

> Je le veux bien, dit le voyageur de la chaise de poste, d'une voix douce et grave. Je regardai. Oh ! *c'était un* beau et noble *vieillard* tel que je n'en vis jamais, que je ne dois plus en revoir, sans doute. La blancheur et la beauté unie de sa *chevelure* longue était *radieuse*.... Ce n'était qu'à ses *cheveux blancs* et au calme profond de ses traits qu'on pouvait le croire au dernier terme d'une vie qui devait avoir été pure et vertueuse dans tout son cours [7].

Le domestique du vieillard nous est présenté comme ayant lui-même toutes les apparences du bon et honnête serviteur, à l'opposé du valet de Guttinguer, mauvais sujet de Paris :

1. Voir ci-dessus, p. 364.
2. Voir ci-dessus, p. 364.
3. Voir ci-dessus, p. 361.
4. Sainte-Beuve, *A Viguier*, v. 51-56.
5. Guttinguer, *Arthur*, p. 158 : « Je me suis souvenu alors, qu'aux jours du monde et des passions, dans ces *coupables* tristesses des amours déçus ou contrariés, j'ouvrais aussi des livres bien différents, et qu'ils servaient les misérables besoins de ce cœur, alors plein d'agitations. » Cf. Sainte-Beuve, *A Viguier*, v. 59-60 : « Comme eux j'erre incertain, en proie aux sens fougueux/cherchant la vérité, mais plus *coupable* qu'eux. »
6. Texte cité ci-dessus, p. 378.
7. Guttinguer, *Arthur*, p. 102.

Le vieillard ferma un livre dans lequel il lisait avec une sereine et douce attention, et il jeta sur moi un regard aimable et tranquille, où nulle curiosité ne perçait.... Nous formions, dans l'ensemble et dans les détails, un contraste complet.... Deux grands oliviers étaient sur le bord de la route ; c'était le seul abri. Nous y vinmes tous deux ; notre salut fut cordial et plein d'un intérêt réciproque.... Il sourit avec une compassion divine.... Il ajouta avec une tristesse sereine : « Voilà vingt ans à peine (j'en ai soixante aujourd'hui) sur ce même chemin, je vous ressemblais et je rencontrai un vieillard pareil à ce que je suis aujourd'hui. Je n'étais ni moins troublé, ni moins brûlant, *ni moins coupable* (pardonnez-moi, monsieur) *que vous ne l'êtes* en ce moment ; lui, n'était ni moins calme ni moins *apaisé* que vous me voyez. Espérez donc, ajouta-t-il, dans peu d'années vous ferez sur quelque jeune âme brisée, l'effet que je produis sur vous. » Il vit une larme à mes paupières : « C'est impossible ! — Rien d'impossible : *un seul mot*, une seule idée, et tout est guéri, réparé ! — Dieu ! — Le Dieu des chrétiens et sa loi passant dans notre chair. Je vous dis mon secret sous les arbres où Jésus a souffert et pleuré. (Le vent courba le feuillage des oliviers jusque sur nos fronts ; je sentis un admirable frémissement par tout mon corps.) Pensez souvent à ces arbres et à ces larmes. (Après un moment de silence.) Voulez-vous mon *livre ?* » Il me tendit celui qu'il avait *fermé* quand nos voitures s'étaient arrêtées : « Encore l'*Imitation !*... Je songe toujours à ce vieillard, à ses paroles solennelles ; elles germent et mûrissent en moi.... Et ces oliviers ! Depuis le discours du vieillard, je ne cesse de les regarder avec espoir et attendrissement. Dès que nous nous arrêtons, je les cherche, je touche leurs troncs, leur feuillage, j'en cueille des branches, je les porte dans la voiture ; et, quand elles sont fanées, je les dépose au pied des croix du chemin.... [1] »

Bremond, qui n'est rien moins que naïf, commente avec humour, dans son livre sur le roman et l'histoire de la conversion de Guttinguer : « Le dernier geste est instinctif, peu raisonnable. Ce Normand prend nos branches d'olivier pour des fougères. L'olivier ne se fane pas si vite ; à vrai dire, il ne se fane jamais [2]. » Mais, à ce détail près, il accueille le reste du récit comme historique, choc initial qui met en branle toute l'évolution ultérieure de Guttinguer : « Ce n'est rien, je l'avoue. A qui voudrait que j'essaie de le lui expliquer, je n'expliquerai pas que cela est beau ; encore moins extraordinaire, mais aussi émouvant que le « Tolle, lege » des *Confessions*. Ne dites pas qu'il y a loin de s. Augustin à Guttinguer. La distance vous paraît-elle moins longue de Dieu lui-même à saint Augustin [3] ? » Si médiocre que lui semble Guttinguer, « tout ensemble passionné et frivole », Bremond voit là la date vraie de sa conversion, même si elle mit cinq ou six ans à se parfaire : « Tout ici, écrit-il, est d'une vérité absolue,

1. *Ibid.*, p. 103-106.

2. H. Bremond, *Le Roman et l'Histoire d'une conversion : Ulric Guttinguer et Sainte-Beuve*, Paris, 1925, p. 77 ; il poursuit : « J'ai lu bien des récits de conversion, mais j'en connais peu d'aussi émouvants, d'aussi vrais, d'aussi modestes.... Un rayon de poésie l'illumine... : les deux révélations si étroitement mêlées, inséparables l'une de l'autre, qui lui ont été faites sur une route brûlée de Provence : le Père céleste et les oliviers. » Bremond, *op. cit.*, p. 87, n. 1, observe aussi qu'*Arthur*, p. 111, parle de « pommiers fleuris » qui l'accueillent au retour de ce voyage provençal, alors que ce retour en Normandie eut lieu en septembre ou octobre 1829.

3. *Ibid.*, p. 76.

comme le montrent les lettres écrites par Guttinguer à Sainte-Beuve au cours de ce long voyage, juillet-octobre 1829 [1]. » Il ne s'étonne ni de l'absence de toute conversion dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve, ni du mutisme des lettres de Guttinguer sur l'étape Valence-Avignon :

> De Lyon à Montpellier, un trou déplorable dans nos inédits. Pas de lettre avant celle du 7 septembre, datée de Toulouse. Oh ! celle-ci vaut son pesant d'or. Sur le séjour de Guttinguer à Montpellier, elle est riche en détails de toute sorte. Mais rien sur l'étape essentielle, l'étape de la conversion : Valence-Avignon. Pas un mot qui nous permette de vérifier, de préciser et de compléter le splendide récit d'*Arthur*, " la rencontre ", écrit Sainte-Beuve, " si mémorable et si simple du vieillard sous les oliviers près d'Avignon ". Sous le coup des émotions que nous allons dire, est-il imaginable qu'Ulric n'ait pas éprouvé le besoin de se raconter à son ami ? Le respect humain l'aurait-il retenu ? Non, je crois plutôt qu'il a dû écrire, et longuement, mais que cette lettre, en raison même de son extrême intérêt, aura passé dans le dossier des deux *Arthur*, ce dossier trop riche en pièces scabreuses et que Guttinguer a eu la sagesse de détruire. Contentons-nous donc du roman. Une lettre serait à peine plus digne de foi. Quelle chance pour nous que Guttinguer n'ait pas de génie [2] !

La démonstration de Bremond a convaincu Edmond Jaloux que « ce vieillard devait revenir souvent à travers les rêves et les méditations de Guttinguer » [3]. Je n'ai l'intention, quant à moi, ni de surfaire le génie inventif de Guttinguer, ni de nier sa conversion, telle que la décrit si finement Bremond : sincère, lente dans sa gestation, limitée pourtant en profondeur. Mais rappelons-nous qu'au besoin Guttinguer s'adressait à Sainte-Beuve pour qu'il lui suggère des idées, des déguisements, des inventions [4], et que Sainte-Beuve répondit à cette invite, tant par lettre que de vive voix. Surtout, il n'est que trop naturel que l'épisode du vieillard rappelle à Bremond le *Tolle, lege !* Notre vieillard, qui remet à Guttinguer l'*Imitation*, à titre de « livre entr'ouvert », n'est autre que celui qui, dans *A Viguier*, « double » en quelque sorte le *Tolle, lege.*

Guttinguer fond, en cette scène dramatique, les deux termes de l'alternative que proposait *A Viguier :* rencontre d'un livre, rencontre d'un vieillard. Il reprend la phrase même de Sainte-Beuve : « Ou *c'était un vieillard....* » L'*auréole* du vieillard de Sainte-Beuve devient la *radieuse chevelure blanche* du vieillard de Guttinguer. Le *plus coupable qu'eux* de Sainte-Beuve [5] devient chez Guttinguer : *Ni moins coupable... que vous ne l'êtes.* Dans le roman de Guttinguer comme dans le poème de Sainte-Beuve, le vieillard *apaise d'un mot* son interlocuteur ; il *ferme et tend* son livre comme Augustin avait *fermé et tendu* à Alypius (muni d'un signet pour qu'il le rouvre), son livre des

1. Bremond, Introduction à son éd. d'*Arthur*, p. XLVII.
2. Bremond, *Le Roman et l'Histoire d'une conversion*, p. 73-74.
3. E. Jaloux, *De Pascal à Barrès*, Paris, 1927, p. 40.
4. Voir ci-dessus, p. 526.
5. Sainte-Beuve, *A Viguier*, v. 60.

Épîtres [1], celui-là même que Sainte-Beuve et Guttinguer appellent « livre entr'ouvert ». Sans doute, chez Guttinguer, il s'agit, non des *Épîtres* pauliniennes, mais de l'*Imitation*. Mais rappelons-nous que l'auteur de *Volupté* substituait déjà l'*Imitation*, comme « livre entr'ouvert », aux *Épîtres* [2]. Bien plus, le : « Encore l'*Imitation !* » de la scène du vieillard est un renvoi explicite d'Arthur lui-même à une scène antérieure où il consultait l'*Imitation* à titre de « livre entr'ouvert », muni de signets, selon le procédé habituel des « sorts bibliques » [3].

En concluant : « Je songe toujours à ce vieillard », Guttinguer montre bien qu'il met en scène le vieillard « qu'on n'oubliait plus » du poème *A Viguier*. Au surplus, il suggère moins la rencontre d'un individu unique qu'une série de vieillards qui se succèdent de génération en génération.

Quant aux oliviers sous lesquels se passe la scène, Guttinguer évoque à travers eux, non seulement la Provence, mais le jardin où Jésus pleura. Leur ombrage joue un rôle symbolique encore plus nettement indiqué que l'ombrage du figuier au jardin de Milan ; si je ne m'abuse, l'auteur d'*Arthur* ne semble même pas cacher sérieusement qu'il a en tête ce figuier du jardin [4].

1. Cf. Augustin, *Conf.*, VIII, 12, 30, 2, p. 200 : « Tum interiecto aut digito aut nescio quo alio *signo codicem clausi* et tranquillo iam uultu indicaui Alypio. » Le *signum* reparaît sous forme de *signets* chez Guttinguer, texte cité ci-dessous, n. 4.

2. Voir ci-dessus, p. 372.

3. Guttinguer, *Arthur*, éd. Bremond, p. 59 (à propos du livre de l'*Imitation*) : « J'aperçus un vieux livre bien propre encore, avec de nombreux *signets*... : " Voulez-vous me le laisser ? " dis-je. — " Oh ! bien volontiers. " Et, seul, j'ouvris au hasard : j'y tombai d'abord sur ces paroles : " C'est un bien, Seigneur, que vous m'ayiez humilié afin que je m'instruise de votre justice ".... Je restai longtemps en méditation sur le sens profond que renfermaient ces deux lignes » ; cf. p. 64, où Louise répond : « C'est certainement une belle grâce que cette apparition du beau livre de l'*Imitation* au milieu de vos aventures. »

4. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve* (Toulouse, 7 septembre 1829), fol. 107 r° :

« Mon ami me mena coucher à un village qu'on nomme Aniane. Il a là une filature dans un couvent fondé en l'an 800 de Jésus-Christ, qu'il a entouré de roses, de capriers, de lauriers roses, de grands muriers et de beaux arbres.... En m'éveillant, je trouvai le feuillage des mûriers sous mon visage, et je vis en face de moi, comme suspendus dans les airs, un bouquet de pins de Jérusalem taillés en palmiers, derrière lesquels éclataient les premiers rayons d'un soleil d'août.... J'avais pleuré, crié, maudit la nuit entière.... (Au matin) je pleurai de meilleures larmes, mais je ne pus joindre les mains ; je les mis sur mes yeux et je criai encore : " Où est-elle ? ".... Ces beaux spectacles me tuent.... A Lyon, j'ai vu tomber la tête d'un homme qui avait tué sa maîtresse. »

Guttinguer, *Arthur*, p. 105 :

« Nous avons couché à Aniane, dans une ancienne petite abbaye.... Elle est bâtie au-dessus d'un ravin très profond : une courbe de rosiers du Bengale lui sert d'avenue. J'ai vu là le plus beau *figuier* du pays ; il est grand comme un de nos chênes normands et touffu comme eux. Une belle source vive sort de ses racines et rafraîchit un gazon couvert de lauriers roses qui se groupent autour d'un immense peuplier d'Italie large dès sa base et touffu jusqu'à la cime. C'est là tout le *jardin*, et c'est délicieux.... Le matin, aux premiers rayons du jour, j'ai ouvert ma fenêtre, et sur le sommet d'un mont, j'ai aperçu un charmant bouquet de pins parasols qu'illuminait la vive et naissante clarté du soleil levant.... Une fleur de caprier, une grenade dans le buisson du sentier, éveillent en vous mille pensées lointaines et hors de vos habitudes. Et ces *oliviers !* Depuis le discours du *vieillard*, je ne cesse de les regarder avec espoir et attendrissement. »

Ce rapport étroit entre le vieillard du poème *A Viguier* et celui de la scène de conversion de Guttinguer ne peut s'expliquer, chronologiquement, que par une influence du premier sur le second, et non l'inverse. Car la pièce *A Viguier* porte la date de juin 1829, tandis que l'étape Valence-Avignon, au cours de laquelle survient la scène de conversion, date de la seconde quinzaine d'août. Lorsqu'il rédigeait son *Arthur* de 1836, Guttinguer aura imaginé de placer la conversion et l'épisode du vieillard au cours de ce voyage, d'abord parce que ses premiers remords datent de ce temps [1], puis parce qu'au retour, en octobre, il reçut le manuscrit d'*A Viguier*, dont la lecture devait, dans son état persistant de désarroi, lui causer une forte impression chrétienne [2].

N'est-ce pas Sainte-Beuve lui-même qui suggéra à son ami cette mise en scène dramatique ? Car c'est lui qui fit lire à Guttinguer les *Vitae Patrum* où figurent les *Verba Seniorum* [3] ; il ne cesse de le conseiller de très près pour la rédaction et l'impression de l'*Arthur* de 1836 [4] ; il attache alors une attention toute particulière à cet épisode [5], puis le recommande aux lecteurs, tant

La page de roman paraît bien avoir été écrite, non de souvenir sept ans après les événements, mais d'après la lettre : or, on notera que ni le figuier, ni le jardin, ni les oliviers ne sont mentionnés dans celle-ci. Le vieillard non plus, naturellement.

1. *Ibid.*, fol. 106 v° (à propos de M^me^ Farel, femme de son hôte de Montpellier) : « Je l'aurais aimée... bientôt... je le crois. Et elle, oh qui sait ? Je me suis dépêché de fuir, j'ai fait trop de mal en ma vie. »

2. Il possède *A Viguier* le 1^er^ novembre 1829 et paraît encore sous le coup de la première lecture (texte cité p. 364, n. 3). Il réclamait vainement ces vers dans sa lettre du 7 septembre (p. 364, n. 2), et dans celle du 8 octobre, fol. 108 r° : « Mettez-moi de côté vos vers, ceux que vous m'avez lus et ceux qu'il me reste à connaître. J'ai grand besoin de cette *consolation.* » Ce serait donc dans la seconde quinzaine d'octobre qu'il les aurait reçus.

3. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve* (Honfleur, 15 février 1834), fol. 184 r° : « Vous m'avez procuré une délicieuse connaissance dans ces Pères du désert. Cela est plein de candeur, de parfum.... Ceci va fournir aliment à mon livre de Solitude. » Il vante les histoires naïves de Jean l'Aumônier (26 mars 1834, fol. 187 r°) et la lecture de saint Jean Climaque (18 novembre 1834, fol. 212 r°). Ces *Vies des Pères*, lues dans la traduction d'Arnauld d'Andilly (2 vol., Paris, 1647-1653 ; cf. *Arthur*, éd. Bremond, p. 184) sont longuement citées dans l'*Arthur* de 1834, p. 138-310, et encore dans l'*Arthur* de 1836, éd. Bremond, p. 163-184.

4. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve*, 4 novembre 1836, fol. 263 r° : « Qu'avez-vous dit de cette fin d'*Arthur*, de ce postface qui n'est que le thème d'une idée susceptible de développements que je ne trouve pas dans mon esprit fatigué ? Est-ce inutile, nécessaire, suffisant, convenable ? Rayez ou approuvez, mon ami, suivant votre expérience » ; 5 décembre 1836, fol. 271 r° : « Je reçus hier la dernière épreuve d'*Arthur*. Vous allez l'avoir aux mains, car je la renvoie aujourd'hui. Nous y voilà donc ! Je vous recommande le dernier coup d'œil. » Sur la part de Sainte-Beuve au roman d'*Arthur*, cf. J. Bonnerot, *Quatre années de confidences. Sainte-Beuve et Guttinguer, Lettres inédites (1836-1839)*, dans *Revue de France*, t. XVI, janvier 1936, p. 106-132 et 255-279 ; *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, t. I, Paris, 1937, n° 71, p. 169-175.

5. Sainte-Beuve, *Lettre à Guttinguer*, 3 juillet 1836, éd. Bonnerot, t. II, p. 71, n° 563 :

« Je veux vous parler d'*Arthur* que j'ai achevé. La scène du vieillard et du jeune homme, finale, est admirable et simple : le reste plein de choses charmantes, fines, touchantes,

du point de vue romanesque que pour sa valeur chrétienne [1].

A titre de contre-épreuve, il est instructif de considérer les documents réels touchant l'évolution de Guttinguer entre 1829 et 1836 : « Pour l'instant, il a presque oublié la rencontre sous les oliviers », constate avec surprise l'abbé Bremond [2]. C'est tout simplement Bremond qui a eu le tort d'imaginer une lettre disparue de 1829, où Guttinguer aurait narré à Sainte-Beuve sa conversion des bords du Rhône. La série des lettres de Guttinguer à Sainte-Beuve jusqu'à 1837 a été précieusement conservée par celui-ci jusqu'au moindre billet, et nous est parvenue. Il n'y est jamais question ni de vieillard apaisant sous les oliviers, ni d'aucune admonition autre que l'impression produite par la lecture d'*A Viguier* [3]. En 1829, Guttinguer est en plein désespoir [4], ne parle d'abord que de se tuer [5] ou de tuer l'amante infidèle [6]. Incapable de passer à l'exécution, il n'envisage alors d'autre consolation que littéraire : les poèmes et lettres amicales de Sainte-Beuve, et surtout son œuvre propre ; le but du roman qu'il entreprend est tout de vengeance : salir " l'infâme " ; dans ce dessein, il n'hésite pas à communiquer les lettres de son ancienne amante à Sainte-Beuve, et veut en livrer au public les passages qui la dis-

dites en courant et de ce ton qu'on n'a plus guère dans notre pauvre France, que l'éloquence emphatique du *Bulletin Impérial* a pervertie. Ne croyez pourtant pas trop avoir fait un roman purement chrétien. C'est un roman aimable, touchant, un peu mondain, encore aristocratique et délicat, avec des velléités chrétiennes.... La scène finale du vieillard prépare aux choses plus graves. »

1. Sainte-Beuve, c. r. d'*Arthur*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 4e série, t. VIII, 15 décembre 1836, p. 326-352, réédité dans ses *Portraits contemporains*, t. II, Paris, 1870, p. 415 :

« La circonstance mystérieuse, et cependant naturelle qui fait qu'Arthur retrouve Julie et son enfant, introduit le léger intérêt romanesque qui, avec la conversion, compose la seule action du livre, où pourtant l'attrait ne cesse pas.... Ainsi, dans la seconde partie, lorsqu'Arthur, après un court éloignement, après cette rencontre si mémorable et si simple du vieillard sous les oliviers près d'Avignon, revient à sa terre... et remercie à genoux l'Auteur de ces biens..., l'effusion abonde, la charité coule par ses lèvres, se répand sur tous, et l'éternel Christianisme des âmes tendres rajeunit et multiplie ses plus chers accents. »

Le christianisme d'*Arthur* agace, au contraire, J. Chaudes-Aigues, c. r. de février 1837, rééd. dans son livre *Les Écrivains modernes de la France*, Paris, 1841, p. 65 : « M. Ulric Guttinguer n'a rien trouvé de mieux pour Arthur que la prière et la résignation. Mais la résignation pieuse est-elle en harmonie avec les idées et les besoins du siècle ? Évidemment non, et c'est la raison pour laquelle nous ne sympathisons pas avec M. Guttinguer. »

2. Bremond, *Le Roman et l'Histoire d'une conversion*, p. 91, à propos des vers de Guttinguer :

Portant sur la nature un œil plein de souffrance,
N'ayant terre ni ciel, asile ni soutien.

Ces vers semblent bien, en effet, exclure toute espérance chrétienne, lors du fameux voyage. Le vers cité p. 91 (*Fables et Méditations*, p. 87) :

Quand j'allais, quand j'allais, tout fuyait à ma vue,

pourrait être une réminiscence d'*A Viguier*, v. 112 :

L'on va, l'on va toujours sans avancer jamais.

3. Textes cités ci-dessus, p. 364, n. 3.

4. Voir les textes cités ci-dessus, p. 360.

5. Noter ci-dessus, p. 360, le fragment de la Lettre du 27 mars 1829.

6. Voir la Lettre du 3 juillet 1829 (ci-dessus, p. 364) ; puis la Lettre du 7 septembre 1829, ci-dessus, p. 382, col. *a*, au bas.

créditeront le plus sûrement [1]. Dessein fort peu chrétien, qui persiste, au moins sous forme d'ultimes sursauts, jusqu'en 1833.

Au retour du voyage de 1829, loin de le voir apaisé par la parole du vieillard, nous apprenons qu'il cherche à s'étourdir à Honfleur, en compagnie de Musset, parmi les bas plaisirs [2]. La première lecture d'*A Viguier*, qui lui montre en Sainte-Beuve le candidat à une conversion augustinienne, a pour effet principal, sur le moment, d'exciter sa haine envers Dieu et ses prêtres [3]. Sept mois plus tard, à la Pentecôte 1830, le tintement des cloches lui est insupportable [4]. Cette haine annonce peut-être bien la conversion future, mais n'évoque en rien la parole apaisante du vieillard !

Son cheminement vers la foi, si l'on s'en tient aux Lettres, est fort peu poétique. L'évolution se dessine sous l'effet des Journées de juillet : ce grand propriétaire foncier éprouve alors le besoin d'un ordre métaphysique pour fonder l'ordre sur terre, et empêcher les troubles sociaux de s'étendre : il se dit moins catholique que chré-

1. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve*, Honfleur, 17 août 1830, fol. 131 r° :

« En résumé, mon ami, nous sommes f.... Il paraît que notre roman l'est aussi. Est-ce que Renduel ne vous en parle plus ? J'y tiens moins maintenant que vous avez refusé de la faire *infâme*. »

— Honfleur. 25 novembre 1830, fol. 138 r° : « Encore une chose que je vous recommande : faites un livre vrai ; peignez ce que nous sommes, *elle aussi*, et je vous en supplie, que l'*infâme* ne triomphe pas. Souvenez-vous un peu de ce qu'elle disait de son heureuse étoile qui avait fait mourir sa petite fille qu'elle *détestait ;* je voudrais conserver ce mot. »

— Honfleur, 28 novembre 1830, fol. 140 r° : « J'ai peine à me remettre au roman. L'ennui et le sombre me prennent ; je voudrais écraser l'*infâme*, et vous ne le voulez pas. »

— Rouen, 9 décembre 1830, fol. 142 r° : « Moi je l'ai vue, l'*infâme*, elle est ici. Quelle horrible rencontre !... Elle a passé à pied contre ce landau où je la reconduisais autrefois, où elle tombait dans mes bras éperdue, disant que je la tuais de la faire aimer ainsi !... Je me suis jeté dans une boutique de libraire pour ne pas courir à elle. »

— 18 juillet 1833, fol. 163 r° : « Une lettre m'a apporté ce matin le nom affreux de Rosalie. Nom qui me rend méchant, ingrat, injuste, misérable ; car, mon ami, je la hais toujours. »

— La Forêt, 12 septembre 1833, fol. 168 r° : « Nous verrons donc bientôt ce roman, le nôtre. J'espérais être assez fort pour y travailler ; je fouillai dans cette cassette, et au bout d'une heure j'avais cette fièvre que vous m'avez vue dans la rue Saint Antoine et qui me faisait courir dans les fiacres et les omnibus ! J'ai tout r'enterré et vous y fouillerez seul, mais il faudra bien que cela finisse. Quel beau livre, je crois ! »

2. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve* (Châlet de Honfleur, 1er novembre 1829, fol. 110 r°) : « Là s'organisaient des bals et des fêtes ; j'en écrivis à Alfred de Musset en lui demandant s'il voudrait venir.... Il y est venu.... Il a... troublé la tête de deux ou trois femelles de province.... Je suis rentré fort triste. » On trouvera la suite, relative à l'amertume de son âme pleine de vipères, p. 364, n. 3.

3. Texte cité ci-dessus, p. 364, n. 3.

4. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve* (Honfleur, 29 mai 1830, fol. 120 r°) : « La pluie tombe par torrents sur tous ces bateaux pavoisés devant ma fenêtre par le saint jour de la Pentecôte.... Voilà ces horribles cloches qui tintent faux sur tous les tons et sur des airs ignobles qui me repoussent des vespres, comme le souvenir de l'alleluia de Picpus. » Bremond, *op. cit.*, p. 109-110, croit à tort que Guttinguer a écrit *Pâques* au lieu de *Pentecôte*, et tire des conclusions de cette erreur prétendue. Il est intéressant, pour mesurer l'évolution de Guttinguer, de comparer ce passage à un passage analogue dans sa lettre écrite de La Forêt, le 9 août 1833, fol. 164 v° : « Notre pays reste toujours une terre de beaux fruits, de labour et de processions. J'en vis partir une l'autre jour de N. D. de Grâce, avec des chants si rauques, si faux, si pesants, que ma foi en était ébranlée. Mais à mesure qu'ils s'éloignaient..., c'était à faire éclater l'âme. »

tien, et son christianisme même n'est encore qu'un déisme vague [1]. L'évolution vers le catholicisme ne s'accentue qu'en 1832, sous l'influence des pieuses lectures que lui fournit Sainte-Beuve : à la crainte de la Révolution s'ajoute maintenant la crainte de la mort, tant le choléra fait de ravages cette année-là : et son christianisme consiste surtout à méditer sur les *Consolations* de son ami [2]. Le choléra passé, voici qu'il tombe malade et s'ouvre à l'Évangile [3], sans cesser pour autant d'unir dans son esprit christianisme et propriété, et de vouer à l'enfer Lamennais, au titre de dangereux révolutionnaire [4].

1. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve* (Des Hayons, 3 août 1830, fol. 126 r°, citée par Bremond, *op. cit.*, p. 112) : « Mon pauvre ami, voici 89, nous arriverons à 93 et à une dislocation de l'ordre social. Retenez bien ces tristes prévisions..., et l'état sauvage qui en est la suite » ; Honfleur, 6 septembre 1830, fol. 132 r° : « Votre lettre m'afflige. Vous êtes malheureux. Vous travaillez à le devenir beaucoup plus, et, mon ami, pour l'éternité, pensez-y. Hélas ni moi non plus je n'ai pas une foi *catholique* bien sincère ni bien robuste, mais je me sens chrétien et croyant en deux idées indestructibles en moi maintenant : un meilleur monde et l'âme immortelle et Dieu. Dieu ! le Dieu des chrétiens, le Dieu de Lamartine. » Voir ensuite la Lettre du 30 octobre 1830, ci-dessus, p. 366, n. 3, puis celle des Hayons, septembre 1832, fol. 152 r° (à propos de l'échec de deux individus aux élections) : « Pour moi, ce sont quelques aboiements de moins après la Royauté et la propriété » ; enfin, le 30 août 1834, fol. 201 r° : « Ma fille aînée... a tous les défauts et toutes les vertus catholiques. »

2. Honfleur, 26 novembre 1832, fol. 148 r° :

« Ah, si vous aviez suivi la trace des *Consolations !* si cela n'avait pas été un jeu de votre âme ! Je me vais épurant de toutes les forces qui me restent. Faisant l'aumône et priant, j'ai une grande espérance de Grâce et de foi. Le parfum seul en est bien délicieux. Je lis la Bible et la *Journée du chrétien*, pas autre chose. J'attendrai ainsi le choléra et la vraie Révolution, l'état sauvage ou la stérilité qui doit précéder le jugement dernier. »

— 11 août 1832, fol. 150 v° : « N'êtes-vous pas bien touché du voyage de Lamartine. Que le génie qui nous ramènerait à pratiquer l'Évangile rendrait un grand service au monde ! Voyez-vous l'abbé Gerbet ? Ne voudra-t-il point faire des livres populaires pour rappeler les cœurs à la foi ? J'y essaie, puis les forces me manquent. Je reconnais mon insuffisance et j'invoque et j'implore. J'ai fait quelques vers sur des fleurs d'Église et de vieux murs. Les voulez-vous ? »

— Aux Hayons, septembre 1832, fol. 153 v° : « Dieu vous garde et vous ramène. Je me crois pour toujours avec lui. Il n'y a que cela au monde. »

— Rouen, 31 décembre 1832, fol. 154 v° : « J'écris toujours un peu et en vue de notre ancien roman qu'il ne faut pas abandonner. Nous vivons dans le même air, elle et moi ; tout le monde nous rencontre et nous ne nous rencontrons pas. J'ai passé dans une autre vie depuis qu'elle n'est plus rien dans la mienne. »

— Des Rouges Fontaines, 22 mars 1833, fol. 156 r° : « Notre amitié m'a paru bien douce pendant ce voyage. Je lui dois... les excellents livres que vous m'avez conseillés et qui font ma méditation de presque toutes les heures.... Je n'ai plus dans la tête d'autres choses que ces pensées de création, de chute, de réhabilitation. »

— Rouen, 4 avril 1833, fol. 160 r° : « Moi qui n'ai d'ivresse que celle du Seigneur, je ne dis ces choses qu'à vous ... (fol. 161 r°). Mes filles se souviennent toujours de ce passage du poète des *Consolations.* »

3. Honfleur, 15 février 1834, fol. 185 r° (au milieu de doléances sur sa santé) : « Quand on a gardé seulement un grain de l'Évangile, les printemps avec Dieu surpassent ceux de l'amour. »

— Honfleur, 24 octobre 1834, fol. 207 r° (à propos des tempêtes) : « On y récite tout de même le céleste *Ave*, la tête nue, adorant. »

— Honfleur, 1er novembre 1834, fol. 209 r° : « L'office m'a paru admirable. »

4. La Forêt, 10 avril 1834, fol. 188 r° (contre Lamennais considéré comme révolutionnaire).

— La Forêt, 25 mai 1834, fol. 192 r° : « Vous comprenez ma chaleur pour ce qui maintient tels quels le christianisme et la propriété ; vous jugez de ma douleur à la lecture des *Paroles* de votre croyant. »

— Honfleur, 18 novembre 1834, fol. 211 v° : « La Solitude et la Propriété me

Si sincère, si fervente que soit finalement sa conversion [1], l'on ne saurait voir le choc initial, comme a fait Bremond, dans la rencontre du vieillard en 1829. Cette scène magnifique est vraie, non d'une vérité historique, mais d'une vérité poétique : le retentissement profond qu'eut sur la sensibilité de Guttinguer, à deux mois de la date supposée de la scène, le « Tolle, lege » de la conversion augustinienne, transmis par le chenal des vers de Sainte-Beuve. A cette date, Guttinguer était rendu particulièrement réceptif du fait de ses souffrances morales intenses. Par la suite, il n'a cessé de méditer sur ce sujet. Sa conversion a été réellement influencée par *A Viguier* et par les *Consolations*. Pareillement, la conversion et la vocation religieuse de l'abbé d'Aurevilly ont été suscitées, comme lui-même l'avoue, par la lecture de *Volupté ;* s'il avait su le cours que prenaient, dans le même temps, les pensées et les mœurs de Sainte-Beuve, il n'eût pas manqué d'admirer combien les voies de la Providence sont insondables !

Quant à l'abbé Bremond, s'il s'est fait, contrairement à Vinet [2], quelque illusion sur la scène de conversion de Guttinguer, il est plus clairvoyant touchant l'auteur des *Consolations* et de *Volupté :* ce sont, dit-il, des œuvres chrétiennes dans « l'ordre littéraire » [3] ; mais, dès *Joseph Delorme*, l'auteur tient à faire siennes, simultanément, une vie d'amour sensuel et la vie ardente de saint Augustin [4]. Tout en adoptant sincèrement la problématique augustinienne de la Grâce

rendent cette vie trop belle encore pour que le visage de la mort ne me soit pas affreux.... Tout cela dans ce désordre sérieux et calme où je laisse s'engourdir ma vie et ma conscience. »

1. C'est seulement en 1835, parce qu'il se croit mourant, qu'il décide d'épouser sa maîtresse, de reconnaître son fils, de brûler les lettres de Rosalie, de s'approcher des sacrements. Comme écrit justement Bremond, *op. cit.*, p. 169 : « Ce n'est pas un Augustin, ce n'est pas davantage un Amaury. » D'une lettre d'Alexandre Vinet à Guttinguer, datant de novembre ou décembre 1837 (éd. Ch. Secrétan et E. Rambert, t. II, Lausanne, 1882, p. 38-43), il résulte que, même à cette date, celui-ci a beaucoup de doutes contre la foi, mais prie pour les écarter.

2. Au jugement si juste de Vinet (dans ses *Études de Littérature française au XIX^e siècle*, t. III, Paris, 1851, p. 374) sur : « ... la forme tour à tour dramatique, épistolaire et en général romancière ; ... tout ce qu'enferme ce cadre est bon, solide, réel ; le cadre seul m'est suspect et m'inquiète ; à sa place, je l'aurais brisé. La fiction de la forme ne peut-elle faire conclure que le fond est également fictif ? ». ... Il ne fallait pas laisser apercevoir la moindre trace d'invention et d'art. », Bremond, *éd. cit.*, p. XXXVI, oppose que ce prétendu roman est « autobiographique d'un bout à l'autre ». Et p. XXXVIII : « La part d'invention romanesque est quasi nulle. » Il exagère.

3. Bremond, *Pour le Romantisme*, Paris, 1923, p. 220 : « A nous en tenir à l'ordre littéraire,... il y a plus de " christianisme " dans les *Consolations* et dans *Volupté* que dans le *Génie*. Naturellement prédisposé à goûter la poésie chrétienne dans ce qu'elle a de plus sérieux et de plus exquis, cet ami des livres, dès que la Grâce l'eut touché, était allé droit aux vrais maîtres de la vie intérieure : saint Augustin, l'auteur de l'*Imitation*, saint François de Sales. »

4. *Ibid.*, p. 217 (à propos de *Joseph Delorme*) : « Ce cœur impuissant et inassouvi essaie de se persuader qu'il fait siennes, non pas tour à tour, mais tout ensemble, la vie ardente d'un saint Augustin et celle de l'amant de Julie.... Il y a du « simulateur » chez Sainte-Beuve comme chez Rousseau. »

et du vouloir et en n'ignorant rien de la saine doctrine, Sainte-Beuve n'en tire finalement que des conséquences littéraires. Nous avons vu, par exemple, dans *Volupté*, son art de retourner les oxymoron d'Augustin, ou encore son habileté à travestir le « Tolle, lege » en ressort romanesque. Chez Amaury, comme l'a bien dit Pierre Poux, « le repentir est volupté, la confession roman.... Le moraliste curieux de soi et des autres se substitue au pénitent.... Si même cette conversion apparente d'Amaury revêt une forme moins prompte et plus laborieuse que celle d'Augustin, s'il n'entend pas le *Tolle, lege* du jardin de Milan, c'est qu'il y a chez Sainte-Beuve un divorce entre l'esprit et le cœur, bien plus profond que chez Augustin » [1]. La lecture des Jansénistes eut pour effet, paradoxalement, d'écarter encore Sainte-Beuve d'Augustin en lui faisant mieux connaître quelle est la rigueur de sa doctrine : « De l'auteur des *Confessions*, il s'aperçoit qu'il n'a peut-être aimé que les erreurs [2]. »

Mais s'il ne s'est pas laissé prendre au christianisme, l'auteur des *Consolations* et de *Volupté* s'est pourtant complu à y attirer autrui : un Guttinguer, un d'Aurevilly, d'autres encore [3]. Il n'est pas excessif de croire qu'il a fait entendre à Guttinguer le *Tolle, lege* de la conversion, même si celle-ci s'est opérée très lentement : le poète Castelan ne s'y trompait pas lorsqu'il écrivait à l'auteur d'*Arthur* en évoquant la formule d'*A Viguier :* « Désormais, pour vous, vouloir ce sera pouvoir [4]. » Guttinguer a réellement caressé le rêve d'être l'Augustin des temps modernes [5], qui rendrait sensible aux lecteurs le triomphe de la vie de la Grâce sur la vie passionnelle. Malgré le médiocre succès d'*Arthur*, il n'a peut-être pas échoué aussi complètement qu'il se l'est imaginé dans sa grande humilité de nouveau converti.

Pierre Courcelle.

1. P. Poux, *Sainte-Beuve et saint Augustin, art. cité*, p. 24-27.
2. *Ibid.*, p. 30.
3. Voir dans l'Appendice de l'éd. Poux de *Volupté*, t. II, p. 301, le brevet de confesseur que lui décerna par lettre l'abbé Coste, curé de Pézenas. Sainte-Beuve commente avec satisfaction : « Je reçus de plus d'un ecclésiastique, dans le temps, des confidences pareilles. »
4. Ch. Castelan, *Lettre à Guttinguer* (mars 1837), éd. par L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. I, Paris, 1904, p. 131. Sur le « Tout entier je veux » d'*A Viguier*, voir ci-dessus, p. 360 sq.
5. Il termine *Arthur*, p. 243 : « Qui donc fera assez sublime cette histoire de l'homme passionné de nos temps, sauvé de tout, guéri de tout, et jusqu'au fond, par la vertu chrétienne ? Nous l'avons tenté sans succès.... Puissions-nous voir quelqu'autre arriver au but où tendaient tous nos efforts ! » L. Séché, *Un Roman oublié : " Arthur " par A. Guttinguer, d'après des documents nouveaux inédits*, dans *Revue bleue*, t. XX, 1903, p. 829, commente l'interrogation d'*Arthur :* « Qui donc ? Je le connais et je ne vois que lui ; mais il est mort depuis longtemps et je doute qu'il revienne.... Il s'appelait saint Augustin. »

BALZAC, NERVAL ET AGUADO

Une fringante jeunesse anime les pages d'*Un début dans la vie* où Georges Marest, clerc de notaire, Joseph Bridau, peintre, et son rapin Léon de Lora mystifient les voyageurs de la voiture à Pierrotin [1] et celles où le même Georges prépare avec Frédéric, son cousin, sa fête de bienvenue chez Me Desroches [2] :

... mon cousin et moi, nous sommes riches, nous vous flanquerons une fête comme vous n'en avez jamais eu, et qui stimulera votre imagination au procès-verbal. A demain, dimanche, au *Rocher-de-Cancale*, à deux heures. Après, je vous mènerai passer la soirée chez madame la marquise de Las Florentinas y Cabirolos, où nous jouerons et où vous trouverez l'élite des femmes de la fashion....

« *Hurrah !* cria l'Etude comme un seul homme. *Bravo !... Very well !... Vivat* ! Vivent les Marest !...

— Pontins ! s'écria le petit clerc.

Un peu plus tard,

... Frédéric... continua la mystification de son cousin ; il persuada par sa façon de répondre et par ses manières à toute l'Etude que la marquise de Las Florentinas était la veuve d'un Grand d'Espagne, à qui son cousin faisait la cour. Née au Mexique, et fille d'un créole, cette jeune et riche veuve se distinguait par le laisser-aller des femmes nées dans ces climats [3].... Il espère être marquis de Las Florentinas, car la jeune veuve est marquise de son chef et a le droit de donner ses titres à son mari [4].

Balzac révèle qui est cette Espagnole :

Cette comtesse de Las Florentinas y Cabriolos était tout bonnement mademoiselle Agathe-Florentine Cabirolle, première danseuse du théâtre de la Gaîté, chez qui l'oncle Cardot *chantait la Mère Godichon* [5].

Suit un récit de la carrière de la demoiselle. Le vieux Cardot a remarqué cette « fleur chorégraphique » de treize ans, a offert une « modeste aisance » à la fille et à la mère. Ce « protecteur des arts »,

1. H. de Balzac, *Un début dans la vie*. Introduction et variantes de Guy Robert. Notes et index de Georges Matoré, Droz-Giard, 1950, p. 3 à 90.
2. *Op. cit.*, p. 173 et n. 2 sur les titres de marquise et comtesse donnés à la veuve.
3. *Op. cit.*, p. 174.
4. *Op. cit.*, p. 175.
5. *Op. cit.*, p. 175. Un *Jean Cabirol*, carrier, habitait Villeparisis en février 1822. Balzac le cite à cette époque dans une lettre à Laure : « Cabirole n'est pas gnole, Bibi cabriole, la maman vole, Félicité babiole, et le père joue son rôle, car sa femme batifole » (Balzac, *Correspondance*, édit. R. Pierrot, Garnier, t. I, p. 13).

ce « généreux mécène » enrichit Florentine dont Balzac détaille l'ascension, les prochains débuts à l'Opéra, la cour que lui fait Georges Marest. Le repas au *Rocher-de-Cancale* déroule ses fastes et, vers minuit, les convives arrivent chez Florentine où « scintillaient des princesses de théâtre » complices de la plaisanterie des deux cousins. Florentine présente Oscar Husson à la « belle marquise d'Anglade », en vérité Fanny-Beaupré, qui « venait de se faire une réputation dans un rôle de marquise d'un mélodrame de la Porte-Saint-Martin intitulé *La Famille d'Anglade* ». Balzac, qui semble plonger dans ses souvenirs de jeunesse [1], raconte la soirée avec une verve alerte. Mais, s'il nous livre la clef du nom de la fausse marquise d'Anglade, nom pris à un mélodrame vraiment représenté [2], il ne révèle pas comment il a forgé celui de Florentine. Dans le roman, la vanité, le calcul, la gaieté, la défiance entraînent les personnages à se masquer de noms, de titres, d'états qui ne sont pas les leurs, et si Florentine Cabirolle devient marquise de Las Florentinas y Cabirol (ou y Cabirolos, ou y Cabriolos), la transposition coule de source avec une telle évidence que le lecteur peut oublier de s'interroger. Georges et Frédéric n'auraient ajouté qu'un calembour aux jeux de mots, proverbes déguisés et autres horribles à-peu-près qui ornent le roman. La cascade espagnole pourrait évoquer tels sonores drames romantiques ou les affaires politiques du premier quart du siècle. Le roman ne fait à ces dernières qu'une rapide allusion, hâblerie de Georges Marest dans la voiture à Pierrotin : « De Smyrne, je passai en Espagne... [3]. » Le nom de la danseuse n'est pas calqué sur celui des membres importants de la colonie espagnole de Paris [4]. Ce serait trop simple et l'innocence de Balzac est feinte. Elle pare un petit mystère que nous tentons ici de dissiper et qui touche un étrange et considérable personnage du temps.

Alexandre Marie Aguado, vicomte de Monte Ricco, né le 28 juin 1785 à Séville, fut, après l'entrée des troupes napoléoniennes en Espagne, aide de camp du Maréchal Soult. En 1813, lorsque Wellington expulsa d'Espagne l'armée Soult, Aguado, colonel de lanciers, passa en France avec elle, s'y fixa et se lança dans de vastes et fructueuses entreprises commerciales. Les relations de sa famille à la Havane et au Mexique en facilitèrent le succès. Il spécula sur les vins, les tabacs, accrut considérablement sa fortune, devint banquier, négocia pour les rois d'Espagne et de Grèce de gros emprunts qui furent à lui aussi profitables. Ferdinand VII l'anoblit : on ne sait si le titre de *Marquis de Las Marismas del Guadalquivir* le remerciait d'avoir projeté l'assèchement

1. *Op. cit.*, Introduction, p. XLIX.
2. *Op. cit.*, p. 187 et n. 194, p. 245. Mélodrame de Fournier et Frédéric, représenté à la Porte-Saint-Martin en 1816.
3. *Op. cit.*, p. 76 ; n. 104, p. 232 sur le colonel François Espoz y Mina.
4. Le Dr L. Veron, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris* (Paris, Librairie nouvelle, 1856), en cite une dizaine, t. IV, p. 149.

des marais sur le cours inférieur du fleuve ou mis son génie financier au service de la couronne (1831). Il était naturalisé français et chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1828. Ce nabab est cité par Dumas en même temps que Rothschild [1]. Et, bien que son nom ne paraisse pas dans *La Comédie Humaine*, il a sûrement, comme l'ont fait Humann, Ouvrard, Laffitte, E. de Girardin [2], inspiré à Balzac certains traits du baron Nucingen. Les amis réunis qui parlent du baron dans *la Maison Nucingen* demandent :

> N'a-t-on pas émis, toujours avec l'aveu, avec l'appui des gouvernements, des valeurs pour payer les intérêts de certains fonds afin d'en maintenir le cours et de pouvoir s'en défaire [3] ?

C'est ce que fit Aguado sur une grande échelle en 1823 et 1828. Les rentes nouvelles qu'il réussit alors à faire inscrire et coter ont gardé le nom de *rentes Aguado*, de *rentes d'Espagne*, appellation qui les désigne dans *la Maison Nucingen* [4]. Les mines de *plomb argentifère* qui reviennent comme un leit-motiv dans ce roman sont une richesse méditerranéenne, mais essentiellement ibérique et qui s'exporte par Séville. Au terme de l'opération financière de grande envergure dont le récit par Bixiou constitue la trame même du roman, Nucingen « acheta pour deux millions un magnifique domaine aux portes de Paris » [5].

Ainsi, Aguado, qui régnait en France et en Espagne sur de somptueuses propriétés [6], avait acheté, en 1827, le château de Petit-Bourg à Évry [7]. Balzac connaissait ce banquier : une lettre du 1er mai 1836

1. A. Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, Paris, Garnier, t. I, p. 554. J.-H. Bornecque signale (n. 1, p. 554) qu'Aguado n'est pas nommé dans la publication en feuilleton au *Journal des Débats* (1844), qu'il est nommé dans l'ouvrage paru en librairie (1845-1846).
2. J.-H. Donnard, « Qui est Nucingen ? » (*L'Année balzacienne*, 1960, p. 135.)
3. *La Maison Nucingen*, p. 59 (éd. Calmann-Lévy).
4. *Op. cit.*, p. 81.
5. *Op. cit.*, p. 83.
6. Après avoir vécu dans les Landes, Aguado résida à Paris, 14, rue Lepelletier (*Almanach royal*, Banquiers de Paris, 1826, 1827, 1828). A partir de 1829 : 6, rue Grange-Batelière, ex-hôtel d'Augny, aujourd'hui Mairie du IXe arrondissement : chiffres et armoiries d'Aguado aux balcons, à la façade sur les jardins. En 1842, Aguado possédait l'hôtel Perrégaux, 66, rue Paradis-Poissonnière. Il fut propriétaire de la résidence et du vignoble de Château-Margaux. A Dieppe, chaque été jusqu'en 1838, il louait un étage de l'*Hôtel Royal*. Cette ville le remercia de ses générosités en appelant boulevard Aguado celui qui longe la mer (actuellement boulevard de Verdun ; un *Hôtel Aguado* y a été récemment construit) [cf. A. Boudier, « Alexandre Marie Aguado », dans *Figures dieppoises d'antan*, 1960]. Autres immeubles d'Aguado et de sa famille à Paris, rue de l'Élysée, place Vendôme, à Sivry (S.-et-M.), à Fontainebleau. Aguado avait reçu de S. M. Très Catholique d'importantes houillères dans les Asturies.
7. Le château de Petit-Bourg, à Évry (S.-et-O.) appartenait au duc d'Antin qui le fit reconstruire par Lassurance († 1755) et y reçut Louis XIV (L. Hautecœur, *Histoire de l'Architecture classique*, Paris, 1943, t. III, p. 3, 123, 124, 203). M. Aguado se dégoûta du château parce que le chemin de fer d'Orléans avait mutilé son parc. En 1843, une colonie d'apprentis agriculteurs et industriels s'y installa. En 1873, le château était colonie pénitentiaire (Duckett, *Dict. Conversation*, 2e éd., 1873). Ruiné par la suite, il fut détruit en 1940. A sa place dans le parc

en témoigne qui contient ces lignes : « J'offre 20 000 ducats de sa position de concessionnaire, mais comptant. J'espère que Rossini me les fera prêter par Aguado et que je pourrai revendre à Rothschild cette situation pour le double ou le triple [1]. » On s'explique cette formule tortueuse, si, sachant qu'Aguado était officiellement (*Moniteur universel*, 25 avril 1827) *banquier de la Cour d'Espagne*, on se reporte à l'article de Balzac, *Une vue du grand monde* [2] : « Ma mémoire est assez ordinairement fidèle et je crois que c'étaient les coupons de la rente d'Espagne qui servaient à solder la fête. Le banquier de l'absolutisme voulait donner une preuve de sa puissance financière ; et pour honorer l'argentier d'un monarque modèle, quelques personnes du faubourg Saint-Germain avaient eu la condescendance de venir à ce raout d'or et d'argent... » En dépit des précautions oblïgées, l'identité du maître de maison est claire. Balzac contemple « d'un air sardonique et d'un regard railleur » la splendeur et l'hypocrisie de la fête qu'il situe peu après le triomphe de la Monarchie de juillet, soulignant malicieusement les liens d'Aguado avec les régimes les plus divers.

Aguado était reçu au Palais-Royal pendant le procès des ministres

morcelé s'élèvent des groupes de hauts immeubles. On reconnaît l'allée d'accès, la trace de perrons et de bassins.

Maire d'Évry, de 1831 à 1840, Aguado a créé une école, un cimetière. Il a équipé la garde nationale, fait exécuter à ses frais des travaux de voirie. Il a installé un hospice temporaire pendant le choléra-morbus de 1832 ; les soins les plus actifs y étaient donnés à ses frais par un médecin zélé (*Registre délib. municipales* d'Évry). Si nous en croyons H. Heine, M. le Marquis avait aussi pris ses précautions personnelles : « On dit qu'on a délivré dans ces circonstances plus de cent mille passeports.... M. *Aguado*, l'un des banquiers les plus riches et Chevalier de la Légion d'honneur, fut le feld-maréchal de cette grande retraite. Il paraît que ce chevalier ne cessait de regarder, avec l'égarement de l'inquiétude, par les portières, et qu'il a même pris pour le choléra-morbus en chair et en os, son domestique bleu, qui se tenait derrière sa voiture. » (*De la France*, Paris, Michel Lévy, 1860, p. 143.)

Aguado fit construire à Ris, près d'Évry, un pont suspendu à péage que Daudet évoque pendant la guerre de 70 dans *Robert Helmont*. Une *Avenue du Pont Aguado*, à Ris, un *Boulevard Aguado*, à Évry, conservent le souvenir de tant de munificences, dont témoigne à chaque page le *Registre des Délibérations municipales* d'Évry-Petit-Bourg, de 1828 à 1840, tout débordant de gratitude. Nous remercions M. Michel Boscher, Député-Maire d'Évry-Petit-Bourg, qui nous a permis d'accéder aux archives communales.

1. *Lettres à l'Étrangère*, I, 326.

Rossini et Aguado étaient liés d'amitié. En 1828, Rossini et sa femme résidaient chez le châtelain de Petit-Bourg (*Registre Délibérations municip.*). En 1831, il accompagna en Espagne Aguado (*Gazette de France*, 7 février 1831) qui le présenta à Ferdinand VII. « De ce voyage à Madrid étaient sortis les premiers fragments du *Stabat*, écrit en faveur d'un brave chanoine ami de M. Aguado » (Blaze de Bury, *Musiciens du Passé, du Présent et de l'Avenir*, Paris, 1880, p. 139). Plus tard, « M. le Marquis de Las Marismas a été élu Président de l'Athénée et c'est par une fête musicale qu'il a inauguré sa royauté. Le *Stabat Mater*, dont M. le Marquis de Las Marismas a été en quelque sorte le parrain, ne pouvait pas être omis dans cette solennité » (*La Mode*, 6 mars 1842).

2. *Œuvres diverses*, éd. Conard, 1938, t. II, p. 149-150 ; article signé *Le Comte Alex de B...* (Prospectus de *La Caricature*, oct. 1830).

de Charles X. Laffitte nous apprend dans ses *Mémoires* [1] que le Roi dit à Aguado :

Dans peu de temps les ministres seront jugés et l'émeute me laissera enfin tranquille. Alors je n'aurai plus que trois médecines à rendre : La Fayette, Dupont et Laffitte. Et ce ne sera pas une chose trop difficile. Le Roi se frotta les mains. M. Aguado fut indigné de ce cynisme.

A la liquidation de sa banque, Laffitte précise ses liens avec Aguado :

Mon neveu (Achille Ferrère) paya 500 000 francs, mais il garda pour lui seul ma riche clientèle et la maison qu'il tenait pour moi et M. Aguado [2].

En 1833, à la souscription en faveur de Laffitte, Aguado versa cent mille francs. *Le Charivari* [3] s'empare du fait et se gausse avec verve à la fois du journal qui a lancé la souscription et de la... générosité d'Aguado : « M. Aguado a donné 100 000 francs pour la souscription Laffitte ; c'est pour que la République lui pardonne ses 40 millions. »

La *Gazette de France* du 4 mai 1831, d'après le *Mémorial bordelais* cité par le *Moniteur* avait montré Aguado aspirant à succéder à Ouvrard pour l'exploitation de l'Amérique espagnole en communauté avec le roi Ferdinand. Le gouvernement mexicain « exige du cabinet espagnol que S. M. donne à M. Aguado la plénitude de ses pouvoirs pour... un traité qui doit procurer tant d'avantages aux deux nations ».

Ce banquier, aux opérations amples, diverses, toutes antérieures à 1834, date de l'emprunt grec qu'il négocia pour le roi Othon, au nom présent à tout instant dans la presse, connu de Balzac, ne pouvait qu'appeler l'observation et la satire du romancier. Lorsque, dans la *Maison Nucingen*, Bixiou, aux obsèques d'Aldrigger, imite le banquier, « Il me semble entendre parler ce vieux *Robert Macaire* de Nucingen ! », dit Finot [4]. Or, selon le *Dictionnaire de la Conversation* [5], les journaux satiriques baptisaient Aguado *Blaguado de Las Macairismas*.

Le banquier soutient ses intérêts en possédant sa propre presse. Aguado était propriétaire du *Messager* [6]. Il devint actionnaire du *Constitutionnel* [7], dont Balzac malmène volontiers les lecteurs. Cardot, écrit-il, « faisait partie de ce grand troupeau de niais abonnés au

1. Publiés par Paul Duchon (Firmin Didot, 1932, p. 247).
2. *Op. cit.*, p. 333 et Circulaire du 19 janvier 1831, dans *La Gazette de France* du 20 janvier.
3. 31 mars 1833. Sur Aguado, victime du *Charivari*, cf. aussi le numéro du 4 avril 1833.
4. P. 42.
5. Duckett, *Dictionnaire de la Conversation*, 2e éd., Didot, Paris.
6. Dr Veron, *Mémoires*, t. II, p. 253.
7. Le Dr Véron devint actionnaire, administrateur et gérant du *Constitutionnel* en 1838. Toutefois il acheta alors une seule action. L'autre fut achetée pour moitié par Aguado (Véron, *op. cit.*, t. III, p. 264). En 1852, Véron vend *Le Constitutionnel* à Mirès. Les héritiers Aguado ont alors six actions et contestent la validité de la vente (Dalloz, 1854, 1re partie, p. 429). Nous devons ces indications juridiques à Me Babulaud, avocat à la Cour d'Appel de Paris, et à Mme Babulaud ; nous leur en sommes très reconnaissante.

Constitutionnel » [1]. Balzac pose encore en principe la nécessité de l'anoblissement pour un banquier : « Pour pouvoir subsister, le banquier doit devenir noble, fonder une dynastie.... La banque cherche la noblesse par instinct de conservation [2]. » Bixiou évoque alors « la savonnette à vilain » ; c'est l'expression même par laquelle le *Dictionnaire de la Conversation* désigne le titre de marquis d'Aguado.

Les affaires du banquier anobli ne sont pas ses seules occupations. Selon Balzac qui nous donne l'emploi de la journée d'un banquier [3], les obligations mondaines, artistiques, galantes y tiennent une large part. Et *Le Charivari* [4] dans un feuilleton sur le banquier parle de ses danseuses et de sa galerie de tableaux en même temps que de son manque d'esprit. Si le texte de Balzac se réfère à Rothschild et peut s'appliquer à Aguado, il semble que *Le Charivari* vise strictement ce dernier. Sa galerie artistique était célèbre [5]. Elle fut en partie publiée en 1839, par Gavard, capitaine au Corps royal d'État-Major, inventeur du Diagraphe, et par Louis Viardot. Les planches reproduisent de nombreux tableaux espagnols, des œuvres italiennes, flamandes, hollandaises et une sculpture de Thorwaldsen, la *Nymphe Salmacis*, « choisis parmi sept à huit cents originaux de toutes les écoles » [6].

1. *Un Début dans la Vie*, p. 148 et n. 156, p. 240.

2. La *Maison Nucingen*, p. 16.

3. « Le Banquier » (*La Caricature*, 4 août 1831 ; éd. Conard, t. XXXIX, *Œuvres diverses*, II, p. 410-411).

4. 1835.

5. « Il avait acheté nombre de peintures aux anciens généraux de la Guerre d'Espagne » (G. Rouchès, *Histoire des Collections de peintures du Musée du Louvre*, Paris, 1930, p. 73). « Soult, écrit à ce propos Chateaubriand, est un soldat distingué lequel a pillé l'Espagne en se faisant battre et auprès duquel des Capucins ont rédimé leur vie pour des tableaux » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 79). Heine (*Lutèce*, lettre XXXVII du 19 décembre 1841) appelle Soult « un troupier illettré et peu artiste, mais grand amateur de *Murillos* qui ne coûtent rien ». *Le Constitutionnel* (21 janvier 1838) parle, à propos de la création récente du Musée espagnol, des « collections du maréchal Soult, du Louvre et de M. Aguado, cette dernière formée tout récemment avec tant de succès, [qui] nous avaient donné une si haute opinion des œuvres castillanes ». *Le Charivari* (24 janvier 1838) précise : « Il faut rendre aux conquérants [de 1809] cette justice de déclarer que la peinture espagnole, cette nouvelle Amérique, cette mine vierge fut exploitée par eux avec autant de voracité. On sait de quelle manière un général fameux a réuni sa magnifique galerie. Chaque fois qu'un de nos soldats avait succombé à un infâme guet-apens le maréchal... faisait venir l'alcade de la ville, le prieur du monastère : « Deux grenadiers ont manqué ce matin à l'appel, il me faut à leur place votre *Ascension* de Murillo, votre *Sainte Famille* de Velazquez, sinon.... » Les fourgons de l'armée française n'étaient chargés que de tableaux. Ils en apportaient aux ministres, aux fournisseurs, aux particuliers, à toute l'Europe et même au Musée du Louvre..., on voyait depuis douze ans des tableaux espagnols chez *M. Aguado*, chez M. de Rothschild, chez M. Soult, chez M. de Sommariva ». M^me^ J. Digard a évoqué la collection Aguado dans sa thèse de l'École du Louvre, en 1928 (*Positions de thèses* des élèves de l'École du Louvre, Paris, 1956, p. 50).

6. Gavard, *Galerie Aguado. Choix des principaux tableaux de M. le Marquis de Las Marismas del Guadalquivir*.... Notices sur les peintres par Louis Viardot, Paris, Gavard, 1839. La première page offre en frontispice un très heureux dessin de l'hôtel d'Augny-Aguado, par M^lle^ L.] Pannier. On souscrivait à Paris, à New York, à Mexico, à Amsterdam, à Madrid. Cet éventail est celui des activités commerciales et bancaires d'Aguado. De nombreux dictionnaires attribuent par erreur l'ouvrage à Gavarni.

Amateur d'arts plastiques, Aguado l'était aussi, et surtout, d'art chorégraphique. Il fut un important commanditaire de l'Opéra, ce qui peut s'entendre et s'entendait dans bien des sens. Le docteur Véron est nommé directeur de l'Opéra le 28 février 1831. Il doit verser un cautionnement de deux cent cinquante mille francs. « Sur ces 250 000 francs, M. Aguado déposait à la caisse des consignations un titre de 10 000 francs de rente 5 % dont il touchait les semestres. Je fis de mes deniers personnels l'appoint des 50 000 francs [1]. » En août 1835, Duponchel succède au docteur Véron et au bout de quelques mois cherche un associé. « M. Aguado fut cet associé ; il voulut, du fond de sa loge d'avant-scène, à l'Opéra, régner et gouverner [2]. »

Ce goût d'Aguado pour Terpsichore, le surnom *Blaguado de Las Macairismas* éclairent la malice de Balzac dans *Un début dans la Vie.* L'amie de Georges Marest se prénomme *Agathe*, ce qui appelle *Aguado ;* elle devient marquise comme l'anobli est marquis. Les terminaisons fantaisistes, dépourvues de sens logique et très espagnoles du second prénom et du nom, les particules absurdes faisaient le reste. « Vivent les Marest ! » criait l'Etude : ceux du Guadalquivir, évidemment ; et si le petit clerc ajoutait *Pontins*, il réveillait des souvenirs d'assèchements, faisait semblant de s'égarer en Italie, mais on ne l'y suivait pas, on restait en Espagne [3].

Si l'on accepte que Balzac ait hispanisé Florentine pour signaler avec une indiscrète discrétion le mécénat d'Aguado à l'égard de la danse, on est tenté de se demander quelle danseuse a justifié un tel surnom. *La Lorgnette*, citée par UN VIEIL ABONNÉ, nous apprend que

1. Véron, *Mémoires*, t. III, p. 103.
2. *Op. cit.*, p. 138.
3. Les Marais Pontins étaient à la mode dans la première moitié du XIX^e siècle. Une comédie intitulée *Les Marais Pontins*, de Théaulon, Planard, Delange fut jouée au Palais-Royal en 1835. Le compte rendu anonyme du *Monde dramatique*, 1835, t. I, p. 55, en laisse deviner l'insignifiance. Il est attribué à Nerval par A. Marie (J. Senelier, *Gérard de Nerval, Essai de bibliographie*, Paris, Nizet, 1959, p. 109 et 110). Henri Heine risque, à propos des compositions musicales de Spontini qu'il déteste, cette pénible approximation : *Les Marais spontiniens* (*Lutèce*, lettre IX du 12 juin 1840).

Le Charivari (5 avril 1843) s'apitoie burlesquement sur *M^me Christine* enfuie du royaume d'Espagne avec tant de hâte que la pauvre exilée « avec une gêne infinie était parvenue tout au plus à payer un misérable hôtel qui... valait à peine 1 500 mille francs ou 2 millions, le prix d'une mansarde » ;... « la pauvre femme qui ne se fiait que très médiocrement aux rentes de son pays acheta... une toute petite propriété ». Puis « elle touche neuf millions en billets de banque.... M^me Christine trouvait déjà que sa misère était trop étroitement logée à l'hôtel de *Las Courcellas*, elle offrit ces neuf millions-là aux héritiers de feu M. le Marquis *de Las Marismas* pour entrer en possession de l'hôtel de la Grange-Batelière, y compris les meubles et les galeries de tableaux ». Bien que le journal soit postérieur de peu aux deux romans de Balzac, il nous semble indéniable que la terminaison à l'Espagnole de Courcelles accolée au nom du marquis est dans l'esprit même des jeux de Balzac sur Agathe-Florentine et leur apporte une caution. Cet hôtel, 24, rue de Courcelles, fut offert en octobre 1852 à la princesse Mathilde par Louis Napoléon.

Mademoiselle Courtin est une des pensionnaires les plus gracieuses de l'Académie. Elle rivalise de légèreté avec Mesdames Bigottini et Fanny Bias. Outre ses travaux artistiques, on affirme qu'elle s'occupe d'opérations de Bourse. Associée avec l'un de nos banquiers, et capitaliste aussi rusée que danseuse habile, d'une main elle cueille les lauriers, de l'autre elle encaisse les doublons [1].

Mlle Courtin, qui habitait 57, rue Sainte-Anne, était deuxième des premières danseuses, immédiatement après Mme Bigottini, en 1819 et en 1820. En 1822, son nom ne figure plus à l'annuaire [2]. A cette époque, Aguado est déjà prodigieusement enrichi par le commerce et la banque : en 1820, il promet aux Dieppois de financer le projet Paris-port de mer à Dieppe [3] ; en 1823, il seconde l'intervention française du duc d'Angoulême en Espagne. Serait-il le banquier qui compte en monnaie d'or d'Espagne ? Mlle Courtin serait-elle susceptible d'avoir orienté vers les terminaisons en *as* et *os* le nom d'Agathe-Florentine ?

Tout cela réveille le souvenir d'un article de Nerval publié à Vienne en 1839, et dont R. Jean a donné naguère une version française [4]. Nerval y décrit la maison du docteur Véron, rue Taitbout, et son jardin

> que l'on s'étonne de voir dans un quartier aussi opulent. On peut dire de cette oasis de verdure, arrachée aux spéculateurs ce qu'on a dit du jardin que M. Aguado est en train de se faire aménager : sur un terrain aussi cher, chaque feuille d'arbre représente un billet de mille francs.

Précisément un hôtel sis 44, rue Taitbout, à l'angle de la rue de Provence, fut offert, richement meublé, à une danseuse de l'Opéra, par le marquis de Las Marismas [5]. Ainsi, entre 1820 et 1840, deux danseuses ayant éveillé la sympathie de M. Aguado ont peut-être suscité chez Nerval une discrète allusion, chez Balzac le masque d'une marquise de comédie.

Or deux vraies marquises de Las Marismas vivaient entre ces deux dates. Aguado avait épousé, vers 1812, Maria del Carmen Victoire Moreno, née le 28 décembre 1788 à Séville. Pendant longtemps, sa personnalité, effacée sans doute par la vie d'aventures du marquis, est restée dans une ombre dont nous essayons, par de multiples recherches, de la faire surgir peu à peu. Mme Aguado mit au monde l'aîné de ses fils à Cauna (Landes), le 6 août 1813. A la sécheresse de cette date recueillie sur un monument funéraire familial, à la brève mention conservée au registre d'état civil de la Mairie de Cauna,

1. Un vieil abonné, *Les Demoiselles de l'Opéra*, Paris, Tresse et Stock, 1887, p. 103.
2. Adresse et dates aimablement communiquées par M. André Ménetrat, bibliothécaire de l'Opéra, que nous remercions vivement.
3. Boudier, *op. cit.*, p. 39.
4. *R.H.L.F.*, 1954, p. 80.
5. J. Hillairet, *Évocations du vieux Paris ; les Faubourgs*, p. 585. L'hôtel surélevé, défiguré par des magasins, conserve aux fenêtres une décoration du début du XIXe siècle.

nous avons eu la bonne fortune de pouvoir ajouter un récit épique et d'aimables confidences. M. le baron de Cabannes de Cauna, à qui nous avions demandé si quelque souvenir de l'heureux événement subsistait à Cauna, a bien voulu nous rapporter « la légende orale qui court à ce sujet : le financier Aguado, suivant l'armée Soult en 1813, s'était arrêté à Cauna où sa femme avait accouché d'un fils et *était repartie le lendemain, à cheval* ». Bien qu'il s'agisse d'une retraite, nous nous sentons en pleine épopée napoléonienne ! Mais notre aimable informateur, se défiant d'une telle furia, relut le *Livre de Raison* de son bisaïeul et transcrivit pour nous des notes journalières qui, échelonnées du 10 juillet au 10 novembre, montrent le colonel de lanciers Aguado arrivant en cantonnement au château « avec sa femme, ses domestiques et huit chevaux ». Ils voyagent dans la région, lient amitié avec les châtelains. Les dames vont ensemble « au marché ». Mme Aguado assiste au mariage d'une demoiselle de Cauna, offre « de jolis nécessaires aux jeunes filles », une boîte de nacre à Mme de Cauna. Le bébé, Alexandre Jean Manuel, naît le 6 août. Son père « paraît bien content » ; le châtelain et une de ses sœurs sont parrain et marraine. Le départ s'effectue le 10 novembre 1813 : « Ce matin, M. le Colonel Aguado qui, depuis le 10 juillet était à Cauna avec sa femme, est parti pour Villeneuve-de-Marsan où il va habiter [1]. » Un second fils, Olympio Clemente Auguste, naquit à Paris le 3 février 1827. Le 23 octobre 1828, ce personnage âgé de moins de deux ans pose la première pierre de l'école que les châtelains de Petit-Bourg offrent à la commune d'Évry :

> La dite pierre a été posée au pied de droite du bâtiment à la porte du milieu par M. Auguste Alexandre Olympio Aguado, né le 3 février 1827, assisté de *M. et de Mme Aguado, ses chers et dignes parents...* qui ont signé le procès-verbal qui est enfermé dans une boîte métallique de plomb doré avec deux pièces de monnaie émises de la présente année, laquelle boîte a été incrustée et scellée intérieurement dans la dite pierre [2].

Désormais Mme Aguado est la bienfaitrice du village où son troisième fils, Onésipe Gonsalve Jean, naît le 9 août 1830 [3]. Peu après cette date, Balzac esquisse ce cruel portrait de Mme Aguado dans l'article de *La Caricature* : « La maîtresse de maison est, sous le masque le plus agréable, en proie à toute une agonie. La duchesse ne viendra pas et elle l'avait annoncée. Elle aperçoit des visages qui greffent l'ennui sur ceux qui les regardent. Elle tremble de voir éclater une querelle entre deux jeunes gens. Ses domestiques sont gauches. »

1. Que M. le baron de Cabannes de Cauna qui, avec une généreuse libéralité, a consulté pour nous ses archives familiales et nous a permis de les utiliser, veuille bien trouver ici l'expression de notre gratitude.
2. Évry, *Registre Délibér. municipales*, 1828, feuillet 132. M. et Mme Rossini assistaient à cette cérémonie.
3. Acte de naissance à la Mairie d'Évry-Petit-Bourg (Actes d'Etat civil, registre n° 3, f° 10, n° 19).

En 1839, Gavard dédie *à Madame la Marquise de Las Marismas* son édition des tableaux de la collection. Lorsqu'en 1840, le marquis furieux du projet qui doit faire passer le chemin de fer en bas de son parc décide de vendre le château et les deux fermes, M^me^ Aguado reçoit sa part des prières des administrés qui voudraient voir rester de si généreux châtelains :

> Permettez-nous d'adresser aussi à Madame la Marquise nos respectueuses sollicitations ainsi que l'expression de notre reconnaissance pour ses bienveillantes dispositions dont nous avons éprouvé en toutes circonstances les bons effets [1].

La réponse d'Aguado commence ainsi : « Je n'ai pu lire sans une vive émotion, bien partagée *par ma femme...* [2]. » Dans une seconde adresse, les habitants veulent persuader « Monsieur le Marquis ainsi que *Madame la Marquise* de l'affection respectueuse qu'ils ont pour eux » [3].

De l'amazone de la légende landaise, de la très jeune mère nous ne connaissons encore aucune effigie. Mais nous avons retrouvé au Musée romantique de Madrid un portrait de M^me^ Aguado peint en 1832 par Lacoma [4] en même temps que celui d'Aguado. Une femme épanouie, toute en mousseline claire et froncée, sourit avec mélancolie et douceur. La coiffure, bandeaux noirs et tirés, accroche-cœur menus, haut chignon de tresses roulées est de mode romantique, mais d'accent espagnol. Le visage plein s'empâte déjà, encadré de longs et exotiques pendants d'oreilles [4]. Les mêmes traits, accusés par vingt années, se retrouvent dans le buste de marbre exposé par Gayrard [5] au Salon de 1852 et qui figure au Palais de Compiègne. La même raie partage les cheveux en une coiffure plate ; une disgracieuse mantille de ruban et de dentelle, le double menton ôtent tout agrément à la

1. *Registre Délibér. municipales*, 1840, f° 15, adresse du 12 février.
2. *Ibid.*, 1840, lettre autographe du 21 février 1840, collée f° 16.
3. *Ibid.*, adresse copiée le 1^er^ mars 1840, f° 16.
4. Francisco José Pablo Lacoma, peintre de portraits, de fleurs et de fruits (Barcelone, 1784-Paris, 1849). Élève de Molet à Barcelone ; obtient tous les prix ; a une pension de cinq ans de séjour à Paris, y prend les leçons de David, Gros. Médaille d'or au Salon de 1810. En 1819, peintre du Roi et membre de l'Académie de Madrid. Dix-neuf portraits de cour à l'Escorial, œuvres à Barcelone, Madrid, Saint-Sébastien. Cf. *Dictionnaire* de Bénézit et Thieme et Becker, t. XXII. A Paris, Lacoma vécut à l'hôtel de Bandeville de Passy (actuellement 80, rue de Passy, XVI^e^).
4. M^me^ Gomez-Moreno qui dirige le Musée romantique de Madrid a eu l'amabilité de nous offrir la reproduction de ces deux portraits. Nous sommes heureuse de l'en remercier. Aguado, visage carré et bienveillant, porte un vêtement sévère avec la cravate et les plaques de trois ordres. Il était commandeur de l'Ordre de Charles III d'Espagne, grand-croix d'Isabelle la Catholique, titulaire de l'Ordre du Sauveur de Grèce. Il ne porte pas ici la croix de la Légion d'honneur.
5. Raymond Gayrard, sculpteur (1777-1858) ; on trouve de ses œuvres à Montpellier, à Rouen, à Versailles. Paul-Joseph-Raymond Gayrard (1807-1855), fils du précédent, expose au Salon de 1831 à 1855. Très apprécié dans la haute société, ce qui nous incite à lui attribuer le buste de M^me^ Aguado (Compiègne, n° 38-3388). Rangé par Baudelaire parmi les « Caraïbes de la dentelle » (*Salon de 1846*, Bibl. de la Pléiade, p. 664). Sur le piédouche du buste, on voit le chiffre C. A. (Carmen Aguado) qui se retrouve, sommé d'une couronne de marquise, aux dessertes de la salle à manger au château de Margaux.

physionomie en dépit du fin sourire esquissé par de jolies lèvres et de l'arc parfait du sourcil. Nous n'oserions affirmer que se discerne dans ces deux effigies le charme créole que Balzac attribue à la fausse marquise. La devise *Nigra sum sed formosa* qui accompagne parfois les armoiries familiales se réfère d'ailleurs aux ancêtres Aguado [1]. Une photographie beaucoup plus tardive montre Mme Aguado, son troisième fils et sa belle-fille debout derrière l'Impératrice Eugénie [2]. Elle nous semble dater de 1863 au plus tôt. Mme Aguado n'a guère conservé des images précédentes que ses bandeaux noirs et son sourire.

L'aîné des fils Aguado, Alexandre Jean Manuel [3] avait épousé vers 1840, Claire-Émilie Mac Domell, devenue alors deuxième Marquise de Las Marismas. Winterhalter a peint son portrait en 1857 et elle figure parmi les beautés entourant l'Impératrice dans le grand tableau célèbre du Second Empire [4]. Et, de même qu'un lien nous est apparu entre la Florentine de Balzac et la famille de Las Marismas, la première et la seconde marquises nous invitent à nous demander à laquelle des deux Nerval a dédié le sonnet *Colonne de saphir....* Le sonnet *Delfica* est daté de *Tivoli 1843*. Admettons que cette date soit aussi celle de la variante Aguado. En 1843, l'actualité résonnait de ce nom. Le marquis était mort le 12 avril 1842, à Gijon (Asturies), où, venant d'Oviedo, il allait visiter son exploitation houillère. Dans la montagne enneigée, sa voiture versa. Il continua à marcher à pied, arriva à Gijon, dîna et au cours du repas fut terrassé par une attaque d'apoplexie. Son corps embaumé à Gijon fut transporté par mer à Nantes et, de là, à Paris, où un service funèbre princier se déroula à Notre-Dame de Lorette, paroisse du défunt [5]. Après la cérémonie

1. Rietstap *(Armorial général)* blasonne ainsi ces armoiries :

« Écartelé au 1 parti : au I de pourpre à la tour d'argent, ouvertures de sable, surmontée d'une mollette d'or ; au 2 de gueules à 4 bandes d'or, à la bordure d'azur, chargée de 4 besants d'or ;

au II coupé : au 1 d'argent à une chaudière de sable en chef et un cormoran de gueules en pointe ; au 2 d'azur à 2 renards d'argent l'un sur l'autre, passant devant un olivier de sinople, à la bordure de gueules ;

au III coupé : au 1 d'argent à deux renards passant et contournés d'azur, l'un sur l'autre, à la bordure de gueules chargée de 8 flanchis d'or 3,2 et 3 ; au 2 de sable au lion léopardé d'argent ;

au IV d'argent à la fasce d'azur, accompagné de 2 renards passant au naturel, 1 en chef et 1 en pointe. »

Nous avons constaté quelques différences entre ces armoiries et les écus sculptés aux sépultures du Père Lachaise et du cimetière d'Auteuil sans pouvoir déterminer s'il s'agit de brisures ou de maladresses de sculpteurs gênés d'une telle surcharge.

2. F. Loliée, *Vie d'une Impératrice, Eugénie de Montijo*, Paris, Juven, 1908, p. 146.

3. 1813-1861. Portrait équestre par Alfred de Dreux, au Musée des Arts décoratifs (don de M. Henri Tenré et de Madame, née Aguado, ses petits-enfants).

4. Les deux tableaux sont exposés au Musée de Compiègne.

5. Les journaux du temps donnent des récits circonstanciés et parfois divergents de la mort et des obsèques d'Aguado (*Moniteur universel* des 22, 25 avril et 31 mai ; *Journal des Débats* des 20, 21, 23, 24, 27 avril, 27, 29, 31 mai ; *Constitutionnel* des 16, 20, 21, 22, 24, 25, 28 avril, 4, 28, 31 mai, 1er juin ; *Gazette de France*

des obsèques, la marquise de Las Marismas et ses enfants ont fait distribuer 8 000 francs aux pauvres par l'intermédiaire des bureaux de bienfaisance. Le 1er juin, les journaux de Marseille annonçaient l'arrivée dans cette ville de Mme Aguado [1]. En mars et avril 1843, eurent lieu les deux ventes des collections de peintures et de sculptures qui, faisant mieux connaître les œuvres espagnoles, furent des événements riches de conséquences artistiques [2]. Nous ne connaissons guère la vie de Mme Aguado après la mort de son mari. Liée à la famille de Montijo, elle partagea la vie mondaine de la cour du Second Empire. Toutefois, dans les attendus d'un procès [3] intenté en 1869 par le gouvernement espagnol aux héritiers Aguado, on lit « qu'il ressortait de la correspondance et de la conduite de la veuve Aguado elle-même que, *soumise à la digne influence de son mari*, elle n'avait pas cru devoir recourir, après sa mort, au moyen de la prescription ». « Allons sur son tombeau consulter mon époux », songeait cette Andromaque de la haute finance, sommée de restituer quatre millions au gouvernement espagnol. Elle survécut au marquis jusqu'au 18 janvier 1867, date à laquelle elle s'éteignit au château de Sivry, près de Melun [4].

Depuis ses débuts poétiques et durant les années de sa vie de journaliste, de critique, d'auteur dramatique, de poète, Nerval était à même de côtoyer les Aguado non seulement au théâtre, sur le boulevard, mais dans les villages alors si frais et reposants de Passy et d'Auteuil où villégiaturaient volontiers les Parisiens de l'aristocratie, de la finance, de la littérature. Gautier, Balzac, Jules Janin, Dumas,

des 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27 avril, 1er, 4, 27, 28 mai, 1er juin ; *La Mode* des 23 et 30 avril, du 5 juin). La *Gazette de France* fait seule allusion à un violent accès de colère qui aurait saisi M. Aguado mécontent de la tenue de l'exploitation minière. La « misérable auberge » dans laquelle il serait mort selon le *Dictionnaire de la Conversation* semble une invention moralisatrice. Les journaux se préoccupent du testament, de la fortune dont les évaluations varient entre 35 et 65 millions. V. Hugo note cette mort le 26 avril 1842 en même temps que celle du banquier Humann, de M. Bertin de Veaux, du maréchal Clauzel, du maréchal Moncey (*Journal*, 1830-1848, éd. Guillemin, Gallimard, p. 73). Viennet récapitule le 2 mai 1842, le « nécrologe considérable » du mois précédent. Il cite les défunts d'un mot, exécute « l'aventurier nommé Beyle » et développe une notice nécrologique d'Aguado toute pénétrée de fiel et de vinaigre (*Journal de Viennet*, Paris, Amiot Dumont, 1955, p. 263).

1. *Gazette de France*, 1er juin 1842. Nous supposons qu'elle se rendait à Florence au foyer de son fils aîné.

2. Deux ventes après décès du premier marquis : 1° Exposition de 395 tableaux le 1er mars 1843, vente le 20 mars ; 2° du 18 au 22 avril 1843, vente de 377 tableaux. Une vente de la collection de M. le vicomte A... (Aguado), le 3 avril 1883.

3. Dalloz, Année 1869, 1re partie, p. 225 et 226.

4. Le somptueux monument funéraire des Aguado s'élève au Père Lachaise (45e division ; concession perpétuelle, n° 38 954). Il est décoré de statues, de bas-reliefs, surmonté d'un sarcophage. Il donne les épitaphes d'Aguado et de sa femme, de leurs trois fils et de leurs deux brus, de deux fils de leur fils aîné. Une chapelle funéraire du cimetière d'Auteuil abrite les restes du troisième fils de leur fils aîné, de sa femme et de la mère de celle-ci, de leur fille et de son mari le peintre Henri Tenré. Ces cinq personnes ont résidé 36, rue de Villejust (actuellement Paul-Valéry).

Heine, tous amis de Nerval, y vécurent autour des années 1840. Parmi les attraits d'Auteuil existait, non loin de l'ancien domaine de Boileau, un établissement hydrothérapique célèbre. Fondé en 1820, il prit, sous l'administration de MM. Mouchy, puis Boullay (de 1827 à 1859) [1], des docteurs Landry (1859-1865), Béni-Barde, un essor considérable. On y traitait les maladies nerveuses. Entre 1830 et 1870, la maison luxueuse, les serres, le parc splendide attiraient mondains, riches littérateurs, plus désireux de repos que de douches. Dumas y écrivit *Antony* [2]. Deux générations d'Aguado fréquentèrent ce centre où fut probablement soigné le fils aîné Jean-Manuel, malade depuis environ 1853 jusqu'à sa mort en 1861. Il n'est pas déraisonnable de penser que Nerval ait vu ensemble dans les jardins la première et la seconde marquises de Las Marismas. Mais nous croyons pouvoir avancer avec plus de certitude que Nerval connaissait Jean-Manuel Aguado, marquis de Las Marismas qui, élève à Saint-Cyr jusqu'en 1835, puis officier de cavalerie, avait quitté l'armée pour la diplomatie. *Le Constitutionnel* du 22 avril 1842, dans un article consacré à la mort d'Alexandre Aguado, précise ceci au sujet du fils aîné : « Après avoir été attaché à l'*Ambassade de Vienne*, il est passé dans la même qualité à la légation de Florence.... » Nous connaissions par d'autres sources sa présence à Florence en 1840 et nous avons pensé que sa présence à Vienne, antérieure à 1840, pouvait coïncider avec le voyage de Nerval dans cette ville. Or aux Archives diplomatiques du Ministère des Affaires étrangères, le dossier de Jean-Manuel indique qu'il a été nommé attaché à la Légation de France à Vienne le 5 novembre 1838 et à Florence le 12 mai 1840 [3]. Nerval est arrivé à Vienne le 19 novembre 1839 et, en principe, Jean-Manuel Aguado s'y trouvait à cette date. Nerval a conté dans de nombreuses lettres, dans la *Pandora* [4], ses relations avec la société viennoise. S'il les a embellies pour obtenir des subsides de son père ou pousser sa réputation, s'il a sciemment ou non confondu de bons procédés d'accueil et des sentiments profonds, si *Pandora* est une totale transmutation littéraire, il reste qu'il a été reçu à Vienne dans des milieux français et autri-

1. Nerval demande au Dr Blanche, le 30 juin 1854 : « Parlez donc de moi au docteur Boulé que je n'ai pas vu en partant » (Nerval, *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, éd. Richer, t. I, p. 1077). Il s'agit là d'un docteur Jean Boullay, chargé par le docteur Esprit Blanche « d'aider son Émile trop jeune encore ». Il recevait Lamartine, Renan, Berthelot, Louis Ménard, Michelet, Chenavard ; il était linguiste distingué (Jacques-Émile Blanche, *La Pêche aux Souvenirs*, Paris, Flammarion).

2. Sur ce centre, cf. A. Fayol, *Auteuil au cours des ages*, p. 164-173, et P. Remlinger, *J.-B. O. Landry* (Paris, Masson, 1933) qui donne une photographie de la maison principale (elle est encore visible 14, rue Boileau). M. Fayol, l'éminent historien d'Auteuil, a bien voulu nous confier cette brochure et d'émouvants souvenirs sur cette maison de santé. Jules de Goncourt y fut traité.

3. M. Jean Baillou, ministre plénipotentiaire, directeur du service des Archives diplomatiques et de la Documentation, a bien voulu consulter pour nous le dossier personnel de Jean-Manuel Aguado et nous communiquer ces dates. Nous lui en sommes vivement reconnaissante.

4. Nerval, *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, t. I ; *Lettres*, p. 783-815 ; *Pandora*, p. 345.

chiens où il ne l'aurait probablement pas été à Paris. « On connaît tout le monde tout de suite et s'il est vrai que les cercles soient très distincts, ils s'ouvrent tous pour les étrangers un peu recommandés », écrit-il à Dumas le 25 février 1840 [1].

Parmi les divertissements des réunions viennoises, les comédies de salon, les charades tiennent une grande place. Nerval fait de multiples allusions aux rôles qu'il aurait interprétés. Plus tard, en un temps où Nerval était loin de songer aux pièces de paravent, les mémorialistes du Second Empire citent très souvent les Aguado parmi les acteurs qui brillaient aux soirées de Compiègne. Les prénoms sont omis et les titres rapportés avec peu de certitude. Mais on peut avancer sans risque d'erreur que l'aîné avant ses crises de folie et les deux frères plus jeunes aimaient, comme Nerval, participer dans le privé à des représentations théâtrales.

Bref, Nerval cite en 1839 Alexandre Aguado dans un article écrit pour un journal de Vienne ; il réside dans cette ville à l'époque même où Jean-Manuel Aguado y est attaché à la Légation de France ; il partage avec ce dernier un goût très vif pour la scène. On peut oser conclure à des rencontres sinon à de mondaines relations viennoises. On s'explique mieux le sonnet nervalien dédié *A Madame Aguado* en 1843.

Certes, Claire-Émilie [2] est exquise ; le pinceau de Winterhalter ne parvient pas à l'affadir ; Delacroix, dans son *Journal*, le 11 novembre 1857, la définit : « façon d'anglaise qui ne manque pas de charme » ; elle pourrait être désignée dans l'hommage nervalien. Nous ne le pensons pas. Plus que la grâce de la jeune femme, le deuil dramatique subi par Carmen Aguado en avril 1842, dut impressionner le poète. Loin d'elle, dans la nuit, dans la neige, le marquis meurt. Loin de Nerval, le 5 juin 1842, Jenny Colon succombe. C'est à la *veuve* que le poète, proche d'elle par leur semblable chagrin, a dédié son sonnet conçu dans les derniers mois de 1842, élaboré vers 1843, au temps de *Delfica* [3]. Ida Dumas, comédienne amie, Mme Sand, puis

1. *Ibid.*, p. 807.

2. Claire-Émilie Mac Domell (Alger, 1817-Paris, 1905), épouse, en 1840, de Jean-Manuel Aguado, marquis de Las Marismas ; dame d'honneur de l'Impératrice Eugénie, veuve en 1861. Elle épouse, en 1863, son jeune beau-frère, Onésipe-Gonsalve, vicomte Aguado (1830-1893). Devenue amie intime de l'Impératrice, elle est une des rares personnes reçues à Cambden Place après la mort du Prince impérial.

Deux statuettes de marbre d'Olympio-Clemente Aguado (1827-1894) et d'Onésipe-Gonsalve (1830-1893) figurent au Musée de Compiègne (nos 38-3423 et 38-3424). Nous remercions M. Max Terrier, conservateur du Musée, de nous avoir signalé les trois marbres Aguado.

3. Après les savantes révélations de G. Rouger sur la source orientale des sonnets : *A Madame Aguado* et *Erythrea* (*Cahiers du Sud*, n° 292, 1948), les riches commentaires de M.-J. Durry (*G. de Nerval et le Mythe*, p. 182 et 203, 178 et 204), de H. Lemaître (Garnier, t. I, p. 720, n. 1), de M. Larroutis (*R.H.L.F.*, 1959, p. 365), nous avons été fascinée par le double mouvement des poèmes. Nous avons interrogé en vain dans la *Seconde Semaine* de Du Bartas (Rouen, 1596), le deuxième jour qui s'appelle *les Colonnes*, les vers d'*Hermès* de Chénier, que Dimoff (t. II, p. 74) dit empruntés à l'*Histoire de l'Astronomie ancienne* (Bailly, 1781). Puis,

Hélène de Mecklembourg et Louise d'O..., reine, enfin J. y Colonna qui pose toujours une énigme sont les dédicataires des poèmes groupés sous le titre *Autres Chimères*. Mme Aguado, marquise opulente avant d'être une veuve tragique, peuplait, avec ces autres dédicataires, l'empyrée nervalien [1].

Après avoir pressenti que la danseuse Agathe-Florentine évoquait, dans *Un début dans la vie*, le goût du marquis de Las Marismas pour l'Opéra et se parait du nom déformé de ce marquis, nous avons demandé à certains traits de l'histoire de ce personnage d'affermir notre hypothèse. En même temps, recourant aux journaux, à la littérature, aux mémoires inédits, aux archives, aux œuvres artistiques du temps [2], nous avons sorti de l'ombre la figure de Mme Aguado, marquise de Las Marismas, dont Nerval avait révélé le nom en lui offrant quatorze vers éblouissants. Une date, 1842, marquait la croisée de nos cheminements, celle du décès du marquis. Elle indique

nous avons acquis la conviction que les onze premiers vers de Nerval peignent la naissance du jour en Orient. La *colonne de saphir* ne peut être que le ciel bleu où se lève le soleil, divin archer, *Mahdewa*, le « fait de miel ». Les théogonies hindoues, les thèmes poétiques orientaux invitent à cette interprétation plus tard reprise par Leconte de Lisle : « La terre... s'épanouit sous le *dais de saphir* » (*Poèmes barbares*, Nurmahal). La splendeur dorée du soleil, celle des eaux fécondantes s'opposent au calme d'Occident où aucun dieu nouveau ne s'est éveillé encore. Le dernier tercet utilise les termes mêmes de l'*Énéide* (III, v. 442-452) relatifs à la Sibylle. Tout se passe comme si Nerval, composant ces deux sonnets si proches, était à la fois lui-même et un poète de l'antiquité (alexandrine ?) admirant les mythes orientaux, attentif aux prophéties, admettant la sphéricité de la terre, mais ignorant l'existence du continent américain, d'où le vers :

La neige du Cathay tombe sur l'Atlantique.

Nerval, hanté par la notion de « double » se serait, selon nous, à deux reprises au moins, substitué à des poètes d'autrefois et d'ailleurs : un alexandrin, le troubadour Richard, et aurait assumé leur création poétique. Nous pensons, par ailleurs, connaître un autre poète au nom duquel Nerval aurait écrit.

1. Nerval, dans deux lettres à Stadler (7 déc. 1840, 5 janv. 1841, *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 834, 838) désigne par A... un créancier pressant. A... serait-il Aguado ? Une remise de dette aurait-elle justifié la reconnaissance du poète et la dédicace du sonnet ? Guidée par M. et Mme Babulaud nous avons interrogé Me Paul Chardon, notaire à Paris, successeur médiat de Me Huillier, notaire d'Aguado, et, comme tel, dépositaire de son testament. Des renseignements obtenus, il résulte que ce testament ne contient aucune disposition concernant Nerval. Une autre trace de telles relations, volumes offerts ou acquis, envois, pouvait se trouver dans les restes de la bibliothèques d'Aguado. Nous n'avons rien découvert parmi les nombreux ouvrages du banquier conservés à Château-Margaux. Nous remercions vivement Me Chardon et M. Bernard Ginestet pour la courtoisie de leur accueil.

2. Cf. encore de nombreux Dictionnaires français et étrangers dont la *Biographie nationale* de Michaud (art. de Durozoir), le *Dictionnaire de la Conversation*, la *Grande Encyclopédie*, le *Larousse universel*, le *Dictionnaire de Biographie française* (Balteau, Barroux, Prévost, 1932). Les plus riches sont les deux premiers. L'article de la *Biographie* Michaud, écrit entre la mort du marquis et la vente de la collection, détaille la carrière commerciale et financière, rappelle le bannissement d'un temps par Ferdinand VII, les difficultés d'Aguado à se faire admettre par les banquiers parisiens et par l'aristocratie espagnole. Mais les indications sur la vie publique et privée respirent une certaine indulgence. Le *Dictionnaire de la Conversation* est féroce. Les deux éditions (1832-1851 et 1853-

l'achèvement possible du roman de Balzac, elle explique la dédicace du poète.

Cette mort de quelqu'un a sur la création littéraire des incidences toutes différentes selon l'âme des créateurs. Pour la dame éplorée, le poète cristallise en un sonnet l'essentiel de sa préoccupation philosophique [1]. Le romancier s'empare de la vie au moment même où elle s'éteint. Il la recrée en des pages où joue une verve endiablée. Mais le drame n'est jamais loin. Le triste héros de Balzac se réveille, après le jeu chez la marquise, « perdu, déshonoré », et ne parle plus qu' « à travers des pleurs et des sanglots » [2].

JEANNE GENAILLE.

1873) démontent les mécanismes des réinscriptions d'emprunts. La première cite une anecdote piquante et très balzacienne : « Quelqu'un sortant de chez un des premiers banquiers de Paris, arrive chez Aguado encore tout émerveillé des énormes portefeuilles pleins de papiers publics, d'effets que le banquier lui avait montrés. « Je n'ai pas de portefeuilles à vous montrer, dit Aguado, mais je puis vous faire voir quelque autre chose. » Il ouvrit ses tablettes, qui ne contenaient qu'un petit papier : c'était un reçu de dix millions du banquier dont il était question, qui les lui avait empruntés jusqu'au lendemain. »

La deuxième édition, assez différente, raconte avec quelque fantaisie la mort du financier.

1. Nos recherches sur la famille Aguado nous ont réservé une émouvante surprise. Des membres de cette famille ont résidé, après 1865, dans l'hôtel, 18, place Vendôme. Or, la baronne de Feuchères était, en 1836, propriétaire de cet hôtel (Hillairet, *op. cit.*, p. 81). Elle venait de léguer à Sophie Thanaron, fille de sa sœur Marie-Charlotte, son domaine de Mortefontaine, agrandi de la propriété de l'oncle de Nerval. L'enfant avait quatre ans ; son père, beau-frère de la baronne, fut exécuteur testamentaire. L'hôtel parisien avait deux fois en trente ans résonné de noms évoqués par Nerval. La rencontre invite à méditer sur cette phrase d'*Un début dans la vie :* « A Paris, il en est des appartements et des maisons comme des rues, ils ont des prédestinations » (p. 177).

2. *Op. cit.*, p. 194.

NERVAL ET BIRON

Les noms propres jouent un grand rôle dans l'œuvre de Gérard de Nerval. On connaît assez le prestige du nom de Sophie (l'archiduchesse de l'enseigne à Vienne, la Sophia des Gnostiques, Mme de Feuchères qui était Sophie Dawes, l'impératrice de Russie, etc.) [1]. On se demande si Gérard n'aurait pas choisi Jenny Colon comme objet de ses amours poétiques à cause de la simple correspondance de son nom avec celui de Francesco Colonna : un sonnet des *Chimères* porte, en effet, le nom de *A J-y Colonna.* Aristide Marie, Jean Richer, François Constans entre autres ont déjà étudié cet aspect de la pensée de Nerval. Il s'agit ici d'un autre exemple de ce genre de correspondance.

On lit dans le sonnet *El Desdichado* le vers suivant :

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?

Quelle était pour Gérard l'importance de Biron ? M. Léon Cellier a proposé, dans son intéressant article sur ce vers [2], que l'alternance de la phrase donne au personnage de Biron le caractère d'amant heureux, qu'il s'oppose à Lusignan, l'époux inquiet et jaloux de Mélusine, comme Phébus, dieu solaire, s'oppose à Amour, dieu nocturne, amant de Psyché. M. Cellier en déduit qu'il ne s'agit pas du Biron français, qui fut condamné et décapité ; il suggère que Nerval pensait au Biron de Shakespeare, héros de *Peines d'amour perdues.* Cette théorie est très intéressante et M. Cellier y ajoute des preuves convaincantes.

On suppose que Gérard a trouvé le titre de son sonnet dans le roman *Ivanhoé*, de Sir Walter Scott, où un chevalier de Richard Cœur-de-Lion, destitué par le roi Jean, orne son bouclier de la devise « El Desdichado ». Un article récent de Mme Jeanne Genaille [3] fait de Richard lui-même le Prince d'Aquitaine et le Desdichado du sonnet. Biron serait donc le croisé Élie de Gontaut, ancêtre des ducs de Biron, qui avait accompagné Richard au temps de la troisième croisade.

Sans vouloir diminuer l'apport de M. Cellier, ni de Mme Genaille,

1. Voir F. Constans, « Sophie Aurélia Artémis », *Mercure de France*, 1er juin 1951.
2. « Sur un Vers des Chimères, Nerval et Shakespeare », *Cahiers du Sud*, nº 311, 1952.
3. « Sur *El Desdichado* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1960.

je voudrais réexaminer ici la question de Biron. Il me semble que Nerval s'attribue dans ce sonnet les qualités de tous les personnages dont il fait mention, sans en choisir ni rejeter les uns ni les autres. Cette universalité implique nécessairement l'acceptation du total des significations possibles. C'est-à-dire que Nerval est non seulement Biron, mais tous les Birons (comme le nom de Sophie renferme toutes les Sophies), et que le Biron de Shakespeare et le Biron de Richard n'excluent pas les autres.

Commençons donc avec le Biron des légendes. Dans les *Chansons et Légendes du Valois* [1], Nerval cite « la chanson de Biron, si regretté dans ces contrées ». « Quoi de plus charmant », demande-t-il, et pourtant il cite des chansons cent fois plus charmantes que celle-ci :

Quand Biron voulut danser, — Quand Biron voulut danser, — Ses souliers fit apporter, — Ses souliers fit apporter ; — Sa chemise — De Venise, — Son pourpoint — Fait au point, — Son chapeau tout rond ; — Vous danserez, Biron !

Pourquoi retient-il cette chanson ? Elle nous offre l'image d'un grand galant, gai, impérieux, élégant, aimé sans doute des femmes. En cherchant ce Biron dans la réalité, on trouve d'abord l'ombre de ce grand poète anglais dont le nom était bien connu en France et qui s'appelait Byron. Un des premiers poèmes de Gérard est intitulé *A Napoléon. Traduit de Lord Biron* [2]. En revanche, dans la version d'*El Desdichado* publiée par *Le Mousquetaire* en décembre 1853, on lit :

Suis-je Amour ou Phœbus ? Lusignan ou Byron ?

Évidemment, Gérard confondait dans son esprit Biron et Byron. (Le père du poète anglais, très à propos, réclamait une parenté avec les Biron de France.) Pour Gérard, Byron était avant tout le créateur de Don Juan, héros romantique, esprit indépendant et aventureux, type aussi du gentilhomme galant. Nerval cite le poème de Byron dans le *Voyage en Orient*, se rappelant le conseil de Byron aux voyageurs de chercher « quelque jolie personne de la ville » afin d'apprendre le langage du pays [3]. L'histoire de Don Juan fascinait beaucoup Gérard ; il cite aussi à plusieurs reprises l'opéra de Mozart, *Don Giovanni*. M. Cellier lui-même nous vient en aide ici en nous indiquant que le résumé du scénario d'une pièce projetée de Nerval : *La Polygamie est un cas pendable* [4], reprend quelques thèmes de *Peines d'amour perdues*. Le héros de cette pièce, Pérégrinus, est qualifié de « sorte de Don Juan » et, en effet, on y reconnaît des traits de l'histoire du Don Juan classique. L'équivalence plus ou moins inconsciente Biron-Byron-Don Juan est évidemment à l'origine de cette pièce.

1. *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 300.
2. *Des Inédits*, éd. Gisèle Marie, 1939, p. 39.
3. *Œuvres*, II, p. 35.
4. Publié par J. Richer, « Nerval et ses Fantômes », *Mercure de France*, 1er juin 1951.

Donc, je ne suis pas de l'avis de M. Cellier en ce qui concerne les Biron de France. Au contraire, je trouve que leur histoire nous offre des indications curieuses. Outre le croisé Élie de Gontaut dont parle Mme Genaille, je retiendrais trois membres de la famille.

Armand de Gontaut, baron de Biron (1524-1592), maréchal de France, est né en Périgord. Gérard a souvent parlé des origines de la famille de son père en Périgord. Ce Biron était un vaillant soldat. Le peuple l'aimait beaucoup, et on l'appelait « Le Boiteux ». Or, le père de Gérard, même s'il ne venait pas lui-même du Périgord, était bien ancien soldat, et boiteux aussi. (Remarquons que le poète Byron était également boiteux, ce qui renforce l'équivalence Biron-Byron.)

L'image du boiteux hante l'œuvre de Gérard. Il y a lieu de croire que cette image se rattachait depuis longtemps dans la pensée de Gérard à l'image du déshérité. M. A. Kies nous indique [1] une autre source possible du nom « El Desdichado » : c'est un personnage du roman *Le Diable Boiteux* de Lesage. On conviendra que le titre même de ce roman était tout fait pour attirer l'attention de Gérard.

Le fils d'Armand de Gontaut, Charles, duc de Biron (1562-1602), était aussi maréchal de France, intrépide soldat, mais mercenaire et prétentieux. Se croyant mal récompensé par son maître Henri IV, il conspirait contre la France ; il fut condamné à mort et décapité. Notons qu'il était, comme Gérard, le fils du Boiteux ; et qu'il fut déshérité : El Desdichado. Gérard se considérait aussi en quelque sorte comme un déshérité, puisque son père lui avait refusé la dot de sa mère.

Enfin, il y a un troisième Biron qui mérite notre attention : Armand Louis de Gontaut, duc de Biron, général de l'armée de la Révolution, connu longtemps sous le nom de duc de Lauzun. Il avait combattu, ainsi que le père de Gérard, avec l'armée de la Révolution, et même il avait commandé l'armée du Rhin : c'est dans l'armée du Rhin que le Dr Labrunie devint plus tard médecin-adjoint, c'est en l'accompagnant que la mère de Gérard avait trouvé la mort. Talleyrand fait mention de ce Biron dans un discours : « M. le duc de Lauzun, qui avait tous les genres d'éclat : beau, brave, généreux et spirituel [2]. » Rappelons qu'il était allé en Amérique avec Lafayette, qu'il était revenu pour jouer dans la guerre civile un rôle équivoque qui amena son éventuelle condamnation et sa mort — car lui aussi fut destitué et décapité. Bref, il ressemble beaucoup au héros du roman-feuilleton de Gérard : *Le Marquis de Fayolle* [3].

1. « Une source d'*El Desdichado : Le Diable boiteux* de Lesage », *Les Lettres romanes*, VII, 4, 356 (novembre 1953).

2. *Mémoires de M. le duc de Lauzun* (1822), p. 1.

3. Gérard ne finit pas le roman ; nous ne savons donc pas quelle fin il destinait au marquis. Peut-être qu'il ne le savait pas non plus, puisqu'il ne pouvait pas finir son roman. Au moment où les feuilletons ont cessé de paraître, le marquis était prisonnier et menacé de mort. On se rappelle ces mots de *Sylvie* : « Vous cherchez un drame... et le dénoûment vous échappe. »

Les *Mémoires de M. le duc de Lauzun* ont été publiés en 1822, donc à une époque où Gérard, âgé de seize ans, s'intéressait vivement à la Révolution et à Napoléon. L'action du roman de Gérard se situe à l'époque et presque à l'endroit du commandement de Biron en Vendée. On rencontre d'ailleurs dans le livre galant et mouvementé de Lauzun le nom de M. de Maurepas, ministre du roi et protecteur de Biron. Or, Maurepas, c'est le nom qu'a donné Gérard à la maîtresse du marquis de Fayolle et à son mari, le comte de Maurepas, tué en duel par le marquis de Fayolle avant son départ précipité pour l'Amérique.

Il me semble donc que l'équivalence comprend Biron-Byron-Dr Labrunie-Fayolle. L'historique Biron et le Fayolle fictif sont de braves soldats et de beaux galants, spirituels et aimables. Ce sont des images d'un père anobli, comme Gérard l'aurait voulu ; images aussi de soi-même comme il aurait voulu être. Il a souvent exprimé la nostalgie des exploits militaires de son père : « Tu as été compté parmi les braves.... Mais je n'ai pas tant de gloire à attendre... [1]. » En 1836, il a signé un traité avec l'éditeur Renduel pour un ouvrage intitulé *Confessions galantes de deux gentilshommes périgourdins* (encore le Périgord !) qu'il devait écrire avec Théophile Gautier — et qui n'a jamais paru. Il voulait sans doute être considéré comme galant ; on se rappelle les titres et les histoires des *Femmes du Caire* et des *Amours de Vienne*. Histoires apocryphes, pourtant ; car, comme il avouait à son ami Gautier, « nous sommes de bien pâles don Juan » [2]. Au fait, il n'était même pas galant en costume, comme le Biron de la chanson qu'il admirait : « Gérard s'habillait de la façon la plus simple, la plus invisible pour ainsi dire », déclare Gautier [3]. Son admiration pour le type viril n'est pourtant pas à mettre en doute.

Il est intéressant que Nerval parle, dans son étude sur Henri Heine, de « Lord Byron, qui, né dans la brumeuse Angleterre, n'en est pas moins un fils du soleil » [4]. Biron-Byron se tient donc effectivement, comme Phébus, sous le signe du soleil. Quant à Biron-Fayolle, je trouve qu'il y a un thème qui le rapproche à son tour de Phébus : c'est le thème du fils perdu. Gérard fait allusion dans *Le Christ aux Oliviers* au fils d'Apollon :

> Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux[5].

Le marquis de Fayolle perd également son fils et le cherche partout :

> Avoir un fils ! cette idée le poursuivait depuis plusieurs années au sein de sa vie aventureuse, depuis surtout que les atteintes de l'âge commençaient à se faire sentir.... Après quarante ans, disait-il, l'homme est fini. Mais avoir à cet âge un enfant tout élevé, tout grandi, un compagnon plus

1. Lettre au Dr Labrunie, 1854, *Correspondance, Œuvres*, I, p. 1049.
2. *Voyage en Orient, Œuvres*, II, p. 38.
3. *Histoire du Romantisme*, 1874, p. 74.
4. Heine, *Poëmes et Légendes*, 1892, p. 121.
5. *Poésies, Œuvres*, I, p. 34.

jeune, dans lequel on se sent revivre.... Ce n'était pas au point de vue de son nom ni de sa fortune.... c'est son cœur, son caractère, son esprit qu'il aurait voulu transmettre en héritage.... Tous les jeunes gens qu'il rencontrait sur son chemin, il les suivait du regard, et les examinait avec une expression étrange... [1].

Cette obsession qu'il décrit si vivement semble nous révéler un côté du cœur de Gérard. La recherche obstinée de l'enfant perdu, son fils Georges que le marquis reconnaît à la fin, apporte un thème très important : celui de la postérité, preuve visible de la puissance sexuelle et garantie de renaissance et d'immortalité. On devine que c'est Gérard lui-même qui parle par la bouche du marquis. Et puis :

> Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
> *Mon front est rouge encor du baiser de la reine....*

Sur un manuscrit du sonnet, Gérard a noté « Reine Candace ? » à ce dernier vers ; c'est-à-dire, Balkis, la Reine de Saba. N'a-t-il pas fait de son Adoniram l'amant de la Reine de Saba et le père de son enfant ? La reine parle de cet enfant qui doit naître comme d'un bonheur qui assure « la durée de notre race » ; ce sera « un gage précieux de notre hymen », un « fils destiné à nous faire renaître » [2]. Ne trouve-t-on pas aussi ce mot parmi les notes de Gérard : « Il te faut une femme de race pour faire des enfants [3]. » Celui qui n'a pas d'enfant est, en effet, une autre espèce de déshérité, dépourvu d'une possibilité de vie future. (Ceci est littéralement vrai dans le cas de don Blaz Desdichado, le « cavalier plein de mérite » du roman de Lesage : ce *veuf inconsolé* a perdu son héritage parce que n'ayant pas d'enfants, il « avait été obligé de rendre à la famille de la défunte la fortune qu'il avait reçue d'elle ».)

Le nom de Biron, qui renferme ainsi un caractère de Shakespeare, un héros romantique, un poète anglais, quatre soldats français, un personnage de roman, et le père même de Gérard, est une indication caractéristique de la méthode créatrice de Nerval. Tout ce qu'il rencontre dans la vie ou dans les livres attire d'abord son attention en tant qu'ayant rapport ou non à ses obsessions personnelles. Biron, c'est l'archétype de l'homme brave et insoucieux, aventureux et gai, possédant le feu de la puissance virile qui lui permet de gagner les femmes et de faire des enfants ; Don Juan amoral, si l'on veut, mais passionné et tendre.

> Il a vécu tantôt gai comme un sansonnet,
> Tour à tour amoureux insoucieux et tendre,
> Tantôt sombre et rêveur comme un triste Clitandre... [4].

1. *Œuvres*, I, p. 616-617.
2. *Voyage en Orient*, *Œuvres*, II, p. 593.
3. *Sur un Carnet*, *Œuvres*, I, p. 425.
4. *Poésies*, *Œuvres*, I, p. 68.

Les mots de son *Épitaphe*, que cite aussi M. Cellier, me semblent exprimer surtout la nostalgie de Gérard pour cette image de lui-même qu'il chérissait tant, nostalgie qui explique chez lui la hantise des Biron.

Norma Rinsler.

NOTES ET DOCUMENTS

« *LA NYMPHE DE LA SEINE A LA REYNE* »

Ode, de Jean Racine (1660-1666-1671)

Pour un tricentenaire.

A R. C. Knight

Dans le domaine toujours délicat du lyrisme officiel, quel genre plus périlleux que l'épithalame ? D'un prince qui, sur la foi des diplomates, s'aventure aux ondes mouvantes et combien incertaines de l'amour et de la politique, fussent-elles assorties d'un mariage, que chanter que les années et les contingences inhérentes à l'homme et aux États ne puissent cruellement démentir ? Il fallait avoir vingt ans, l'appétit de gloire du jeune Jean Racine, ses dons de poète, et participer à l'exaltation du règne naissant pour écrire avec quelque succès une ode en l'honneur du mariage de Louis XIV et de l'Infante Marie-Thérèse d'Autriche. Celui, toutefois, qui avait mis depuis lors Alexandre à la scène, puis l'auteur arrivé de *Britannicus* et de *Bérénice* ne dédaignera nullement de revoir à deux reprises, en 1666 et en 1671, et de laisser réimprimer cette ode, qui reste ainsi, assez curieusement, de toutes ses productions, celle dont nous connaissons les états successifs, dont nous pouvons le mieux étudier les nombreuses retouches [1]. De son vivant, cependant, Racine ne l'a jamais jointe à une édition de ses « Œuvres complètes ». Plus favorisée par le dramaturge que l'*Ode sur la convalescence du Roi* ou que la *Renommée aux Muses*, cette manière antérieure de son génie lyrique ne retient plus, semble-t-il, l'attention du *courtisan littérateur* de l'*Idylle sur la Paix*, des chœurs d'*Esther* et des *Cantiques spirituels*. Jugement d'homme, ou de poète ?

Depuis Bruzen de la Martinière [2] qui l'exhuma en 1722, les éditeurs de cette ode reproduisent toujours le texte de 1671, le dernier paru de l'aveu de l'auteur. Il faut attendre le milieu du siècle dernier pour voir prendre en considération les notables variantes qui existent entre les trois éditions. En note du texte des « Grands Ecrivains de France », P. Mesnard propose les diverses leçons (avec quelques erreurs et omissions sur lesquelles nous nous permettrons de revenir plus loin), mais ne rend pas aisément accessible l'économie de l'œuvre,

1. Communication à la Session de l'Académie racinienne, Uzès, septembre 1960.
2. H. Levallois, Catalogue des ouvrages de Jean Racine, Paris, 1938, p. 6, n° 21.

telle que purent la découvrir les lecteurs de 1660, puis ceux de 1666. Au devenir historique, il substitue une vision d'archéologue, avec une perspective inversée comme en présentent les fouilles, et l'effort supplémentaire exigé a paru se retourner contre l'Ode, généralement négligée [1]. Dans l'attente d'une édition critique où, à l'aide de procédés typographiques appropriés, ou par la succession pure et simple des trois textes, on puisse lire *sans interruption* chaque état du poème, il nous est apparu plus simple de partir de l'édition de 1666, la plus complète, et d'en numéroter les strophes de I à XXV ; indépendamment des variantes de détail, on peut à partir de ce texte obtenir celui de 1660 par la suppression des strophes VII et VIII et par l'insertion entre les strophes XXII et XXIII d'une strophe XXII *bis* (Ah ! me dit-elle, que ta reine...), et celui de 1671 en supprimant les strophes VIII et IX, XIII et XIV, XX et XXIII. Chaque strophe comporte dix vers (un quatrain d'octosyllabes à rimes embrassées, suivi d'un distique d'alexandrins à rimes plates, puis de quatre vers aux rimes croisées : deux alexandrins, un octosyllabe et un alexandrin). Le poème est passé de 24 strophes soit 240 vers, à 25 strophes en 1666 et a été ramené à 19 strophes, soit 190 vers en 1671. On appréciera la rupture du mouvement, et son amplitude.

Avant d'entreprendre l'étude des divers remaniements imposés par l'auteur à son ode, notons les variantes qui, nous semble-t-il, ont échappé à P. Mesnard.

Le vers 10 de la strophe II qui était en 1660 :

M'est plus que de régner sur l'Empire des mers

devient en 1666 :

Est plus que de régner sur l'empire des mers

avant d'être en 1671 :

C'est plus que de régner sur l'Empire des mers.

Le vers 10 de la strophe III se lisait en 1660 :

L'âge d'or ser*a* pris pour un siècle de fer

et n'est devenu :

L'âge d'or ser*oit* pris pour un siècle de fer

qu'en 1666, sans présenter de modification ultérieure.

Le vers 7 de la strophe XIV (Tel après quelque grand carnage) était en 1660 :

Qui le rendaient plus craint que ne l'est le Tonnerre

et ne devient qu'en 1666 :

Qui le rendaient *d'abord* plus craint que le Tonnerre.

En revanche, nous n'avons pas trouvé trace entre les exemplaires consultés à la Bibliothèque nationale de Paris [2] des variantes signalées pour les vers 7 de la strophe IV et 3 de la strophe XXII (L'impatiente Renommée...). Enfin, P. Mesnard ne signale pas ce qui est, selon toute vraisemblance, une erreur de typographie dans l'édition de 1671 : au vers 6 de la strophe V, on lit :

1. Cependant M. J. Pommier avait, dans son cours du Collège de France en 1953, fait quelques observations sur l'histoire de ce texte. Il a bien voulu nous communiquer un relevé préparatoire à cette leçon. Nous lui exprimons ici notre respectueuse gratitude.

2. Rés. Ye. 1098, pour l'édition de 1660 ; Rés. gr. Yc. 587 pour celle de 1666 ; et Rés. Ye. 2217 pour celle de 1671. Sur quels exemplaires P. Mesnard a-t-il travaillé ?

Je roulois dans mon sein moins de flots que de *fleurs*,

Mesnard s'en tient à *pleurs*, donné par les textes de 1660 et 1666, justifié par le sens et par la nécessité prosodique de ne pas amener un mot à rimer avec lui-même dans la même acception, mais il ne s'en explique pas.

Sans nous flatter que cette liste soit complète, terminons-la par une remarque relative à la présentation. Peu de différence entre l'italique du recueil de 1666 et celle de l'originale : également élégantes et somptueuses. Le romain du recueil Brienne a plus de froideur et le parti adopté de supprimer toutes les majuscules des mots qui peuvent faire allégorie :

Ils le sont des plaisirs, ils le sont de l'amour...
Que je vois après vous de grâces et d'appas...

ne laisse pas d'affaiblir leur puissance évocatrice. Classicisme, cartésianisme de la typographie ?

Les variantes sont de deux catégories, par l'ampleur : soit qu'elles ne modifient que des détails, soit qu'elles permettent d'introduire ou de supprimer certains développements. Nous les examinerons dans cet ordre.

Un soin élémentaire et constant du poète fut de porter remède aux gaucheries du débutant, voire du « jeune renaissant » [1] de 1660. Le vers 6 de la strophe VI :

Amour, qui m'adressant et sa voix et ses yeux

en devient :

Amour, qui me flattant de la voix et des yeux,

plus vraisemblant, surtout par la relation du second complément au verbe.

Pour une raison identique la chute de la strophe V :

Mes Nymphes pâles et craintives
De peur qu'on ne les vît troublaient toutes mes eaux

au tour pour le moins paradoxal, sinon contradictoire, devient en 1666 :

A peine s'assuraient dans le fond de mes eaux.

A côté de ces gaucheries d'expression qui peuvent passer pour débilité de pensée [2], il n'est pas malaisé d'en trouver dans la première version qui n'ont trait qu'au style ; à commencer par des répétitions. Ainsi, au vers 4 de la strophe V, la substitution de *le calme* à *la paix* évite, dès 1666, une fâcheuse redite après *le ciel apaisé* du vers précédent. Les superlatifs : *le plus grand conquérant* (I, 6), *les plus grands rois* (II, 5), *les plus heureux* (VI, 10) tout proches de la banalité disparaissent le dernier dès 1666, le premier en 1671, et leur disparition nous vaut, pour l'un le renforcement de l'idée, qui passe de :

... je veux que la Seine
Rende *les plus heureux* de sa gloire jaloux

à :

... je veux que la Seine
Rende tout l'univers de sa gloire jaloux.

1. L'expression est de J. Pommier, *Créations en littérature*, Paris, Hachette, 1955, p. 69.

2. La suppression avant la lettre de la strophe des *Tritons* attestait déjà un souci « scientifique » (R. Picard, éd. de la Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 386, n. 1) de ne pas sacrifier à l'invraisemblable, et l'élégance morale de ne pas composer avec les difficultés en alléguant des excuses commodes.

(La cohérence retrouvée sur le plan géographique atténue la banalité de la comparaison), pour l'autre, en 1671, un vers racinien à plus d'un titre, puisqu'il amène cette belle définition de Louis XIV :

Un roi qui de son nom remplit tout l'univers,

tandis que l'auteur d'*Alexandre* ne se voit plus contraint de dépouiller son héros tragique au profit de son chef politique.

Au vers 10 de la strophe XIX (O Dieux ! que la seule pensée...), le changement à chaque édition :

La douleur aurait pu les réduire au cercueil (1660)
La douleur aurait pu leur ouvrir le cercueil (1666)
La douleur aurait pu les conduire au cercueil (1671)

marque l'insatisfaction de l'auteur et son incapacité à résoudre un problème d'ailleurs délicat ; on ne saurait dire que le résultat final est au-dessus de toute critique. Mais si l'on s'intéresse surtout, — et c'est notre cas ici, — à la *genèse* du poème, on saisit bien les données qu'il s'était assignées : trouver un mot de deux ou trois syllabes qui comporte une allitération en *r*, une assonance en *i* et une en *u*, pour le moins. *Ouvrir* est le moins convenable de ce point de vue, mais il a le mérite d'être plus concret que *réduire*. L'adoption de *conduire*, avec la perte d'une allitération en *r* pour partie compensée par une allitération en *c* (cercueil), a été facilitée en 1671 par l'élimination de la strophe XX, qui suivait immédiatement et où il se trouvait déjà.

Si par ailleurs la propriété des termes justifie le remplacement de *je t'apporte* (VII, 1) par *je t'amène*, le souci d'éviter un archaïsme involontaire pousse Racine à remplacer *dessus* (IV, 4) dès 1666 et *dessous* (II, 9) en 1671, employés comme prépositions, par des locutions équivalentes, mais plus modernes. On n'enregistre aucune variation concomitante de sens.

Le grammairien et le styliste, on le voit, interviennent dans le sens de la clarté, de la pureté, de la modernité de la langue. Par un légitime souci de variété aussi, auquel nous devons, par exemple, l'interrogation qui clôt la strophe IV d'une manière alerte :

Qui n'aurait point senti d'alarmes
Pourrait-il bien juger des douceurs de la paix ?

en place d'une énonciation lourde et doctorale :

Ne pourrait bien juger des douceurs de la paix.

C'est la vivacité du dialogue, dont le dramaturge a instruit le poète.

Celui-ci d'ailleurs affine son métier et cherche à rendre son vers plus expressif, en éliminant les chevilles. La variante signalée plus haut (XV, 7) :

Qui le rendaient d'abord plus craint que le tonnerre,

ne modifie en rien, certes, la banalité de la comparaison, mais elle donne au vers une force, une densité dont manquait totalement :

Qui le rendaient plus craint que ne l'est le Tonnerre (1660).

De même, à la strophe XVII (v. 6) :

Ton repos en durée égalera ton cours

atteint une élégance fluide, ici particulièrement significative, avec variété du rythme dans les deux hémistiches, dont la première version :

Ton repos durera tout autant que ton cours

était cruellement dépourvue, avec sa monotonie ternaire, alourdie de l'appareil grammatical *tout autant que*. Et à la strophe XIX, l'important remaniement des vers 5 et 6 permet d'éliminer le non moins banal *au contraire*, mais le changement s'accompagne d'une refonte telle que s'y joint la variété du rythme avec enjambement, particulièrement bien venu dans le distique central de la strophe, une rime plus sonore, tandis que l'allitération en labio-dentales (sou*ff*rir, a*ff*ligea, *f*ut) se trouve conservée (sou*ff*rit, *f*urent, ravit), associée à une autre en *r* et à une assonance : *or*nement, trans*port*, *bord*.

La rare qualité d'oreille du poète sait aussi, le cas échéant, lui conseiller de fuir des assonances d'un effet contraire à celui qu'il recherche. Ainsi, dès 1666, alors qu'il semble prendre plaisir à déplacer les mots en faisant des vers 5 et 6 de la strophe IV :

> Qu'on aime le repos après de grands travaux !
> Que le plaisir est doux qui suit beaucoup de maux !

ce que voici :

> Que le repos est doux après de grands travaux !
> Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux !

il évite la rime à la césure, cette rime en *au*, dont il tirera d'irrésistibles effets comiques dans les *Plaideurs*, en la multipliant à la fin de quatre hémistiches successifs [1], il amène *plaisir* en fin de premier hémistiche au second vers, substantif plus dense que l'adjectif *doux* et qui fait assonance avec *qui suit* tout en brisant l'alternance *i-ou*. Il y joint une allitération en *m* : a*im*e, *m*aux et une pour les dentales : *d*oux, *t*ravaux. La dernière correction, de 1671, si l'on en croit Brienne [2] et que l'on corrige l'erreur de typographie qu'il signale, parachève une série de reprises de détails qui vont toujours vers une plus grande harmonie. Le renforcement d'une allitération, l'élimination de pronoms disgracieux assortis d'une assonance malencontreuse se retrouvent lorsque Racine préfère :

> Et c'est pour les suivre sans cesse
> Que tu me vois quitter la demeure des cieux (XVI, 9-10)

à cette première rédaction :

> *Autour d'eux, je serai* sans cesse
> *Et* quitterai *pour eux* la demeure des cieux.

Leçon plus statique, la seconde plus dramatique en même temps qu'harmonieuse.

Racine sait, nous en avons déjà vu un exemple, la valeur des rythmes : un *repentir* significatif nous en instruit : la strophe XII introduit la jeune épouse royale avec toute la majesté requise, et marque la parfaite convenance de l'union par l'égale qualité des deux princes :

> Des reines et des rois, chacun est le plus grand.

Or, après avoir écrit cet alexandrin balancé qui s'insère correctement dans l'ensemble de la strophe, Racine, en 1666, le remplace par une image bien usée, dont le seul mérite peut-être serait un rappel de la

1. *Plaideurs*, I, 7, v. 225-226 :

> Griefs et faits nouveaux, baux et procès verbaux,
> J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.

L'attention de Racine à ce genre de problèmes prosodiques est attestée par une anecdote des *Mémoires* de Louis Racine (Ed. P. Mesnard, t. I, p. 235).

2. Cité par P. Mesnard, *Œuvres* de Racine, IV, p. 53, n. 2.

devise de Charles-Quint et des prétentions planétaires de la Maison d'Autriche :

Le soleil en son tour ne voit rien de plus grand.

Mais n'était-ce pas, au prix d'une disparate dans le développement, substituer à un vers dont nous avons dit les mérites, un rythme ternaire saccadé qui brisait le mouvement général de la strophe ? Racine en revient au premier état en 1671.

Mieux qu'une amélioration du style ou de la prosodie, c'est parfois la modification discrète d'un thème. Ainsi, dans la strophe VI, le passage du plus-que-parfait au passé indéfini, et du banal verbe *changer* au sévère *outrager* (vers 4) :

Qui m'avaient tellement changée

devenu :

Qui m'ont si longtemps outragée

nous élève du ton du simple souvenir à une véritable perspective historique assortie d'un jugement moral, possible avec un recul de dix ans. Le désordre politique de la Fronde est plus visé désormais que ses conséquences matérielles. Dans la strophe IX (Je sais bien l'ennui que te donne...) qui était strophe VII en 1660 et disparaîtra en 1671, le premier quatrain passe par les deux états :

1660	1666
Je sais bien l'ennui que te donne	Je sais bien l'ennui que te donne
La longue absence de la Paix ;	L'affreuse image des combats
Je sais les tragiques effets	Qui te font gémir sous le bras
De l'impitoyable Bellone.	De l'impitoyable Bellone.

Tout en unifiant le développement jusqu'ici partagé entre les deux aspects d'une opposition : Paix-Bellone, gradation en fait, puisque le premier terme est négatif, le poète renforce la puissance expressive par des mots tels que *affreuse*, *combat*, *gémir*, *bras*, plus concrets que *absence*, *effets* et même *tragique ;* d'une affirmation oratoire faible : *je sais*, répétée, il se débarrasse au profit de *font*, verbe d'action, mais surtout, à la mollesse presque élégiaque :

la longue absence de la Paix,
les tragiques effets,

il préfère le jeu de l'*image ;* l'évocation a la puissance du concret, mais il ne s'agit que d'une représentation, et par là nous entrons dans l'univers baroque, avec son esthétique de miroirs [1]. N'était-ce pas, d'ailleurs, le comble de l'habileté, que de ne plus parler de Paix en 1666, tout en n'évoquant les combats que sous forme d'*image*, virtualité, présence d'une absence ?

Ainsi de la strophe XIII (Ce sera cette belle reine...), supprimée en 1671, elle aussi, mais modifiée déjà en 1666. A la jeune épousée de 1660, la Nymphe rapportait les confidences de l'Amour en ces termes :

Ce héros se verra subjuguer à son tour :
Son cœur nourri dans les alarmes
Ne se nourrira plus que de pensers d'amour.

Comment réimprimer ces oracles que le temps a rendus si cruellement ironiques : nous sommes bien après les Plaisirs de l'Ile enchantée ;

1. Ph. Butler a noté dans *Classicisme et Baroque dans l'œuvre de Racine* (Paris, Nizet, 1959), p. 110, à quel point cette œuvre ressortit à l'esthétique baroque, tout en remarquant le souci de l'auteur pour « la facture du vers et le maniement des rythmes ».

le tact, la bienséance, la charité, la prudence peut-être, conseillent de préférer une appréciation plus sûre des réalités :

> Ce héros apprendra l'usage des soupirs ;
> Son cœur nourri dans les alarmes
> Goûtera sous mes lois de tranquilles plaisirs.

Le même souci l'amènera, dès 1666, à amputer son œuvre d'une strophe (Ah ! me dit-elle, que ta Reine...) où, entre autres mérites de l'infortunée princesse, ce vers proclamait :

> Que l'on brûle aisément à son divin aspect !

d'autant plus ironique que la rédaction du passage peut faire hésiter si l'allusion s'adresse à la Reine ou à son époux !

Racine, nous le voyons, reste attentif non seulement à la clarté, à la précision, à l'élégance de son style, comme à l'harmonie de ses vers, mais à l'éclairage moral, à cette conjoncture psychologique et sociale dans laquelle son œuvre sera appelée à retentir. Modifications de détails, suppression ou atténuation de thèmes délicats ; mais aussi, en 1666, ajout de deux strophes avant la publication dans les *Elogia Mazarini*. De toutes ses œuvres lyriques à cette époque, c'était sans aucun doute, si l'on excepte le sonnet de la fin 1659 [1] — déjà égaré, ou Racine le juge-t-il indigne de l'impression ou trop bref ? — celle qui pouvait le mieux paraître dans ce recueil. L'auteur ne l'appelle-t-il pas indifféremment *Ode sur la Paix* [2], et la paix de 1659 n'était-elle pas l'œuvre par excellence de Mazarin ? Pour justifier absolument sa présence dans le vaste in-folio de Vitré, il suffit d'inclure après le rappel des malheurs passés, conjurés précisément par le Cardinal, défunt en 1666, mais non, ne l'oublions pas, en 1660, époque à laquelle la Nymphe et l'Amour dialoguent, l'annonce de l'arrivée de la Reine et l'éloge en bonne et due forme du Premier Ministre, artisan principal de cette venue. Ce seront les strophes VII et VIII. Cette dernière, strictement Mazarine, ne sera pas reprise en 1671, mais l'on sait le recueil Brienne plutôt orienté du côté de ceux qui n'aimaient pas Mazarin. Il n'est que juste de remarquer son caractère purement circonstantiel, n'excédant pas les banalités d'usage, sans nécessité de maintien ultérieur. La précédente, bien qu'ajoutée, elle aussi, en 1666, reparaîtra, revue et corrigée. Soucieux des vivants, aussi bien que des morts, Racine avait su, avant même que d'aborder l'éloge cardinalice obligé, glisser dans ce bel alexandrin la plus délicate, la plus fine des allusions :

> Comme on voit le soleil marcher après l'Aurore [3].

Nul n'en ignorait, avant l'édification dans les jardins de Sceaux, pour en perpétuer le souvenir, du Pavillon de l'Aurore, Colbert avait habilement choisi sa place dans l'univers mythologique dont les symboles enchantaient son maître en flattant son orgueil. Il avait pris pour emblème l'Aurore, qui précède et annonce le soleil, transposition ingénieuse dans le système païen de la fonction de son patron chrétien, Jean le Baptiste, ou le Précurseur. Racine pouvait-il mieux faire que de rappeler ce choix dans une comparaison lumineuse et discrète,

1. Racine, lettre du 13 septembre 1660, Éd. de la Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 384.
2. Racine, lettre d'Uzès, 15 novembre 1661, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 404
3. VII, 7.

sensible aux seuls initiés, acceptable dans un monde encore tremblant de la retentissante disgrâce de Foucquet [1] ?

Cette attention toujours en éveil à la conjoncture sociale amène Racine à retrancher encore en 1671. La Vallière s'est retirée au Carmel, l'orageuse et triomphante Montespan domine : la strophe XIII (Ce sera cette belle reine...), même corrigée de la manière que nous avons vue, a passé de saison, associée surtout à l'augure de la Paix :

> Par qui tous ces vents irrités
> Qui désolent tant de cités
> Seront sans force et sans haleine.

Les hostilités, ont déjà repris depuis longtemps, sur le front des armées ; la strophe XIV, évocatrice du jeune prince sous les traits de Mars :

> ... après quelque grand carnage
> . . . . . .
> Épouvantant les autres dieux
> Par la fierté de son visage
> . . . . . .
> ... ce grand foudre de la guerre,

douant la jeune reine du pouvoir de Vénus qui apaise le guerrier en le séduisant, déjà malséante aux yeux de Perrault [2], s'écroule dans l'invraisemblance.

De même des strophes XX et XXIII ; dans l'une, l'Amour éclaire « de son flambeau » la route de la princesse, ayant, pour ce faire, « ôté son bandeau », et remet la Reine à Louis XIV ; dans l'autre [3], l'évocation de la joyeuse entrée du 26 août 1660 :

> Qu'il vous faisait beau voir en ce superbe jour
> Où sur un char conduit par la Paix et l'Amour
> Votre illustre beauté triompha sur mes rives !

n'est plus de mise : les deux conducteurs de char, la Paix et l'Amour, ont déserté et s'en sont allé guider d'autres attelages. La prophétie de la dernière strophe :

> Si l'on en croit ce dieu vous y devez cueillir
> Des roses que sa main gardera de vieillir,
> Et qui d'aucun hiver ne craindront l'insolence

infiniment plus nuancée (Si l'on en croit ce dieu...), constitue à la fois un maximum et un minimum, en pareille circonstance.

Il a donc fallu que notre poète déploie une attention et une souplesse considérables pour assurer une troisième édition de son ode. Or c'est par un choix délibéré qu'il la fait reparaître. Elle n'y figure pas seule, en effet, mais en compagnie d'extraits d'*Alexandre* et d'*Andromaque*. *La Thébaïde*, en revanche, n'y figure pas, non plus qu'aucune autre œuvre lyrique. Faut-il y voir un choix en fonction du succès remporté, ou le désir du poète de ne pas paraître sous les seules espèces du dramaturge, ni laisser prescrire ses droits au pur lyrisme ? Mais le silence ultérieur ?...

1. Le sonnet « Sur la naissance d'un enfant » de Nicolas Vitart (Éd. de la Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 104) atteste l'intérêt que Racine portait à ce thème de l'œuvre en l'an 1660.
2. Racine, lettre du 13 septembre 1660, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 385.

Nous venons de voir au prix de quelles retouches et de quelles coupures, Racine a pu affronter la réédition d'un morceau devenu à peu près inactuel. Sans doute, s'il y avait discerné l'une de ses créations les mieux inspirées, voire un chef-d'œuvre, nous le savons assez souple pour trouver la meilleure présentation. Mais à quels risques ! Le rappel d'un hymen solennel et légitime pouvait-il jamais plaire à la maîtresse adultère ou à l'épousée de minuit, sans couronne et sans épithalame ? Montespan ou Maintenon, protectrices combien plus efficaces et attentives que l'insignifiante et bientôt défunte Espagnole, n'auraient-elles pu s'offusquer d'un silence rompu, et l'on peut hésiter si la seconde aurait discerné avec joie dans certaines de ces strophes les prémices d'*Esther*. Silence donc, habileté suprême de l'homme de cour, mais suffisamment tardif ici pour nous donner le loisir, combien rare, de voir à l'œuvre le poète en route vers le classicisme par son souci d'adaptation toujours plus souple aux exigences de la convenance, du naturel et de l'harmonie, émerveillé déjà par

Un roi qui de son nom remplit tout l'univers.

JEAN DUBU.

LA DATE DES LETTRES 480 ET 483 A SOPHIE VOLLAND

Les lettres de Diderot à Sophie Volland cataloguées 480 et 483 par M. de Vandeul (à partir du numéro 469, les lettres n'ont pas de numéro dans le manuscrit), sont, on le sait, d'une importance capitale pour préciser le moment où fut composé le *Rêve de D'Alembert*. Le même Vandeul a voulu préciser leurs dates, et a placé la première le 2, la seconde, le 11 septembre 1769. Et M. Babelon avait respecté ces indications (elles portent dans son édition les numéros CLXV et CLXVI, t. II, p. 225 et suiv.).

Dans son article sur *La copie Naigeon du « Rêve de D'Alembert »* (*R.H.L.F.*, 1952, p. 29, note 2), M. Jean Pommier a fait remarquer qu'il fallait intervertir ces lettres, 483 étant antérieure de deux jours à la dernière représentation du *Père de Famille*, et 480 lui étant postérieure. Il laissait un point d'interrogation sur les dates précises.

Les registres de la Comédie-Française placent la dernière représentation du *Père de Famille* le samedi 9 septembre (le drame de Diderot était joué les mercredis et samedis depuis le 9 août, avec de fortes recettes). La lettre 483 serait donc du jeudi 7 (comme le pensait M. Roth, à qui nous avons communiqué nos observations, et comme l'a supposé M. Vernière dans son édition des *Œuvres philosophiques*).

Mais Diderot écrit dans 480 : « Les comédiens ont été forcés de donner la pièce deux fois de plus qu'ils ne se l'étaient proposé, le parterre l'ayant redemandée. » Il ne peut s'agir des deux représentations qui seront données en décembre, le 13 et le 16, 480 étant datée *Septembre* dans le manuscrit. Les deux représentations supplémentaires sont donc du mercredi 6 et du samedi 9.

Diderot savait-il cependant qu'il y aurait cette « rallonge », en écrivant dans 483 (la première en date) : « C'est après-demain la dernière représentation ? » S'il l'ignorait encore, 483 peut dater du jeudi 31 août.

Un détail qui semble avoir échappé jusqu'à présent permet de décider entre le 31 août et le 7 septembre. Dans 483, Diderot écrit : « Je me trouvai, il y a huit jours, à l'orchestre entre M. Perronnet et M^me^ de la Ruette. » Or dans la lettre 478, datée du 23 août sur le manus-

crit, il avait écrit : « M. Perronnet, à côté de qui j'étais tout à l'heure à la Comédie.... » Huit jours après le mercredi 23 août nous donnent comme date *sûre* de 483 le jeudi 31 août, recoupé par ce que nous avons remarqué plus haut.

On ne peut objecter l'indication *Septembre* du manuscrit : 483 a pu être expédiée le lendemain 1er septembre, exactement comme 476, qui, datée du 10 août (dans le manuscrit), est écrite le mercredi 9, puisque Diderot y dit : « C'est le *Père de Famille* qu'on y joue aujourd'hui » ; elle peut même avoir été expédiée le 2, date attribuée à 480 (par interversion ?) par Vandeul.

Reste à dater 480. Notons d'abord qu'il s'est écoulé un intervalle suffisant pour que Diderot écrive : « Je crois vous avoir dit que j'avais fait un Dialogue entre D'Alembert et moi » (et cet intervalle est d'autant plus vraisemblable que 483 est du 31 août). Il est possible qu'il ait envoyé deux autres lettres à Sophie dans cet intervalle : 481 et 482 [1]. Possible seulement, car la numérotation de la fin de 1769 est parfois peu vraisemblable (si les dates sont exactes) : comment peut-il avoir envoyé quatre lettres entre 489, du 18 octobre, et 494, du 24 octobre ?

On est donc conduit à maintenir pour 480 la date du 11 septembre environ. Mais elle peut être corroborée par la remarque suivante. Dans 483, Diderot écrit : « J'allais oublier de vous dire que j'avais eu à la fin le courage d'aller dîner à la campagne, chez M. de Salverte. » Ces sorties à la campagne, qui sont parfois des piques-niques, se faisaient souvent le dimanche. Admettons qu'il en soit ainsi : il s'agirait du dimanche intermédiaire entre le 23 août (478) et le 31, — le 27. Dans 480, Diderot écrit, parlant des Salverte : « J'en suis à mon second voyage à leur maison de campagne.... » Si l'on admet l'hypothèse... dominicale, cette sortie est du dimanche 3 septembre. Mais le jour où Diderot écrit 480, il devait aller cette fois chez les Trudaine : « J'étais invité à aller dîner aujourd'hui à Châtillon, chez M. et Mme de Trudaine, qui ont vraiment pris de l'amitié pour moi. Je m'en suis excusé comme j'ai pu. » S'il s'agit encore d'un dimanche, c'est le 10, et la lettre 480 a pu être envoyée le lendemain 11, date attribuée à 483 par Vandeul (d'après une liste ?).

Ce serait donc le dimanche que Diderot écrit avec précision : « Mme Diderot prit, le vendredi au soir (le 8), la veille de la dernière représentation, le parti d'y aller avec sa fille » (Angélique y était déjà allée, avant le 23).

Diderot a appris, dans l'intervalle de ses deux lettres, que c'est une sérieuse maladie qui a empêché « le Perronnet » de conduire, entre le 23 et le 31 août, ceux qu'il avait invités à voir « ses travaux de Neuilly » [2].

1. Ces lettres sont perdues, si elles ont existé. On peut supposer qu'elles ont été retirées du paquet *avec* l'ex-480, et que celle-ci a été postérieurement insérée à nouveau, mais après l'ex-483. Ou vice versa. Vandeul n'ayant numéroté que les copies, ce qui est le cas, il serait le responsable de l'interversion.

2. Il s'agit de travaux des Ponts et Chaussées. Perronnet, comme Le Gendre, le beau-frère de Sophie, appartient à cette administration, que dirigeait, après son père, mort le 19 janvier 1769, M. Trudaine de Montigny ; ce dernier faisait partie du « brain-trust » du contrôleur général des finances Maynon d'Invaux, qui était « une espèce de philosophe » au contraire de son prédécesseur Laverdy (voir la lettre 445) et « très bien lié » (lettre 449). On sait que Diderot connaissait Trudaine de Montigny au moins depuis 1762, date à laquelle il lui envoie un projet de préface pour un recueil de pièces de théâtre (voir *A.T.*, VIII, p. 43, et lettre 271, *Roth*, tome IV, p. 106) ; Trudaine avait traduit *Miss Sara Sampson* de Lessing, qui devait y être insérée (est-ce la même pièce que ce *Jaloux puni*, dont Collé fait l'éloge en 1764 ?).

La datation des lettres 483 et 480 à Sophie Volland permet ainsi de comprendre que le retour de Grimm, attendu encore le 23 août (478) pour « la veille de la dernière représentation » du *Père de Famille*, soit le 1er septembre, a été reporté, entre le 23 et le 31 : ce dernier jour, Diderot dit simplement : « Il est temps que Grimm arrive », sans l'attendre immédiatement. Une lettre de D'Holbach à Galiani, du 24 septembre (in *Nicolini*, ouvrage cité, p. 193), nous dit qu' « on l'attendait le 20 de ce mois ». Mais Grimm ne sera à Paris que le 10 octobre.

La datation précise des lettres 483 et 480 permet-elle de serrer de plus près la composition des dialogues désignés d'habitude sous le titre : *Le Rêve de D'Alembert ?*

En ce qui concerne le *Rêve* proprement dit et sa *Suite*, je crois que oui. Le 31 août, Diderot dit en parlant de l'*Entretien :* « A ce dialogue il en succède un second. » L'emploi du présent, par opposition au passé composé : « J'ai fait un dialogue entre D'Alembert et moi », peut désigner un travail en train. Le 10 septembre, Diderot dit : « En le relisant, il m'a pris la fantaisie d'en faire un second, et il a été fait. » Nous avons donc le *terminus ad quem*, et très approximativement le *terminus a quo*. Si on se rappelle que c'est le 30 août que Diderot a eu un long entretien avec Dom Deschamps (483 : « Je fis hier un dîner fort singulier... »), on peut imaginer que c'est dans la journée du jeudi 31 août que Diderot a relu l'*Entretien*, et fait le premier jet du *Rêve*. Les termes employés le 10 septembre laissent supposer une reprise de la composition après quelques jours, ce qui expliquerait qu'il ait oublié qu'il a pu avoir déjà parlé *aussi* du *Rêve* le 31 août. Nouvelle et courte interruption avant d'écrire la *Suite* (« J'y ai ajouté *après* cinq ou six pages... »). Tout cela est conforme à ce que nous savons des habitudes de composition de Diderot.

Reste l'*Entretien*. Il faut d'abord noter que les expressions : « J'ai fait un dialogue » (31 août) et « Je crois vous avoir dit que j'avais fait... » (10 septembre) ne donnent qu'un *terminus ad quem*. On serait tenté de porter le *terminus a quo* assez loin, quand on tient compte du fragment sans date n° 16 (*Babelon*, II, p. 271), où Diderot écrit (sans doute à Mme de Maux) : « Vous vous rappellerez, *peut-être*, ce dialogue entre D'Alembert et moi. Eh bien, j'en ai fait un second. [1] »

On sait, d'autre part, qu'un autre fragment sans date (n° 9, *Babelon*, p. 269) où s'exprime l'hypothèse de l'extinction du soleil, est à rapprocher de l'*Entretien* (éd. Vernière, p. 17). Dans ce fragment, il s'agit d'une conversation avec D'Holbach. Or le 15 juillet (lettre 470), Diderot a écrit à Sophie : « Je viens de chasser le Baron », et, le 11 août, D'Holbach dit à Galiani (Nicolini, *op. cit.*, p. 188) : « J'ai

On sait moins que l'abbé Morellet, dont le libelle contre la Compagnie des Indes faisait « un tapage épouvantable » (lettre de D'Holbach à l'abbé Galiani du 11 août 1769, publiée par F. Nicolini, *Amici e corrispondenti francesi dell'abate Galiani*, Naples, 1954), était « un peu » le parent de Maynon d'Invaux (lettre 445 à Sophie Volland). Il faut aussi rapprocher l'amitié manifestée par Trudaine à Diderot du fait que, pendant ces mêmes semaines, Diderot prépare pour la publication les *Dialogues* anti-libéraux de l'abbé Galiani, contre lesquels Trudaine, d'accord avec Choiseul, fera écrire une *Réfutation* par Morellet (voir Morellet, *Mémoires*, éd. 1821, t. I, p. 189, et l'*Apologie de l'abbé Galiani*, in *La Pensée*, n° 55, 1954).

1. Les fragments sans date nos 16, 17, 18 me paraissent dater de la seconde moitié et même de la fin d'août. M. J. Pommier a montré qu'il est très vraisemblable qu'ils proviennent (extraits par Naigeon) d'une correspondance avec Mme de Maux (cf. *Revue d'Histoire de la Philosophie*, 1942, p. 177, et *R. H. L. F.*, 1951, p. 381).

fait passer vos plaintes au cruel Diderot que je n'ai point encore vu depuis six semaines que je suis à la campagne. » La conversation rapportée dans le fragment sans date pourrait avoir eu lieu le 24 août (« Je vais demain jeudi passer la journée au Granval », lettre 478, du 23 août), mais elle est plus vraisemblablement antérieure au 15 juillet : l'hypothèse de l'extinction du soleil semble liée à l'éclipse de soleil du 3 juin, qui mobilisa la population parisienne (Bachaumont : « Tout Paris est en l'air »), la Cour, les astronomes et les philosophes.

Il faut cependant prendre garde à l'utilisation dans l'*Entretien* de la réflexion sur l'âme et la chair de la petite Angélique (éd. Vernière, p. 11) que son père rapporte dans la lettre 476 à Sophie (que nous avons datée du 9 août), en disant : « Je m'avisai, *il y a quelques jours*, de lui demander.... » Le *terminus a quo* ne peut donc remonter au delà du début d'août, à moins que l'allusion dont nous faisons état, et qui est une brève incise, ne soit une addition.

Jean Varloot.

UNE LETTRE INÉDITE DE DIDEROT A VOLTAIRE

« J'ai été bien agréablement surpris, monsieur, en recevant une lettre signée Diderot, lorsque je revenais d'un bord du Styx à l'autre. Figurez-vous quelle eût été la joie d'un vieux soldat couvert de blessures, si M. de Turenne lui avait écrit. » C'est ainsi que commence une lettre de Voltaire à Diderot, en date du 20 avril 1773, dont le texte complet se lit au tome XLVIII de l'édition de Moland [1]. Pour la lettre de Diderot, à laquelle répond celle de Voltaire, Moland dut se borner à en signaler la date : 28 mars 1773, et en citer, d'après un catalogue d'autographes, quelques passages seulement. Diderot s'y informait, dans un bel envol lyrique, de la santé du patriarche, et lui recommandait les essais poétiques d'un jeune homme, « dont j'ai, disait-il, bonne opinion, parce qu'il est modeste et qu'il est vraiment votre admirateur » [2]. La lettre de Diderot n'étant pas autrement connue jusqu'à présent, nous sommes heureux de pouvoir la donner ici. L'original en a été acquis à une vente du 17 avril 1880, chez Etienne Charavay, par le prince d'Orange [3], et est conservé actuellement aux archives privées de S. M. la Reine des Pays-Bas [4]. Voici donc Diderot s'adressant à Voltaire [5] :

1. P. 353-354.
2. *Ibid.*, p. 331, n. 2.
3. Alexandre, fils du roi Guillaume III (1851-1884), le même qui, dix jours auparavant, avait acheté à La Haye la correspondance de Marc-Michel Rey (cf. *R.H.L.F.*, 1960, p. 215, n. 4). Le n° 67 du catalogue Charavay réunissait la lettre de Diderot et la réponse de Voltaire : les deux furent acquises à raison de 280 francs. Pour la lettre de Voltaire, nous suivrons Moland (ce qui revient à dire : Beuchot, LXVIII (1833), p. 203-205, qui a toutefois assez correctement imprimé sur l'original).
4. Que l'on nous permette d'exprimer ici notre respectueuse gratitude à Sa Majesté, de même qu'à M. Sickinghe, directeur des Archives de la Cour. — Une copie de la lettre a été mise à la disposition de MM. Roth et Besterman, éditeurs des *Correspondances* respectives de Diderot et de Voltaire.
5. Nous respectons la graphie de Diderot ; seulement le *S* au début d'un mot est traité comme une minuscule.

Monsieur et Cher maitre

on dit ici des choses Incroyables De vous. l'on en dit ensuite d'effrayantes. qu'une Jeune femme ait eu La vanité de coucher avec L'homme unique de son sciecle, Je n'en suis pas trop surpris. J'en serois meme edifie si l'on vouloit. mais que vous... [1] Je ne scaurois croire cette folie < la [2] >. c'est un conte. conte ou non, rassurez nous sur votre santé. Dites nous que vous vous portez bien afin que Le cri de notre Joye soit entendu de tous Les gueux, de tous les fripons, de tous Les maroufles qui s'ennuyent de votre eternité, et qu'ils en crevent De Rage [3]. Je vous envoye Les premiers essais de poesie D'un Jeune homme dont J'ai bonne opinion, parcequ'il est modeste, et qu'il est vraiment votre admirateur. Le gout pour Les ouvrages d'homere etoit la marque du talent chez Les anciens. celui qui se plait a la Lecture des votres a deja fait un grand pas. Je vous supplie monsieur et cher maitre De Le lire. de Le lire avec Indulgence et de L'honorer d'un mot de reponse. Je ne scaurois vous dire Le plaisir que vous Lui ferez. Soufflez sur cette Jeune plante. qui scait ce que votre haleine chaude et vivifiante produira.

Je vous salue. Je vous embrasse/et Je suis, monsieur et cher maitre, avec/Le plus tendre Respect, Le respect filial

Votr[e] tres humble et/tres obeiss[t]. serviteur

Diderot.

a paris ce 28 mars 1773.

On se rappellera les circonstances piquantes auxquelles Diderot fait allusion ici dans son préambule : le presque octogénaire seigneur de Ferney ayant été, dans le courant de décembre 1772, pris de quelques faiblesses, la rumeur publique s'était empressée de les imputer à la présence auprès de lui d'une jeune fille de Genève, M[lle] de Saussure [4]. Les *Mémoires secrets*, du 26 janvier 1773, le disaient sans détours : « On écrit de Ferney que M. de Voltaire, quelque dégagé qu'il soit de la matière, a cependant encore des velléités charnelles, qu'il a recours quelquefois au secret du bon roi David pour prolonger sa vieillesse, et qu'il admet à sa couche des jeunes filles. On ajoute que depuis peu, s'étant trouvé l'imagination exaltée, il avait tenté d'en venir à l'acte, mais que cet effort prodigieux lui avait procuré un éva-

1. Points de suspension dans le manuscrit.
2. Ajouté après coup par Diderot.
3. Phrase déjà citée par Moland, d'après l'extrait du catalogue Charavay de 1880. — Cf. d'Alembert à Voltaire, 20 avril 1773 : « conservez-vous, mon cher maître ; ménagez-vous, et songez que vous ne pouvez faire aux sots et aux fripons un meilleur tour que de vivre et de vous bien porter. » (Moland, XLVIII, p. 355.)
4. Un mot sur l'identité de la belle. Depuis Desnoiresterres (*Voltaire et Genève*, 1875, p. 440), l'on a souvent répété qu'il s'agit de la fille du célèbre physicien et géologue Horace-Bénédict de Saussure. Or, Albertine-Adrienne de Saussure, fille unique du savant genevois, future épouse de Jacques Necker (le botaniste, neveu du ministre), biographe et éditrice bien connue de M[me] de Staël, avait six ans en 1772, étant née en 1766. Bien loin d'être l'objet des désirs lubriques de Voltaire, elle fut reçue, exactement à cette époque, par le pape Clément XIV (qui l'embrassa du reste, disant ensuite à l'un de ses cardinaux : « Il faut que je me confesse, parce que je viens d'embrasser une jolie fille. » Ajoutons que Voltaire, se référant à sa qualité d'antipape, l'embrassa à son tour, mais après août 1773 seulement et en présence de ses parents). La véritable héroïne de l'aventure n'avait ni quinze ans, ni dix-sept, ni dix-huit, ni près de vingt, ni vingt, comme le veulent les spécialistes de la question (parmi eux, le D[r] Labastie, *Les dessous de l'Histoire. 4[e] Révélation : La Vie amoureuse de M. de Voltaire*, Paris-Suresnes, 1933, et G. Pignet, *La Vérité sur la Vie amoureuse de M. de Voltaire*, 1938), mais vingt-sept : c'est Judith de Saussure, sœur du naturaliste. A retenir cette plainte de la malheureuse (postérieure au scandale) : « Nous sommes furieusement méchants dans notre charmante République. Je suis persuadée qu'on pourrait parcourir le monde entier sans trouver une ville où la méchanceté soit poussée aussi loin. » — Cf. (et aussi pour le voyage d'Albertine à Rome), Douglas W. Freshfield, *The Life of Horace Benedict de Saussure* (London, E. Arnold, 1920), p. 130-141.

nouissement considérable, ce qui avait alarmé toute sa maison [1]. » Cependant, dès le 21 décembre, Voltaire avait donné son démenti dans une lettre au maréchal de Richelieu, en protestant qu'on lui faisait trop d'honneur [2], et Grimm, dans sa *Correspondance littéraire* de janvier [3], mit toute l'histoire sur le compte de la jalousie de Mme Denis, en quoi il a été soutenu depuis, comme l'on sait, par Wagnière [4]. Mais les bruits redoublèrent en février, lorsque Voltaire eut à subir la première attaque de cette strangurie dont il devait mourir : « Comme le venin de la calomnie est intarissable, nota de nouveau Grimm [5], on n'a pas manqué de remarquer que Mlle de Saussure était revenue à Ferney deux jours avant la strangurie dont le seigneur patriarche s'est trouvé attaqué ; on veut absolument lui attribuer tous les désordres qui arrivent dans l'économie animale dudit seigneur. » Quoi qu'il en soit du rôle précis de Mlle de Saussure dans les désordres en question, ceux-ci étaient très réels cette fois et, la maladie se compliquant, l'état de Voltaire devint extrêmement critique en ces mois de février et mars 1773. Il y avait donc tout lieu que Diderot s'en informât ; mais peut-être était-il moins opportun alors, malgré l'espoir de rétablissement que donnaient les nouvelles les plus récentes de Ferney [6], de chercher encore à rattacher cette grave crise à l'aventure, ou prétendue telle, avec la petite de Saussure. C'est ce qu'a dû penser Voltaire, qui ne daignera plus revenir sur l'affaire, dans sa réponse à Diderot du 20 avril [7].

En revanche, celle-ci s'étend longuement sur l'ouvrage, et d'abord nous livre le nom de celui que Diderot recommande si chaleureusement à l'indulgence du vieux maître revenant à la vie : il s'agissait de Boisard, prénommé Jean-Jacques-François-Marin, né à Caen, le 4 juin 1744, membre de l'Académie des Belles-Lettres de cette ville et secrétaire de l'intendance de Normandie, puis, à partir de 1772, secrétaire du conseil et des finances de Monsieur, comte de Provence [8]. L'ouvrage qu'il venait de publier, c'était son premier recueil de

1. [L. Petit de Bachaumont et successeurs], *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France*, etc., t. VI (Londres, 1777), p. 300.
2. Moland, XLVIII, p. 250-251. Cf. aussi p. 283 (à Hennin, 20 janvier 1773).
3. Éd. Tourneux, t. X, p. 135-136. Grimm donne aussi la lettre au maréchal de Richelieu (qui sera encore reproduite par Bachaumont, *loc. cit.*, p. 319, 10 février 1773).
4. *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages*, par Longchamp et Wagnière (Paris, André, 1826), I, p. 346.
5. *Correspondance littéraire*, X, p. 192. — Pour les motifs sans doute véritables (et très prosaïques) de la maladie du Patron, voir L. Perey et G. Maugras, *La Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney, 1754-1778, d'après des lettres et des documents inédits* (Paris, 1885), p. 481.
6. Grimm, X, p. 210 (mars 1773).
7. Notons que Diderot, lui, semble encore y faire allusion dans sa lettre à Naigeon (?), publiée par H. de Chateaugiron en 1827 (*Mélanges de la Société des bibliophiles français*, t. V), et reproduite au t. XX de A.-T. (p. 72-73) : « Hé bien, à l'âge de soixante et dix-huit ans, il vint en fantaisie à cet homme tout couvert de lauriers [Voltaire] de se jeter dans un tas de boue [...]. Pour moi, si j'avais l'éponge qui pût le nettoyer, j'irais lui tendre la main, je le tirerais de son bourbier, et le nettoierais. J'en userais à son égard comme l'antiquaire avec un bronze souillé. Je le décrasserais [...]. Je lui restituerais son éclat, et je l'exposerais pur à votre admiration. » Pour les problèmes que pose cette lettre par rapport à l'article sur *Les Grands Hommes vengés, par M. des Sablons* (A.-T., VI, p. 351-354), voir H. Dieckmann, *Inventaire du fonds Vandeul* (Genève-Lille, 1951), p. 126-127.
8. Il vendit sa charge quelques années plus tard, conservant le titre de secrétaire particulier de Monsieur, qu'il partagea avec Ducis. Cf. F. Boisard, *Notices biographiques, littéraires et critiques sur les hommes du Calvados qui se sont fait remarquer par leurs actions ou par leurs ouvrages* (Caen, 1848), p. 28-35.

Fables [1]. Grimm, ou plutôt Meister, en rendra comte dans la *Correspondance littéraire* d'avril [2], et peut déjà constater à cette occasion que le volume, si joliment présenté qu'il fût, n'avait pas provoqué beaucoup de sensation, d'une part, parce que les fables n'étaient plus de mode et qu'il était trop bien établi que La Fontaine était inimitable, d'autre part, parce que le talent du jeune poète laissait encore beaucoup de choses à désirer. L'article se terminait toutefois sur cet éloge à l'adresse de l'auteur : « Peut-être est-il, de tous nos fabulistes, celui qui a le moins imité son maître [La Fontaine], et celui qui en est le moins éloigné, s'il est vrai qu'une narration simple, aisée et naïve soit le premier mérite de ce genre de poésie. » Voltaire, lui aussi, s'exprime en termes assez favorables dans sa lettre à Diderot : « S'il est jeune, je réponds qu'il ira très-loin ; s'il ne l'est pas, on dira de lui qu'il écrivit avec esprit ce qu'il inventa avec génie : c'est ce qu'on disait de Lamotte. » Et, après avoir rappelé à Diderot le fameux *je ne sais quoi*, auquel on n'atteint que par l'instinct, et cité à ce propos *L'Armide* de Quinault, *Les Animaux malades de la Peste* « que fit La Fontaine, sans savoir même ce qu'il faisait », et la scène d'Horace et de Curiace que Corneille fit « comme un oiseau fait son nid », il s'arrête à ce jugement sur Boisard : « M. Boisard paraît un très-joli oiseau du Parnasse, à qui la nature a donné, au lieu d'instinct, beaucoup de raison, de justesse et de finesse [3]. »

Quant à Diderot lui-même, nous ne connaissons son opinion que par la lettre que nous publions aujourd'hui (où l'on voit qu'elle se fonde sur d'autres considérations que les qualités intrinsèques du recueil de *Fables*), et, devons-nous ajouter, *pas autrement*, depuis que la critique moderne a victorieusement établi que l'*Epître à Boisard*, insérée en 1787 dans la *Correspondance littéraire* et reproduite au tome IX de l'édition Assézat-Tourneux des *Œuvres complètes* de Diderot, est en réalité une *Epître à M. B****, qui avait été publiée dès 1742, soit deux ans avant la naissance de notre Boisard, dans une collection de Francfort, intitulée *Le Perroquet, ou Mélange de diverses pièces intéressantes pour l'esprit et pour le cœur* [4]. Si Boisard n'est donc pas ce « plus charmant et plus parfait rimeur qui oncques

1. Paris, Lacombe, 1773 (in-8° de VIII-205 p. ; planches de C. Monnet, gravées par Augustin de Saint-Aubin). L'approbation du censeur royal date du 29 décembre 1772.

2. X, p. 226-227. Grimm étant parti en mars pour la Russie, Meister le remplaça à la *Correspondance*. L'article sur Boisard aurait précisément inauguré sa part de collaboration (cf. E. de Callatay, *Madame de Vermenoux, une enchanteresse au XVIII^e siècle*, Paris-Genève, 1956, p. 254).

3. Moland, *loc. cit.* Il resterait à retrouver la lettre pour Boisard que Voltaire fit tenir par cette même occasion à Diderot. — Signalons que *Voltaire's catalogue of his library at Ferney*, récemment édité par MM. Havens et Torrey (*Studies on Voltaire and the eighteenth century*, vol. IX, Genève, 1959), ne donne pour Boisard que les *Fables nouvelles* de 1777 (Paris, Lacombe, 2 vol. in-8°). Voir p. 93 et 113.

4. L'édition A.-T. (IX, p. 63, note 1), à cause des allusions que fait Diderot au peu de fortune du destinataire de l'*Épître*, voyait plutôt dans celui-ci le jeune Jean-François Boisard, neveu de l'autre, né en 1762, et que Diderot aurait pu connaître de 1782 à 1784 (les *Fables* de ce J.-F. Boisard ne datant toutefois que de 1817 et 1821). Tourneux « rectifia » cette opinion dans son article J.-J.-F.-M. Boisard du t. VII de *La Grande Encyclopédie*, disant que c'est bien à l'auteur des *Fables* de 1773, que Diderot « a dédié [...] une des rares épîtres qu'il ait rimées ». Cependant, en 1924, G. L. van Roosbroeck (*Diderot's earliest publication*, in *Modern Language Notes*, vol. XXXIX, p. 504-505) découvrit que l'*Épître* avait paru dans *Le Perroquet* de 1742 (avec la date de 1741) et, de ce fait, ne pouvait être adressée à aucun des deux Boisard en question. Enfin, M. Franco Venturi (*Jeunesse de Diderot*, trad. Juliette Bertrand, Paris, 1939, p. 29, 41, 340, 342) établit que le véritable destinataire de l'*Épître* est Baculard d'Arnaud. Cf. encore Arthur M. Wilson, *Diderot, the testing years* (New York, 1957), p. 48 et 354.

fût » que chante Diderot, il n'en reste pas moins que la carrière du fabuliste s'est engagée sous de brillants auspices, et l'on peut s'étonner qu'il n'ait pas eu plus de succès par la suite. Ni ses recueils de *Fables* de 1777, 1803, 1804, 1805, ni les *Mille et une Fables* qu'il entreprit de réunir en 1806 [1], n'ont pu obtenir, en effet, les suffrages du public, et l'histoire littéraire ne semble pas davantage en faire grand cas [2].

« Vous n'écrivez que dans les grandes occasions » : ce léger reproche, Voltaire l'avait adressé à Diderot, dans une lettre de mai 1772 [3]. Les réponses ne pouvant de même se faire que dans les grandes occasions, ne fallait-il pas qu'elles s'adaptassent à la solennité de l'instant ? Voici donc encore l'épilogue de la lettre de Voltaire du 20 avril 1773, servant à récompenser Diderot de son effusion du mois précédent : « Soyez sûr que je mourrai en vous regardant comme un homme qui a eu le courage d'être utile à des ingrats, et qui mérite les éloges de tous les sages. Je vous aime, je vous estime, comme si j'étais un sage. » Nous n'avons pas à rappeler comment, peu avant la mort de Voltaire, les circonstances devaient enfin favoriser la rencontre personnelle des deux grands hommes.

JEAN DE BOOY.

LA GENÈSE D'UN POÈME DES « RECUEILLEMENTS »

(D'après un manuscrit inédit de Lamartine)

Une dame inconnue m'a fait apporter de Savoie, où elle habitait alors, un petit album rectangulaire, couverture cartonnée revêtue d'un papier gaufré bleu de nuit, coins noirs. Le nom du relieur se lit à l'intérieur : Alph. Giroux, rue du Coq Saint-Renoir, 7, à Paris. Au dos de la couverture, à l'intérieur, ces mots : *Vers inédits de Lamartine offerts par C. Gosselin (son éditeur) à M^lle (Marguerite).*

En réalité, le poème « A M. Félix Guillemardet sur sa maladie », qui parut en 1839 dans les *Recueillements poétiques*. Pas de doute ! C'était bien l'écriture élégante, fine, aérienne de Lamartine. Je comparai aussitôt ce manuscrit inédit avec le texte imprimé de l'édition originale, dont il différait sur certains points, sensiblement. Le reste de l'album, la partie la plus importante, est demeuré intact, sauf l'avant-dernière et la dernière page où j'ai relevé des vers inédits écrits au crayon, premier état plutôt que premier jet de trois strophes que le poète n'a que partiellement imprimées.

Il n'est pas sans intérêt de transcrire ici les variantes que propose le texte manuscrit, ne serait-ce que pour montrer, une fois de plus, les difficultés auxquelles se heurte le poète avant de trouver l'expression qui doit le satisfaire.

Notons en passant les particularités de l'orthographe. Strophe 2 :

1. Le tout (à part le recueil de 1777), sorti des presses de Chalopin, à Caen. C'est à Caen aussi que Boisard devait mourir, le 10 octobre 1833.
2. Voir G. Saillard, *Essai sur la Fable en France au dix-huitième siècle* (Toulouse, 1912), p. 87-92.
3. Moland, XLVIII, p. 96 (18 mai 1772).

« repandre » sans accent sur le *e* ; un *f* à « soufrir », « soufert » ; strophe 3 : « jettait » est écrit avec deux *t* ; dans la quatrième, « personalité » n'a qu'un *n* ; il n'y a pas de circonflexe sur le *u* dans « eut dit » ; pas d'accent grave sur les *a* dans « à moi ». Vétilles, sans doute !

Dès la strophe 4, en revanche, des différences de mots, d'expressions ; le poète a choisi entre deux tours possibles. Strophe 5 :

De son être souffrant l'impression profonde

remplace le vers biffé, illisible, du manuscrit. Il avait écrit (strophe 6) :

Comme Pygmalion froid devant sa statue

Il préféra justement dans le texte définitif :

Comme Pygmalion froid contemplant sa statue

8e strophe :

Puis, mon cœur insensible à ses propres misères
S'est élargi plus tard (qu'il a préféré à « enfin »).

La strophe commence par ce vers ample :

Et comme un grand linceul que la pitié déroule

(On lit : « déplie » dans le manuscrit.) Il avait essayé « déplie », en effet, qui devait rimer avec « amollie » : Il n'a retenu aucun des deux mots. Une seconde note, en marge de la 9e strophe, est l'expression, en prose, de la pensée qui s'est décantée et précisée dans les beaux vers de la 10e strophe :

Alors je ne me suis pas plus senti *(sic)* que la goutte d'eau... qui est noyée, mais qui sent en elle les convulsions de continents entiers.

La transposition poétique est, sans doute, d'une autre qualité :

Alors dans le grand tout mon âme répandue
A fondu faible goutte au sein des mers perdue
Que roule l'Océan insensible fardeau
Mais où l'impulsion sereine ou convulsive
Qui de l'abîme entier....

(Le début de ce 5e vers est raturé dans le manuscrit. Le poète a eu une hésitation ; il a corrigé.)

Ce procédé de transposition de la prose en vers se révèle à nouveau pour la strophe 11. Mais, ici, Lamartine a trouvé, dès le premier jet, le mouvement et le rythme qui soutiennent la strophe et l'élèvent :

Et j'ai compris par quel mystère
Tous les cris de la terre
Pouvaient se résumer dans une seule agonie
Et comment l'homme de la croix
... dans
Un seul cri assez d'amour pour
Embraser l'humanité.

Reprise, approfondie, la pensée trouve sa forme dans la strophe définitive :

Alors j'ai bien compris par quel divin mystère
Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre
Et comment d'une croix jusqu'à l'éternité
Du cri du Golgotha la tristesse infinie
Avait pu contenir assez d'agonie
Pour exprimer l'humanité !

Les strophes suivantes ne montrent que des variantes insignifiantes. Mais, en face de la strophe 16 (« pas un dogme immuable »), l'intervention du poète nous renseigne sur certains procédés de composition. Non ! Ce n'est pas l'inspiration qui d'abord l'emporte !

L'inspiration est guidée et comme canalisée par la raison qui propose au poète les thèmes à développer. En effet, Lamartine a écrit, en marge, les trois mots : L'amour, la pauvreté, les infirmités, dont les strophes suivantes sont le commentaire. Mais, d'abord, comme plus haut, l'esquisse en vers approximatifs :

Et la mort comme un coursier léger
Attendant à la porte les voluptés
En plus... pour leur faire dire
L'adieu suprême....

Ce qui est devenu

La mort coursier trompeur à qui l'espoir se fie
S'abattant au milieu de la plus belle vie
Sur le cavalier renversé.

La strophe 23 a été écrite après coup, car, dans le manuscrit, elle ne se trouve pas à sa place dans la suite régulière des strophes, mais, ajoutée, à part, sur la feuille de gauche. Et, dans le texte imprimé, le premier hémistiche du premier vers : *Supplicié du doute* a été remplacé par : *Oh ! les tiennes surtout* (les mains du malade). A gauche de cette strophe, un astérisque et, de la main du poète, cette indication : « Ici, la strophe sur son génie » (de Guillemardet). Elle n'a pas été écrite et ne figure pas dans le texte définitif.

Les retouches dans les dernières strophes sont intéressantes, parce qu'elles améliorent presque toutes les expressions primitivement choisies. Même chez Lamartine, l'image heureuse n'est pas toujours le produit d'une création spontanée, mais l'aboutissement d'une longue et mystérieuse gestation. S'adressant à son ami (strophe 25), il l'apostrophe ainsi : *Christ de la douleur !* L'image est belle ; il ne l'a pas retenue, cependant, et lui a préféré : *O fils de la douleur !* Mais, à la strophe 25, il a justement substitué au vers trop réaliste du manuscrit :

La sueur de tes nuits baigne mes membres morts :
L'angoisse de tes nuits glace mes membres morts.

Enfin, s'adressant à Dieu pour qu'Il atténue les douleurs de son ami, il écrit dans l'avant-dernière strophe :

Et j'élève mes deux mains vers la voûte
En lui criant... ton nom pour qu'il l'écoute

Il avait écrit :

.... pour le forcer d'entendre,

qui était plat.

Au bas de la page : 180 vers. En réalité, il y en a 162. Et, d'une main étrangère : « Vers inédits de Lamartine conservés religieusement par C. Gosselin et offerts à M^lle^ Marguerite ».

D'autres manuscrits, plus importants, nous avaient, depuis longtemps, donné la preuve qu'il faut renoncer à l'image conventionnelle d'un Lamartine composant sans se reprendre sous la dictée de la Muse. Inspiré, il ne s'interdisait pas de modifier un texte, dont le premier jet lui paraissait insuffisant. Mais ce manuscrit inédit montre à quel point, à l'époque des *Recueillements* (1839), l'élaboration en deux temps (esquisse, puis version définitive) avait tendance à devenir un procédé.

Il est certain que, de plus en plus absorbé par la politique, Lamartine a perdu quelque chose de la force créatrice jaillissante jusqu'à *La Chute d'un Ange.* Sa quasi-stérilité poétique, pendant dix ans,

semblerait le confirmer. La crise ne se résoudra qu'après 1848. Déçu par ceux qu'il avait sauvés, abandonné par le peuple, à qui il avait donné la République, il retrouva, au fond de son être déchiré, le frémissement d'une inspiration temporairement tarie. Et, ce sera l'*Ode au comte d'Orsay* et *La Vigne et la Maison !* Le grand poète n'était pas mort.

CHARLES FOURNET.

MICKIEWICZ DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE DE GEORGE SAND

En marge de la nouvelle édition de « Consuelo » et de « La Comtesse de Rudolstadt »

Dans la collection des « Classiques Garnier », MM. Léon Cellier et Léon Guichard, professeurs à la Faculté des Lettres de Grenoble, ont récemment donné une belle édition de *Consuelo* et de *La Comtesse de Rudolstadt.* Une introduction bien documentée dit l'essentiel sur cette œuvre de George Sand, sans doute l'une de ses meilleures créations romanesques. En particulier, trente pages de préface sur les romans en question, dues à la plume de MM. Cellier et Guichard, quinze pages de M. Guichard sur *Pauline Garcia et la musique dans Consuelo et La Comtesse de Rudolstadt* et plus de trente pages de M. Cellier sur *L'Occultisme dans Consuelo et La Comtesse de Rudolstadt* paraissent épuiser les principaux problèmes posés par cette œuvre.

Depuis longtemps, Pauline Garcia-Viardot et Pierre Leroux sont presque unanimement considérés comme les modèles de Consuelo et d'Albert de Rudolstadt, principaux personnages de ces deux romans. M. Cellier, après avoir judicieusement constaté qu' « elle [George Sand] s'inspire évidemment de Mickiewicz » (p. LX), s'est arrêté sans avoir fait le pas décisif dans cette voie. Et pourtant....

En essayant de démontrer que Mickiewicz a fourni plusieurs traits au personnage d'Albert de Rudolstadt, je suis obligé de renvoyer les lecteurs pour une plus ample documentation à ma thèse de doctorat d'Etat, soutenue à Lyon sur exemplaire dactylographié en 1957, ainsi qu'à mon étude *George Sand et Mickiewicz* [*Leur correspondance*] publiée dans la *Revue de Littérature comparée,* janvier-mars 1960, p. 108-120.

Pour soutenir qu'il y a du Mickiewicz dans le personnage complexe d'Albert de Rudolstadt, il faut mettre en lumière les analogies de leur comportement et apporter les preuves matérielles des relations du poète avec la romancière, relations qui ont permis à celle-ci de l'étudier de près. Il s'agit, en effet, de savoir si Mickiewicz a été, sinon un musicien, au moins un mélomane, un voyant, un « extatique », ayant le don de la parole et imbu des idées sociales et religieuses provenant de la Révolution Française, car ces traits essentiels caractérisent le personnage d'Albert de Rudolstadt.

Voici quelques arguments qui paraissent plaider en faveur de ma suggestion.

George Sand, qui avait fait la connaissance du poète entre le 24 octobre et le 5 novembre 1836, a été vite subjugué par sa forte individualité ; sans doute avait-elle eu dès ce moment le projet de mettre

à profit cette rencontre. Une lettre de Mme d'Agoult à Albert Grzymala, du 3 juin 1837, de Nohant, permet de le supposer : « Que faites-vous de Mickiewicz... vous devriez nous l'amener ou nous l'envoyer ; *il ferait faire à George des romans polonais* et elle lui serait de bon secours pour ses autres œuvres dramatiques s'il en a d'ébauchées [1]. » Des rencontres avec Mickiewicz, grâce aux nombreuses soirées musicales chez Chopin, eurent lieu depuis. De plus, l'*Essai sur le drame fantastique* (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1839) prouve que George Sand connaît son œuvre.

Les relations amicales entre la romancière et le poète se développent surtout pendant la période 1841-1843. George Sand assiste, à plusieurs reprises, aux cours de Mickiewicz au Collège de France (entre autres, une partie de la documentation de la romancière sur la Bohème semble provenir de deux leçons de Mickiewicz, celles du 5 janvier 1841 et du 15 janvier 1841 ; on a des témoignages sur sa présence aux cours en question). Une étude dans le *Journal intime* (1926) sur Mickiewicz « extatique » est le résultat visible d'un profond intérêt. M. Cellier est induit en erreur par la date (1839) que l'étude mentionnée porte dans le *Journal intime*. Cette improvisation bien connue eut lieu le 25 décembre 1840 pour la fête du poète (Adam) après son premier cours au Collège de France ; le texte de George Sand provient donc *sans aucun doute* du début de 1841, sinon de plus tard, comme le prouvent les allusions à ses cours (p. LVIII). Désormais la personnalité de Mickiewicz, qui attirait déjà la romancière depuis 1836, la fascine par la révélation de son pouvoir extatique.

George Sand écrit dans la *Revue Indépendante* du 10 avril et du 10 mai 1843, deux comptes rendus des cours de Mickiewicz et parle de lui dans son étude *Des ouvriers poètes* (*ibid.*, 25 mars 1843). Dans toutes les appréciations publiques sur Mickiewicz, de 1839 jusqu'en 1855, George Sand souligne les qualités de son caractère. Voici, par exemple, son dernier jugement, de 1855, dans l'*Histoire de ma Vie* : « J'ai nommé Mickiewicz, génie égal à celui de Byron, âme conduite aux *vertiges de l'extase* par l'enthousiasme de la patrie et *la sainteté des mœurs* » (t. IV, p. 460-461). Cette appréciation, destinée au public se trouve confirmée par une intéressante lettre de la romancière à Witwicki, ami de Chopin, autrefois aussi de Mickiewicz, mais brouillé depuis avec celui-ci à cause de son towianisme. Datée du 22 mars 1845 (c'est l'époque où Mickiewicz croit fermement au thaumaturge lithuanien), cette lettre nous est connue seulement par une traduction polonaise, conservée dans les papiers de Chopin. Voici un fragment retraduit en français :

> De Mickiewicz je ne peux rien vous dire, je ne l'ai pas vu, cette année il n'a pas de cours, je n'ai pas eu son livre [1re partie de ses cours au collège de France, l'*Église officielle*, publiée en février 1845]. Je le considère comme une grande âme, mais malade et je crois qu'il marche sur le chemin de la vérité. Toutefois je pense qu'il est sur la voie du salut comme vous et moi, parce que, malgré qu'il erre, il agit de bonne foi ; plein d'humilité, il aime Dieu. Aussi Dieu ne l'abandonnera-t-il pas, Dieu ne se met pas en colère et je ne crois pas qu'une âme si noble ne soulève pas le bord du voile dont elle s'est couverte l'année passée [2].

Cette étonnante manifestation de sentiment religieux s'explique par le fait que George Sand écrit à un fervent catholique, à la veille de son entrée dans l'ordre polonais des Résurrectionnistes.

1. Chantilly, Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, E. 912, fos 3-4.
2. Chopin, *Listy* (Lettres), éd. pol. de Sydow, 1950, t. II, p. 129.

De douze missives, que nous connaissons de George Sand à Mickiewicz, onze se rapportent à l'époque allant de 1841 à la moitié de 1843. Sur la recommandation du poète, George Sand se préoccupe, entre autres, d'obtenir un passeport pour Ferdinand Gutt, gendre de Towianski, un des towianistes les plus fanatiques ; elle essaie, par Bocage, de faire jouer le drame de Mickiewicz, *Les Confédérés de Bar* et, après l'échec de cette tentative, elle cherche à faire publier son manuscrit par la *Revue Indépendante ;* il disparaîtra dans la rédaction de cette revue. La romancière et le poète se rencontrent assez souvent aux soirées musicales, le plus souvent chez elle, mais aussi chez les Mickiewicz : la femme du poète, fille d'une célèbre pianiste polonaise, était bonne musicienne. Entre autres, du 13 novembre 1841, date (voir mon étude dans la *Revue de Littérature comparée*) un billet de George Sand adressé à M^me^ Mickiewicz. Il rappelle au poète et à sa femme qu'ils sont attendus à une soirée musicale, 12, rue Favart (chez les Viardot), le lendemain ; ainsi, la romancière avait plus d'une occasion de voir *ensemble* Pauline Viardot et Mickiewicz.

Après ces preuves matérielles de relations suivies, passons aux traits qui permettent de rapprocher Mickiewicz d'Albert de Rudolstadt.

Dans l'étude de George Sand sur la seconde vue de Mickiewicz (citée et commentée par M. Cellier), la romancière, après avoir constaté que le poète polonais est le seul grand extatique qu'elle connaisse, l'apparente à d'autres illustres visionnaires : Socrate, Jésus, Apollonius de Thyane, Dante et Jeanne d'Arc. Par une étonnante association d'idées, nous entendrons parler des mêmes personnages dans *La Comtesse de Rudolstadt* à l'occasion de l'initiation de Consuelo ; leurs statues ornent le temple des Invisibles. On trouve des coïncidences entre les expressions sur le don de la parole d'Albert-Trismégiste dans les montagnes de Bohême et les appréciations de George Sand sur Mickiewicz-orateur, professeur au Collège de France. Rapprochons aussi de ses jugements qui concernent Albert-orateur extatique, l'aveu de Mickiewicz au cours de son allocution dans le cercle des towianistes : « A moi-même Dieu accordait des grâces particulières, j'avais parfois des émotions extraordinaires, je m'élevais à l'état d'extase [1]. »

Un des états favoris d'Albert de Rudolstadt, soulignés par George Sand, est la faculté de s'isoler au milieu de son entourage ; voyons ce que la romancière écrit à ce propos sur Mickiewicz à son fils Ladislas, plusieurs années après la mort du poète. Elle l'a répété — si je ne me trompe pas — dans *Impressions et Souvenirs littéraires*. Voici le texte de Ladislas Mickiewicz, traduit en français :

> Elle racontait qu'une fois Chopin improvisait chez elle au piano. Mickiewicz et M^me^ Sand écoutaient avec intérêt. Soudain il y eut un feu de cheminée. M^me^ Sand courut chercher du secours, les pompiers arrivèrent, éteignirent facilement le feu ; et Chopin jouait toujours et Mickiewicz écoutait toujours. Quand Chopin eut cessé de jouer, ils s'aperçurent, lui et Mickiewicz, que le parquet était inondé. Ils demandèrent d'où cela provenait et alors seulement apprirent avec étonnement le début d'incendie. Tout le remue-ménage des sauveteurs avait échappé à leur attention [2].

Dans l'épilogue de *La Comtesse de Rudolstadt*, George Sand ramène l'action vers la patrie de Mickiewicz. Philon, un des Illuminés, qui

1. Mickiewicz, *Œuvres*, édition dite du Parlement, t. XI, p. 334.
2. Lad. Mickiewicz : *Zywot A. Mickiewicza* (La vie d'A. M.), Poznan, 1892, t. II, p. 342.

cherche Albert dans les montagnes de Bohême, décrit sa rencontre avec lui dans une lettre à son meilleur ami, Ignace Joseph Martinowicz, illuminé enthousiaste, professeur de physique à l'Université de Lemberg (Lwów), ville polonaise échue à l'Autriche lors du premier partage. Le roman se termine par l'évocation du professeur Martinowicz qui « eut la tête tranchée à Buda, en 1795, avec plusieurs seigneurs hongrois ses complices, dans la conspiration pour la liberté, la fraternité et l'égalité ». On pourrait voir dans la ressemblance des noms Martinowicz-Mickiewicz (et surtout dans le dénouement du roman par la mention d'un complot), une allusion à la campagne du Collège de France ; la suspension provisoire du cours de Mickiewicz, en février 1844, permettait de supposer le danger imminent.

Une variante du texte de *Consuelo* dans la *Revue Indépendante*, relevée par MM. Cellier et Guichard (t. I, p. 396), à propos des papiers de la famille de Rudolstadt « détruits par les Jésuites à l'époque de la Réforme », est assez symptomatique. Le rôle néfaste d'un Jésuite-vandale avait été dénoncé par B. Janski et aussi par Mickiewicz dans le cours du Collège de France auquel George Sand avait assisté. Ce détail retrouve sa signification, replacé dans son « contexte historique », c'est-à-dire la longue campagne contre les Jésuites menée depuis la Restauration jusqu'à la Révolution de 1848 ; l'action de Michelet, de Quinet (et de Mickiewicz) sera le dernier épisode de la fameuse « croisade » pour la liberté de conscience et la liberté d'enseignement.

Même la difficile situation de Mickiewicz, considéré au temps de sa ferveur towianiste comme un dément, au milieu de sa nombreuse famille dans la gêne, se trouve dans l'épilogue de *La Comtesse de Rudolstadt*. Il est évident que pour des raisons de convenance, George Sand ne pouvait pousser plus loin l'identification d'Albert avec son modèle. Ayant exprimé sa méfiance envers Towianski, seul représentant d'une déviation doctrinale dans le catholicisme polonais très orthodoxe, la romancière a préféré placer l'intrigue de son roman tantôt en Bohême, tantôt en Europe Centrale. Une documentation sur les sectes tchèques du Moyen Age et surtout leurs analogies (trop « sollicitées ») avec l'idéologie de Pierre Leroux lui facilitait une telle opération.

Recourons au témoignage d'un Polonais, Alexandre Biergiel, compagnon de Mickiewicz dans le towianisme et son intime ami durant ces années-là. Cet homme d'une rare probité a raconté à Ladislas Mickiewicz l'incident suivant qui jette de la lumière sur l'indignation du poète, que la romancière exploitait à des fins littéraires, quand il tâchait de la convertir au towianisme :

> Il a cessé d'aller chez M^me^ Sand, car cet auteur utilisait les explications spirituelles qu'il lui avait données comme matière de ses futurs romans. Quand une fois, au cours de la conversation, au moment de la plus forte tension d'esprit, Mickiewicz, à son grand étonnement, se tut, elle lui demanda pourquoi il avait cessé de parler. « Il m'est venu à l'idée qu'en m'écoutant, vous composiez dans votre tête un roman. » « Et même si c'était vrai », lui répondit M^me^ Sand.... [1].

Un fait semble confirmer ce témoignage qui date d'il y a au moins soixante-dix ans ; vers le milieu de 1843, à l'époque où le cycle de *Consuelo* touchait à sa fin, Mickiewicz a, en effet, cessé de fréquenter George Sand, malgré plusieurs occasions qui s'offraient de la revoir.

Les traits communs entre le plaidoyer enflammé pour la Répu-

1. *Ibid.*, t. III, p. 167.

blique qu'est *La Comtesse de Rudolstadt* et l'enseignement de Mickiewicz préparant au Collège de France avec ses amis Michelet et Quinet l'avènement de la Révolution de Février, nous échappent aujourd'hui. Il était plus facile aux contemporains de les apercevoir. Je cite comme exemple un jugement assez inattendu qu'on trouve dans la *Gazette des Tribunaux* du 23 mars 1844 et qui, si j'ose m'exprimer ainsi, met dans le même sac le messianisme et le socialisme « à la Leroux » :

> Le poète polonais Adam Mickiewicz, le Byron du Nord, ne proclame-t-il pas tous les jours cette croyance du haut de sa chaire du Collège de France et une femme célèbre, George Sand, dans son dernier ouvrage *La Comtesse de Rudolstadt*, ne manifeste-t-elle pas des opinions religieuses et philosophiques qu'on pourrait croire empreintes de folie [1] ?

A la lumière de ces quelques citations et rapprochements — et l'on pourrait en apporter d'autres —, il nous semble que Mickiewicz a servi de modèle pour Albert de Rudolstadt. Pierre Leroux a offert le canevas doctrinal et idéologique du cycle de *Consuelo* (*Jean Zyska* et *Procope* y compris), le poète polonais, rencontré souvent au cours de la composition de l'œuvre, a permis à la romancière d'esquisser d'après nature un voyant et un « extatique ». Ainsi, le professeur républicain du Collège de France et le prophète towianiste souffrant à cause de ses opinions, ces deux aspects de Mickiewicz, transposés sur le sol de Bohême, semblent se mêler dans l'attachant personnage d'Albert de Rudolstadt.

ZYGMUNT MARKIEWICZ.

P. S. — Je profite de l'occasion pour signaler une étude documentée de M. A. Tibal : « Quelques sources de George Sand sur la Bohême » dans les *Mélanges Tille*, Prague, 1927, p. 212-221, avec des précisions sur l'influence de Liszt et sur l'article de Bogdan Janski dans l'*Encyclopédie Nouvelle*, première source d'information pour la romancière. Je relève aussi trois petites erreurs : l'ami de Chopin s'appelait Matuszynski et non Mathuzinski (p. LV) ; le prénom du rédacteur de la *Revue Indépendante*, qui d'après Mme Karénine « s'entendait mieux en affaires », était Louis et non Ernest Pernet (t. I, p. 4) ; il s'agit évidemment de *Vision d'Hébal* et non Hibal (t. III, p. 570, note).

LETTRES INÉDITES DE GEORGE SAND A DUQUESNEL

Vers la fin de sa vie, on peut noter chez George Sand l'éclosion d'une grande activité théâtrale [2]. Elle fait des démarches auprès de divers théâtres et, seule ou aidée par son fils Maurice, Alexandre Dumas fils et Paul Meurice, tire de ses romans un nombre considérable de scénarios. Les raisons de cette activité peuvent être diverses. D'une part, on doit, en ce qui concerne George Sand, compter avec un penchant certain pour le théâtre comme moyen d'expression littéraire. A cet égard, il suffit de penser aux innombrables spectacles (presque journaliers) qui se déroulaient sur la petite scène du théâtre de Nohant, ainsi qu'aux marionnettes dont George Sand fut, avec son fils, l'animatrice. Mais peut-être faudrait-il également tenir compte d'autres raisons pour expliquer ses nombreuses tentatives en

1. A. Jacoby (Erdan), *La Liberté d'enseignement*, Paris, 1844, p. 151 (en note).
2. En réalité, la carrière d'auteur dramatique de George Sand remonte à 1849, avec *Cosima* et *Le Roi attend*. Le nombre de pièces qu'elle a fait jouer entre 1849 et 1870 est de 23, les reprises mises à part.

matière dramatique. Son budget pendant ces années n'était pas dans un état très brillant. Ce serait en partie pour des raisons matérielles que George Sand se mit à écrire des pièces de théâtre, dont une partie sera tirée de ses œuvres romanesques.

Comme il ressortira des lettres qu'on va lire, c'est particulièrement vis-à-vis de Duquesnel que George Sand déploie ses plus grandes insistances [1]. Ce fut précisément ce Duquesnel qui administra le théâtre de l'Odéon pendant les dix dernières années de la vie de George Sand. Toutefois, Duquesnel ne fut pas seul dans cet emploi. Il s'associa, en 1865, avec de Chilly dont il est également question à maintes reprises dans ces lettres. Duquesnel avait à l'origine comme spécialité les questions relatives à l'administration ; toutefois, sous l'influence de Chilly, spécialiste de la mise en scène, Duquesnel prit une autre orientation, si bien qu'on lui a même reproché de trop se consacrer à la décoration et aux effets extérieurs.

Pour l'Odéon, les années de Duquesnel furent sinon heureuses, du moins fort actives : le théâtre retrouva un public sur lequel compter et un nombre considérable d'acteurs et d'actrices a marqué son règne.

Dans ces lettres adressées à Duquesnel, comme dans d'autres aussi, George Sand a l'habitude assez fâcheuse de ne pas mettre la date. Si bien que l'éditeur de sa correspondance se trouve plus d'une fois en face de problèmes de chronologie insolubles. Des critères d'ordre intérieur, peuvent offrir quelques indications, mais qui sont forcément peu précises. En outre, les agendas de George Sand donnent, de temps à autre, des renseignements précieux [2].

Pour ce qui est de l'orthographe, nous l'avons normalisée[3].

I

Dans la première lettre datée, destinée à Duquesnel, il est question de M. Harmand. Ce puissant directeur de théâtres, dont George Sand avait tant désiré faire la connaissance, l'avait reçue en 1864 déjà, lors de son plus grand succès dramatique, *Le Marquis de Villemer*. Cela ressort clairement d'une lettre adressée à son fils Maurice (le 18 février 1864) : « J'ai reçu le canevas de *Waldo*, j'attends M. Harmand dimanche. » Le 28 février, elle annonce que c'est chose faite : « J'ai vu enfin M. Harmand à l'Odéon. Il m'a dit qu'il viendrait me voir après la pièce. » Ce ne sont pourtant pas ses affaires seulement qui l'appellent à Paris ; elle y va également pour voir *La Conjuration d'Amboise*, pièce du poète Bouilhet. Elle fixe même la date de son départ d'après la date de la première de cette pièce, qu'on jouera à l'Odéon.

1. D'autres correspondances également très importantes sont celles que George Sand entretenait avec La Rounat, Lemoine-Montigny, Vaëz et Bocage.

2. Nous tenons à remercier Madame Cordroc'h qui a très gracieusement dépouillé pour notre compte certains agendas de George Sand, ce qui nous a permis de dater avec certitude quelques-unes de ces lettres.

3. Toutefois, nous rendons compte ci-dessous, des particularités de George Sand en ces matières : â est noté *-ems* dans *tems ; -ens* dans *complimens*. L'accent circonflexe n'est pas mis : *tot, aussitot, bientot, parut* (subj.), *connait*. George Sand a une manière à elle d'écrire trois noms propres : *Harmant* pour *Harmand*, *Bouillet* pour *Bouilhet* et *Sylvestre* pour *Silvestre*. (Elle a écrit un roman : *Monsieur Sylvestre*.) En outre, signalons que George Sand abrège *Monsieur* en *Mr*. Nous écrirons partout *M*.

Cher Monsieur,

Quoique vous en disiez, j'écris à M. Harmand. Je ne lui parle pas de l'Odéon, mais il est bien impossible qu'il ne devine pas tout de suite et je ne crois pas qu'il soit capable de spéculer avec moi sur la circonstance. Je l'ai trouvé si loyal dans nos relations que je compte sur lui. Je ne peux pas aller à Paris avant huit jours et je ne vois pas qu'une entrevue avec lui dut avoir un autre résultat qu'un échange de lettres amicales.

Donc, à bientôt. Gardez-moi un petit coin pour la pièce de Bouilhet. Dans la loge des auteurs si vous pouvez. Il m'admettra et j'y serai plus utile qu'ailleurs.

Tous mes compliments affectueux, ainsi qu'à M. de Chilly

G. Sand
18. 8bre 66.

II

Dans la deuxième lettre, il est toujours question de M. Harmand. La réponse qu'il lui avait adressée lui laissait le choix entre l'Odéon et lui. A son sujet, elle ne s'était pas fait d'illusions : son attitude s'était avérée juste. Seulement, M. Harmand met des conditions qu'elle ne comprend pas. Du reste, elle se fie à M. Duquesnel et à son ami M. de Chilly. Comme la pièce de Bouilhet n'est donnée que le 29, elle sera à Paris le 28 seulement. A cette époque, George Sand loge, d'ailleurs très irrégulièrement, à Palaiseau, dans une « maisonnette toute petite », comme elle s'exprime dans une lettre à son fils (le 9 février 1864). C'est là qu'elle s'installa, de juin 1864 à août 1865, avec Manceau, son factotum de longue date, après la brouille survenue entre lui et Maurice. Comme nous l'apprend une lettre à Flaubert, c'est là qu'elle attend, à cette même occasion, la réponse de Flaubert à qui elle avait donné rendez-vous chez Magny.

Cher Monsieur,

J'ai reçu la réponse de M. Harmand. Elle est telle que je l'attendais. Il me laisse libre d'aller à l'Odéon ou de revenir à lui. Il demande seulement qu'il n'y ait pas, *sous forme de réclame pour ma pièce, des choses blessantes pour lui ou préjudiciables au vaudeville.* Je vous rapporte textuellement ses craintes sans les bien comprendre, et, comme je n'ai qu'à me louer de lui, je me fie à M. de Chilly et à vous pour agir en sorte qu'il n'ait pas à se repentir de sa condescendance envers moi.

J'apprends que la *Conjuration* ne sera jouée que le 29. Je ne serai donc à Paris que le 28. Je compte toujours sur un petit coin, non sur une loge. Je serai seule, ne voulant pas avertir mes amis de mon arrivée avant le soir.

Nous parlerons de nos projets le plus tôt possible après cette solennité, car je repars presque aussitôt pour quelques jours à Palaiseau.

Tout à vous, cher Monsieur

G. Sand

Nohant 24 8bre 66

III

La lettre suivante n'est pas datée. De toute façon, il faudrait la situer à l'époque où George Sand avait affaire avec Paul Meurice. Or, cet auteur dramatique l'a aidée par deux fois à adapter ses romans à la scène. La première collaboration concerne *Les beaux Messieurs de Bois-Doré* dont l'allure et l'excellent dialogue ont d'ailleurs été vantés [1]. Comme cette pièce est de 1862 et que Duquesnel

1. Royer, *Histoire du Théâtre contemporain*, Paris, 1878, I, p. 286.

s'associe avec de Chilly vers 1865 seulement, notre lettre ne peut évidemment pas dater de cette époque. C'est en 1868 que Paul Meurice adapte à nouveau une œuvre de George Sand à la scène. Il s'agit alors de *Cadio*, étude sur un esprit de la Révolution. L'idée de cette pièce était depuis longtemps dans la tête de George Sand, en 1860 déjà. Elle portait alors le titre de *Pied sanglant*. En 1866, elle écrit à son fils : « Il faut faire ce *Pied sanglant ;* il faut le faire ensemble, d'entrain et vite (le 10 août). » A Maurice de s'occuper du cadre, de fournir les événements et les autres données nécessaires. Elle-même prendra son bien où elle le trouvera et surtout « laisse-moi rêver et créer *Cadio* ». Or, nous savons qu'elle a dû renoncer à sa tentative ; le sujet débordait le cadre d'une pièce, demandait trop d'analyse psychologique. Elle s'est contentée de le publier sous forme de roman dialogué, mais avec la liste des personnages et la division en actes.

Entre le 1er septembre et le 15 novembre 1867, son œuvre figure dans la *Revue des Deux Mondes*. L'année suivante, Paul Meurice l'adapte [1] et *Cadio* est joué à la Porte Saint-Martin en 1868.

D'après l'agenda [2] de George Sand, la date de cette lettre peut être fixée au 5 janvier 1867. Le samedi 5, elle note : « Duquesnel vient me conter des blagues, je crois » (fol. 3) et le lundi 7 : « Visite de Chilly et Duquesnel, ils insistent et me remontent un peu, mais en y réfléchissant je crois bien qu'ils me bernent et j'ai envie de ne pas accepter leurs offres. »

De ces deux dates, c'est la première qu'on doit retenir. Dans notre lettre, George Sand écrit : « Je pars toujours mardi matin. » En effet, dans une lettre datée du 4 janvier et adressée à Dumas fils, elle écrit : « Je suis bien sûre à présent de pouvoir partir le 8 si ce jour-là vous convient. » La réponse de Dumas fils arrive le 6. L'agenda de George Sand (fol. 3) nous apprend : « Alexandre ne peut partir que le 10. » En d'autres termes, le 5 janvier, elle peut encore écrire qu'elle va partir le mardi (8).

Cher Monsieur,

Après vous avoir quitté, il m'est venu une idée que j'aurais dû avoir plus tôt. C'est que vous n'aviez pas eu confiance dans mon commencement et que vous aviez donné mon tour à Meurice. Si c'est ainsi, pourquoi ne me l'avoir pas dit tout de suite ? Il est si invraisemblable que vous ayez *oublié* de faire mention de vos engagements avec lui, quand vous m'avez dit le *quand vous voudrez* par deux et trois fois — que je pense, à présent, avoir été bien simple de ne pas comprendre. Dites-moi donc toute la vérité et ne me faites pas fatiguer pour rien un sujet déjà trop connu de quiconque voudra s'en emparer. Je pars toujours mardi matin. Ecrivez-moi un mot ici ou à Nohant et surtout dites les choses comme elles sont. Tant qu'on ne prendra pas cette méthode au théâtre et ailleurs, tout ira à la diable.

Tout à vous
et mes compliments à M. de Chilly
G. Sand

Samedi soir. [5 janvier 1867]

1. Pour ce qui est du rôle actif joué par George Sand dans cette adaptation, voir l'article de Mme Cordroc'h, « Autour de Cadio » (*Revue des Sciences humaines*, 1959, p. 399-409).
2. N. a. fr. 24829.

IV

La lettre suivante ne peut avoir été écrite après 1870. Elle contient, en effet, un terminus *ad quem :* George Sand parle de Camille Doucet. Ce dernier fut chef de la Division des théâtres au Ministère d'Etat de 1853 à 1863, puis directeur de l'Administration des théâtres de 1863 à 1870.

L'agenda pour 1868 permet de préciser la date de cette lettre. Le mardi 6 octobre, George Sand écrit : « Conversation avec V. Séjour ». Le même jour, elle mande à Lina : « Je suis toute la journée, toute la soirée en quête d'un remplaçant pour Roger qui est impossible [...] Il nous faudrait un autre St-Gildas, on demande Deshay[e]s qui n'est pas fameux. Je voudrais Laferrière qui est toujours superbe. »

Notre lettre, datée du mercredi par George Sand, est donc du lendemain, 7 octobre 1868.

Mon cher ami,

J'ai vu M. Victor Séjour qui très fraternellement m'autorise à persister dans ma demande à M. de Chilly et à vous. Il a, comme moi, la certitude que M. Camille Doucet ne vous saura pas mauvais gré de me l'accorder, puisqu'il a des lettres de M. Doucet qui l'autorisaient à vous demander ce même acteur. Venez me voir un instant aujourd'hui pour que nous puissions nous entendre.

Tout à vous
G. Sand

Mercredi. [7 octobre 1868]

V

Comme il y a dans la lettre suivante un renvoi à une pièce de George Sand, nous avons là un moyen de la dater — ne fût-ce qu'approximativement. C'est qu'il y est question du « rôle de Jeanne ». Cette pièce, dont elle a d'ailleurs peur d'égarer le manuscrit, s'intitule « L'Autre ». On trouve, en effet, que dans le dernier tableau du dernier acte, le rôle de Jeanne a été mis en valeur. Le renvoi à cette pièce permet donc de situer la lettre avant le 25 février 1870, date à laquelle eut lieu sa première représentation au théâtre de l'Odéon. Dans sa correspondance avec Maurice, George Sand a fourni vers cette époque, de nombreux renseignements et des détails sur les répétitions et les préparatifs de la pièce, qui sera reçue avec un succès tel qu'on l'a appelée « un second Villemer ».

L'agenda de George Sand [1] permet de dater cette lettre avec précision : 13 septembre 1869. En effet, ce jour-là, elle écrit : « Je reçois mon manuscrit égaré et je mets un bequet. »

J'ai le manuscrit. Venez donc le prendre demain. J'ai tellement peur qu'il ne s'égare encore que je ne vous l'envoie pas. J'y ai mis un béquet au dernier acte, pour que le rôle de Jeanne ne parût pas s'effacer et quitter l'action. Je crois qu'à présent il n'est plus second rôle.

A vous de cœur
G. Sand

Lundi. [13 septembre 1869]

1. N. a. fr. 24831, fol. 65 v°.

VI

Dans la lettre suivante, George Sand fait le bilan d'une de ses pièces, l'*Autre*. Elle y cherche les causes pour lesquelles le succès du début n'a cessé de diminuer. Dans l'ensemble, elle attribue à la politique le manque d'intérêt des spectateurs. Mais elle trouve également d'autres raisons : une pièce de théâtre, *L'Affranchi*, par Latour Saint-Ybars, avait retardé considérablement la représentation de sa pièce. En effet, vers la fin de l'année 1869, George Sand, surprise par la demande de Duquesnel et de Chilly, avait consenti qu'on jouât cette pièce, *L'Affranchi*, entre *Le Bâtard* qui tenait l'affiche et *L'Autre* qui allait venir. Maintenant, elle a eu le temps de s'en repentir. Toutefois, les raisons de cet insuccès ne sont pas seulement d'ordre extérieur ; elle soumet aussi sa propre pièce à une critique serrée. Ce qui tout particulièrement a dû ennuyer le public, est, d'après elle-même, le prologue. La pièce, *L'Autre*, contient effectivement un prologue de six scènes. D'après ses propres dires, ce prologue lui parut « sombre et froid » jusqu'à l'apparition de l'acteur Berton. C'est lui qui créa le rôle de Maxwell et il n'entre en scène qu'à la scène V, c'est-à-dire tout à la fin du Prologue. Par ailleurs, la pièce fut mal jouée et ne porta que sur le public des premières loges. Toutefois, George Sand ne se laisse pas abattre. Elle constate que cette pièce n'a pas été « une mauvaise affaire et que l'honneur du théâtre et celui de l'auteur n'ont pas baissé dans cette tentative. » Elle a un remède à sa disposition : c'est de faire « une autre pièce sans prologue ».

Il est question, dans cette lettre, d'un certain nombre d'acteurs. Berton père avec qui d'ailleurs George Sand correspondait, et Berton fils jouèrent dans cette pièce. Berton père était de ceux qu'on vit déjà paraître à l'Odéon pendant la période de la Rounat entre 1856-1857. Raynard créa dans *L'Autre* le rôle de Césaire Castel. Sarah est évidemment Sarah Bernardt qui, avant sa montée spectaculaire, avait été engagée à l'Odéon par Duquesnel.

George Sand, datant cette lettre du 11 août 1870, a dû commettre une erreur. C'est, qu'en effet, le 11 août 1870, la guerre est déclarée et il ne pourrait être question pour Lina d'aller à Paris. Par contre, un carnet [1] de George Sand, daté du 11 mai 1870, fournit un renseignement précieux. On y lit : [lettres à] Duquesnel, Sarah. Dans notre lettre, adressée à Duquesnel, George écrit notamment : « Je vous envoie ma lettre pour Sarah. »

Par conséquent, il faut rectifier 11 août 1870 par 11 mai 1870, ce que nous avons fait.

Je tiens à vous dire, cher Monsieur, que personne du théâtre ne m'a dit que vous négligiez les *moyens* ou se plaignait de n'avoir pas de billets d'artistes, mais c'est tout et vous m'aviez prévenu que vous regardiez ces billets comme un danger. Seulement il y a eu durant votre absence et celle de M. de Chilly, pour cause de maladie, m'a-t-on dit, un peu de désordre que j'ai su par le dehors. Tels de mes amis qui eussent bien et beaucoup placé de billets, n'en ont eu que fort peu, et cela après que vous m'aviez écrit d'en faire prendre beaucoup. Ce qui est fait est fait. Ces maladresses, réelles ou non, ne sont pas la cause principale à laquelle j'attribue la trop prompte diminution de nos recettes. Je crois que la politique a été une plus grande préoccupation que le théâtre, cela devait être. Nous ne pouvions le prévoir,

1. N. a. fr. 13662, fol. 25 v°.

mais nous avons été *malchanceux* de la perte de temps, le mois de répétition de *L'Affranchi* qui eût été un bon mois de plus pour nous. Le seul remède est de faire, en effet, une autre pièce *sans prologue.* Le prologue a nui. Jusqu'à l'entrée de Berton, il m'a paru sombre et froid. On parlait trop bas, le public ne comprenait pas, les petites places ne savent pas faire un effort pour passer d'une époque à une autre époque et d'un pays à un autre pays. Et puis la pièce a beaucoup de délicatesses d'intention qu'un public de 1re représentation, ou de 1res loges saisit aisément, mais qui ne portent pas sur une autre série de spectateurs. Je m'en console en me disant que nous avons fait de notre mieux pour l'art dans un temps où les préoccupations sont un peu réalistes et forcément brutales, que le succès, sans être une belle affaire, n'est pas une mauvaise affaire, et que l'honneur du théâtre et celui de l'auteur n'ont pas baissé dans cette tentative.

Je vous envoie ma lettre pour Sarah. Quant à l'argent, vous le remettrez à ma belle-fille qui va à Paris dans deux ou trois jours et qui en aura besoin pour nos emplettes. Je compte que vous direz à Constant de la bien placer, si vous n'êtes pas là. Elle se fait une grande fête de voir *jouer* les Berton, Sarah et Raynard. Maurice va bien mais pas encore assez remis pour l'accompagner et moi je ne le quitterai que dans une dizaine de jours quand sa femme sera revenue.

Toutes mes amitiés à Chilly
et à vous de cœur
G. Sand

Nohant 11 [mai 1870]

VII

La belle-fille de George Sand, qui d'après la lettre qui suit est censée faire sa commission à Paris, est Lina, la femme de Maurice et « la vraie fille » de George Sand. Elle s'était rendue à Paris quelques jours plus tôt, comme l'apprend une lettre de George Sand à Flaubert (le 20 mai 1870).

Pour ce qui est de ces portraits, le passage suivant d'une lettre inédite [1] fournit des précisions : « Dimanche soir [29 mai]. Ma chérie, Duquesnel t'enverra deux portraits d'artistes, aquarelles non encadrées, que je lui ai dit de faire faire et que je ferai encadrer quand j'irai à Paris... »

Mon cher Duquesnel,

Remettez pour les portraits 250 f s'ils sont mal, 300, s'ils sont bien. Vous dites qu'il y en a un bon et un médiocre. Soyez juge vous-même en dernier ressort de la valeur de ces objets que je ne puis juger que par vos yeux. Envoyez-les sans encadrement, mais bien enveloppés rue Gay Lussac 5 (avertir ma belle-fille pour qu'elle sache ce que c'est et ne l'égare pas dans ses paquets)[2]. C'est dans mon logement de Paris que je compte les mettre et je les ferai encadrer. Retenez cette petite somme sur l'argent que vous avez à remettre à ma belle-fille.

Vous ne m'avez pas répondu pour Mme Bondois. Je pense que c'est Chilly qui hésite et je lui écris. Je lui dis que puisqu'il veut ne pas réengager Mlle Nancy, il aura de l'économie à donner son emploi à Mme Bondois et que l'engager tout de suite sera un bien petit sacrifice avec compensation certaine.

Aidez-moi.

A vous de cœur
G. Sand

31 mai 70.

1. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, Fonds Sand, G. 2432. Nous tenons à remercier l'éminent sandiste, M. Georges Lubin, qui a bien voulu lire cette édition. Il nous a fort aimablement communiqué des renseignements de grande valeur provenant parfois de documents inédits. Grâce à son intervention, nous avons pu dater quelques lettres avec certitude.

2. Cette phrase est écrite dans la marge.

VIII

Quand George Sand se rend à Paris, elle a généralement à cœur de cacher son arrivée pour ne pas avoir « trop d'oisifs et d'indifférents à mes trousses » (lettre à Charles Edmond, le 2 mai 1872). Toutefois, elle fait une exception pour Duquesnel. Même, elle charge à cette occasion Charles Edmond de prévenir Duquesnel de son arrivée. Quand, dans cette lettre, George Sand parle du « travail que j'avais à vous offrir », il s'agit de la pièce *Mademoiselle La Quintinie* que George Sand essayait de monter à l'Odéon. Cette lettre date de l'époque où George Sand caresse encore l'espoir de voir sa pièce sur la scène de ce théâtre. Elle ne se doutait pas encore que Jules Simon, le ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, intriguait pour empêcher que sa pièce anticléricale ne vît le jour.

Mon cher Duquesnel,

J'ai fini depuis plusieurs jours déjà le travail que j'avais à vous offrir. Mais en finissant, je suis tombée de fatigue parce que j'avais eu tout en travaillant à soigner ma petite fille très secouée par la coqueluche. Enfin tout va mieux à présent et j'espère être à Paris au plus tard du 25 au 30 courant. Nous pourrons donc trancher la question qui me concerne, avant la fermeture de l'Odéon. Dites-moi pourtant encore si vous pourrez me donner, de Chilly et vous, dans ces derniers jours du mois quelques heures d'attention et si vous n'avez pas pris d'autre engagement, car je n'irais pas à Paris maintenant si ce n'était pas pour un projet sérieux.

Tout à vous
G. Sand

Nohant 18 mai 72

IX

Armand Silvestre était au nombre des jeunes écrivains sur lesquels George Sand étendait sa protection. En effet, elle préfaça en 1866 son premier recueil de poèmes. Dans cette courte recommandation adressée à Duquesnel, George Sand fait allusion à ses qualités de poète déjà reconnues, Comme Armand Silvestre, d'après la missive de George Sand, paraît vouloir tenter sa fortune sur la scène, nous pouvons avec vraisemblance placer la lettre avant 1873, date à laquelle sa première pièce fut jouée.

Une lettre [1] à Charles-Edmond datée du 20 février 1873 permet une précision : George Sand y fait instamment allusion à A. Silvestre : « un charmant ami à nous, qui doit, m'a-t-il dit, lire prochainement une pièce en vers à Duquesnel ». En outre, le carnet n.a.f. 13662 enregistre « Duquesnel » et « Silvestre ».

Mon cher Duquesnel,

Je vous demande toute votre bienveillante attention pour la pièce que doit vous lire mon ami Armand Silvestre, auteur de poésies très remarquables et intéressant à tous les points de vue. L'aide et l'encouragement que vous lui donnerez seront un titre de plus à mon amitié pour vous.

A vous de cœur
G. Sand

1. Cette lettre se trouve en copie à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, Carton G. 5921 (2).

X

La pièce dont parle George Sand dans la lettre suivante, est d'Alexandre Dumas fils et s'intitule : *La Jeunesse de Louis XIV*. Elle fut reprise à l'Odéon le 14 mars 1874. Quelques jours après la représentation elle fait part à ses enfants de ses impressions dans une lettre inédite [1] du 31 mai :

« Dimanche soir [...]. La jeunesse de Louis XIV est merveilleusement montée, une meute vraiment royale, des décors splendides. Cette chasse avec les trompes qui jouent merveilleusement est une des belles choses que j'ai vues. Dieu ! que ça amuserait nos petites filles. »

Cher ami,

Quel jour fermez-vous ? Je voudrais voir Louis XIV et je partirai tout de suite s'il le faut. Répondez-moi par une simple date *par télégramme*. Ne dites à *personne* que je vais à Paris, pour que je ne sois pas débordée d'avance. Je vous porte la pièce, nous la lirons *seuls*. Je ne veux qu'une première impression, à la fois. Personne ne la connaît, elle est censée non finie.

A vous de cœur
G. Sand

Nohant mardi
26 mai [1874].

Östen Södergård.

1. B. H. V. P., fonds Sand, G. 2515.

CONTROVERSES

SUR RACINE : CRITIQUE D'UNE CRITIQUE

*Nous donnons ici, telle qu'elle nous est parvenue, la seconde réponse que M. René Jasinski avait annoncée dans sa première (*R. H. L. F., *janvier-mars 1961, p. 94). Rappelons, pour fixer les idées, que le numéro contenant notre article* Un nouveau Racine *avait paru le 26 décembre 1960. C'est quatre mois après, le 26 avril 1961, que M. Jasinski nous a envoyé les pages que l'on va lire. Nous les avons reçues le 29, dix jours exactement après l'envoi du présent numéro à la composition.*

Nous croyons devoir avertir que l'insertion d'une seconde réponse de cette dimension, et son impression dans le corps du texte courant, sont dues à des circonstances toutes particulières. La Direction de la Revue n'y voit pas un précédent qui l'engage pour l'avenir. — J. P.

Je dois avertir préalablement le lecteur. Non seulement les dispositions prises par M. P. ne me permettent de publier cette réponse qu'après un délai de neuf mois, mais je me vois contraint *in extremis* à l'amputer des deux tiers : tel est le libéralisme qui règne aujourd'hui dans cette Revue. Le résultat est qu'à trente pages, qui appelleraient une série de discussions serrées, je ne puis opposer que des résumés et des raccourcis. J'indiquerai néanmoins les principaux sens où la justice, et un souci peut-être mieux entendu des véritables intérêts de l'histoire littéraire, m'eussent permis de pousser les argumentations plus avant.

M. P. engage le débat de façon déconcertante et pour une large part élusive. Il le déclare lui-même. Entendant présenter un « sérieux examen » de mon ouvrage, il procède « non toujours — dût l'auteur s'en prévaloir — par voie de discussion », mais le plus souvent par simple analyse. Je ne songe pas à me prévaloir de quoi que ce soit. Le lecteur pensera bien que si M. P. disposait d'arguments décisifs, il ne manquerait pas de les utiliser ; que si, contrairement à ses habitudes, il préfère une méthode plus indirecte, c'est qu'il ne tient

1. Cf. Jean Pommier, *Un nouveau Racine, R. H. L.*, oct.-déc. 1960, p. 500-530.

pas à opposer trop nettement le pour et le contre : manière qui permet de toucher à tout et de ne s'engager à fond en rien.

Il donne cette analyse pour objective. « Cet ouvrage est d'une telle nature qu'il suffira souvent d'en mettre le texte en lumière, pour que les lecteurs d'une Revue comme celle-ci sachent à quoi s'en tenir, dans un sens ou dans l'autre. » Soit. A condition que l'analyse reste fidèle. Or elle est constamment infidèle. Je ne peux dénombrer ici tous les procédés déformants. En voici quelques-uns.

Le plus simple, hélas ! bien connu, consiste à dénaturer et tronquer les citations. Je sais bien que mon ouvrage est long, et qu'on ne saurait toujours citer *in extenso*. Raison de plus pour choisir et réduire en respectant l'esprit. Tel n'est pas le cas. M. P. m'accuse de prendre « fort au sérieux » la responsabilité de Racine dans la mort de Montfleury, frappé d'apoplexie en jouant les fureurs d'Oreste (p. 505). Qu'on se réfère au passage incriminé (II, p. 96) : je ne fais que rapporter les insinuations calomnieuses de Robinet.

De même, cette fois en mon nom, lorsque je crois pouvoir discerner à propos de Perrin Dandin quelques allusions à Corneille. Découpant la phrase, M. P. ajoute : « ... croit-on que nous n'emportions pas de là une impression de malaise ? » (p. 519). Je le crois bien, si c'est là ce qu'on retient de mon texte. Mais pour en saisir correctement le sens, il sied de rétablir les lignes précédentes : « Non, bien sûr, que Corneille s'incarne en Perrin Dandin, conjecture absurde. *Les Plaideurs* ne procèdent jamais par identifications suivies. Mais quelques traits cornéliens sont bafoués en lui, comme éventuellement en Chicanneau et l'Intimé » (II, p. 271). Il sied aussi de rétablir la fin de la phrase, interrompue par un adroit, « etc. » : « ... plus généralement l'esprit retors et hostile de « tous ces Normands » chicaneurs ». Supprimé, ce détail gênant. Il sied enfin de situer ces « traits cornéliens » dans l'ensemble satirique auquel ils ressortissent : mordantes parodies du *Cid*, brocards contre la cabale adverse, réplique à *La Folle querelle* de Subligny. A la lumière de ces données on peut mieux comprendre que Racine, durement attaqué, riposte en montrant un Perrin Dandin, « Caton de Basse-Normandie », dont le « timbre » est « brouillé ». Il ne s'agit pas ici de savoir si mes conjectures sont ou non fondées, mais si la présentation de M. P. est ou non objective. Le lecteur jugera.

Il est un autre moyen systématiquement employé : l'ironie. Bien sûr, l'érudition peut s'accompagner de grâce et d'esprit. Mais une analyse qui se dit fidèle s'interdit par là-même le persiflage. En présentant ce qu'il tient pour l'essentiel de mon ouvrage, M. P. ne cesse de le ridiculiser. Il prétend faire de l'esprit à mes dépens. Il ne m'appartient pas d'apprécier la qualité de cet esprit. Si le lecteur le juge fin et de bon goût, tant mieux. Mais il faut choisir entre le « sérieux examen » et la caricature. L'un exclut l'autre. M. P. entend jouer sur les deux tableaux. Sous le couvert de la stricte érudition, il outre

et dénature ce que je m'étais efforcé de nuancer. J'ai dit que le clan cornélien s'opposait cruellement à Racine ? Traduction : « Corneille n'a pas gagné le cœur de M. J. : il le lui fait bien voir. » J'ai cherché à comprendre le conflit d'idéal qui, aggravé de malentendus, opposait douloureusement Racine et ses maîtres ? Traduction : « Devant Port-Royal, sauf un sursaut vite maîtrisé, M. J. s'incline comme il se doit. » M'appuyant sur une série de témoignages auxquels on n'avait pas assez pris garde, j'ai cru pouvoir discerner sous la solennité de convention un Louis XIV plus humain et vivant ? Traduction : « La bonté de M. J. s'étend au souverain. » Sans pousser mon enquête au delà de 1677, j'ai donné quelques aperçus nécessaires sur Racine après *Phèdre ?* Traduction : « M. J. ne refuse pas à Racine ses bons offices pour cette dernière période. » Ainsi du reste.

Je n'ai pas besoin de souligner que le jeu pourrait vite se retourner. Il me serait aisé de dire.... Non, je ne le dirai pas. Ce serait justement trop facile. Et qu'ont à faire ces goguenardises avec la recherche d'une plus juste vérité ? Ce qu'elles ont à faire ? Elles entendent frapper chaque fois mes interprétations de discrédit sans qu'il soit besoin d'argumenter. C'est l'analyse-pamphlet. Il suffit de raconter d'une certaine façon pour que les thèses les plus soigneusement nuancées, poussées à l'extrême, paraissent extravagantes. Est-ce laisser le lecteur se faire son opinion ?

Il y a plus. L'ironie est constamment personnelle. Elle s'en prend non seulement à mes idées, mais à moi-même. Ce sont mes obstinations et surtout mon intempérante sensibilité qui sont mises en cause. Je cède à « un élan de tendresse blessée », au « besoin irrépressible » de couvrir de mon corps celui que j'aime, « de parer et de rendre les coups ». Que dirait M. P. si je l'accusais personnellement de sécheresse ? Par delà les idées faut-il atteindre les caractères ? L'argument *ad hominem* n'a rien à voir avec les solutions proposées. A chacun de chercher la vérité selon ses aptitudes : seul compte le résultat, sans que les personnes puissent être mises en cause. M. P. donne ici un mauvais exemple, que l'on me permettra de juger contraire à l'esprit de cette Revue.

Mais surtout, par cette référence constante à mes prétendus sentiments, M. P. m'attribue des intentions que je n'ai jamais eues. Il est toujours très grave de taxer un auteur d'aberration ou d'hypocrisie parce qu'il n'est pas de votre avis. Oui, comment peut-on n'être pas de l'avis de M. P. ? et se faire sur la création littéraire, objet de son enseignement au Collège de France, de tout autres idées que lui ? Oui, comment ? Il faut une « explication ». Et cette explication est donnée. J'ai eu beau préciser en toute clarté, et rappeler à maintes reprises, le sens de mes recherches : M. P. ne me croit pas, ne veut pas que mon lecteur me croie. Il perce à jour mes desseins. J'ai intitulé mon ouvrage *Vers le vrai Racine* parce que je remettais en cause un certain nombre de problèmes essentiels, sans prétendre arriver moi-

même à des résultats définitifs. Je l'ai dit et redit. Au dernier paragraphe de ma conclusion je le répète encore. Mon intention était de pousser le plus loin possible les conjectures — toute possibilité ayant son prix lorsqu'il s'agit d'un auteur comme Racine —, sachant bien que je fournissais des armes aux malveillants, mais que d'aucuns me sauraient gré peut-être de mes hardiesses. J'espérais surtout que mes suggestions, discutées, ajustées, permettraient de reprendre les questions sur de meilleures bases, une fois écartées les solutions simplistes. C'est ce qu'ont bien voulu reconnaître des lecteurs attentifs. M. André Rousseaux, qui m'a lu de près quoi qu'en dise M. P., a bien voulu constater que je « propose la bonne direction vers la vérité, plutôt que sa découverte assurée », et que je « pratique des ouvertures » dont il veut bien dire qu'elles « vont loin » (*Fig. litt.*, 5 avril 1958). Mais M. P. n'admet pas ma bonne foi. *Vers le vrai Racine* ? Ce « vers », dit-il, « ajouté par modestie, paraît superflu ». Et une note parachève : « *Le vrai Racine* n'a-t-il pas été le premier titre ? » Non, jamais. Et il n'est pas admissible que sans raisons d'exceptionnelle gravité, un critique mette publiquement en doute la parole d'un auteur, ni même sa bonne foi s'il se fait illusion.

Cette suspicion, elle se glisse, et s'étaye, et s'affirme au long des trente pages du compte rendu. M. P. cite quelques lignes de moi qui, dit-il, ont beaucoup retenu son attention. Il s'agit du passage où je déclare, ayant bien pesé mes mots, que je n'ai pas construit la biographie d'après les tragédies, donc en forçant la réalité pour qu'elle cadrât avec la fiction, mais que j'avais chaque fois procédé selon la démarche inverse. « Nous avons établi la trame des faits hors de toute idée préconçue, indépendamment des tragédies, et, si l'on peut dire, en les oubliant le plus possible, opérant ensuite les confrontations nécessaires » (II, p. 556). Ceux qui ont suivi de près l'élaboration de mon ouvrage, qui ont reçu mes lettres intimes, savent avec quel scrupule j'ai suivi ces principes, même si, comme je l'ai spécifié, la valeur n'en est que relative. Mais M. P. se récrie : « Il nous semble incroyable que l'auteur ait méconnu son procédé ordinaire. » Ordinaire ? Donc mon ouvrage est truqué d'un bout à l'autre. Et cette prétendue imposture est à tout instant confirmée : « Visant de loin le point final » (p. 508), « objectifs atteints » (p. 508), il « arrange les choses » (p. 510), « règne des causes finales » (p. 513), « pensée de derrière » (p. 513), etc. N'est-ce pas contrevenir au respect que l'on doit toujours à la sincérité de l'auteur ?

Cette « explication » tourne donc en accusation. Or, conformément à l'esprit qui me guidait, j'ai pris soin de toujours séparer les deux parties de mon enquête : d'un côté la biographie, presque sans référence à l'œuvre qui s'élabore, et où je me laisse essentiellement guider par les circonstances extérieures, les faits, ce qu'on peut entrevoir des situations réelles ; d'un autre côté les situations telles qu'elles ressortent des tragédies, c'est-à-dire développées sur un autre plan,

mais suivant des données et une logique interne dont j'essayais de saisir le lien avec la réalité. Il m'est arrivé de découvrir ainsi dans les tragédies ce qui m'apparaissait comme l'aboutissement vécu *ou rêvé* de ce que ne fournissait pas et ne pouvait pas fournir la biographie. Mais qu'on vérifie de près : sauf de rarissimes exceptions, je n'ai pas fait intervenir les vers des tragédies en cours d'élaboration [1] dans les chapitres proprement biographiques.

M. P., au contraire, présente les choses comme si je brouillais constamment les deux séries. Je ne puis citer ici qu'un exemple entre vingt autres. « Comment sauriez-vous que Racine s'est peut-être déclaré à la Duparc vers la fin de 1664, si Pyrrhus ne disait à Andromaque : « Mon cœur désespéré d'un an d'ingratitude » ? » Mais dans le chapitre intitulé d'*Alexandre à Andromaque*, où je n'utilisais que les documents extérieurs, j'avais écrit : « Ici redouble l'obscurité. Quand l'idylle a-t-elle commencé ? Dès 1664, lors des répétitions de *La Thébaïde ?* ou seulement à la fin de 1665, lorsque la Duparc joue avec éclat le rôle d'Axiane dans *Alexandre ?* » (I, p. 145). Je me gardais bien d'affirmer quoi que ce fût, puisque aucun document ne me permettait de le faire. Mais dans le chapitre sur *Andromaque*, songeant que la résistance d'Andromaque à Pyrrhus pourrait bien rappeler celle de Marquise à Racine, je remarque ce « délai d'un an », constatant qu'il correspond aux vraisemblances de la fiction, mais peut-être aussi à la réalité : conjecture que pourrait confirmer — car là encore M. P. coupe la citation — l'aveu par lequel Corneille amoureux de Marquise déclare en 1664 céder la place à un « chagrinant rival » (p. 188). Qui ne voit que les deux séries demeurent bien distinctes ? Le lecteur peut confronter pareillement ce qui m'est prêté relativement à Pharnace (p. 521), et les deux analyses bien séparées que je donne l'une sur Racine (II, p. 113), l'autre touchant le personnage (II, p. 187). Est-ce respecter l'esprit de mon enquête ?

Un mot enfin sur les resserrements tendancieux. On s'en défend. « Nous ne pensons pas trahir l'auteur en condensant, par nécessité, ce qui est dilué dans son ouvrage » (p. 506). La belle malice ! Ignore-t-on qu'une solution diluée n'a plus les mêmes propriétés si on la concentre ? En l'espèce, j'ai tenté de reconstituer l'atmosphère dans laquelle fut composée chaque tragédie, m'efforçant chaque fois de retrouver les tonalités justes. M. P. ne retient que les termes les plus forts. Il les extrait des développements qui les portaient ; et il les rassemble brusquement, dépouillés de leur contexte, par un procédé d'accumulation qui les ridiculise. Il est évidemment comique de citer à la file « écartèlement », « tenailles », « fer rouge », après l' « enfer aux feux soufrés ». Mais ces termes sont pris à des chapitres différents, séparés parfois par des centaines de pages. Et ils sont modifiés

1. Il va sans dire que j'étais en droit de m'appuyer sur les analyses des chapitres antérieurs.

dans leur forme ou dans leur emploi. « Le remords le tenaille » (I, 72) se substantive en « tenailles ». Les « feux ensoufrés » font sourire. Mais ils ne sont pas de moi. Ils figurent dans un traité janséniste sur la pénitence, paru en 1676, pendant l'élaboration de *Phèdre* et que Racine a toutes chances d'avoir lu ; et je ne cite le passage que pour montrer à quel point s'accusaient alors les rigueurs jansénistes, les épouvantes qu'elles ne craignaient pas de susciter et qui, à cette date, moins d'un an avant la « retraite », purent agir sur une âme tourmentée.

De même en ce qui concerne mes sévérités envers mes devanciers. M. P. reconnaît que je l'ai personnellement ménagé. Il sait que j'aurais pu prendre beaucoup plus directement à partie ses *Aspects de Racine* : les occasions ne manquaient pas. Çà et là quelques-unes de mes critiques se font plus vives. Mais M. P. les réunit par le même procédé d'accumulation que pour les « feux ensoufrés ». Il les dépouille elles aussi de leur contexte. Il ne dit pas que ces vivacités interviennent presque toujours lorsque je réponds à ce qui me paraît constituer de véritables calomnies contre la mémoire de Racine. A ses yeux le malveillant est, non celui qui outrage un mort — lequel ne peut se défendre —, mais celui qui s'en prend au calomniateur. Et là encore, il fausse. Il cite les mots « grossier contresens ». Mais qu'on se reporte au passage incriminé (II, p. 312) : il s'agit d'un contresens que l'on serait tenté de faire mais je que n'accuse personne d'avoir fait, attendu que je porte la discussion sur un terrain où nul ne l'avait mise. Voilà comment peut m'être prêté un ton que répudierait le plus incivil des maîtres d'école. Ce qui n'empêche pas en conclusion l'éloge bien inattendu : « Quelle délicatesse de style ! » Ce qui n'empêche pas non plus les ironies cent fois plus dures que les franches critiques. Telle est la fidèle analyse qui veut « éviter toute déformation » (p. 519).

Venons aux éléments un peu plus positifs introduits çà et là. On pense bien que je voudrais pouvoir effectuer toutes les remises au point nécessaires ; mais les limites qui me sont imposées ne le permettent pas. Je ne peux que mettre en lumière la façon dont procède M. P., étant bien entendu que je pourrais allonger la liste de ses procédés et donner chaque fois plusieurs exemples. Il n'en sera pas moins loisible de dégager quelques conclusions plus générales.

Il y a d'abord le procédé simple qui consiste à opposer à mes interprétations l'avis contraire de tel ou tel autre. Aucune discussion. Point n'est même besoin de savoir si cet avis suit ou non mon ouvrage. On ne prend de surcroît aucune responsabilité. Mais on crée un climat de défiance, de suspicion. J'ai dit qu'un grand poète ne saurait être un médiocre esprit : on allègue l'abbé Bremond et Montesquieu en survolant de très haut la question ; et comme on m'accuse à tout instant d'aimer avec intempérance mon auteur, on invoque Joubert,

pour qui les admirateurs trop passionnés de Racine sont « des âmes et des esprits restés béjaunes et pensionnaires de couvent » (p. 501). Passons.

Un autre procédé facile est celui de l'insinuation. Comme le précédent il n'engage aucune responsabilité. On suggère. On pose un point d'interrogation. L'on affecte le scepticisme. Et l'affirmation se trouve sapée sans qu'il soit besoin de discuter. J'ai dit que la psychologie de Louis XIV n'est pas simple — on ne l'expédie pas en quelques formules sommaires —, et qu'il avait toutes raisons d'aimer la tragédie racinienne : ce que je crois avoir assez prouvé. « Que voulez-vous répondre à cela ? » déclare M. P. Voudra-t-on nous expliquer pourquoi Louis XIV avait toutes raisons de ne pas l'aimer ?

Un troisième procédé est celui des prudentes restrictions, qui permettent néanmoins de jouer sur les deux tableaux. J'ai dit que Racine n'avait sans doute pas beaucoup cédé aux dévergondages des sens. « Ceci pourrait être vrai », est-il admis entre parenthèses. Sur quoi s'ajoute en note : « Quand on aura pénétré l'esprit de cet ouvrage, on sentira mieux pourquoi l'auteur n'a pas prêté à Racine de grands désordres... » (p. 501). Aurais-je dû lui en « prêter » ?

Un autre procédé, bien connu lui aussi, consiste à pousser à l'absurde la thèse adverse. « Racine s'est surtout *peint au miroir*, lui et son entourage », me fait-on dire (p. 524). J'avais écrit dans le passage auquel il est renvoyé : « Avant tout, Racine a *travaillé d'après nature*, sur lui-même et sur des modèles qui le touchaient de près » (I, 220). Les deux expressions sont-elles synonymes ? Et n'ai-je pas tenté de faire chaque fois la part des transpositions, des idéalisations, d'ailleurs tournées contre moi en flottements sinon contradictions ?

Il y a même l'argument-facétie. J'avais rappelé que M. Hamon, selon sa sévère doctrine, entendait « sauver les corps, comme les âmes, par la seule voie possible, la souffrance », et que cette dureté professionnelle n'excluait pas la tendresse profonde, comme le prouvent de multiples témoignages et ses ouvrages de piété. M. P. réplique en disant qu'il eût volontiers partagé les appréhensions de la « clientèle » — la clientèle de M. Hamon ! — sur sa thérapeutique. « Guenille si l'on veut.... » Est-ce sérieux ?

Mais voici qui va plus loin. Il y a les arguments qui reposent sur une fausse interprétation de mon texte et des problèmes que je soulève. Je me vois accusé de contresens quand je souligne la dureté de Racine lors de la signature du Formulaire : les épigrammes auxquelles il participe visent les signataires accusés, m'est-il rappelé, d'agir par intérêt. Ai-je dit le contraire ? Comment ne pas comprendre ce qui « s'étale dans les citations de la page 71 » ? Le Port-Royal de Racine, comme celui de Pascal, est bien le « Port-Royal résistant ». Oui. A condition de ne pas forcer la comparaison. M. P. oublie-t-il que la question se posait différemment pour les solitaires laïques, et

pour les religieuses ou les prélats ? que rien ne l'autorise à qualifier brutalement de « collaborateurs », comme s'ils passaient à l'ennemi, ceux qui devaient se soumettre avant tout à la discipline ecclésiastique et pour qui se posait un terrible cas de conscience ? que l'un des plus courageux, Pavillon, évêque d'Aleth, mis en danger de schisme, avait dû signer, la mort dans l'âme et non pas seulement pour conserver sa « prébende », rédigeant au surplus un héroïque mandement de protestation ? La cruauté consistait pour Racine à taxer de vilenie ceux qu'il savait être déchirés, et de faire rejaillir le ridicule sur tout Port-Royal. Voilà pourquoi je maintiens que la « trahison » pouvait « s'avérer flagrante ».

Poursuivons en hâte. Il y a les arguments qui relèvent d'une psychologie déconcertante. On s'étonne que j'aie montré un Racine désireux d'échapper aux contraintes de Port-Royal, puis pris par la nostalgie du « tendre bercail » (p. 505, n. 2). Faut-il rappeler la parabole de l'enfant prodigue, laquelle est une vérité d'expérience courante ? Ailleurs, on me reproche de tenir pour erreur la « plate hypocrisie à Uzès », et l'on allègue l'aveu de Racine lui-même : « C'est bien assez de faire l'hypocrite. » Mais justement, s'il regimbe de la sorte, n'est-ce pas la preuve que cette hypocrisie lui répugne, de même qu'elle répugnait à Louis XIV alors peu soucieux d'imiter l'insincérité de son frère ? Hypocrisie encore, si l'on y tient. Mais imposée. Plate ? Certainement pas.

Il y a les arguments qui ressortissent à une information par moments trop cursive. M. P. s'étonne d'une « première Montespan » sage et modeste, inventée, semble-t-il croire, pour les besoins de la cause (p. 517) : qu'il feuillette les biographies un peu détaillées, il constatera que je n'invente rien. Il reste sceptique sur la croyance de Racine aux avertissements célestes. Pour compléter les témoignages que j'ai cités, qu'il se reporte, dans le *Journal* de d'Ormesson, aux signes et présages passionnément interprétés durant le procès de Fouquet : il verra que ces croyances étaient alors couramment répandues. Je lui avais objecté, contrairement à ce qu'il laisse entendre dans ses *Aspects de Racine* (p. 61), que les magnifiques fêtes de Versailles et l'impulsion donnée à l'opéra ne prouvent pas chez Louis XIV des goûts si contestables (II, p. 541) : il réplique par les « trente millions de diamants » portés à une fête en 1665. Mais faut-il reprocher à un souverain de porter dans les cérémonies d'apparat les bijoux de la couronne, y compris en l'espèce le collier du Saint-Esprit ? Qu'on se réfère aux *Mémoires* de Brienne sur le luxe des costumes de Cour, et que l'on compare avec le témoignage de Saint-Simon : « Il était toujours vêtu de couleur plus ou moins brune avec une légère broderie, jamais sur les tailles, quelquefois rien qu'un bouton d'or.... Jamais de bagues et jamais de pierreries qu'à ses boucles de souliers, de jarretières et de chapeau... » (éd. Chéruel, VIII, p. 190 et suiv.). Est-ce là ce luxe si douteux auquel on voudrait nous faire croire ? Et si l'on

oppose aux goûts du Louis XIV jeune celui du roi dévot, je répondrai qu'à l'époque de *Phèdre*, dont il s'agit ici, l'on est beaucoup plus près du second que du premier.

Nous pourrions allonger cette liste et multiplier les discussions. Mais il nous faut venir aux principes mêmes de cette critique, à ce qui constitue selon nous ses défauts essentiels.

Elle est rapetissante. Et je ne défends pas ici mon ouvrage, mais Racine. La renonciation au théâtre ? Avant tout, en dernière analyse, un mouvement d'exaspération ou de lassitude. « Ingrat Paris, tu n'auras plus mes vers... [1] ». Les allusions glissées au fil de l'actualité ? « Une chance supplémentaire de succès n'était pas pour déplaire au poète » (p. 529). Je crois découvrir dans la tragédie des mots-clefs ? Imitation de soi-même, autrement dit pauvreté d'invention (p. 522). Il faut n'être pas dupe. M. P. allègue une lettre personnelle d'É. Henriot. Que n'allègue-t-il le post-scriptum ajouté au tome II du *Courrier littéraire* (1959), et où É. Henriot, voulant bien juger ma critique « positive et rétablissante », condamne « certaine critique moderne, soupçonneuse pour n'être pas dupe, et qui croit témoigner de son indépendance en dénigrant... ». Qu'on relise la page : on verra si les interprétations de M. P. échappent toujours à ce grief.

Cette critique est discontinue et cloisonnée. M. P. brise de parti pris les enchaînements, les faisceaux de vraisemblances que j'avais essayé de constituer, et dont je pensais qu'ils pouvaient s'affermir par leur cohésion même. A Dieu ne plaise que je méprise les « petits faits vrais » ! Encore faut-il être sûr qu'ils soient vrais. Et quelques détails pris çà et là ne résolvent pas les grandes questions. Pour prouver que Port-Royal n'imposa pas à Racine la renonciation au théâtre, M. P. s'appuie sur quelques lignes de M. Butler touchant les négociations menées avec Arnauld. Ces quelques lignes ne nous paraissent en rien concluantes, bien au contraire. Mais à supposer qu'elles le fussent, peut-on dire que par là se « clôt le débat » (p. 509) ? Il faudrait encore expliquer pourquoi Port-Royal aurait autorisé Racine à composer de nouvelles tragédies, tout en maintenant sur le théâtre l'interdit que l'on sait ; il faudrait prendre position sur le témoignage de J.-B. Racine touchant le mariage de son père (juin 1677), et dont il n'est soufflé mot ; il faudrait reconstituer toute une trame complexe, qu'une discussion plus que contestable sur un point particulier ne saurait éclairer dans son entier.

On me reproche de chercher trop de rapports avec la réalité : je reproche à cette critique son caractère presque exclusivement livresque.

1. P. 509. Cette explication me surprend beaucoup. Elle contredit la thèse catégorique soutenue dans *Aspects de Racine* (p. 49 et suiv.), d'après laquelle Racine renonçait au théâtre parce qu'il était nommé historiographe. « Ceci tuait cela. » Mais outre que cette désignation devait être, selon M. P., officieuse dès février 1677, ce qui soulève des difficultés chronologiques insurmontables, si la lassitude intervient à ce point pourquoi ne pas admettre aussi les scrupules religieux ?

La psychologie s'exerce sur le papier. M. P. conçoit très bien que, composant *Phèdre*, Racine associe Euripide, Sénèque, Gilbert, Garnier, Pradon, Quinault, Th. Corneille, Bidar et La Pinelière — j'en passe — : ce qui n'est pas exclu. Mais sa tête se perd lorsqu'il faut concevoir que le personnage de Junie puisse associer des traits de la Duparc, de Madame et de L. de La Vallière. Il admet très bien que les sources de Baudelaire soient inépuisables et n'empêchent pas une création en profondeur. Mais voilà : « La littérature du XVII^e^ siècle est une littérature *d'imitation* » (p. 522 : ce n'est pas moi qui souligne). Donc l'essentiel s'explique par les ajustements de modèles antérieurs. Racine lui-même donne *Les Plaideurs* pour un « échantillon d'Aristophane » ? On joindra quelques « sources » complémentaires, et l'on ne s'avancera plus loin qu'avec une extrême timidité, dans la terreur de trop rejoindre la vie. Autrement dit, on pose un principe intangible. En vertu de ce principe l'on réduit au minimum les enquêtes que l'on juge fructueuses pour d'autres! auteurs. Moyennant quoi l'on peut affirmer : Vous voyez bien que les auteurs classiques se spécialisent essentiellement dans l'imitation. Le cercle est complet.

Imbue de tels principes, cette critique tend à se scléroser. J'ai scruté à mon tour quelques lignes de M. P. avec une particulière attention : « Si M. J. est dans le vrai, nous sommes dans le faux.... La psychologie des personnages, que l'on croyait fixée à peu près, appellerait une revision déchirante.... » Ainsi je viens trop tard, comme tous ceux qui me suivront. Il ne reste qu'à glaner. Les grandes lignes raciniennes sont fixées à jamais. Comme si les vraisemblances les mieux assises n'étaient pas toujours sujettes à revision ! Sans même aller jusqu'à la critique existentialiste, pour qui les perspectives de l'histoire ne cessent de se renouveler, comme si tout esprit ouvert ne devait être prêt à modifier ses vues non avec déchirement, mais avec joie, si la moindre possibilité s'offre de mieux serrer la vérité ! Aussi bien le Racine de M. P. était-il vraiment celui de tous les « enseignants et critiques » ? Assez de témoignages me prouvent qu'une telle « revision » peut être accueillie avec soulagement, et non déchirement.

Surtout, loin de constituer un apport positif et d'acheminer vers des solutions meilleures, les trente pages de M. P. ne font qu'accroître la confusion. Il rejette l'essentiel de mon ouvrage. Soit. Mais maintient-il ses positions ? Croit-il toujours au Racine-courtisan ? Le travail d' « atelier » reste-t-il à ses yeux le plus clair de l'originalité racinienne, au point que jamais l'histoire littéraire n'aurait perçu plus piètres ressorts à une création incomparable ? Chose étrange, les quelques concessions que M. P. m'accorde au passage ou en quelques lignes finales, presque par indulgence, me restituent à peu près ce que m'ôtent ses négations. Car enfin, s'il admet un « Hippolyte-Vendôme » (p. 529), n'est-ce pas toute une part de *Phèdre* et toute la fameuse « querelle » qui changent de caractère ? Si Port-Royal peut sous certains rapports s'incarner en Agrippine (p. 529), n'est-ce

pas justifier dans une de ses orientations maîtresses mon interprétation de *Britannicus ?* Et si « désormais » la création racinienne ne peut plus paraître « solitaire et livresque », mais « liée par toutes sortes de fils à la société monarchique contemporaine » (p. 529), l'essentiel de ma thèse n'est-il pas accepté ? Il faut, dit-on, ne pas « aller jusqu'au bout ». Mais où s'arrêter ? Là justement est la vraie question. M. P. se garde de prendre des exemples et de faire le départ. C'est là pourtant où sa critique aurait été positive, efficace. Et c'est par quelques mises au point rigoureuses qu'il aurait pu présenter des conclusions utiles, au lieu de jeter le discrédit sur l'ouvrage entier. Finalement, si « le poète a pensé plus d'une fois à l'actualité », s'il a « pu recevoir d'en haut des avis et des conseils » (p. 529), ces préoccupations ne sont-elles pas intervenues dans son travail d' « atelier » ? Et M. P. maintient-il cette « construction de *Phèdre* » qui m'apparaît, à moi et à bien d'autres, comme une monstruosité ? Que devient cette création toute rhétorique et scolaire, qui lui semble un fait acquis, sur laquelle j'aurais tant à dire, et qui vide la tragédie racinienne de toute substance ? Malgré tant de persiflages s'il m'accorde ces concessions capitales, n'est-ce pas le commencement de cette « revision déchirante » à laquelle il se refuse ?

René Jasinski.

Même si ce n'est pas le moyen de prendre les questions de droit fil ni d'aller au fond des choses, comment me fâcherais-je d'être traité en auteur dont les procédés appellent un si soigneux catalogage ? Cette réponse me paraît ingénieuse, brillante, mieux venue enfin que le livre.

M. J. se juge impeccable après comme devant. Je n'ai pas ce bonheur. L'ayant lu, je retoucherai trois lignes dans mon article. J'ai pensé à tort, d'après un autre passage, que M. J. épousait une opinion de Robinet ; et j'ai fait deux citations qui prêtent à confusion à cause de leur voisinage : l'une, qu'on peut croire de M. J., est de Le Tourneux ; l'autre, qui paraît viser quelqu'un, vise quelque chose. (Mais, quant à la « plate hypocrisie d'Uzès », pouvais-je me douter qu'en la taxant d' « erreur », M. J. n'en voulait qu'à l'adjectif et pas au nom ? « La méchanceté noire », écrit-il ensuite : admettrons-nous la méchanceté, pourvu qu'elle ne soit que grise ? — Au reste, je n'ai jamais méconnu que cette hypocrisie ne fût de commande, ni prétendu que la jeunesse de Racine se sentît bien à l'aise dans ses plis.)

Hormis ces trois points, dont on appréciera l'importance, je ne vois rien à changer, non, rien du tout. Que M. J. ne se flatte pas de me tirer à lui. On ne l'a pas attendu pour mettre le théâtre de R. en rapport avec son temps (voir notre page 515-516). J'étais déjà acquis à ce genre de recherches (voir, par exemple, dans *Aspects de Racine*, la page 261). L'ouvrage de M. J. a renforcé cette disposition, je suis heureux de le déclarer ; mais il m'a montré aussi, et surtout, jusqu'où il ne faut pas aller, — jusqu'où le critique ne va, pour reprendre l'expression de M. J., que si « sa tête se perd ».

M. J. m'accuse de déformer sa pensée. Non. J'ai mis mon point d'honneur à la rendre aussi fidèlement que j'ai pu. Forcé de faire plus petit, j'ai pris soin de conserver les proportions. Que si M. J. ne fixe pas volontiers sa vue sur certaines de ses phrases, s'il cherche à droite et à gauche le moyen d'en amortir l'effet, tant mieux. Mais en quoi le contexte abolit-il, ou même

atténue-t-il l'affligeante citation de notre page 519 (voir *tout* notre paragraphe) ? Ailleurs encore (p. 521), j'ai, paraît-il, coupé trop tôt. Je vais en dire la raison à M. J. : je me suis arrêté là pour ne pas rencontrer le « chagrinant rival » en qui M. J., contre toute vraisemblance, a reconnu Racine.... Combien de discussions n'ai-je pas ainsi évitées ! Sans la volonté de m'en tenir au plus grave, je n'en serais jamais sorti.

Je crains que le genre du compte rendu ne devienne bien difficile, s'il doit être ce que voudrait M. J. Ma manière n'est pas admissible ? Mais chacun a la sienne. Que dirait mon contradicteur si j'adoptais son vocabulaire ? si j'avais, par exemple, qualifié de « grossier contresens » son erreur sur les signataires (sa réponse là-dessus ne me convainc pas le moins du monde, non plus qu'au sujet du parallélisme vie-œuvre) ? J'aime peu le recours aux tiers anonymes, mais, puisque M. J. fait diverses allusions à ses partisans, je lui certifie que je n'ai pas été seul frappé de la dite erreur : elle avait sauté dès l'abord à bien d'autres yeux qu'aux miens....

... Et de même pour la... rigueur de ses jugements, laquelle, à ce que je vois, ne s'est pas atténuée. Qui ne pense pas comme lui sur R. est toujours un « calomniateur ». Me voici, moi, menacé de « sclérose », parce que je souhaite qu'on y regarde à deux fois avant de dire oui au neuf, ou au faux neuf. Me voici père d'une « monstruosité », parce que, depuis des années, M. J. persiste à comprendre *construire* comme si j'avais écrit *composer*, et à demander à une pure étude de technique dramatique (*Aspects*, p. 181 et suiv.) une explication totale de *Phèdre*, corps et âme.

Mais M. J. me lit si mal ! Pourquoi, par exemple, ce long passage sur Louis XIV ? Outre que M. J. ne rencontre pas juste (ce qu'il prend pour une « cérémonie d'apparat, etc. » était une fête chez un particulier où le roi était venu *incognito*), n'avais-je pas eu (p. 507, n. 2) la précaution d'écrire « Au moins dans sa jeunesse » ? Et cette attaque contre ma critique livresque ? Je croyais avoir été assez explicite en énumérant (p. 522) les diverses images sur lesquelles R. a travaillé : du cabinet, mais aussi du théâtre, de la vie intime, du monde (et voir ci-dessus notre troisième paragraphe). En vérité, ne serais-je pas en droit, de me plaindre, moi aussi, de ce qu'on déforme ma pensée ? Je n'ose espérer que la réponse de M. J. fera relire mon article ; pourtant, j'en aurais bien besoin....

Si M. J. m'avait mieux lu (*Aspects*, p. 47 et suiv.), il ne m'attribuerait pas cette vue simpliste de la « retraite », et, par voie de conséquence, il n'aurait pas été si « surpris » aujourd'hui. La surprise est pour moi, quand il m'oppose la parabole de saint Luc. Chacun sait que l'enfant prodigue, avant de quitter la maison, n'avait point eu à se plaindre de son père, au contraire. Quel rapport donc, je vous le demande, avec R. et les dures contraintes qu'il eut à subir, assure-t-on, dans ses années de Port-Royal ?

Mais à quoi bon disputer davantage ? Mieux vaut glisser au dossier deux articles récents sur les ouvrages de MM. Jasinski et Mauron : l'un de M. Paul Delbouille, dans *French Studies*, d'avril 1961 ; l'autre de M. Joseph Hanse, dans *Les Lettres Romanes*, du 1er mai. De ce dernier, j'extrairai ce passage : « Je me suis décidé », déclare l'auteur, « à écrire cet article, l'an dernier, lorsque j'avais perdu tout espoir de voir, en France, [un critique] prendre nettement position contre les méthodes [...] de M. M. et de M. J. [...]. Que les professeurs, les historiens, les philologues, les savants, ceux qui ont vraiment étudié l'œuvre de Racine [...] n'aient pas, au pays même de Racine, protesté avec la vigueur qui s'imposait, j'en restais confondu. [1] » L'avouerai-je ? C'est un sentiment de cette nature qui m'a, comme on dit, mis la plume à la main. Mais quelle vilaine chose que la polémique ! Le plaisir d'avoir raison — ou de le croire — ne vaut pas ce qu'il coûte. — J. P.

1. Diverses voix pourtant se sont assez fermement élevées....

COMPTES RENDUS

Ludwig Schrader, **Panurge und Hermes. Zum Ursprung eines Charakters bei Rabelais.** Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1958. Un vol. in-8 de 222 p.

Le personnage de Panurge n'a pas fini d'intriguer la critique. Pendant longtemps, on a relevé dans son évolution quelque incohérence. Les analyses plus récentes [1] insistent aujourd'hui plutôt sur l'unité d'un caractère qui se dévoilerait à travers ses aspects successifs. C'est cette cohérence que, dans une étude un peu systématique, mais fort documentée, M. L. Schrader renforce encore en montrant sous la multiplicité des traits parfois contradictoires la structure permanente d'un caractère très ordonné et qui reprend, pense-t-il, toutes les propriétés et toutes les fonctions attribuées par la tradition au dieu Hermès.

Quatre personnages, quatre aspects, dit M. Schrader, apparaissent, en effet, chez Panurge. Le mauvais sujet, hâbleur et facétieux, le clerc érudit à qui ne résistent ni les secrets de la médecine ni ceux de la cryptographie et qui rêve de s'intégrer dans la société, l'inquiétant Panurge aux origines inconnues, émergeant soudain d'un Orient mystérieux, qui a été l'élève du mage Picatrix à Tolède et qui recolle en se jouant la tête d'Épistémon, le compagnon enfin et l'ami de Pantagruel. De plus, sous ces aspects successifs, M. Schrader retrouve les mêmes dispositions permanentes : la même ingéniosité dans les bons tours du coquin et dans les situations difficiles, le même génie du paradoxe dans les sophismes du voleur de troncs et dans le très savant éloge des dettes, la même insensibilité cynique chez l'étudiant, le conteur, ou le guerrier, tout comme, dans les mésaventures du marin et celles de l'amant éconduit, la même horreur du danger.

Ces propriétés si cohérentes dans leur diversité semblent bien renvoyer à une source commune. M. Schrader part donc à la recherche des origines de Panurge. Son enquête philologique lui dévoile d'abord toute la richesse sémantique d'une expression que n'épuisent guère ni les commentaires de Suidas ni les traductions de l'édition latine d'Aristophane que Rabelais possédait. Sans doute, le mot grec : Panourgos, désigne-t-il surtout dans les lexiques contemporains une certaine fourberie adroite, celle-là même qu'incarne aujourd'hui encore le personnage d'Ulysse (auquel d'ailleurs s'applique déjà l'épithète chez Suidas), mais il désigne aussi, nous montre-t-il, l'art du sophiste qui se dérobe chez Platon, l'audace du sacrilège chez les tragiques, la sagesse divine et ses miracles dans l'ancien testament, tout ce qui s'oppose enfin à l'ordre établi ou à la stabilité de l'être. Or, plus qu'Ulysse (auquel d'ailleurs le rattache une tradition post-homérique), c'est Hermès qu'évoquent les traits précédents et qu'invoquent à plusieurs reprises (notamment dans *Philoctète* ou les *Thesmophories*) ceux qui les possèdent.

M. Schrader se trouve ainsi amené à consacrer aux métamorphoses de

1. Raymond Lebègue, « Le personnage de Pantagruel dans les Tiers et Quart Livres », in *François Rabelais, ouvrage publié pour le quatrième centenaire de sa mort*, Genève, Droz, 1953. — Mario Roques, « Aspects de Panurge », *ibid.*

ce dieu énigmatique et complexe un chapitre rapide, mais suggestif, et qui fait ressortir dès l'origine sa double vocation bénéfique et maléfique. En classant un peu les diverses traditions, il y retrouve sans trop de mal les quatre aspects principaux de Panurge. Hermès n'est-il pas, en effet, le dieu de la ruse et du bon tour, véritable « clown parmi les dieux », comme dit l'un de ses mythographes, et qui couronne dans le *Dialogue des Dieux* de Lucien, sa carrière de fripon sympathique commencée dans les hymnes homériques. Mais on n'oubliait pas non plus au XVI^e^ siècle ses autres visages : celui du dieu secret qui pénètre dans le monde des morts, magicien, nécromant chez Apulée, prophète, fertile en sortilèges, tôt démonisé à ce titre par le Christianisme et qui apparaît dans la littérature épique et dramatique du Moyen Age en de sinistres emplois, comme dieu des Sarrasins ou conseiller d'Hérode. Celui du dieu inventif, père des sciences et des arts dans la tradition evhémériste qui revivait encore, au temps de Rabelais, dans les écrits d'un Isidore de Séville ou d'un Polydore Virgile. Celui du dieu messager, « truchement des dieux », bienfaiteur des hommes, patron des orateurs et des marchands, dieu de l'éloquence captieuse et du gain chez ceux qui continuaient l'interprétation allégorique des dieux grecs commencée avec le stoïcisme. Combien d'images se fondaient ainsi dans la mémoire d'un humaniste au moment même où les investigations scientifiques et philosophiques popularisaient [1] le personnage d'Hermès, le dieu au clair regard, qui perce les secrets de la nature comme ceux de la pensée !

Panurge a-t-il donc été conçu sur le modèle d'Hermès ? Réalise-t-il en un siècle où les croyances au déterminisme astral sont communes [2], le type de l'homme mercurien à la « flexibilis natura » dont parle Boccace [3] ? M. Schrader le pense, et ses arguments ne manquent pas de poids. Cingar dans le *Baldus* de Folengo semble déjà, à plus d'un titre, faire son autoportrait en traçant celui du dieu qu'il reconnaît comme patron. Rabelais lui-même, quand il définit dans la *Pantagrueline Pronostication* de 1533 les signes propres à la « bende mercurienne », ne reprend-il pas presque mot pour mot le portrait qu'il a tracé de Panurge l'année précédente : « Pipeurs, trompeurs, affineurs, thriacleurs, larrons... bateurs de pavé, maistres ès arts, décrétistes, crocheteurs » ? M. Schrader a donc tenté dans une trame ingénieuse et serrée de suivre jusque dans le détail de leurs traits particuliers la correspondance des deux caractères dont il avait souligné les quatre aspects communs.

A ce point de la thèse, l'on manifestera sans doute quelques réserves. Si curieuses que puissent nous apparaître quelques coïncidences littéraires (chez Marcianus Capella, par exemple, Hermès décide de se marier et va consulter Apollon, ou encore chez Lucien, dans le *Jupiter Tragœdus*, il a, tout comme Panurge, le don des langues), elles éclairent moins la vraie nature et surtout la signification du personnage, semble-t-il, que certains faits d'époque. M. Schrader, qui les signale sans doute, a quelque peu tendance, en raison même de sa méthode, à minimiser leur importance alors qu'ils amèneraient peut-être à n'envisager qu'avec prudence certaines de ses conclusions.

Sur deux points, en tous cas, il n'apparaît guère que Rabelais ait eu besoin d'emprunter à certains développements du mythe pour préciser le caractère et le rôle de son personnage. Son rôle de compagnon et de lieutenant de Pantagruel ne lui était-il pas imposé par les conventions même du genre épique, auquel se rattachent, fût-ce par la parodie, les « mythologies Pantagruelicques » ? Du reste, il ne faudrait rien exagérer, et, durant la tempête, il est un assez piteux Ucalegon (c'est-à-dire non-aidant) comme l'appelle ironiquement Pantagruel. Quant à ses talents de sophiste et de rhéteur, on peut difficilement y voir avec M. Schrader un de ses traits hermétiques les plus saillants. Point n'est besoin, en effet, pour les éclairer,

1. Voir son rôle notamment dans la tradition alchimique ou le dialogue philosophique.
2. Mais assez limitées toutefois dans le cercle de Tiraqueau et chez Rabelais (voir en particulier dans la *Pantagrueline Pronostication*, la satire du déterminisme des astrologues).
3. *Genealogie deorum gentilium libri*, II, p. 7.

de se souvenir qu'Hermès est le patron des orateurs et de l'ambivalence du discours, il suffit d'Aristote et de la scolastique.

L'inquiétant Panurge pose, il est vrai, des problèmes plus complexes, et qui nécessiteraient peut-être d'autres recherches. Il n'est pas exclu, en effet, que certains aspects malfaisants du personnage aient pu être influencés par l'Hermès démonisé qu'a connu le Moyen Age (M. Schrader cite à ce sujet un drame jésuite allemand, le *Cenodoxus*, de Bidermann, dans lequel le diable porte le nom de Panurge, mais ici, en raison des dates, l'influence peut aussi bien être inverse). Encore faudrait-il tenir compte, pour certains épisodes, de la *vis comica* et d'une sensibilité que certains textes montrent bien différente de la nôtre (que l'on se souvienne, par exemple, de l'allégresse avec laquelle Brantôme raconte certaines exécutions capitales). Cela dit, Rabelais ne semble guère avoir voulu prendre au sérieux les accointances de son héros avec le surnaturel.

Ses prophéties avant la guerre des Dipsodes ne sont que tours de bateleurs fort communs pour l'époque, les « diable de drogues » qu'il essaye avec tant de succès sur Pantagruel figurent dans l'antidotaire Nicolas qui servait de codex aux médecins du temps et quand il disserte « parlant en vraye diabolologie de Tolete » sur l'art de s'escrimer contre les démons, il ne met en œuvre qu'un savoir fort courant, vulgarisé par Rhodiginus et Agrippa, et qu'on retrouvera chez Ronsard [1]. Si l'on songe au surplus à la « résurrection » d'Épistémon, qui est bien évidemment parodique, et aux invectives de Panurge contre Her Trippa dans le Tiers Livre, on admettra que si tous ces développements romanesques ont pu, qu'ils s'enracinent ou non dans le mythe de l'Hermès psychopompe, prêter à Rabelais les couleurs d'un faux merveilleux qu'il parodie, il n'a guère songé à s'en servir pour nous donner une clef de la psychologie de Panurge.

Reste alors le dernier aspect de Panurge, cet esprit de finesse et de ressource que Ronsard salue en Mercure [2] et qui se mue volontiers en esprit de désordre et de profanation. On est peut-être ici bien proche, en effet, de l'origine du culte d'Hermès dans lequel apparaissent, plus ou moins sublimés, des impulsions primitives et comme l'archétype de l'éternel picaro. Il est tentant d'y retrouver aussi, comme le fait M. Schrader, ce goût du grotesque et de la démesure, de l'aventure et de la mystification, cette libération des appétits élémentaires, voire des forces physiologiques qui sont au fond de la personnalité de Panurge. Les pages qu'il consacre dans sa conclusion à cette littérature du grotesque sont d'un vif intérêt et auraient mérité de plus amples développements. Mais si l'on admet volontiers que Rabelais réanime une mythologie desséchée par la tradition allégorique, l'on a quelque peine à concevoir la truculence et le grotesque de Panurge comme un simple grossissement du comique toujours assez spirituel que présente l'apparition du dieu affamé dans le *Plutus* d'Aristophane ou celle du séducteur pris au piège dans l'*Odyssée ;* il faudrait sans doute à cette obscénité triomphale, à cette avidité famélique, à ce mélange d'audace et de poltronnerie burlesque, chercher des sources plus vivantes et plus proches, plus variées aussi, dans la veine populaire, le répertoire des soties notamment (il y a du *miles gloriosus* en Panurge) ou de ces farces de mi-Carême que cite M. Dontenville [3]. La mystification gratuite et artiste est commune, on le sait, d'autre part, chez ces bohèmes à la limite de la gueuserie qu'incarne un Pierre Faifeu. Le type donc existait à l'époque dans l'observation

1. Si fussé-je estouffé d'une crainte pressée
Sans Dieu qui promptement me meit en la pensée
De tirer mon espée et de couper menu
L'air tout autour de moi avecques le fer nu
Ce que je fis soudain, et si tost ils n'ouirent
Siffler l'espée en l'air que tous s'évanouirent.

(Ronsard, *Hymne des Démons.*)

2. C'est toi, Prince, qui rends nos esprits très habiles
A trouver une issue aux choses difficiles.

(Ronsard, *Hymne de Mercure*).

3. Henri Dontenville, *Les Dicts et Récits de Mythologie française*, Paris, Payot, 1950.

courante, mais il n'est pas interdit de penser que Rabelais ait pu voir en Hermès le héros légendaire et familier qui conférait à ce type une certaine dignité littéraire et lui permettait de transposer sur le mode héroï-comique certaines situations contemporaines.

De toute manière, le petit ouvrage de M. Schrader a le mérite d'apporter, sur un aspect de cette question encore assez obscure de la genèse des personnages de Rabelais, avec des textes nombreux, souvent peu connus, et des notes abondantes, un éclairage nouveau d'un indiscutable intérêt.

ROLAND ANTONIOLI.

MARIN MERSENNE, **Correspondance, t. V (1635).** Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1959. Un vol. in-4° de VI-640 p.

M. de Waard continue cette si utile publication, que, depuis la mort du regretté P. Lenoble, M. Bernard Rochot revise. Les lettres qui sont ici rassemblées, avec les savants commentaires de M. de Waard, éclairent la vie scientifique en France au temps de Louis XIII. Au centre, le P. Mersenne, curieux de sciences diverses, excitateur des esprits, ami chaleureux, adversaire prompt à s'emballer. Au second plan, le bon Peiresc, empressé à fournir sur tout sujet une documentation de premier ordre, s'efforçant d'apaiser l'humeur vive du Minime et réprimandant pour ses aigreurs le P. Campanella. Une quantité d'amateurs de sciences : le père de Pascal, le provincial Jean Le Maire qui s'occupe de musique et d'un projet de canal des deux mers : « Il est si plein d'inventions qu'il est difficile d'en rencontrer un semblable, mais il ne les veut nullement descouvrir », le numismate Haultin qui possède un manuscrit chinois contenant toutes les postures de l'Arétin et qui a promis au P. Mersenne de le lui montrer, etc.

Des Pays-Bas, Descartes n'écrit guère à Mersenne. De Rome, J.-J. Bouchard adresse à Mersenne une lettre élégante sur la musique. Il est souvent question de Galilée, que vont visiter des voyageurs français et anglais (p. 454). Ses dialogues sur le mouvement de la terre sont imprimés à Strasbourg en traduction latine, et 350 exemplaires en sont envoyés à Paris (p. 270). Mersenne souhaite que, comme Campanella, l'autre grand homme italien puisse venir en France (p. 214) ; mais Peiresc s'inquiète du ton sur lequel le Minime marque ses désaccords avec Galilée (p. 403 et 520). On publie en appendice des critiques des théories de Galilée, qui sont conservées dans les manuscrits de Florence et dont l'auteur est peut-être Bernard Frenicle.

A part un poème de Guillaume de Machaut, les chansons de Thibaut de Champagne, et quelques pièces de Ronsard et de Charles IX, la poésie ne tient aucune place dans cette correspondance. Mersenne et ses correspondants s'intéressent à l'arithmétique [1], la géométrie (cycloïde), la physique (optique, acoustique, chute des corps, balistique, aimant, pierre flottante, machine du P. Linus), l'histoire naturelle (génération spontanée), l'astronomie (éclipses). Le P. Mersenne songe à créer une Académie, dont les membres ne s'entretiendraient que par lettres, et une langue universelle. Les deux thèmes les plus souvent traités sont la sorcellerie et la musique.

Christophe de Villiers, qui habite Sens, entretient longuement Mersenne d'un cas de possession diabolique ; à son sujet, Peiresc se souvient de la vieille histoire Gaufridi.

En matière musicale, Mersenne veut tout connaître : manuscrits arabes, instruments hindous et chinois, chansons canadiennes, théories des anciens Grecs, manière de chanter les odes de Pindare et d'Horace, etc. On discute sur la primauté de la musique italienne et de la musique française (p. 2, 3, 379). Soit que, comme Peiresc en 1600, ils aient assisté à des fêtes princières d'Italie, soit qu'ils se procurent certaines publications, telles que le *S. Alessio* (1634), ces lettrés portent un vif intérêt à ces drames avec chant, musique

1. Cf., p. 29, les propriétés sacrées de certains nombres.

et machinerie, qui, à Florence et à Rome, préparaient la naissance de l'opéra (p. 7, 328-329, 334, 358, 379).

Ce livre a été préparé et imprimé avec grand soin [1].

R. Lebègue.

Émile Henriot, **Courrier littéraire, XVIIIe siècle.** Nouvelle édition augmentée, tome Ier. Paris, Albin Michel, 1961. Un vol. in-8° de 399 p.

Si l'on peut faire un reproche à M. Émile Henriot, c'est celui d'avoir supprimé l'avant-propos qui figurait en tête de sa première édition du *Courrier littéraire, XVIIIe siècle*, parue en 1945. Il est vrai qu'il s'agissait alors de présenter une nouvelle série et que les lecteurs de 1945 pouvaient ignorer ou avoir oublié les chroniques littéraires d'É. Henriot dans *Le Temps*, alors qu'elles sont familières aux lecteurs du *Monde* [2].

Cet avant-propos définissait le programme d'É. Henriot : « A l'occasion d'une lecture, d'une réédition, d'une thèse, d'une mise à jour d'inédits ou d'un travail d'érudition, sous la forme alternée de portraits, de gloses et de commentaires, il prétend seulement apporter, de chapitre en chapitre, sur l'immense domaine de nos lettres, un ensemble de renseignements et de vues propres à servir la curiosité des amateurs, à accompagner leurs lectures et à faciliter leurs recherches. »

Ainsi, É. Henriot est avant tout journaliste. Sa critique proprement dite n'envisage que les œuvres d'imagination. Pour les ouvrages de critique littéraire, il se plaît à les lire pour lui et aussi pour le public des « amateurs » auquel il a consacré sa tâche. Ainsi, l'actualité littéraire — celle de l'érudition — est seulement prétexte à causerie avec le grand public, un grand public du demi-siècle qui, dans l'ensemble, n'a pas la culture d'E. Henriot. Plutôt que « servir » sa curiosité, c'est de l'éveiller qu'il s'agit. Le lecteur d'un grand journal est affamé de nouveautés, il veut être tenu au courant dans tous les domaines ; le dernier film, le dernier spectacle, le dernier livre, même si c'est un livre de critique sur un bon vieux classique. Qui sait ? Peut-être, pris au piège, aura-t-il envie de lire ou de relire le bon vieux classique. Les souvenirs du lycée sont loin, mais le livre est peut-être là, à portée de main... ou sur « le second rayon ». Chacun trouvera d'ailleurs profit à lire É. Henriot : l'un y apprendra l'existence des *Aventures du chevalier de Beauchesne ;* un autre tirera profit du vivant portrait du marquis d'Argens que nous croque l'auteur.... On ne peut lire ces pages sans plaisir, un plaisir analogue sans doute à celui que l'auteur a dû trouver en les écrivant. M. Henriot est aimable et souriant, tel un conférencier courtois qui aurait préféré la plume à la parole. Il a beaucoup lu, c'est un humaniste prodigue de son savoir et qui peut-être, en son for intérieur, reproche à nos érudits de rester volontiers dans leur tour d'ivoire alors qu'il est si simple de faire profiter les profanes de nos tendresses et de nos préférences....

Car M. Henriot n'est ni pédant ni acariâtre. Pourquoi le serait-il ? Il n'a pas de programme, il parle de ce qu'il veut et quand il le veut. En 1961 comme en 1945, il nous présente l'abbé Prévost, Montesquieu et Marivaux, Lesage et Voltaire, Vauvenargues et Diderot, Frédéric II et enfin, félicitons-le de l'avoir introduit dans la littérature (pourquoi son ennemi Buffon et jamais lui ?), Réaumur. Seul le président de Brosses a été ajouté à la liste [3]. A vrai dire, si le recueil s'est accru depuis 1945 [4], c'est surtout de fragments d'ouvrages aujourd'hui épuisés et nous avons ainsi le plaisir de voir groupées analyses et impressions de l'auteur sur la littérature du

1. P. 597, lire *1654* et non *1564 ;* p. 254, l. 1, *je faicts mesmes ;* p. 335, l. 12, *si M. Du Mesnil ;* p. 337, l. 48, *et ceux ;* l. 51, *descouvertes de la ;* l. 58, *grossierement ;* p. 432, l. 42, *à qui.*

2. Nous aurions aimé trouver à la fin de chaque article sa référence exacte, d'autant plus que tous les « courriers » ne sont pas repris du *Temps* ou du *Monde.* Nous aimerions savoir aussi à quoi correspondent exactement les articles imprimés en petits caractères ? Notre curiosité sera sans doute satisfaite à la fin du second volume... et nos exigences ne sont sans doute pas celles de la plupart des lecteurs.

3. Mais la notice date de 1929.

4. Il s'est d'ailleurs bien amélioré matériellement.

XVIIIe siècle. Les érudits de l'avenir pourront donc étudier, soit l'évolution de la critique littéraire au XXe siècle, soit l'évolution de la pensée de M. Henriot....

Nous nous contenterons de remarquer que les seuls articles postérieurs à 1945 concernent Montesquieu, Diderot et surtout Voltaire dont M. Henriot a remanié le « portrait » qu'il avait autrefois tracé dans une notice intitulée « Une nouvelle vie de Voltaire ». Non pas que la critique littéraire ait beaucoup plus progressé pour ces trois auteurs que pour les autres. Ainsi, on a beaucoup parlé de l'abbé Prévost ces dernières années. Et, si la connaissance de Montesquieu et de Diderot s'est enrichie grâce à de nouvelles éditions, cela pourrait être vrai pour Voltaire si M. Henriot avait parlé de la *Correspondance* éditée par les soins de M. Besterman. Et Voltaire se voit attribuer environ le tiers de l'ouvrage.... Peut-être, comme l'écrivait Mme Jacqueline Piatier dans les colonnes du *Monde*, aime-t-il « par-dessus tout le siècle de Louis XIV ». Mais ce qui nous a frappé dans ce premier tome, c'est son désir de justifier et de réhabiliter Voltaire malgré ses défauts. « Aimer Voltaire, ce n'est pas se moquer de tout et rire avec légèreté de ce qu'on n'est pas fait pour entendre ; ce n'est pas nier par système ce qui paraît vrai, utile et bon à autrui, si l'on n'en a soi-même pas besoin. Aimer Voltaire, c'est s'efforcer d'introduire autant de clarté que l'on peut dans ce qui apparaît obscur.... » Voilà un critique « humaniste », sensible aux problèmes de son temps et en particulier à « l'atroce dilemme où nous sommes pris, entre une justice sans liberté et une liberté sans justice ».

Françoise Weil.

Harold Nicolson, **Sainte-Beuve.** London, Constable, 1957. Un vol. in-8° de 274 p. et huit illustrations.

Comme le dit l'auteur dans la note préliminaire, c'est moins un livre d'érudition qu'une adaptation en 266 pages, réparties en quatorze chapitres, des deux volumes de 750 pages d'André Billy, avec un Index et une petite liste des livres consultés, qui ne peut avoir la prétention d'être une bibliographie, tellement les lacunes y sont nombreuses. On s'étonne de ne pas y rencontrer les lettres de Mme Marsaudon et celles de Mlle Adèle Couriard bien qu'elles y soient citées à plusieurs reprises. Autres lacunes : le *Livre d'Or*, qui est cependant essentiel pour la bibliographie, les *Cahiers* de S.-B., son livre sur *Proudhon* et son étude sur *Talleyrand*. En revanche, on se demande pourquoi figure la *Littérature française de ses origines à 1870*, qui est un choix, en dix volumes, des *Lundis* et des *Portraits* répartis par siècle, établi par Maurice Wilmotte ; mais on n'en finirait pas d'éplucher cette liste de livres, qui est d'une fantaisie assez curieuse.

Le livre forme une étude commode pour ceux qui ne connaissent pas S.-B. parce que l'essentiel s'y trouve et que l'index final permet d'y orienter ses recherches. On se demande pourquoi Leconte de Lisle est placé à Lisle, pourquoi n'y figurent ni Chenedollé, ni Philarète Chasles, ni Jomini ; pourquoi également Marceline Desbordes-Valmore est classée à Valmore, etc.

Le but de l'auteur, qui se réfère à l'excellent petit livre d'André Turquet (non signalé d'ailleurs dans la bibliographie), est de redonner de l'actualité au critique des *Lundis ;* dans sa courte préface, il rappelle l'habitude qu'avait son professeur de répéter comme une incantation ces mots : « Lisez, Lisez, Lisez Sainte-Beuve », lorsque la leçon terminée, il prenait son pardessus et son chapeau. Puisse ce souhait se réaliser dans les collèges et universités de langue anglaise et susciter à l'œuvre du critique des lecteurs de plus en plus nombreux.

La proportion des quatorze chapitres est assez inégale et le rôle de S.-B. sénateur est trop rapidement esquissé ; les neuf dernières années de sa vie ne forment qu'un seul chapitre bien écourté. Oserait-on dire que la seule partie originale du livre ce sont les illustrations ? Le livre se lit avec plaisir et facilement, mais n'ajoutera rien à la renommée de Sainte-Beuve.

Jean Bonnerot.

MARCEL CHICOTEAU, **Studies in Symbolist Psychology.** Sydney, 1958. Une plaq. de 52 p.

Les quatre essais qui composent ce petit livre ont été écrits *in the 1930's* et publiés pour la première fois à Cardiff en 1940. S'appuyant surtout sur la période 1850-1880, ils seraient plutôt à nos yeux des *studies in pre-symbolist psychology*, dont l'intérêt majeur réside dans un rapprochement constant entre la France et l'Angleterre. *The symbolist mind* énumère les *mental obsessions* communes aux poètes des deux pays. *The religious spirit* trace un parallèle entre l'influence de Chateaubriand et celle de Newman (mais on s'étonne que Villiers de l'Isle-Adam ne soit pas cité à propos du spiritualisme et du mysticisme français). *The moral background* concerne l'attitude des artistes en face de leur temps, ère victorienne, bourgeoisie française. Enfin, dans *Two independant exponents of symbolism* est menée une brève, mais substantielle comparaison entre Mallarmé et Browning.

L'auteur n'a pas voulu faire œuvre exhaustive, mais propose simplement des *personnal — perhaps rather aphoristic — impressions of French and English poetry :* elles méritent notre attention.

MICHEL DÉCAUDIN.

BERNARD GUYON, **Péguy,** Paris, Hatier, Coll. « Connaissance des Lettres », 1960. Un vol. in-8° de 288 p.

Ce livre n'est pas seulement une somme des études sur Péguy, mais celle d'une vie avec Péguy. On se prend à penser, au long de sa lecture : quel dommage que ce héros, qui aimait tant dominer les esprits, n'ait pas connu Bernard Guyon ! Voici enfin un disciple ! Seul Lotte a pu lui donner d'égales satisfactions. Il est peu d'ouvrages littéraires où le mot *cœur*, quand ce n'est pas *pectus* (p. 254), soit aussi souvent imprimé, où les raisons du cœur, ses critères, se glissent avec une insistance plus déclarée, sans altérer d'ailleurs, dans l'ordre de l'esprit, et du plus affiné des esprits, l'esprit critique. C'est que Bernard Guyon possède la forme d'esprit critique la plus rare : l'esprit critique bienveillant. Sur chaque point qui fait difficulté, il pose plusieurs questions ; pour chacune, il a plusieurs réponses, et se décide toujours pour la plus favorable. Livre de dévouement, en vérité, qui a les couleurs franches et naïves des ex-voto. Nous dirions, en jouant à peine sur les mots : livre de dévotion. Si la collection *Connaissance des Lettres* nous en donne quelques autres de la même sonorité (et pourquoi pas un *Bloy*, un *Claudel*, un *Bernanos ?*), elle deviendra « Connaissance des âmes ».

Une sorte de mimétisme, qui n'est pas séidisme, ajoute à la saveur de ces pages. Bernard Guyon a la manière de Péguy. Il a les mêmes images militaires, le même emportement oratoire, la même éloquence qui se moque de l'éloquence, mais qui n'est pas exempte de rhétorique, la même chaleur qui empêche parfois de voir avec sécurité où s'arrête l'auteur, où commence l'homme (devant le Polyeucte de Péguy, nous nous demandons où est, au juste, le Polyeucte de Corneille et où le Péguy de Polyeucte ; ici, où est Péguy et où est Bernard Guyon) ; il a la densité originale de ses formules : Péguy aurait aimé des phrases comme celle-ci : « Il était passé de l'état d'exaltation héroïque, non indigne d'un cœur chrétien... à l'état infiniment plus chrétien d'abandon » ; ou comme celles-ci : « Le Paradis est un jeu éternel » ; « cette poésie mystique est une poésie incarnée ». Il aurait aimé cette écriture généreuse qui se laisse emporter tout en se surveillant, qui vibre ; et où les périodes sont comme des coups de clairon, les répétitions des échos amplifiés par une caisse de résonance. On lui appliquerait volontiers ce mot qu'il écrit plusieurs fois, sans que l'on sache au juste si c'est avec humour : « Il entre en transe » ; — état qui serait impropre à l'exercice de la raison, si ce beau désordre n'était un effet de l'art. Bernard Guyon a les mêmes reprises insistantes que son maître, et ce pas qui martelle fortement le sol.

On suit ce fantassin en trois étapes, une fois passé le prologue, où l'enfant de troupe a fait ses premières armes : de 1894 à 1899, c'est la journée du militant socialiste, celle de la cité harmonieuse, de la première *Jeanne*

d'Arc, et de l'Affaire ; de 1900 à 1909, c'est la journée des *Cahiers*, celle des grands examens de conscience, de la méditation des grands maîtres et des grands mythes ; de 1910 à 1914, la journée des *Mystères*, de la nouvelle *Jeanne d'Arc*, de l'Espérance, des suprêmes tournois, d'un drame secret, de la mort qui transfigure plutôt qu'elle n'achève.... Plan d'une dramaturgie savante et pourtant inscrite dans les faits. Plan d'une exécution difficile, convenons-en, et qui, sous son apparence chronologique, risque de placer les faits hors de leur date (c'est ainsi que Bergson, nous semble-t-il, intervient trop tard), impose des retours en forme de synthèses, induit à la répétition des mêmes citations (p. 133 et 221). Il a fallu beaucoup d'intelligence et d'art pour en vaincre les difficultés ; et toutes n'ont pas été vaincues.

Par exemple, certains sujets, sans lesquels il n'est pas de « connaissance des lettres », n'ont pu entrer ici que de biais ; et l'auteur, qui les rencontre à plusieurs reprises, les exclut comme étrangers à son dessein, ou comme prématurés. Tel ce bilan de la culture de Péguy, dont Bernard Guyon écrit avec trop de modestie qu'il « reste à faire » : si l'on rapprochait les unes des autres plusieurs de ses pages, on ose croire que ce bilan se ferait presque de lui-même ; mais il n'a pas songé à les rapprocher : il nous dit ici la dette de Péguy envers Musset, glisse ailleurs le nom de Lucrèce ou de Dante, prononce celui de Michelet sans s'y arrêter. Il suggère les brillants développements dont il n'a pas voulu s'offrir le luxe peut-être trop facile : Péguy et Pascal, Péguy et Diderot. Certains maîtres à penser, à lutter et à chanter pourraient être présents d'une présence plus perceptible, même s'il avait fallu après coup les écarter, comme Marx dont l'ombre passe peut-être trop vite, comme Nietzsche ou Hegel, comme Jean-Jacques, comme Fourier, véritable architecte de la « cité harmonieuse », comme Jules Vallès [1], Tolstoï nommé épisodiquement (p. 139), Zola. Est-ce du Zola, est-ce du Péguy, cette phrase : « Nous marchions sur les pavés de cette gloire.... Tout le Faubourg descendait dans la nuit en une poussée formidable sans haine » (p. 67) ? Et quelle est juste, la résistance que Bernard Guyon oppose à certains *tabous* de l'histoire littéraire, selon lesquels un poète comme Péguy n'a ni maîtres, ni modèles, ni famille poétique : « Un jour viendra, où de patients chercheurs établiront.... » Nul n'aurait été plus digne d'ouvrir la voie à ces patients chercheurs de l'avenir. Il se contente de jeter des noms un peu négligemment : Laforgue, Toulet, Verlaine. Il écrit, un peu vaguement : « des souvenirs littéraires » (p. 129), sans dire lesquels ; il laisse à d'autres le soin d'amorcer « une étude systématique et strictement chronologique » des influences (p. 106).... Ce sont là de légers points de divergence ou d'irritation auxquels nous expose un livre de comptes dont les colonnes de *doit* et d'*avoir* sont inégalement remplies.

Il en est un autre, me semblet-il. Dans les limites qu'il s'est assignées, l'auteur n'a pas voulu et peut-être ne pouvait faire tenir le *monde* de Péguy. Or je ne sais si ce chef peut se séparer de ses troupes. Non point que l'on nous ait donné un portrait sans cadre ; mais plutôt une de ces toiles où la lumière centrale dévore les arrière-plans et la masse des comparses. De ce maître de l'Amitié, nous voyons peu les amis. Des noms passent (p. 25-26, 34, 77, 94) sans éprouver le besoin de devenir figures. De même des milieux. Bernard Guyon s'est refusé à la tentation d'évoquer ce banlieusard dans sa banlieue, ce boutiquier dans sa boutique. L'ombre des amis à demi adversaires ou des ennemis intimes se profile à la cantonnade, et nous voudrions l'appeler sur la scène : quels sujets que Péguy et Benda, — ce Benda qui a « trahi » (p. 272), — Péguy et Georges Sorel, Péguy et Psichari, — ce Psichari dont Bernard Guyon rappelle l'existence à des générations qui ne l'ont pas lu (p. 170, 174), — Péguy et Barrès. De ce dernier, ce livre parle quelquefois, tantôt selon la justice, tantôt selon la mode (p. 163, 170, 181). Il nous invite à prolonger quelques sujets auxquels il renonce : sur le groupe, ou, si l'on préfère, l'amitié des *Cahiers de la Quinzaine* (p. 85-86), sur les approches ou les tentatives de la *Nouvelle Revue*

1. Peut-on s'y tromper, à cette dédicace qui semble de Jacques Vingtras : « A toutes celles et à tous ceux qui ont vécu. A toutes celles et à tous ceux qui sont morts pour tâcher de porter remède au mal universel... » (p. 46).

française [1]. Péguy est, à nos yeux, un des protagonistes du drame des générations, uni à elles par un destin spirituel commun. Nous ne pouvons prononcer les syllabes de son nom sans que d'autres noms surgissent : celui de Bloy [2], celui de Claudel [3], si souvent proche de Péguy, plus souvent encore étranger à Péguy, parlant parfois de lui avec plus de sympathie que de connaissance, surveillé, épié par lui, — Daniel Halévy en a témoigné [4], — comme une force plus redoutable encore que bienfaisante.

Peut-être, il est vrai, ces vagues regrets répondent-ils en nous à une nostalgie de notre jeunesse. Bernard Guyon, qui est d'un autre âge, n'a pas été tenté de s'attarder aux mêmes souvenirs. Même si le livre d'Henri Massis, *De l'Homme à Dieu*, avait paru à temps, je ne sais s'il lui aurait demandé tout ce que nous avons cru y retrouver. Pour nous, parler de Péguy, c'est encore nous entretenir avec notre vieil ami et bon maître Daniel Delafarge (qui pourrait avoir sa place ici, au moment où il est question de la connaissance ou de la méconnaissance de Brunetière), avec le fin et discret M. Raphaël qui mit, à nous apprendre l'allemand, des soins dignes d'un meilleur succès, avec l'enquête d'Agathon où la génération de 1914 nous semble respirer plus à l'aise que dans des romans écrits vingt ans après [5]. C'est revivre un temps que Bernard Guyon n'a pas vécu, et dont il donne une image que nous ne reconnaissons pas toujours. Ceux qui ont eu trente ans vers 1925 ne se rappellent pas (p. 273) que les Laudet, les François Le Grix aient été, à cette date, les maîtres des catholiques de France ; que Jacques Maritain n'eût pas, dès lors, sa pleine audience auprès de la jeunesse (il s'agissait, il est vrai, d'un autre Jacques Maritain) ; que l'équipe de Péguy, qui avait été aussi celle de Joseph Lotte, fût si irrémédiablement dispersée. Ils croient se souvenir qu'en pleine guerre de 1914, le *Bulletin* de Lotte avait repris sa carrière ; des chrétiens sexagénaires d'aujourd'hui se penchent encore sur ces feuilles jaunies de l'autre guerre, pour y reconnaître, sous le voile du pseudonyme, leur première colonne imprimée.

En revanche, quel parfait accord avec tout ce que nous dit Bernard Guyon de Péguy lui-même ! Il a tout lu de ce qui le concerne : souvenirs fort divers qui vont de ceux de M^me^ Favre à ceux de M^me^ Simone ; témoignages de compagnons de route, de ceux mêmes qui, comme les Tharaud, suivirent cette route en touristes plutôt qu'en pèlerins ; études critiques comme celle de René Pintard qui mirent au service de Péguy les méthodes que Péguy repoussait, mais sans lesquelles les plus belles œuvres tomberaient en poussière avec le temps ; poèmes critiques ou critique poétique d'Albert Béguin, d'André Rousseaux. Mais ses propres études de plus de trente années, qui emplissent presque une page de sa bibliographie, forment peut-être la plus riche gerbe de sa moisson. A quoi il faut ajouter une documentation neuve, des articles retrouvés, des inédits entr'ouverts, des correspondances discrètement utilisées. Enquête exhaustive qui ne s'arrête, et avec quel regret, que là où font défaut les archives : que celles des *Cahiers* aient disparu, ou que celles de la Société de librairie et d'édition demeurent fermées à un Bernard Guyon, quel tort, quelle injustice ! Il nous faudra attendre encore, ou désespérer peut-être, de voir s'incarner le poète de l'incarnation, de participer à ses soucis d'argent, d'entrer dans ce détail balzacien d'une détresse financière sans lequel nous ne connaîtrons jamais Péguy tel qu'il fut [6].

1. P. 164. C'est un sujet que traitera, croyons-nous, l'importante thèse d'Auguste Anglès sur les débuts de cette revue. De même, nous aurons sans doute sur le « groupe » des *Cahiers* la grande étude attendue : la thèse d'un fils de Louis Gillet, c'est-à-dire d'un héritier direct de cette « amitié » ou de cette église.

2. M^me^ Jacques Maritain a indiqué l'intérêt des rapports malaisément définissables de Péguy et de Bloy ; René Johannet, dans sa *Vie et Mort de Péguy*, p. 164-165, a rappelé l'effet de *Jean Coste* sur Bloy, et posé la question de savoir pourquoi celui-ci ne reçut jamais de réponse de Péguy.

3. Nommé seulement en passant, p. 163.

4. *Charles Péguy et les « Cahiers de la Quinzaine »*, 1918, p. 208.

5. P. 236.

6. Notons cependant que l'esprit critique parvient à suppléer aux carences matérielles ; il débrouille, à la suite de M. Auguste Martin, l'obscure question des pèlerinages de Chartres (p. 190) ; à la suite de Jean Onimus, celle des quatrains (p. 209) ; il met, à l'encontre de M. Marcel Péguy, de l'ordre dans celle de *Clio* (p. 143, 215, 219).

Avouons-le, d'ailleurs : Péguy n'est pas de ceux que nous osions considérer « tels qu'ils furent ». Il doit demeurer « tel qu'en lui-même... ». Ni la noblesse de sa pensée, ni l'héroïsme de sa mort ne permettent de lui appliquer la méthode indiscrète et chicanière de Sainte-Beuve. Dirons-nous que nous n'en éprouvions aucun regret, qu'il n'y perde pas quelque peu de son humanité, ou, comme dirait Montaigne, de son « hommerie » ? Il eut son partage de midi, la déréliction dans un désert de soif, la visite furtive du démon connu des ermites, l'heure du *Ne nos inducas in tentationem*. Bernard Guyon a bien raison (p. 105) : le mot que l'on soit le moins tenté de lui appliquer c'est le mot *pur*, qui depuis cinquante ans a fait tant de mal à l'homme et à l'art ; son hérésie, s'il en professe une, n'est pas l'angélisme (p. 219). Remercions Bernard Guyon d'avoir su dire sur ce sujet délicat ce qu'il convenait de dire, avec les mots qui convenaient (p. 191, 192, 231, 267). Remercions-le de ne pas s'être appesanti sur la vie sacramentelle de son héros, ni sur les lacunes de cette vie ; de n'avoir pas posé la question de la *sanatio in radice*, qui l'eût peut-être affranchi de tels de ses complexes, mais non pas de son vrai drame secret. Et refusons-nous aux diagnostics sans grâce, aux mots lourdement physiologiques, à ceux de palinodie, de cyclothymie, d'inadaptation qui viennent à la pensée devant telle ou telle page (p. 173, 189, 196). Certes, ce chrétien qui a tant médité sur les vertus théologales a moins de considération pour ces vertus cardinales, plus chères peut-être à Claudel et que le XVII^e^ siècle résumait dans la belle expression d' « esprit de conduite » ; il a été de ces esprits tyranniques que l'on aime en dépit de leur tyrannie, que l'on aime de leur tyrannie même, parce qu'elle est dévouement total : ce sont de sublimes totalitaires que ceux du dévouement ; ils font d'eux-mêmes un don égal à celui qu'ils exigent de nous.

Aussi les réserves et les restrictions mentales sont-elles vaines ; vain le souci de logique qui nous tracasse en présence d'un vocabulaire idéologique sans rigueur ; vains les considérations d'art et les raffinements esthétiques. Nous sommes, — Bernard Guyon a raison de le déclarer (p. 255), — au delà de la littérature. Non point qu'il n'ait d'excellentes pages sur la poésie de Péguy ; qu'il ne propose, en un endroit, un type parfait d'étude de style qui s'ordonne non selon les éléments du style, mais selon ses caractères (p. 207) ; qu'il n'ait un sentiment nuancé du rythme (p. 225), des correspondances d'art qui jettent ici ou là un clair obscur de Rembrandt (p. 251), font résonner ailleurs des accents d'oratorio, plongent dans la musique cette prose de combat ou ces vers de prière (p. 196, 207, 208, 225, 231, 245, 267). Mais enfin cette force de la nature ne s'analyse pas comme un air de flûte ou une toile de chevalet. Il faut ou se refuser ou se laisser emporter.

Bernard Guyon se laisse emporter, et les brefs mouvements de réserve ou de restriction ne tiennent pas longtemps. A peine a-t-il esquissé quelque expression d'impatience (p. 128) ou d'agacement (p. 84) qu'il se repent de son audace. A-t-il le droit d'être fatigué (p. 208, 244, 253), de parler de « pages languissantes et ternes » (p. 208), de « temps morts » (p. 239) : « Qu'est-ce que cela prouve ? Sinon notre indigence spirituelle... » (p. 244). A-t-il le droit de plaider la cause de telle victime du rude jouteur, moine ligueur dont les amitiés mêmes se traduisent à coups de poing ? S'il se donne cette liberté grande, on sent que ce n'est que par acquit de conscience, avec ce genre de conviction méthodique et provisoire qui est demandé, dans les débats d'église, à l'avocat du diable ; et s'il lui arrivait d'être casuiste, ce serait en faveur de Péguy (p. 240). Sans doute met-il des guillemets invisibles quand il appelle « traître » et « imbécile » l'adversaire de son maître (p. 184). Il en met de visibles au mot *intégriste* (p. 185), apparemment parce que ce terme, à ce qu'il nous semble, est formellement interdit sous peine d'excommunication ; mais il le prononce en chrétien de l'âge nouveau, en disciple de celui qui a renouvelé la vie religieuse du XX^e^ siècle (p. 265).... Nous ne dirons pas que ce soit là de l'histoire « engagée » ; mais c'est de l'histoire que l'on croit pouvoir classer. Pas à droite, certainement.

Bernard Guyon nous parle, dans le langage de son temps, d'un homme d'un autre temps, mais sur lequel toutes les familles de notre fin de siècle peuvent s'accorder. Fût-ce à la faveur d'un malentendu : car les uns l'aiment d'avoir défendu Dreyfus, les autres des raisons qu'il a eues de le défendre. La destinée posthume de cet irréductible vivant tient dans ce

partage qui équivaut à une unanimité. L' « amitié Charles Péguy » est celle des frères ennemis : ennemis, donc inséparables. Le symbole s'en trouverait peut-être dans le voisinage de la Sorbonne, de la boutique des *Cahiers* et du centre Richelieu. Bernard Guyon a raison de rappeler la commémoration du grand amphithéâtre de la Sorbonne ; mais ce vaste hall aux multiples affectations est-il vraiment en Sorbonne ? A la vérité, j'aimerais mieux voir un signe de conciliation et de cité harmonieuse dans ces soutenances de thèses d'Université et de thèses d'État, dans ces mémoires de diplôme auxquels Bernard Guyon a fait l'honneur entièrement mérité d'une citation (p. 210), que pourraient suivre d'autres citations, non moins méritées. Surtout il s'est gardé d'oublier ce pèlerinage annuel des étudiants, cette présentation de la Beauce renouvelée par d'autres jeunes clercs. C'est sur cette vision processionnelle que s'achève ce beau livre. Il ne pouvait mieux finir [1].

PIERRE MOREAU.

CLAUDE DIGEON, **La Crise allemande de la Pensée française, 1890-1914.** Paris, Presses Universitaires de France, 1959. Un vol. in-8° de VIII-568 p.

Le titre même fait pressentir tout l'intérêt de cet ouvrage, qui fut d'abord présenté comme thèse en Sorbonne par M. Claude Digeon, professeur à l'Université de la Sarre. La France et l'Allemagne, depuis Napoléon Ier, n'ont guère cessé de former un couple, solidaire même aux heures d'antagonisme ; et la période 1871-1914 représente le nœud le plus étroit de ces dramatiques rapports. La pesée qu'exerce alors le fait allemand sur nos destinées est si forte, si essentielle, qu'elle nous place dans un état de crise, crise prolongée et affectant tous les domaines de la pensée. C'est donc l'histoire d'un très large secteur de notre vie intellectuelle pendant un demi-siècle qui est ici abordée. L'auteur nous avertit d'emblée que la littérature n'est étudiée qu'en ce qui touche à cette préoccupation générale, mais en revanche celle-ci est prise sous tous ses aspects : philosophique, morale, politique.... Le champ est ainsi élargi et restreint. On débordera de beaucoup le domaine des « belles-lettres » au sens strict. En revanche, les rapports littéraires ou esthétiques franco-allemands qui n'impliquent pas directement la « question nationale » seront écartés. On ne parlera ni de l'influence allemande sur tel ou tel auteur, fût-il de première grandeur comme A. Gide, ni des apports généraux des écrivains ou de la pensée allemande ; même des phénomènes comme le wagnérisme ou le nietzschéisme ne sont considérés que dans la mesure où ils donnent lieu à une confrontation des deux nations. (On notera, par exemple, le fait singulier que Nietzsche fut parfois invoqué comme un penseur à-demi français flétrissant l'Allemagne, et qu'à juste titre, on ne pressentit guère l'emploi qu'allait faire de ses doctrines le futur mouvement « nazi »). Tel est le sens de l'ouvrage, nettement délimité. Tel quel il nous donne le substrat des rapports littéraires franco-allemands que chacun pourra, sur tel ou tel point, chercher à détailler. L'essentiel est ceci : un accident de notre vie politique (la guerre imprévue, la défaite et l'arrachement de deux provinces) modifie radicalement toute la vie intellectuelle de la nation. Le phénomène, parfois sous-estimé, fut profond et puissant. A l'extérieur, l'abaissement de la France voile aux regards une admirable floraison littéraire et artistique qui pourrait dignement être comparée à un nouveau « siècle de Louis XIV ». A l'intérieur, une ombre de deuil et d'inquiétude tend les esprits, fausse comme chez un malade toutes les impressions, fait surgir d'irritants ou angoissants problèmes, détourne le développement naturel des idées ; et le phénomène,

1. Est-il besoin de dire le soin de tous les détails, et en particulier de la typographie ? Si une citation de Péguy est reproduite avec son lapsus (« Songe, songe, Céphise à cette nuit terrible », p. 192), le lapsus n'est pas imputable à Bernard Guyon. Tout au plus peut-on penser qu'il en a laissé se glisser dans d'autres citations où « n'était inconnue » se substitue à « m'était inconnue » (p. 44) et « me harceler », semble-t-il, à « vous harceler » (p. 263). C'est à une distraction typographique qu'il faut attribuer *Lafarge* pour *Lafargue* (p. 65) ; et à une distraction de la plume un « rien moins que » (p. 239) qui dit le contraire de ce que l'auteur a voulu signifier.

malgré les diversions, à travers différentes phases d'atténuation et de reprise, ne s'arrête qu'avec la guerre de 1914.

L'entreprise était difficile d'ordonner une masse de faits abondants et complexes. M. Digeon a combiné deux méthodes. D'une part, l'enregistrement tout simplement chronologique, car certains événements, certaines perceptions intéressant l'Allemagne, objet des regards, déterminent un certain nombre de périodes. D'autre part, la considération des générations littéraires. Sans prendre avec trop de rigueur — et nous l'en félicitons — cette doctrine des générations, l'auteur en justifie l'emploi par d'intéressantes remarques. Si dans l'ordre des faits bruts, explique-t-il, l'année 1877, par exemple, nous apporte : la seconde série de la *Légende des Siècles*, le tome I de la *Révolution Française* de Taine, et *L'Assommoir* de Zola, il reste que l'une de ces œuvres représente le passé, l'autre le présent, la dernière un certain avenir. Et surtout, le lecteur, selon les horizons qu'il doit à sa formation, donc à son âge, aura en présence de ces œuvres des attitudes toutes différentes. Pareillement toute donnée nouvelle concernant l'Allemagne sera l'occasion, à sa date, de « réactions » correspondant aux dispositions mentales de chaque témoin. De là l'ordonnance de l'exposé de M. Digeon, où, après une vue rétrospective sur l'avant-guerre de 1870, « trois chapitres sur la victoire allemande, l'Allemagne de 1890, l'Allemagne de 1905, introduisent — en nombre inégal — les chapitres d'histoire intérieure des lettres françaises » où figurent les diverses générations.

Il était bien difficile d'éviter toute interférence entre les deux modes de développement ; et l'on pourrait parfois faire observer quelque flottement. Mais la chicane ici serait de peu d'intérêt : une plus grande netteté aurait été factice, et mieux vaut la réalité dans son enchevêtrement. Dans l'ensemble, chaque époque apparaît avec sa physionomie faite de tensions entre les options contraires sur les problèmes du jour, avec sa vie commune à laquelle contribuent — M. Digeon y insiste avec raison — non seulement les grands auteurs seuls retenus par la postérité, mais tous les écrits de diverse valeur qui alimentent la lecture courante des contemporains.

Regrettera-t-on l'absence d'une reprise logique où l'Allemagne serait étudiée par aspects ? Mais l'ouvrage ne pouvait s'allonger à l'excès et, redisons-le, il ne s'agissait pas essentiellement de vision de l'Allemagne, mais des problèmes posés par le fait allemand. Même quand l'Allemagne paraît oubliée dans nos luttes intérieures entre nationalisme et cosmopolitisme, entre spiritualisme et positivisme, elle est encore présente par le poids qu'elle exerce sur tous les esprits. Les problèmes politiques et civiques dominent tellement ces débats que l'ouvrage prend parfois l'aspect d'une histoire intérieure de la Troisième République. Cependant l'auteur ne se laisse pas détourner de son objet : si, par exemple, le boulangisme, qui a fait passer de gauche à droite le thème de la revanche prend ici un certain relief, l'affaire Dreyfus est en revanche laissée pour accessoire, car, si vive et si déterminante qu'elle ait été, elle ne se relie que très indirectement au problème allemand. Et ce n'est pas oublier l'influence allemande que de marquer des phénomènes qui la limitent et l'encadrent, comme les souvenirs de la Commune. La réflexion sur la chute de l'Empire, qui fut un peu celle des valeurs qu'il avait soutenues, maintenait bien les esprits au cœur du débat sur l'appréciation de l'Allemagne.

Le déroulement de cette histoire est présenté en trois étapes. Aux lendemains immédiats de la guerre dominent la déception, l'idée de revanche, l'interrogation sur les valeurs germaniques, le plus souvent résolue par la distinction des « deux Allemagnes » ; tandis que les idéalistes retournent à leurs espoirs, trois penseurs, Renan, Taine, Fustel de Coulanges, préludent au positivisme étroitement replié sur la patrie. — Vingt ans après, la République s'est consolidée, ainsi que l'Empire allemand dont les caractères commencent à se fixer ; chez nous, les doctrines nationalistes s'accusent, non sans emprunts aux doctrines ou exemples germaniques, tandis que l'influence allemande s'exerce ailleurs par Kant, Schopenhauer, Wagner ; l'appréciation de l'Allemagne devient plus modérée, un Barrès témoigne par son cas personnel d'un décalage entre les tendances politiques et esthétiques. — Enfin, avec l'alerte de 1905 et la menace économique, la tension se ranime, exaspère nos luttes intérieures ; les jugements sur l'Allemagne

redeviennent pessimistes, autant chez le pacifiste R. Rolland que chez le patriote Péguy.

Il n'est pas étrange que la littérature ici considérée soit du type « engagé », que la poésie soit à peu près absente, au bénéfice des ouvrages de doctrine : politique, histoire, philosophie. Le roman est à thèse *(Le Disciple, Colette Baudoche)* ou au moins à signification documentaire *(M. et Mme Moloch)*. L'auteur souligne le fait — déjà observable aux époques antérieures — que les grands auteurs (tels Claudel, Gide, Proust, dans la génération de 1890) interviennent peu, laissant le problème aux mains d'écrivains moins distincts de la masse, si bien que, prise en son ensemble et comme forme d'art, notre littérature n'a pas plus été modelée par l'événement de 1870 que par la Révolution française.

L'essentiel est affaire de pensée. Dans les perspectives d'aujourd'hui, on pourrait être tenté de sous-estimer cet événement. C'est simplement parce qu'il est tout à fait dépassé, et que les conséquences pénibles aux Français ont disparu. On pensait à une autre échelle, et ce qui touche à l'intime retentit toujours profondément. Ce fut un bouleversement, dont les effets durèrent jusqu'à 1914. L'ébranlement reçu se marquait de nuances particulières : étonnement indicible, humiliation cuisante, amertume d'un amour déçu. Le désarroi s'aggravait de la nécessité de faire face à une situation. Au jugement comme à l'action, l'Allemagne présente l'énigme d'aspects opposés, dont chacun est par lui-même matière à contradiction entre nos diverses familles d'esprits. La fameuse théorie des deux Allemagnes, émise par Caro, était, pense M. Digeon, une sorte d'abdication du jugement, ou, au mieux, un pari désespéré sur le passé contre l'avenir. Disons aussi qu'elle répondait à une indéniable réalité. Il était plus facile de repousser l'une ou l'autre de ces Allemagnes que de contester son existence. Sans doute on pouvait soutenir que la bonne Allemagne s'était d'elle-même engloutie dans l'autre, comme Lévy-Bruhl dans son célèbre ouvrage, prolongeant les pensées de Michelet : « L'Allemagne est morte en sa victoire même », ou de Quinet : « Elle n'a plus rien à offrir. » En fait, beaucoup d'observateurs, et non des moindres, reviennent à l'idée des deux Allemagnes, tel Renan, et plus tard, Romain Rolland, et d'autres comme Erckmann et Chatrian avec d'autres dosages.

Sur quoi chacun fait son choix. Il y a ceux (rares) qui se détournent pour toujours, et ceux, à l'autre extrémité, qui admirent sans peine. Il y a ceux (comme Cherbuliez) qui admirent en haïssant, ceux qui parlent de « l'utile ennemi » comme J. Lemaître. Beaucoup reprennent, légèrement modifiée, leur position d'avant 1870, tel Renan, tels les fervents du kantisme humanitaire. Kant ne reçut jamais l'affront, qu'il devait subir bien plus tard, d'être confondu avec un feldwebel prussien. Au fond, la contradiction est moins dans les constatations que dans les dispositions et les conséquences tirées. Il se produit de curieux chassés-croisés entre la gauche et la droite pour le patriotisme, le pessimisme, l'appréciation de l'Allemagne. La diversité, la liberté individuelles, brodent sur ce canevas leurs imprévus. Renan reviendra à la République sans se dédire quant à la supériorité de l'organisation allemande. Zola, après une phase de brutal réalisme, reviendra à l'humanitarisme de V. Hugo. Celui-ci est bien hésitant dans son « choix entre deux nations ». Les doctrinaires de notre école primaire (Pécaut, Buisson) accorderont tant bien que mal humanitarisme et esprit revanchard. De grands flottements s'observent chez Bourget, Barrès, Rolland. Il n'y a pas même unité de vues chez les tenants d'une même tendance. Rolland reste pacifiste en passant de l'amour au mépris. Pour tremper le nationalisme, Taine admettrait fort bien certains ingrédients germaniques, tandis que Peladan juge l'esprit latin mortellement contaminé par les « idées barbares ». Les socialistes furent divisés, tels Andler et Jaurès, sur le compte de leurs amis allemands (peut-être les inquiétudes finales de Jaurès furent-elles plus marquées que l'auteur ne l'indique). Au fond, chaque parti trouve en l'Allemagne des raisons d'aimer et des raisons de condamner. Finalement, comme l'observe M. Digeon, l'anti-germanisme n'est jamais parvenu à abolir la tradition opposée.

Il faut louer et remercier l'auteur pour son entreprise et sa réussite, même si l'éclairage est un peu inégalement réparti au profit de la pensée politique,

et si l'influence propre de la pensée germanique reste un peu au second plan. Du moins est évoqué dans son ensemble et dans sa juste tonalité ce malaise national qui joignit, pour reprendre les termes de Péguy, l'acuité d'une crise à la durée d'une longue période. Soucieux d'offrir une synthèse, M. Digeon n'a pas prétendu mener à leur achèvement toutes les recherches de détail, et même il lui arrive d'en suggérer de nouvelles (ce qui n'exclut nullement une enquête fort soignée, qu'il a menée parfois auprès de témoins directs des événements comme Ch. Maurras ou les frères Tharaud). Il faut souhaiter que lui-même ou quelque disciple poursuive dans cette voie, et l'étude présente, qui délimite beaucoup de problèmes, fournira un précieux et indispensable point de départ. La bibliographie, contenue dans d'intelligentes limites, et par surcroît commentée, est volontairement orientée en ce sens. Un remarquable effort d'impartialité est constamment déployé, et toutes ces querelles des Français entre eux ou avec le peuple voisin sont présentées avec un loyal souci de justice et de respect envers chacun.

Cette lecture est souvent pathétique, évoquant des épreuves restées vivantes dans les souvenirs des Français. Et pourtant, combien ces temps sont dépassés ! Combien les meneurs de guerre et les faiseurs de traités ignorent ce qu'ils préparent et pour quelle courte portion de temps ils travaillent ! De même pour les esprits en lutte : que de vains calculs, de passions abolies ! Cette leçon de relativité peut devenir leçon de sagesse, par l'appel implicite qu'on y devine à la générosité et à l'esprit de paix.

André Monchoux.

The Oxford Companion to French Literature, compiled and edited by Sir Paul Harvey and J. E. Heseltine. Clarendon Press, Oxford University Press, 1959. Un vol. gr. in-8° de x + 775 p.

Ce « compagnon » de la littérature française vient se ranger dans une collection célèbre, à côté de volumes déjà consacrés aux littératures anglaise, américaine et classiques. ainsi qu'à la musique et au théâtre. C'est essentiellement un dictionnaire alphabétique des auteurs et des œuvres, des origines jusqu'en 1939 (avec quelques excursions plus récentes). Mais de ses quelque 6 000 articles, beaucoup traitent de questions générales, relevant de l'histoire politique, sociale et artistique, ou des mœurs et des institutions. Ainsi se trouvent expliquées une foule d'allusions de tout ordre. Deux appendices fournissent de précieuses indications bibliographiques, et aussi deux petites cartes de France (départements et anciennes provinces, relief). Ce guide, sans équivalent en français, est un admirable instrument de travail ainsi qu'un merveilleux adjuvant de la rêverie.

Lloyd James Austin.

NOUVELLES DIVERSES

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Procès-verbal de l'Assemblée générale. — La Société d'Histoire littéraire de la France a tenu son Assemblée générale le 19 avril 1961, à 16 h. 30, 18, rue de l'Abbé-de-l'Épée.

Etaient présents : MM. Castex, Christophorov, Duron, Josserand, Lebègue, Pichois, Pierrot, Pintard, Pommier, Rancœur, Saulnier.

Avaient demandé à être excusés : MM. Aman, Bonnerot, Bruneau, Brunet, Clarac, Fabre, Fromilhague, Guyon, Hytier, Jourda, Le Hir, Maynial, Mongrédien, Moreau, Pomeau, Raibaud, Regard, Ruff.

M. Jean Pommier, secrétaire, ouvre la séance en déplorant la mort toute récente du président de la Société, Émile Henriot.

En l'absence des deux vice-présidents, MM. Maurice Levaillant et Henri Mondor, l'un et l'autre souffrants, M. Pommier, qui fait des vœux pour leur rétablissement, offre la présidence de la séance à M. Raymond Lebègue. Auparavant, il fait part de son dernier entretien avec le président, le vendredi 14 vers midi, et de son émotion d'avoir appris que la mort avait eu lieu peu d'heures après cette communication téléphonique. Il apporte enfin le témoignage de la cordiale compréhension qu'il a toujours trouvée auprès d'Émile Henriot.

M. Lebègue prend donc place au fauteuil du président et prononce l'allocution suivante :

« Appelé par un douloureux événement et par l'indisposition de nos vice-présidents à présider cette séance, j'ai d'abord le plaisir de féliciter, au nom des membres de notre Société, le secrétaire général, M. Jean Pommier, pour sa brillante élection à l'Institut. Ses travaux, son dévouement à la science littéraire lui donnaient tous les titres à siéger quai Conti.

« Je dois mentionner plusieurs décès : M. Bellaunay, professeur à l'Université d'Utrecht, s'est tué accidentellement en automobile, et deux personnalités éminentes, dont nous avons apprécié le dévouement pendant de longues années, nous ont quittés.

« Gustave Charlier, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de notre Conseil, collaborait depuis 1910 à la *Revue d'Histoire littéraire*. Les articles qu'il a publiés, de Marot à Dumas fils, de même que ses livres, témoignent de la richesse et de la diversité de sa culture. Ses publications sont trop nombreuses pour être passées en revue. Ses dernières années ont été assombries par un deuil inattendu et cruel ; mais il a vu paraître, avant

de mourir, la magistrale *Histoire des lettres françaises de Belgique*, dont il avait assumé la direction. Par son enseignement, par ses travaux, il compte parmi les Belges contemporains qui ont assuré à leur pays une place si honorable dans la science littéraire.

« Nous nous attendions à voir cette séance présidée, avec sa bonne grâce et sa cordialité habituelles, par Émile Henriot. Une mort soudaine l'a enlevé à la table de travail où, après un voyage fatigant, il se remettait sans prendre de repos.

« Vice-président de notre Société, puis en 1955, après la mort de Daniel Mornet, président, on lui rendra dans notre Revue un juste hommage. Alors que l'on vient à peine de le conduire au champ du repos de Nesles-la-Vallée, je ne veux qu'évoquer brièvement la figure d'un serviteur fidèle des lettres françaises.

« Pendant un demi-siècle, Émile Henriot, tout en écrivant des vers, des romans, des essais, s'est passionnément intéressé à toute notre littérature moderne, relisant les grands auteurs, mais aussi dénichant ceux du second rayon.

« L'introduction qu'il fit pour *Neuf siècles de Littérature française*, — avec humour, il avait demandé à chacun de ses collaborateurs de donner à cet ouvrage son « testament scientifique » ; pour lui, comme pour René Bray, ce fut réellement un testament, — cette introduction commence par une définition du lecteur :

» On suppose donc un lecteur lettré, de formation longue, abondante, » et devant la matière immense des bibliothèques à lire, sachant ne l'abor- » der que par le détail, et, s'il n'est pas un professionnel du savoir, selon » son besoin de divertissement ou d'information, selon sa sensibilité et » son goût, son intelligence et son penchant particulier, qui le porte à la » poésie, au théâtre, au roman, à la morale ou aux mémoires.

« Il suffirait de quelques retouches, de remplacer, par exemple, *penchant particulier* par *penchant universel*, pour retrouver dans ces lignes un portrait du Polyphile que fut notre président et notre ami.

« Il serait malséant à un de ses collaborateurs d'évoquer ici les rapports cordiaux qu'il eut avec son directeur et les judicieuses remarques que celui-ci lui adressa. D'autres que moi pourraient le faire encore mieux. Qu'il me suffise de dire que d'Émile Henriot, président de notre Société, membre actif et probe de la Caisse nationale des Lettres, d'Henriot qui a dévoué sa vie à la littérature française, nous garderons un souvenir reconnaissant. »

Rapport moral.

M. Jean Pommier montre que la Revue se soutient à son niveau avec, 1 101 abonnés et 85 sociétaires. D'une périodicité maintenant régulière, elle a contenu 632 pages en 1960 comme en 1959. Il conviendrait d'augmenter ce chiffre, si l'on voulait tenir compte de la production qui ne cesse de croître, surtout pour le XIX^e^ siècle. Mais il y a lieu de faire un choix et de maintenir la Revue dans sa ligne traditionnelle.

Cette surabondance de la production, M. René Rancœur, qui établit la bibliographie trimestrielle, est placé mieux que quiconque pour la constater. M. Pommier le félicite d'accomplir sans défaillance cette lourde tâche de recension : « Songez, Messieurs, que cette chronique incessante (quand l'une est sur épreuve, les fiches de la suivante sont déjà constituées) est faite par un seul homme et vous mesurerez son mérite et son droit à notre

gratitude. » L'assistance s'associe à ces éloges par ses applaudissements.

A la suite de la Bibliographie, la Revue publie depuis quelques numéros, en manière de supplément, le Répertoire des Lettres de George Sand, qui, établi par Mme Cordroc'h avec une conscience et une compétence admirables, va faire l'objet d'une publication séparée. Sur ces soubassements solides, l'édition générale de la Correspondance de George Sand va pouvoir s'édifier, grâce à Mme Cordroc'h et à M. Georges Lubin.

Jusqu'à présent, la Revue n'insérait les comptes rendus qu'avec un retard beaucoup trop long sur la date de publication des livres. Des mesures ont été prises — on a déjà pu s'en rendre compte par le numéro de janvier-mars — pour rattraper ce retard. M. Pommier souhaite que les recenseurs soient plus nombreux qu'ils ne le sont.

La diffusion de la Revue pose des problèmes, notamment dans les pays de l'est européen, où les études littéraires (la mise au jour de documents inédits, en particulier) se développent singulièrement. La Revue voudrait pouvoir s'adresser à un plus grand nombre de spécialistes capables de rendre compte des publications russes, tchèques et polonaises.

Quant aux « correspondants » de la Revue dans ces pays comme dans les autres, ils ne semblent guère se manifester — à l'exception de M. Arnaldo Pizzorusso qui fournit des renseignements bibliographiques à M. Rancœur. Il serait souhaitable que cette fonction cessât d'être purement honorifique.

Au cours d'un échange de vues qui suit cet exposé, des suggestions sont faites pour accélérer les relations avec l'est européen, notamment pour permettre aux lecteurs de la Revue d'être suffisamment renseignés sur les publications en langue russe.

Rapport financier.

M. Pierre Josserand, trésorier, donne lecture des deux derniers bilans (1959 et 1960). Il ressort de l'étude de ces documents comptables que la situation financière de la Société est saine, grâce surtout au concours que lui apportent le Centre National de la Recherche Scientifique et la Direction générale des Arts et Lettres. Pour cette raison, il n'est pas encore proposé de relever le taux des cotisations et des abonnements.

M. Lebègue remercie le secrétaire et le trésorier de leurs rapports et l'on passe au vote. Les douze membres sortants du Conseil d'Administration sont réélus, à savoir : MM. Clarac, Dumesnil, Duron, Mme Durry, MM. Fabre, Guyon, Hytier, Jasinski, Jourda, Lebègue, Maynial, Mongrédien. En remplacement de Gustave Charlier, décédé, l'Assemblée élit M. Marcel Paquot, professeur à l'Université de Liège.

Questions diverses.

M. Roger Pierrot pose la question de la refonte décennale de la Bibliographie de M. Rancœur. Elle exigerait, outre des crédits, le concours d'une personne qualifiée. Cette question sera examinée par le Bureau et soumise à la commission compétente du Centre National de la Recherche Scientifique.

M. Jacques Duron, directeur des Lettres à la Direction générale des Arts et Lettres, fait part des possibilités que la Caisse des Lettres et bientôt le plan d'équipement culturel offrent pour la réédition des œuvres épuisées, appartenant à la littérature comme à l'histoire générale, à condition que ces œuvres intéressent un assez large public. M. Pintard suggère que l'on

éimprime par priorité les manuels bibliographiques de Lanson et de Thiemer, depuis longtemps épuisés. Sans compter — ajoute M. Pommier — des thèses essentielles qui s'achètent « d'occasion » au poids de l'or. Il serait bon de dresser dès maintenant une liste des ouvrages dont la réimpression est nécessaire aux études supérieures et au progrès de l'histoire littéraire.

La séance est levée à 18 h. 15.

Le secrétaire-archiviste,
Claude Pichois.

Claudel et la Bible. — A propos de l'article de M. M.-F. Guyard paru dans notre n° 1 de 1961, « La Bible et la Liturgie, sources du *Magnificat* de Claudel », nous avons reçu la note suivante de M. Y. Le Hir, professeur à l'Université de Grenoble :

« En guise de complément à la note bibliographique placée en tête de cet intéressant article (p. 72), je crois devoir signaler que certaines pistes ne sont plus à explorer de fond en comble, grâce à deux ouvrages que j'ai dirigés et qui malheureusement demeurent inédits :

1° La bonne thèse d'université du R. P. Pouget : « L'élément biblique dans *Tête d'Or* » ;

2° L'excellente thèse d'université du R. P. Charrier : « L'inspiration biblique dans *L'Annonce faite à Marie* (1959, 645 pages). »

Activité de l'Institut français de Londres. — L'Institut français de Londres a organisé au cours de cette année scolaire trois colloques, qui ont réuni, autour d'un professeur venu de France, de vingt à trente enseignant et étudiants avancés appartenant à diverses Universités de Grande-Bretagne. Le premier, consacré à Balzac, s'est tenu du 21 au 23 octobre 1960, sous la direction de M. P.-G. Castex. Le second, sur les études rabelaisiennes, a été animé par M. V.-L. Saulnier, du 3 au 5 février 1961.

La *Revue de Littérature comparée* doit rendre compte du troisième, sur *Voltaire et l'Angleterre*, conduit par M. Pomeau du 10 au 12 mars. Chaque série d'entretiens comprenait une conférence publique du directeur du colloque, et trois séances d'une demi-journée, avec exposés faits par des chercheurs britanniques ou français, et suivis de discussion. Des comptes rendus ronéotypés ont été établis à la suite de chacune de ces manifestations.

Travaux en cours. — M. H. van der Tuin, de Bergen op Zoom (Hollande), nous prie de faire savoir qu'il prépare un travail sur *La Fortune de Théophile Gautier en Hollande.*

L'abbé Élie Decahors. — Le 7 mai 1961 s'est éteint à Lauzerte (Tarn-et-Garonne) l'abbé Decahors, professeur à l'Institut catholique de Toulouse et doyen honoraire de la Faculté libre des Lettres. Animateur de l'Amitié guérinienne, il avait consacré ses thèses à son écrivain préféré. Avec André Ferran, il avait entrepris la publication d'une importante *Histoire de la Littérature française* qui sera poursuivie par ses disciples.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) — [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 50 NF — *Étranger*, 60 NF.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, Paris Ve, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un n° par an ; n° 1, 3 NF ; n° 2, 4 NF ; n° 3, 4,60 NF ; n° 4, 7 NF ; n° 5, 4,60 NF ; n° 6, 6 NF n° 7, 7 NF.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 16 NF
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 394 pages ..... 18 NF
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 492 pages, 48 planches ..... 30 NF
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4°, 219 pages ..... 11 NF

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 13 NF
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), (relié pleine toile) ..... 12 NF
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), (relié pleine toile)..... 19 NF

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire des textes :

Mlle PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile). 24 NF

VAJDA, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*. 4,50 NF

VAJDA, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 24 NF

VAJDA, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 6 NF

Les Cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1° reliés, 1 600 NF (640 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 1 740 NF (780 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). Les volumes I-XV sont parus.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* ..... 15 NF

V. *Musique et poésie au XVIe siècle* ..... 16 NF

XII *Le luth et sa musique*..... 32 NF

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1961.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie. — * Ministère de l'Éducation nationale. Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Tome CLXXXVI. Theuriet-Thiry. — Imprimerie nationale, 1960.

— * Lebel (Gustave). — Bibliographie des revues et périodiques d'art parus en France de 1746 à 1914. Introduction par Georges Wildenstein. — Éditions de la « Gazette des Beaux-arts », 1960 [correspond à la *Gazette des Beaux-arts*, de janvier-mars 1951].

DIVERS

Divers. — * Aron (Raymond). — Les Grandes doctrines de sociologie historique [Montesquieu,... A. de Tocqueville]. — Centre de documentation universitaire et Société d'édition d'enseignement supérieur réunis, 1960.

— * Bouvier (Émile) et Jourda (Pierre). — Guide de l'étudiant en littérature française. 4e édition revue et augmentée. — Presses Universitaires, 1960.

— * Gérard-Gailly. — Promenade sur le mont Canisy [Mme d'Aulnoy, S. Arnould, Corneille, Flaubert, etc.]. — Renaissance du livre, 1960.

— * Dictionnaire des personnages littéraires et dramatiques de tous les temps et de tous les pays. Poésie. Théâtre. Roman. Musique. — Société d'édition de dictionnaires et d'encyclopédies, 1960.

— * Les Femmes célèbres. Tome I (« La Galerie des hommes célèbres »). — Éditions d'art L. Mazenod, 1960.

— Conem (Francis B.). — C. R. de : *The Oxford companion to French literature...* (Oxford, 1959), — *RSH*, janvier-mars.

— Knapp (J.). — Imagination matérielle et création littéraire (Remarques sur l'œuvre de G. Bachelard). — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, avril 1960.

— Labracherie (Pierre). — Instituteurs écrivains. — *Le Crapouillot*, janvier.

— Moore (Will G.). — The French notion of the comic. — *YFS*, n° 23, 1959.

— Vier (Jacques). — Littérature et monde moderne. — *L'École*, 3, 17 décembre 1960.

— Wellek (René). — Teoria, critica e storia letteraria. — *Annali della Scuola normale superiore di Pisa*, 1960, fasc. I-II.

— Wellek (René). — The concept of realism in literary scholarship. — *N*, Januari.

Académies. — Pommier (Jean). — L'habit vert faillit être noir... [le costume des membres de l'Institut en 1801]. — *FL*, 18 février.

Baroque. — Kurz (O.). — Barocco : storia di una parola. — *Lettere italiane*, ottobre-dicembre 1960.

— Lebègue (Raymond). — La poésie baroque en France. — *Le Cerf-volant*, n° 33, janvier.

Bibliophilie. — Veyrin-Forrer (Jeanne) et Jammes (André). — Cinq siècles de typographie nationale. — *Caractères*, Noël 1960.

Bibliothèques. — Paul (Marguerite-Marie). — La Bibliothèque Thiers. — *French historical studies*, Fall, 1960.

— Voir : *Divers (Théâtre)*.

Biographie. — * Dhondt (J.) et Vervaeck (S.). — Instruments biographiques pour l'histoire contemporaine de la Belgique (Centre interuniversitaire d'histoire contemporaine... 13). — Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1960.

Édition. — * Castelot (André). — La Librairie académique Perrin fait peau neuve. Préface de Maurice Genevoix. — Paris, Perrin, s. d. (1960).

Enseignement. — Boutet de Monvel (A.), Bouquet (Georges) et Lévy (Béatrice). — Méthodes et techniques.... La langue française. — [In] * Encyclopédie pratique de l'éducation en France. — Société d'édition de dictionnaires et d'encyclopédies, 1960.

— Buisson (Dr Gilles). — Le collège de Mortain, le plus vieux de France. 1082-1932 (I et II). — *Revue du département de la Manche*, janvier, avril.

— Chaumeil (M.-J.). — L'enseignement du français. — *Cahiers de Neuilly*, janvier.

— Delègue (Yves). — Faut-il réformer l'enseignement du français dans les classes de lettres ? — *IL*, janvier-février.

— Rouffy (Marguerite). — La littérature contemporaine dans l'enseignement du français [article publié dans *Gymnasium helveticum*]. — *Société belge des professeurs de français. Bulletin*, octobre 1960.

Langue. — * Grévisse (Maurice). — Problèmes de langage. — Presses Universitaires, 1961.

— * Guiraud (Pierre). — Les Locutions françaises (Coll. « Que sais-je ? ». N° 903). — Presses Universitaires, 1961.

— * Le Gal (Étienne). — Le Parler vivant au xxe siècle. — Éd. Denoël, 1960.

— Dulong (Gaston). — Bibliographie raisonnée du Parler français au Canada *(à suivre)*. — *La Revue de l'Université Laval*, janvier, avril.

— Hanse (Joseph). — La valeur modale du subjonctif. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littératures françaises*, 1960, n° 3.

— Offner (Bernard). — Pseudonymes et noms de lieux *(à suivre)*. — *Vie et langage*, janvier-février, avril, juin.

— Van der Vorts (G.) et Pohl (J.). — Le français tel qu'on le parle à Élisabethville. — *Vie et langage*, février.

Langue et littérature régionales. — * Svenson (Lars Owe). — Les Parlers du Marais vendéen (« Romanica Gothoburgensia ». 8). — Göteborg, Elanders boktryck. AB. ; Stockholm, Almqvist och Wiksell, 1959, 2 vol. [Voir : Pierre Barkan, L'étude scientifique du patois vendéen, *La Revue du Bas-Poitou*, mai-juin 1960.]

— Bernelle (Adrien). — Les parlers de Nice et de la région niçoise. — *Vie et langage*, octobre 1960.

Littérature comparée. — Remak (Henry H.). — Comparative literature at the crossroads : diagnosis, therapy and prognosis. — *Yearbook of comparative and general literature*, 1960.

Mélanges. — * Roy (Claude). — Descriptions critiques. V. L'Homme en question. — Gallimard, 1960.

— * Starobinski (Jean). — L'Œil vivant. Essai. [Sur Corneille. — Racine et la poétique du regard. — J.-J. Rousseau et le péril de la réflexion. — Stendhal pseudonyme]. — Gallimard, 1961.

Poésie. — * Brasillach (Robert). — Poètes oubliés [... Le théâtre littéraire. La Renaissance et la poésie européenne]. — (Coll. « Singuliers et mal connus ». 7). — Lyon-Paris, Vitte, 1961.

— * Weber (Jean-Paul). — Genèse de l'œuvre poétique [Vigny. V. Hugo. Baudelaire. Mallarmé. Verlaine. Valéry. Claudel. Apollinaire]. (Coll. « Bibliothèque des idées »). — A.-G.Nizet, 1960. [Voir C. R. de Jean Gaujard, Recherche nucléaire du poème, *LF*, 16-22 mars.]

— Onimus (Jean). — Poétique de l'arbre. — *RSH*, janvier-mars.

Roman. — * Girard (René). — Mensonge romantique et vérité romanesque [Stendhal, Flaubert, Proust...]. — Grasset, 1961.

— Butor (Michel). — L'usage des pronoms personnels dans le roman. — *TR*, février.

Stylistique. — * Gandon (Yves). — Le Démon du style. Nouvelle édition revue et augmentée. — Plon, 1960.

— Delbouille (Paul). — Notes critiques. A propos de la définition du fait de style. — *Cahiers d'analyse textuelle*, nº 2, 1960.

— Étienne (Servais). — Sur l'analyse textuelle. — *Cahiers d'analyse textuelle*, nº 2, 1960.

— Remacle (Louis). — La lecture valorisante. — *Cahiers d'analyse textuelle*, nº 2, 1960.

— Voisin (Marcel). — Contribution de la stylistique à l'enseignement du français. — *Société belge des professeurs de français. Bulletin*, octobre 1960.

Théâtre. — * Bibliothèques et musées des arts du spectacle dans le monde. Publié sous la direction d'André Venstein.... Préface de Julien Cain. — Éd. du C. N. R. S., 1960.

— * Enciclopedia dello spettacolo. VII. Mal-Perg. — Roma, Le Maschere, 1960.

— Kadlec (Oldrich H.). — Literary figures in French plays. — *FR*, January.

— Ménetrat (André). — La Bibliothèque et le Musée de l'Opéra. — *Médecine de France*, nº 117, 1960.

— Histoire de la mise en scène en France (Résumé des leçons d'un cours de M. Schmidt). — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, avril, mai 1960.

— Taladoire (Barthélemy-A.). — Le théâtre à Nice. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1959-1960.

Thèmes littéraires. — * Vax (Louis). — L'Art et la littérature fantastiques (Coll. « Que sais-je ? ». N° 907). — Presses Universitaires, 1960.

— Boussel (Patrice). — L'instituteur, personnage de roman. — *Le Crapouillot*, janvier.

— Lacretelle (Jacques de). — Nice et les écrivains français. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1959-1960.

— Scheel (Hans Ludwig). — Versailles als dichterisches Thema und als Symbol. — *Romanische Forschungen*, 1960, H. 3-4.

Traduction. — Legrand (Jacques). — Ce tant louable labeur de traduire.... — *CS.*, n° 358, décembre 1960-janvier 1961.

XV^e SIÈCLE

Gerson (J.). — * J. G. — Œuvres complètes. Introduction, texte et notes par Mgr Glorieux. Vol. I. Introduction générale. — Vol. II. L'œuvre épistolaire. — Desclée et C^ie, 1960.

— Glorieux (P.). — Les *Lectiones duae super Marcum* de G. — *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, juillet-décembre 1960.

— Maegawa (P. Ioachim Noboro), o. f. m. — La doctrine de J. G. sur saint Joseph (II). — *Cahiers de joséphologie*, juillet-décembre 1960.

Villon (F.). — Elie (Hubert). — V. et sa famille bourbonnaise. — *Les Cahiers bourbonnais*, 4^e trimestre 1960, 1^er trimestre 1961.

XVI^e SIÈCLE

Divers. — * Umanesimo e esoterismo. Atti del V. Convegno internazionale di studi umanistici (Oberhofen, 16-17 settembre 1960), a cura di Enrico Castelli. — Padova, Cedam, 1960.

— Dumont (François). — La royauté française vue par les auteurs littéraires au XVI^e siècle. — [In] * Études historiques à la mémoire de Noël Didier, publiées par la Faculté de droit et des sciences économiques de Grenoble. — Domat-Monchrestien, 1960.

— Nivet (J.). — L'humanisme orléanais au XVI^e siècle. — *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 3^e trimestre 1960.

— Schmidt (Albert-Marie). — Histoires tragiques [œuvres de Jacques Yver, Vérité Habanc, Bénigne Poissenot]. — *NRF*, mars.

— Weise (Georg). — Manierismo e letteratura. Il gusto delle antitesi astratte e delle metafore concettose nella lirica italiana e francese del Rinascimento. — *RLMC*, giugno 1960.

Bibliographie. Livre. — Desgraves (L.). — Quatre impressions bordelaises inconnues de Gaspard Philippe et de Jehan Guyart (1519-1523). — *BHR*, fasc. 1.

— Droz (E.). — Fausses adresses typographiques [I. Sur les œuvres de Du Bartas. — II. Nicolas Froit-d'Eau, à La Rochelle, 1599. — III. Par Pierre Davantes, La Rochelle, 1573. — IV. Jacobus Du Puys, s. l., 1591. — V. Jean Chouin, Bourdeaux, 1579. — VI. Par Ierosme Farine, à Turin, 1578. — VII. A Heidelberg. Par Jean Mareschal. L'an 1571. — VIII. Par P. Davantes, La Rochelle, 1573]. — *BHR*, fasc. 1.

Réforme. — Gonnet (Giovanni). — Les relations des Vaudois des Alpes avec les réformateurs en 1532. — *BHR*, fasc. 1.

Théâtre. — Lebègue (R.). — Die Inszenierung im französischen Theater der Renaissance. — *Maske und Kothurn*, 1959, H. 1.

— Droz (E.) et Lewicka (H.). — *La Farce de Guilliod* à cinq personnages (Rouen, 1557). — *BHR*, fasc. 1.

— Wildenstein (Georges). — Un fournisseur d'habits de théâtre et de mascarades à Paris sous Henri III [Pierre Folleville], d'après l'inventaire après décès [A. N., Minutier central, XVII, 79]. — *BHR*, fasc. 1.

Bèze (Th. de). — Voir : *Postel (G.)*.

Bodin (J.). — Mesnard (P.). — J. B. à la recherche des secrets de la nature. — [In] * Umanesimo e esoterismo. — Padova, 1960.

Bucer (M.). — Mesnard (Pierre). — C. R. de : J. V. Pollet, o. p., *M. B. Études sur la correspondance* (Paris, 1958). — *BHR*, fasc. 1.

Calvin (J.). — Nijenhuis (Dr W.). — Calvinus œcumenicus. Calvijn en de eenheid der kerk in het licht van zijn briefwisseling. With a summary. — La Haye, M. Nijhoff, 1959. [Voir C. R. de : L. Smits, *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1960, n. 4.]

— Benoît (J.-D.). — C. R. de : L. Smits, *St Augustin dans l'œuvre de J. C.* (Assen, 1957). — *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1960, nº 4.

— Le Maire (Jean). — De l'influence de l'Université d'Orléans sur la conversion de C. — *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 3e trimestre 1960.

Champier (S.). — Vasoli (C.). — Temi e fonti della tradizione ermetica in S. C. — [In] * Umanesimo e esoterismo. — Padova, 1960.

Du Bellay (J.). — * Dickinson (G.). — Du B. à Rome. — Leiden, E. J. Brill, 1960.

Érasme. — * Kisch (Guido). — Erasmus und die Jurisprudenz seiner Zeit. — Bâle, Helbing und Lichtenhahn, 1960. [Voir C. R. de : F. Wendel, *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1960, nº 4.]

— Jobert (Ambroise). — E. et la Pologne. — *Cahiers d'histoire*, nº 1.

Labbé (L.). — Suchel (Paul). — Louise L. à Parcieux. — *Visages de l'Ain*, octobre-décembre 1960.

La Primaudaye. — * Drochner (Karl-Heinz). — Darstellung einiger Grundzüge des literarischen Werks von Pierre de La P. unter besonderer Berücksichtigung biographischer und quellenkundlicher Studien. Inaug. diss. Berlin, Freie Universität, 1960. [Voir C. R. de : Ph. de F., *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, oct.-décembre 1960.]

Marcis (M. de). — Courteault (Paul). — Poésies latines de Maurice de M., avocat au Parlement de Bordeaux. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 1959.

Marguerite de Navarre. — * Sckommodau (Hans). — Margarete von N. Petit Œuvre dévot et contemplatif. Neuedition und Versuch einer Erklärung (« Analecta Romanica ». Beihefte zu den *Romanische Forschungen*. H. 9). — Frankfurt a/Main, V. Klostermann, 1960.

Montaigne (M. de). — Bonnet (Pierre). — Jeux phoniques et jeux de mots dans les *Essais* de M. — *BAM*, nº 16, octobre-décembre 1960.

— Feytaud (Jacques de). — Entre M. et Montesquieu. — *BAM*, nº 16.

— Hamel (Marcelle). — L'expression des idées religieuses de M. dans les *Essais*. — *BAM*, nº 16.

— Lorian (Alexander). — La syntaxe des temps dans les *Essais* de M. (Mode, temps et aspect dans le 1er livre des *Essais* ; étude de syntaxe et de style). Résumé thèse pour le doctorat de l'Université, 12 décembre 1959, Paris. — *AUP*, octobre-décembre 1960.

— Michel (P.). — *Essais*, XXI : vérité du fait ou vérité de l'art. — *BAM*, nº 16.

— Michel (P.). — M., garant de l'amitié franco-italienne. — *BAM*, nº 16.

— Voir : *Pascal (B.)*.

Postel (G.). — Secret (F.). — Notes sur G. P. XXII. Le voyage en Orient de Pierre Duchastel, lecteur de François Ier. — XXIII. P. et Giovanni Ferrerio. — XXIV. Bèze et P. Le Melchisedecien. — XXV. Theseus Ambrosius et Postellus « Ambolateus doctor medicinae ». — XXVI. P. et Servet. — XXVII. P. et l'éditeur Jean Saugrain. — XXVIII. P. et les Bauhin. — XXIX. G. P. et le libraire Jean Bienné. — *BHR*, fasc. 1.

Rabelais (F.). — Douady (J.). — Regards sur R. — *Les Humanités* (Classes de grammaire), octobre, décembre 1960, janvier 1961.

— Frohock (W. M.). — Panurge as comic character. — *YFS*, nº 23, 1959.

— Geiringer (Erich). — Cohen's R. — *Medical history*, January.

— Guiter (Henri). — De R. à Cervantès, ou les héros de la démesure. — *BGB*, Supplément *Lettres d'humanité*, décembre 1960.

— Krailsheimer (A. J.). — The significance of the Pan legend in R.'s thought. — *MLR*, January.

Renaud (N.). — Pineaux (J.). — Un poète protestant inconnu : Nicolas R., gentilhomme de Provence. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, octobre-décembre 1960.

Ronsard (P. de). — * Berry (André). — R. (« Les Grandes biographies »). — Flammarion, 1961.

— Hammer (Carl), Jr. — Gœthe's silence concerning R. — *MLN*, December 1960.

— Livinston (Charles H.). — Notes sur la bibliothèque de R. — *BHR*, fasc. 1.

— Sage (Pierre). — Autour de l'*Hercule chrétien*. — *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon*, juillet-décembre 1960.

Serres (J. de). — Vermaseren (B. A.). — La première édition des *Commentaires* de Jean de S. — *BHR*, fasc. 1.

Servet (M.). — Voir : *Postel (G.)*.

Seyssel (Cl. de). — * Claude de S. — *La Monarchie de France* et deux autres fragments politiques. Textes établis et présentés par Jacques Poujol (« Bibliothèque elzévirienne ». Nouvelle série). — Librairie d'Argences, 1961.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — Rex (Walter). — C. R. de : Erich Haase, *Einführung in die Literatur des Refuge...* (Berlin, 1959). — *BHR*, fasc. 1.

— Souty (Pierre). — Jacques Delalande et Guillaume Prousteau, professeurs de l'Université [d'Orléans] au XVIIe siècle. — *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 3e trimestre 1960.

Bibliophilie. Livre. — Desgraves (L.). — Bibliographie des ouvrages imprimés par Jacques du Coq (1624-1628), Pierre du Coq (1642-1676) et la veuve de Pierre du Coq (1681-1682). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 1959.

— Dommergues (Marcel). — A propos du problème des S fermés. — *BB*, 1960, n° 2.

Jansénisme. — Dupuy (Aimé). — Remarques sur le vocabulaire du jansénisme. — *Vie et langage*, décembre 1960.

— Poutet (Yves). — Une phase scolaire de la querelle des Anciens et des Modernes. La dispute des syllabaires. — *XVII^e siècle*, n° 48, 3^e trimestre 1960.

Théâtre. — Dubu (Jean). — L'Église et le théâtre en France au XVII^e siècle. — *Les Amis de S^t François*, juillet-décembre 1960.

— Engel (Claire-Éliane). — Connaissait-on le théâtre anglais en France au XVII^e siècle ? — *XVII^e siècle*, n° 48, 3^e trimestre 1960.

— Pitou (Spire). — *L'Essay des filles* and the Théâtre italien. — *MLQ*, December 1960.

— Roche (Yvette). — Quelques réflexions sur la tragédie religieuse classique. — [In] * Jeunesse de Racine, 1960.

Bayle (P.). — * Labrousse (Élizabeth). — Inventaire critique de la correspondance de P. B. (« Bibliothèque d'histoire de la philosophie »). — Paris, Vrin, 1961.

Bossuet (J.-B.). — Lebert (M^lle S.). — La vie quotidienne de B. dans sa ville épiscopale de Meaux. — [In] * Actes du 84^e congrès national des Sociétés savantes. Dijon, 1959. Section d'histoire moderne et contemporaine. — Imprimerie nationale, 1960.

Corneille (P.). — * P. C. — *Le Cid*... présenté par Yves Brunsvick et Paul Ginestier, accompagné d'une étude de Ch. Dédéyan sur C. et *Le Cid* (« Les Classiques de la civilisation française »). — M. Didier, 1960.

— * P. C. — *Le Cid*. — Lithographies originales de Paul Aïzpiri. — (Paris), Société normande du Livre illustré, 1960.

— Beauté (J.). — A propos de *Cinna*. — *Les Humanités*. Classes de lettres (sections modernes), février.

— Charlton (D. G.). — C.'s dramatic theories and the « didacticism » of *Horace*. — *FS*, January.

— Herland (Louis). — Le pardon d'Auguste dans *Cinna*. — *TR*, février.

— Letellier (Chanoine L.). — A Rouen, quand P. C. écrivait *Polyeucte*. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, n° 19, 3^e trimestre 1960.

— Marek (Joseph C.). — La grandeur d'âme dans *Rodogune*, *Don Sanche d'Aragon* et *Suréna*. — *La Revue de l'Université Laval*, décembre 1960.

— Michel (P.). — Fantaisie et réalisme chez C. : *La Galerie du Palais*, *L'Illusion comique*. — *L'École*, 18 février.

— Pitou (Spire). — C., Racine and Waernewick. — *MLR*, January.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

Descartes. — Brüning (Walter). — Möglichkeiten und Grenzen des methodischen Zweifels bei D. — *Zeitschrift für philosophische Forschung*, Oktober-Dezember 1960.

— Cronin (T. J.). — Eternal truths in the thought of D. and of his adversary. — *JHI*, October-December 1960.

— Lefèvre (Roger). — Le procès Biran-D. — *RSH*, janvier-mars.

— Lindner (Herbert). — Die Klassengrundlage des Zweifels in der Philosophie D. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller Universität Iena-Thüringen. Gesellschaft-und Sprachwissenchaftliche Reihe*, 1959-1960, H. 3.

— Saveson (J. E.). — Differing reactions to D. among the Cambridge platonists. — *JHI*, October-December 1960.

— Serres (Michel). — D. et Leibniz dans les deux manières de penser le réel et la science [C. R. de : Y. Belaval, *Leibniz, critique de D.*, Paris, 1960]. — *Critique*, janvier.

Fénelon. — * F., ce méconnu. Textes choisis par Maria-Pia Chaintreuil. Préface de Daniel-Rops (« Textes pour l'histoire sacrée »). — A. Fayard, 1961.
— La Gorce (Agnès de). — F. dans son diocèse de Cambrai. — *La Revue française*, février-mars.

François de Sales (S^t). — * Delaruelle (E.), Perret (J.) et Roffat (C.). — S^t F. de S., maître spirituel. — Éd. Spes, 1961.
— * Trochu (Mgr Francis). — La maman de s^t F. de S. — Apostolat de la Presse, 1960.
— * Secret (B.). — La question des faux autographes de s^t F. de S. — Paris, Société des prêtres de S^t François de Sales, 1959.
— Brix (R. P. André), o. s. F. S. — S^t F. de S. et le mystère de la S^{te} Trinité *(suite)*. — *Annales salésiennes*, janvier-avril.
— Schueller (R. P.). — S^t F. de S. et la femme de son temps. II. Au seuil d'un ministère incompris. C.-Honoré d'Urfé et le destin de la femme. — D. — Mgr Camus. — *Annales salésiennes*, janvier-avril.

Guilleragues (C^{te} de). — Dronke (E. P. M.). — Heloise and Marianne : some reconsiderations. — *Romanische Forschungen*, 1960, H. 3-4.
— Rougeot (Jacques). — Un ouvrage inconnu de l'auteur des *Lettres portugaises*. — *RSH*, janvier-mars.

La Bruyère. — Couissin (Pierre). — Sur l'origine d'une célèbre formule de La B. — *L'Enseignement chrétien*, novembre 1960.

La Fayette (M^{me} de). — * *Isabelle* ou le Journal amoureux d'Espagne, roman présumé de M^{me} de La F., présenté par Marc Chadourne. — J.-J. Pauvert, 1961.
— Durry (Marie-Jeanne). — M^{me} de La F. ou non ? — *FL*, 1er avril.
— Lanfredini (Dina). — L'originalità della *Princesse de Montpensier* di M^{me} de La F. — *RLMC*, giugno 1960.
— Picard (Raymond). — Malgré M. Chadourne, Isabelle n'est pas la sœur de *La Princesse de Clèves*. — *Le Monde*, 1er avril.

La Fontaine (J. de). — * La F. — *Contes et nouvelles*. Édition illustrée avec une introduction, des notes et un relevé de variantes par Georges Couton (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1961.
— * J. de La F. — *Fables*. Texte présenté par V.-L. Saulnier (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1960, 2 vol.

La Rochefoucauld. — Marchand (Jean). — A propos d'un vol récent. La fatalité poursuit l'auteur des *Maximes*. — *NL*, 26 janvier.
— Schmidt (Julius). — La R. Glossar. — *ZFSL*, H. 3-4, November 1960.

Le Maistre de Sacy. — Delassault (G.). — Deux lettres inédites de Le M. de S. à une milonaise cousine de Racine : Nicole-Madeleine Vitart. — [In] * Jeunesse de Racine, 1960.

Malebranche. — Naert (Émilienne). — Actualité de M. — *Critique*, février.

Méré (le chev^r de). — Voir : *Pascal (B.)*.

Mersenne (le P.). — * Correspondance du P. Marin M. publiée et annotée par Cornélis de Waard. Tome VI. 1636-1637. — Éd. du C. N. R. S., 1961.

Molière. — * Chabannes (Jacques). — Mademoiselle M. — A. Fayard, 1961

— Ampola (Filippo). — Note sul *Misantropo* di M. — *RLMC*, giugno 1960.
— Brett (Vladimír). — M. acteur, metteur en scène, auteur dramatique [en tchèque, résumé français]. — *Casopis pro moderní filologii*, 1960, c. 4.
— Falk (Eugene H.). — M. the indignant satirist : *Le Bourgeois gentilhomme*. — *The Tulane Drama Review*, September 1960.
— Galt (Tom). — Appel aux moliéristes [le bisaïeul de M.]. — *XVII^e siècle*, n° 48, 3^e trimestre 1960.
— Gaston Hall (H.). — A comic Dom Juan. — *YFS*, n° 23, 1959.
— Gaxotte (Pierre). — Les trois *Tartuffe*. — *FL*, 25 février.
— Jurgens (Madeleine). — Deux logis inconnus de M. place du Palais-Royal. — *XVII^e siècle*, n° 48, 3^e trimestre 1960.
— Maxfield Miller (Elizabeth). — M.'s tercentenaries 1959-1973. — *FR*, January.
— Nelson (Robert J.). — The unreconstructed heroes of M. — *The Tulane Drama Review*, March 1960.
— Strozier (William A.). — Man in M.'s mirror. — *The Emory University Quarterly*, Summer 1960.
— Truc (Gonzague). — Éloge de M. — *L'École*, 7 janvier.
— Voir : *Marivaux*.

Pader d'Assézan. — Barnwell (H. T.). — Une suite de la *Thébaïde* : l'*Antigone* de P. d'A. — [In] * Jeunesse de Racine, 1960.

Pascal (B.). — Baker (Joseph E.). — Thoughts upon the *Pensées* of P. — *FR*, December 1960.
— Meneghelli (Ruggero). — Osservazioni critiche sopra una recente interpretazione di P. [P. Corsarro, *P. critico della scienza esatta*, 1959]. — *Rivista di filosofia*, ottobre 1960.
— Petit (Léon). — Le chevalier de Méré introducteur de P. aux *Essais* de Montaigne. — *BAM*, n° 16, octobre-décembre 1960.

Racine (J.). — * Nardis (Luigi de). — Note intorno alla struttura di *Phèdre*. — Extr. des *Annali del corso di lingue e letterature straniere presso l'Università di Bari*, IV. — Bari, Editore Cressati, 1959. [Voir C. R. de Jean Dubu, *XVII^e siècle*, n° 48, 3^e trimestre 1960.]
— Guillemin (H.). — Note sur J. R. — *JG*, 17-18 décembre 1960.
— Munot (Philippe). — La double vie d'un vers de Racine : « Le jour n'est pas plus pur.... » — *Cahiers d'analyse textuelle*, n° 2, 1960.
— Picard (Raymond). — Sur une épigramme de Raymond Poisson : *Phèdre* aux armées. — [In] * Jeunesse de Racine, 1960.
— Ross Curtis (A.). — Rome dans la tragédie de *Britannicus*. — [In] * Jeunesse de Racine, 1960.
— Voir : *Divers* (Mélanges), *Corneille (P.)*, *Le Maistre de Sacy*, *Pader d'Assézan*.

Retz (Card^l de). — Denieul (Michel). — Le cardinal de R. et la vie publique française d'autrefois et d'aujourd'hui. — *La Revue administrative*, novembre-décembre 1960, janvier-février 1961.

Saint-Évremond. — Troude (Robert). — S.-É. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, n° 19, 3^e trimestre 1960.

Saint-Pierre (l'abbé de). — Voir : *Voltaire*.

Saint-Simon. — * S.-S. — Mémoires. Tome VII. Années 1722-1723. Appendices. Texte établi et annoté par Gonzague Truc. Index général des *Mémoires* par Colette Albert-Samuel (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1961.

Tallemant des Réaux. — Lagny (Jean). — A propos d'une édition récente de T. des R. [par A. Adam]. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, janvier-février.

Surin (le P.). — Certeau (Michel de). — Jean-Joseph S. — *The Month*, December 1960.

XVIII^e SIÈCLE

— * Matucci (Mario). — Figuri e aspetti del' 700 francese. — Napoli, R. Pironti e figli Editori, 1960.

— * Henriot (Émile). — Courrier littéraire. XVIII^e siècle. Nouvelle édition — A. Michel, 1961.

— Binni (Walter). — Il rococò nella letteratura settecentesca. — *La Rassegna della letteratura italiana*, settembre-dicembre 1960.

— El Nouty (Hassan). — Le panthéisme dans les lettres françaises au XVIII^e siècle. Aperçus sur la fortune du mot et de la notion. A. De Toland à d'Holbach. — B. Autour de d'H. — III. Limites de l'effort du XVIII^e s. vers le panthéisme. — *RSH*, octobre-décembre 1960.

— Mauzi (Robert). — Les maladies de l'âme au XVIII^e siècle. — *RSH*, octobre-décembre 1960.

— Watts (George B.). — Additional data on the *Encyclopédie méthodique*. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1960, 2^d quarter.

Bibliophilie. Livre. — * Hausenstein (Wilhelm). — Rokoko. Französische und deutsche Illustratoren des 18. Jahrhunderts. Bearbeitung, Nachwort und Auswahl-Bibliographie von Joachim Wieder. — München, R. Piper, 1958.

— Chetail (Joannès). — La bibliothèque d'un chanoine d'Embrun au XVIII^e siècle [Claude Miolan]. — *Procès-verbaux mensuels de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie*, avril-juin 1960.

Roman. — * Quatre romans dans le goût français. M^me de Genlis. M^lle de Clermont. — M^me de Tencin. Mémoires du comte de Comminges. — Duclos. M^me de Selve. — Vivant Denon. Point de lendemain. Choisis avec une introduction et des notices par Claude Roy (Club français du livre. Classiques. 64). — Club français du livre, 1959.

Adam (R.). — Bonnet (Serge) et Santini (Charles). — Le *Magazin spirituel* de René A. (1755-1814), trappiste sous l'Ancien régime, père de famille sous l'Empire. — *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Marne*, 1960.

Beaumarchais (P. C. de B.). — * B. — Théâtre présenté et annoté par Pascal Pia. Tome 2. (Club français du livre. Théâtre du XVIII^e s.) — Club français du livre, 1960.

— * B. — *Le Barbier de Séville...* présenté par Léon Lejealle, accompagné d'une étude de G. Matoré sur la langue de B. (« Les Classiques de la civilisation française »). — M. Didier, 1960.

Bouhier (J.). — Weil (Françoise). — Le président B. et ses amis provençaux. — [In] * Actes du 84^e congrès des Sociétés savantes. Dijon, 1959. Section d'histoire moderne et contemporaine. — Imprimerie nationale, 1960.

Casanova (J.). — Mars (Francis L.). — Henriette retrouvée ? — *Le Cerf-volant*, n° 33, janvier.

Choderlos de Laclos. — Loevenbruck (Pierre). — Ch. de L. fut-il le véritable vainqueur de Valmy ? — *Aux Carrefours de l'histoire*, novembre 1960.
— Voir : *Rivarol.*

Diderot (D.). — Benot (Yves). — La vieillesse de D. — *E*, février-mars.
— Kempf (Roger). — Deux essais sur D. 1. La présence et le corps chez D. — 2. D., père et fils. — *RSH*, octobre-décembre 1960.
— Laufer (Roger). — Structure et signification du *Neveu de Rameau* chez D. — *RSH*, octobre-décembre 1960.
— Leov (Nola M.). — *La Religieuse*, 1760-1780. — *A. U. M. L. A.*, November 1960.

Du Deffand (Mme). — Virolle (R.). — Mme Du D. par elle-même à travers sa correspondance. — *L'École*, 8 octobre 1960.

Encyclopédie. — Alavoine (M.). — L'*E.* et le monde d'aujourd'hui (I). — *Revue de la Méditerranée*, septembre-décembre 1960.

Florian (J.-P. de). — Une élection académique en 1788 [lettre de F. à son oncle, le chevalier de F., 16 mars 1788, donnée par H. de Montherlant à l'Académie française]. — *Le Monde*, 18 février.

Fontenelle. — Couder (André). — Deux portraits de F. Le secrétariat de l'Académie des sciences. — Les « Entretiens » avec la marquise. — *Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, 1957-1959 [1960].
— Maurois (André). — Un grand esprit prématuré. — *Précis analytique....*
— F. et l'Académie de Rouen [discours de R.-G. Nobécourt]. — *Précis analytique....*

Grossard (Dom J.-B.). — Cherest (Gilbert). — Figures de moines : Un pseudo-janséniste, Dom J.-B. G. (1749-1825), bénédictin de la Congrégation de Saint-Vanne. — *Revue Mabillon*, juillet-décembre 1960.

Holbach (Bo d'). — Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Huet (P.-D.). — Troude (Robert). — Pierre-Daniel H. Un évêque humaniste et sceptique. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, no 19, 3e trimestre 1960 [déjà publié dans le *Bulletin du Cercle thomiste St-Nicolas-de-Caen*, no 13, décembre 1959].

Lavoisier. — * Scheler (Lucien). — L. et la Révolution française. II. Le journal de Fougeroux de Bondaroy, édité avec la collaboration de W. A. Smeaton. — Hermann, 1961.

La Mettrie (J. O. de). — Falvey (J. F.). — La M., *L'Homme plus que machine*, and *La Machine terrassée* : a question of authorship. — *MLN*, December 1960.

Le Vaillant (Mme). — Rouault de la Vigne (René). — Une femme de lettres normande : Mme Le V., née Gobbé. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, no 19, 3e trimestre 1960.

Marivaux. — * M. — *Les Fausses confidences*, comédie. Lithographies originales de Brianchon. — A. Daber (Impr. nationale), 1959.
— * Morhange (Claude). — Les Jeunes filles dans les comédies de M. (Publications des Annales de la Faculté des lettres, Aix-en-Provence. Série Travaux et mémoires. No XIV). — Aix-en-Provence, La Pensée universitaire, 1960.
— Engel (Claire-Éliane). — M., romancier baroque. — *RSH*, octobre-décembre 1960.

— Nurse (Peter H.). — Molière, précurseur de M. — *RSH*, octobre-décembre 1960.

Montesquieu. — * M. — *Lettres persanes.* Texte établi avec introduction, bibliographie et notes par Paul Vernière. Édition illustrée (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.

— * Kassem (Badreddine). — Décadence et absolutisme dans l'œuvre de M. (« Études d'histoire économique, politique et sociale ». T. XXXIV). — Genève, E. Droz.

— Marchand (Jean). — Bibliographie générale raisonnée des œuvres de M. — *BB*, 1960, nº 2.

— Marchand (Jean). — De la politique. Fragments de M. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, juillet-décembre 1958.

— Rosa (Mario). — Sulla condanna dell' *Esprit des lois* e sulla fortuna di M. in Italia. — *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, settembre-dicembre 1960.

— Voir : *Divers* (R. Aron), *Montaigne.*

Pixérécourt (R. G. de). — Brockett (O. G.). — P. and unified production. — *Educational Theatre Journal*, 1959.

Restif de la Bretonne. — Courbin (J.-C.). — *Le plus fort des pamphlets*, un ouvrage peu connu de R. — *BB*, 1960, nº 2.

— Denux (Roger). — *Les Nuits de Paris.* — *L'École libératrice*, 10 février.

— Marti (Laurent). — R. ou les belles amours. — *JG*, 3-4 décembre 1960.

— Tuzet (Hélène). — Deux types de cosmogonies vitalistes. I. R. de la B. ou le cœur humain dévoilé. — *RSH*, octobre-décembre 1960.

Rivarol. — * Loiseau (Ivan). — R., suivi de : Le vrai Laclos. — Paris-Genève, La Palatine-Plon, 1961.

Rousseau (J.-J.). — * J.-J. R. — *Julie ou la Nouvelle Héloïse.* Introduction, notes et choix de variantes par René Pomeau. Édition illustrée (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.

— * May (Georges). — R. par lui-même (« Écrivains de toujours ». Nº 53). Éditions du Seuil, 1961.

— * Ricatte (Robert). — Réflexions sur les *Rêveries.* — J. Corti, 1960.

— Duhamel (Roger). — Un précurseur : J.-J. R. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, janvier-mars.

— Guyot (Charly). — J.-J. R., juge des Neuchâtelois. — *Musée neuchâtelois*, novembre-décembre 1960.

— Laurent (M.). — Explication française. Rêverie active et rêverie passive chez J.-J. R. — *L'École*, 4 mars.

— Poulet (Georges). — Expansion et concentration chez R. — *TM*, février.

— Starobinski (Jean). — J.-J. R. et les pouvoirs de l'imaginaire. — *Revue internationale de philosophie*, 1960, fasc. 1.

— Waldman (Theodor). — R. on the general will and the legislator. — *Political studies*, October 1960.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

Sénebier (J.). — Candaux (Jean-Daniel). — Un bibliothécaire modèle : deux lettres inédites de Jean S. [Bibliothèque de Genève]. — *Musées de Genève*, janvier.

Volney (C.). — Gaulmier (Jean). — Un admirateur de V. : le Slovène Kopitar. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, février.

— Leclant (Jean). — Un tableau du Proche-Orient à la fin du XVIII^e siècle [V., *Voyage en Égypte et en Syrie*]. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, février.

— Livet (Georges). — Un précurseur de la sociologie politique : V. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, février.

Voltaire. — * V. — *Zadig*. Micromégas. Autres contes. Texte présenté par Pierre Grimal. Nouvelle édition (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin. 1961.

— * V. — Lettres d'Alsace à sa nièce M^me^ Denis, publiées d'après les manuscrits originaux avec des introductions et des notes par G. Jean-Aubry. — Gallimard, 1960.

— * Bien (David D.). — The Calas affair. — Princeton University Press, 1960.

— * Conlon (P. M.). — V.'s literary career from 1728-1750. — * Studies on Voltaire and the 18 th century, t. XIV, 1961.

— Besterman (Th.). — Un nouveau trésor au Musée V. [l'exemplaire de la *Henriade* ayant appartenu à Louis XVIII, éd. Didot, 1819]. — *Musées de Genève*, janvier.

— Bottaglia (William F.). — C. R. de : V., *Candide*, éd. R. Pomeau (Paris, 1959). — *FR*, January.

— Debien (G.), Brethé (E.). — Zozo Arouet ou Benjamin Fillon (Correspondance de V., lettre I, éd. Besterman). — *La Revue du Bas-Poitou*, janvier-février.

— Dufour (Alain). — C. R. de : Furio Diaz, *V. storico* (Torino, 1958). — *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 1960, n. 4.

— Guerrots (Philippe des). — Launay et le souvenir de Cideville, l'ami de V. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, n° 19, 3^e^ trimestre 1960.

— Perkins (Merle L.). — An unpublished letter from the abbé de S.-P. to Voltaire. — *Kentucky Foreign language Quarterly*, 1960, 3^d^ quarter.

— Perkins (Merle L.). — V. and the abbé de Saint-Pierre. — *FR*, December 1960.

— Pomeau (René). — V. conteur : masques et visages. — *IL*, janvier-février.

— Voir : *France (A.)*, *Stendhal*.

XIX^e^ SIÈCLE

Divers. — Baldick (Robert). — The Bohemians. — *The Listener*, 1^st^ December 1960.

— Billy (André). — Un aristocrate de la chronique. Les cent ans de Francis Chevassu [créa, en 1905, le *Supplément littéraire* du *Figaro*]. — *FL*, 7 janvier.

— Dupuy (Aimé). — Le rail et les lettres françaises sous le Second Empire. — *L'Information historique*, novembre-décembre 1960, janvier-février 1961.

— Ross Ridge (George). — Representative ideas of the deathwish in 19th century French literature [Chateaubriand, V. de l'Isle-Adam, G. de Nerval, Leconte de Lisle, Flaubert]. — *Kentucky Foreign language Quarterly*, 1960, 3^d^ quarter.

— Schalk (Fritz). — « Positivisme ». — *Romanische Forschungen*, 1960, H. 3-4.

Naturalisme. — Romanell (Patrick). — Prolegomeni a ogni estetica naturalistica. — *Rivista di filosofia*, ottobre 1960.

Poésie. — Chastaing (Maxime). — Audition colorée.... Une enquête. — *Vie et langage*, décembre 1960.

Romantisme. — * Laini (Giovanni). — Il Romanticismo europeo. — Firenze, Vallecchi, 1959.

— Milner (Max). — Satan et le romantisme [présentation de : *Le Diable dans la littérature française*, Paris, 1960]. — *IL*, janvier-février.

Allart (H.). — * Decreus (Juliette). — H. Bulwer-Lytton et H. A., d'après des documents inédits (« Bibliothèque de littérature et d'histoire ». N° 2). — Minard, 1961.

— Billy (André). — La femme qui a aimé Sainte-Beuve. H. A. — *RP*, janvier.

Angellier (A.). — Bocquet (Léon). — Souvenirs sur Auguste A. — *Le Borée*, décembre 1960.

Aubanel (Th.). — * Salvat (Joseph). — *La Grenade entr'ouverte* d'A. Étude historique et littéraire. — Avignon, Éd. Aubanel, 1960.

Ballanche (P.-S.). — Busst (A. J. L.). — B. and the Trinity. — *MLR*, January.

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Les Petits bourgeois.* Texte établi, avec introduction, notes et relevé de variantes par Raymond Picard (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.

— Corbes (H.). — Les dernières années d'Anna Hanska, comtesse Mniszech et ses séjours en Bretagne. — *Annales de Bretagne* (Littérature), juin 1960.

— Hunt (H. J.). — C. R. de : M. Le Yaouanc, *Nosographie de l'humanité balzacienne* (Paris, 1960). — *FR*, January.

— Jouanne (René). — Alençon, cité balzacienne. — *Art de Basse-Normandie*, n° 20, hiver 1960-1961.

— Maurice (J.). — Pourquoi B. n'a pas écrit les *Petits bourgeois*. — *Balzac à Saché*, n° 7, 1960.

— Métadier (B. Paul). — B. et les médecins. — *Balzac à Saché*, n° 7, 1960.

— Regard (Maurice). — Histoire d'une collaboration. Le *Gambara* d'H. de B. — *Revue de la Méditerranée*, mai-août 1960.

— Weelen (J. E.). — Un don du baron Larrey à la ville de Tours : les épreuves de *Béatrix*. — *Balzac à Saché*, n° 7, 1960.

— Voir : *Süe (E.)*.

Banville (Th. de). — Mignon (Maurice) et Cappatti (Louis). — Le souvenir de Th. de B. à Nice (1860-1863). — *Les Cahiers bourbonnais*, 1er trimestre.

Barbey d'Aurevilly (J.). — * J. B. d'A. — *Un Prêtre marié.* Préface et notes de Pierre Klossowski (Club français du livre. Romans. 250). — Paris, Club français du Livre, 1960.

— Bonnerot (Jean). — Centenaire de B. d'A. critique. — *MF*, janvier.

— Bornecque (Jacques-Henry). — Premières pages, jusqu'alors inconnues, du *Journal* de B. d'A. — *FL*, 17 décembre.

— Gautier (Jean). — Les derniers jours de B. d'A. — *RDM*, 1er mars.

— Gorsse (Pierre de). — Le Roussillon en 1858, vu par deux romantiques attardés [B. d'A...]. — *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, t. X, 1959.

— Queru (Hermann). — M. d'A. chez lui, à Valognes. — *Le Cerf-volant*, n° 32, octobre 1960.

Baudelaire (Ch.). — * Butor (Michel). — Histoire extraordinaire. Essai sur un rêve de B. — Gallimard, 1961.

— * Ruff (Marcel A.). — B. Nouvelle édition mise à jour (« Connaissance des lettres. » N° 41). — Hatier, 1960.

— Bourdin (Max). — Critique et psychanalyse. B. — *L'École*, 4 mars.

— Le Hir (Y.). — Explication de texte. « Mœsta et errabunda ». — *L'École*, 21 janvier.

— Pichois (Claude). — Documents nouveaux sur Ch. B., d'après des lettres de Poulet-Malassis à Félix Bracquemond [I. Le frontispice des *Fleurs du Mal*. — II. B. à Bruxelles. Appendice : P. M. et Albert Glatigny]. — *MF*, février.

— Salvan (Jacques). — Le sens de la chute dans l'œuvre de B. — *FR*, December 1960.

— Vier (Jacques). — B. poète chrétien ? — *La Pensée catholique*, n° 71.

— Voir : *Divers* (Poésie).

Bloy (L.). — Georges Bloy. — Contes annamites. Présentés par Maurice Dubourg [d'après les manuscrits inédits, corrigés par Léon B.]. — *MF*, janvier.

— Dubourg (Maurice). — L. B. et son frère Georges [extrait du « Journal » inédit de L. B., lettres de G. B. à L. B.]. — *MF*, février.

— Roger (Juan). — Una figura poco conocida : L. B. — *Revista de literatura*, julio-diciembre de 1959.

Bonald (L. de). — * Spaemann (Robert). — Der Ursprung der Soziologie aus dem Geist der Restauration. Studien über L. G. A. de B. — Munich, Kösel Verlag (1960). [Voir : B. and sociology, *TLS*, 24th February.]

Bourges (E.). — Gavot (Jean). — Un autre écrivain de Manosque : E. B. — *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, 1959-1960.

Brizeux (A.). — Debauve (J.-L.). — Autour d'un cénacle romantique. B. et quelques-uns de ses amis [le salon Bixio ; lettres inédites de B.]. — *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars.

Brunot (F.). — Cohen (Marcel). — F. B. (1860-1938). — *RLV*, n° 1.

Chateaubriand. — * Ch. — Lettre à M. de Fontanes. Texte critique établi par J.-M. Gautier. Nouvelle édition (« Textes littéraires français ». N° 56). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1961.

— * Christophorov (P.). — Sur les pas de C. en exil [C. en Angleterre]. — Éditions de Minuit, 1961.

— * Collas (Georges). — Une famille noble pendant la Révolution. La vieillesse douloureuse de Mme de C., d'après des documents inédits (« Bibliothèque de littérature et d'histoire »). — M. J. Minard, 1961.

— * Sieburg (F.). — C. Romantik und Politik. — Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1960.

— Henriot (Émile). — Songes et style de C. — *Le Monde*, 4 janvier.

— Jourda (Pierre). — C. part et ne part pas pour Montpellier [deux lettres inédites de C., 7 mai, 29 juin 1817]. — *MF*, février.

— Laulan (Robert). — C. et Napoléon ou les lapsus d'un grand écrivain. — *Revue de l'Institut Napoléon*, janvier.

— Letessier (Fernand). — Souvenir de Marie Carpantier [Mme Pape-Carpantier], poète et pédagogue [à propos d'une lettre de C., 18 mars 1841]. — *MF*, février.

— Richelot (René). — Une lettre inédite de C. relative à la lecture des

Mémoires d'Outre-Tombe en 1834 [9 mars, à Jules Janin]. — *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1960.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Constant (B.). — Bowman (Frank). — B. C. : humor and self-awareness. — *YFS*, n° 23, 1959.
— Shapiro (Norman R.). — The symmetry of B. C.'s *Adolphe*. — *FR*, December 1960.

Coppée (Fr.). — Rat (Maurice). — Oiseaux charmants, les rimes... C. — *Vie et langage*, mars.

Corbière (T.). — Duncan (Phillip A.). — A source of the title *Les Amours jaunes* : La Landelle. — *MLN*, December 1960.
— Sonnenfeld (Albert). — Calembour et création poétique chez T. C. — *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars.
— Sonnenfeld (A.). — La création poétique chez T. C. — *LM*, novembre-dicembre 1960.
— Sonnenfeld (A.). — The Yellow laugh of T. C. — *YFS*, n° 23, 1959.

Coster (Ch. de). — Westerlinck (Albert). — Charles De C. en het Vlaamse wezen. — *Dietsche Warande en Belfort*, December 1960.

Cros (Ch.). — Voir : *Rimbaud (A.).*

Daudet (A.). — Michel (Louis). — Les éléments méridionaux dans l'œuvre d'A. D. Étude linguistique [résumé thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, Paris, 19 décembre 1959]. — *AUP*, octobre-décembre 1960.

Defricheux (N.). — Raynal (François). — Nicolas D., poète du Pays de Liège [1825-1874]. — *Points et contrepoints*, décembre 1960.

Desbordes-Valmore (M). — * Van Praag (Siegfried E.). — Marceline. — Den Haag, H. P. Leopolds Uitgeversmij N. V., 1959.
— Canivez (André). — M. D.-V. et la souffrance. — *Les Amis de Douai*, janvier-mars 1960.
— Pujolle (Auguste). — Une lettre inédite de M. D.-V. [4 janvier 1859]. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 1959.

Doudan (X). — Voir : *Mérimée (P.).*

Dumas (A.), père. — Cluzel (Étienne). — *Monte-Cristo* ou de la fiction littéraire à une réalité imprévue. — *BB*, 1960, n° 2.

Erckmann-Chatrian. — Campbell (Jacques). — Au pays d'E.-C. — *Revue du Touring-Club de France*, février.
— Truc (Gonzague). — Lectures d'autrefois [*Madame Thérèse*, *L'Ami Fritz*]. — *L'École*, 4 février.

Fabre (F.). — Duviard (Ferdinand). — Résurgence et leçons d'un oublié : Ferdinand F. — *RSH*, janvier-mars.

Flaubert (G.). — * G. F. — *Trois contes*. Texte établi et présenté par Paul Vernière (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1960.
— * Tillett (Margaret G.). — On reading F. — London, Oxford University Press, 1961.
— A. L. [Lambiotte]. — Les originales de G. F. en grand papier. — *Le Livre et l'estampe*, n° 24, 4^e trimestre 1960.
— Voir : *Divers* (Roman), *XIX^e siècle Divers.*

Fourier (Ch.). — Tuzet (Hélène). — Deux types de cosmogonies vitalistes... : 2. Charles F., Victor Hennequin. — *RSH*, janvier-mars.

France (A.). — * Sareil (Jean). — A. F. et Voltaire. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1961.

— Lanoux (Armand). — Anatole et Léontine. — *NL*, 9 mars.

Gautier (Th.). — Six (André). — Explication française. « Le Merle » (Th. G., *Émaux et camées*). — *IL*, janvier-février.

Gill (Ch.). — Wyczynski (Paul). — Charles G. [1871-1918, œuvres et bibliographie]. — *Lectures* (Montréal), février.

Glatigny (A.). — Voir : *Baudelaire (Ch.)*.

Gobineau (Cte A. de). — * A. de G. — *Mademoiselle Irnois*, suivi de *Adélaïde*. Textes publiés et présentés par A.-B. Duff et F.-R. Bastide. — Gallimard, 1961.

Hugo (V.). — * V. H. — *Dieu* (Le Seuil du gouffre). Édition critique publiée par René Journet et Guy Robert. — A.-G. Nizet, 1961.

— * Barrère (Jean-Bertrand). — La Fantaisie de V. H. 1852-1885**. — J. Corti, 1960.

— * Miquel (Pierre). — Avec V. H., du sacre au cabaret, 1825-1829. Blois, Reims, le cabaret de la Mère Saguet. — Châtenay-Malabry, Éd. Lefort, 1960.

— Debant (Roger). — Notes sur la correspondance de Joseph Roux et de Marie H. — *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, juillet-décembre 1960.

— Delbouille (Paul). — Analyse d'un poème de V. H. : *Soleils couchants*. — *Cahiers d'analyse textuelle*, nº 2, 1960.

— Drost (Wolfgang). — Vergessene Schriftstücke V. H.s. — *ZFSL*, November 1960.

— Jourda (Pierre). — H. et Garibaldi. — *RLMC*, giugno 1960.

— Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage. H. — *Vie et langage*, décembre 1960.

— Voir : *Divers* (Poésie).

Huysmans (J.-K.). — J.-K. H. — Pages retrouvées. Croquis et eaux-fortes. Chinoiserie. 1876 [présenté par P. Lambert]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 40, 1960.

— Christian (R. P.), o. f. m. — Le chant de H. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 40.

— Cogny (Pierre). — Chez Zola, à Médan. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 40.

— Daniel-Rops. — Présence de H. [allocution prononcée, le 12 mai 1960, dans le cloître St Séverin]. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 40.

— Griffiths (Richard). — Claudel et Huysmans : deux oblats. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 40.

— Lambert (Pierre). — Un reportage imaginaire d'Armand Masson (1880) : « J.-K. H. reçoit É. Zola à l'Académie française ». Texte retrouvé (*La Chronique parisienne*, 5 décembre 1880). — *Bulletin... J.-H. H.*, nº 40.

— Malbay (E.). — J.-K. H., Maurice Rollinat et leurs amis. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 40.

— Vanwelkenhuyzen (G.). — J.-K. H. à l'Albertine. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 40.

Jacquemont (V.). — Saint Loup (J. de). — Du nouveau sur V. J. Son voyage dans le Languedoc en 1821 [d'après : Le voyage d'un médecin naturaliste en Languedoc (1821) ou le journal de Toussaint Bastard, *Annales de la Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault*, 1959-1961 [*à suivre*]. — *SC*, nº 10, 15 janvier.

Jasmin (J.). — Lafont (Ernest). — Les détracteurs de J. — *Revue de l'Agenais*, octobre-décembre 1960.

Joubert (J.). — Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : J. — *Vie et langage*, janvier.

Lacordaire (le P. H.-D.). — * L. — *Jésus-Christ.* Choix de textes précédé d'une étude : La rencontre avec Jésus-Christ, par le P. A.-M. Carré, o. p. — Éditions du Cerf, 1960.

— Congar (R. P.), [o. p.]. — Présence du père L. — *Le Monde*, 1er décembre 1960.

— Duval (André), o. p. — L. dominicain. — *La Vie spirituelle*, février.

— Régamey (Pie-Raymond), o. p. — La pénitence du P. L. — *La Vie spirituelle*, février.

— Petite biographie du P. L. (1802-1861). — *La Vie spirituelle*, février.

— Une Visitandine de Paris. — Une page peu connue de la vie de L. [aumônier de la Visitation de Paris]. — *La Semaine religieuse de Paris*, 10 décembre 1960.

Laforgue (J.). — Berry (André). — [J. L., allocution pour le 100e anniversaire de sa naissance, 18 novembre]. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, octobre-décembre 1960.

— Fosca (François). — J. L. et la *Gazette des Beaux-arts*. — *Gazette des Beaux-arts*, février.

Lamartine (A. de). — Levaillant (Maurice). — Les « vingt sous » de M. de L. — *RDM*, 1er mars.

— Putter (Irving). — L. and the genesis of Qaïn. — *MLQ*, December 1960.

Lamennais (F. de). — Leflon (Jean). — Le P. de Mazenod et Félicité de La M. — [In] * E. de Mazenod, évêque de Marseille.... Tome II. 1814-1837. — Plon, 1960.

— Rulon (F. Henri-Charles). — Recherches historiques sur le Vén. de La M. et ses œuvres. Une propriété de la famille de La M. ignorée des historiens [les Corbières, près de St-Servan]. — *Chronique des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel*, juillet 1957, janvier, avril 1958.

— Vier (Jacques). — Renan, juge de L. — *Annales de Bretagne* (Littérature), juin 1960.

La Villemarqué (Th. de). — Piriou (Yann Ber). — Actualité du *Barzaz Breiz*. — *LF*, 19-25 janvier.

— Raison du Cleuziou (Jacques). — En marge de la querelle du *Barzaz Breiz*. Lettres de M. Luzel à M. Hippolyte Raison du Cleuziou. — *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et mémoires*, 1961.

Le Braz (A.). — Rivoallan (A.). — Anatole Le B. — *Annales de Bretagne* (Littérature), juin 1960.

Leconte de Lisle. — Deshayes (M.-L.). — Vérité et poésie. En marge du *Manchy* de L. de L. — *Les Humanités*. Classes de lettres (sections modernes), décembre 1960.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Lemaître (Fr.). — * Baldick (Robert). — La Vie de Fr. L., le lion du boulevard. Traduit de l'anglais par Roger-A. Lhombreaud. — Éd. Denoël, 1961.

Le May (P.). — Legaré (Romain), o. f. m. — Pamphile Le M. [1837-1918, œuvres et bibliographie]. — *Lectures* (Montréal), janvier.

Leroux (G.). — Roudaut (Jean). — Gaston L. en relief. — *Critique*, janvier.

Littré (E.). — Wexler (P. J.). — Le fonds Pougens [à la Bibliothèque de l'Institut ; la dette de L., quelques sondages,... index des auteurs...]. — *Cahiers de lexicologie*, 1959, n° 1.

Loti (P.). — Iturribarria (Luis de). — Los vascos en la literatura de P. L. — *Boletin del Instituto americano de estudios vascos*, octubre-diciembre 1960, enero-marzo 1961.

Maeterlinck (M.). — * Halls (W. D.). — M. in America : a study of his life and thought. — Oxford University Press, 1960.

Maine de Biran. — Voir : *Descartes*.

Maistre (J. de). — Boncompain (Claude) et Vermale (François). — Cavour et J. de M. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, nos 70-71, 1960.
— Triomphe (Robert). — J. de M. — *Mémoire sur l'union de la Savoie à la Suisse* (1795). Texte inédit avec une introduction et des notes. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, janvier, février.

Mallarmé (S.). — * Fraenkel (E.). — Les Dessins trans-conscients de S. M. A propos de la typographie de *Un coup de dés*. Avant-propos de Étienne Souriau. — A.-G. Nizet, 1960.
— Blanchard (Gérard). — M. et la typographie. — *Techniques graphiques*, juillet-octobre 1960.
— Graaf (Daniel A. de). — M. au *Chat noir*. — *MF*, janvier.
— Greer Cohn (Robert). — On M.'s newly-found Notebook. — *MLN*, December 1960.
— Mondor (Henri). — Un des derniers sonnets de S. M. — *La Voix des poètes*, n° 7, janvier-mars.
— Voir : *Divers* (Poésie).

Marin (Aug.). — Isoard (Jóusefin). — Aguste M., troubaire poupulàri marsihès. — [In] *L'Armana... di felibre per l'an de gràci 1961* [Aix-en-Provence].

Maupassant (G. de). — Dumesnil (René). — G. de M., légendes et vérité. — *Livres de France*, mars.
— Lanoux (Armand). — G. de M. en canotier. — *Livres de France*, mars.
— Matthews (J. H.). — M. écrivain naturaliste. — *Cahiers naturalistes*, n° 16, 1960.
— Sachs (Murray). — The meaning of M.'s *Pierre et Jean*. — *FR*, January.

Mérimée (P.). — * P. M. — Correspondance générale établie et annotée par Maurice Parturier. 2e série. Tome VIII. 1868-1869. — Privat, 1961.
— Conem (Francis B.). — C. R. de : A. Billy, M. (Paris, 1959) ; M. et X. Doudan. — *RSH*, octobre-décembre 1960.
— Schneider (Marcel). — Les visages de M. — *Cahiers des saisons*, n° 24, hiver 1961.

Michelet (J.). — Saint-Denis (E. de). — M. et l'éducation du peuple. — *Technique. Art. Science*, septembre-octobre 1960.

Mistral (Fr.). — Lettres [inédites] de Fr. M. [sur la santé de sa mère, au Dr Chavernac ; sur la défense du « Museon Arlaten », à Amable Chanot ; sur la langue provençale ; présentées par Jean Cherpin ; — sur la farandole, à Valère Bernard, présentées par Claude Barsotti]. — *Arts et livres de Provence*, Bulletin, n° 45, 1960.

— Bouyala d'Arnaud (André). — Le secret de M. — *Arts et livres de Provence....*

— Camproux (Charles). — *Mireille* et le problème social. — *Arts et livres de Provence....*

— Gaillard (Lucien). — *Mirèio* et son temps. — *Arts et livres de Provence....*

— Gniadek (Stanislaw). — Quelques aspects du lexique de *Mirèio*. — *Kwartalnik neofilologiczny*, 1960, z. 4.

— Mistral (Frederic) nebout. — Centenari de la mort dòu primadié Pau Giera (1861). — [In] *L'Armana... di felibre per l'an de gràci 1961* [Aix-en-Provence].

— Pessemesse (Pierre). — M. écrivain réaliste. — *Arts et livres de Provence....*

— Peyre (Sully-André). — M. sans fin. Le fil de *Mireille*. — *Marsyas*, janvier-février.

— Rouquette (Pierre). — La figure et l'œuvre de M. en Catalogne. — *Arts et livres de Provence....*

— Sibertin-Blanc (Claude). — M. et Carpentras. — *Arts et livres de Provence....*

Moréas (J.). — Salmon (André). — [J. M.] : allocution pour le 50e anniversaire de sa mort, 18 novembre. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, octobre-décembre 1960.

Musset (A. de). — Besnier (Ch.). — Sur l'enfance et l'adolescence d'un poète : A. de M. — *IL*, janvier-février.

— Treskounov (Mikhaïl). — M. en Russie. — *Œuvres et opinions* (Moscou), janvier.

— Vial (André). — A propos d'*On ne badine pas avec l'amour*. Compléments à l'étude d'une genèse littéraire. — *RSH*, janvier-mars.

Nadar (F.). — Braive (Michel-François). — N., histoire et légende. — *Caméra*, janvier.

Nerval (G. de). — * G. de N. — Œuvres. Tome I. 3e édition [Notes de Jean Richer pour la 3e éd.]. — (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1960.

— Müller (Manfred). — Ns Pandora-Fragment. — *ZFSL*, November 1960.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Nouveau (G.). — Nerisse (Claudè). — Un ami de Verlaine et de Rimbaud : G. N. — *Arcadie*, janvier.

Ollivier (E.). — * E. O. — Journal. 1846-1869. Tome I. 1846-1860. Texte choisi et annoté par Théodore Zeldin et Anne Troisier de Diaz. Préface de Raymond Dumay. — R. Julliard, 1961.

Ozanam (Fr.). — Mellot (Jean). — O. en pèlerinage au pays de St Vincent de Paul. — *Ecclesia*, février.

Poulet-Malassis. — Voir : *Baudelaire (Ch.).*

Primoli (Cte). — Henriot (Émile). — Un Romain parisien : « Gégé P. ». — *Le Monde*, 18 janvier.

Proudhon (P.-J.). — * Carnets de P.-J. P. Texte inédit et intégral, établi sur les manuscrits autographes avec annotations et appareil critique de Pierre Haubtmann. Préface de Daniel Halévy. Présentation de Suzanne Henneguy et Jeanne Fauré-Fremiet. Tome I. 1843-1846. — Tome II. 1847-1848. — M. Rivière, 1960.

— Muglioni (Jacques). — La religion de P. — *La Revue socialiste*, avril 1960.

Rémusat (Ch. de). — Spens (Willy de). — Portrait de R. — *TR*, février.

Renan (E.). — Voir : *Lamennais.*

Renard (J.). — Mignon (Maurice). — Inauguration du nouveau monument à J. R. — *Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy*, nº 35, 1960.

Rimbaud (A.). — * A. R. — Œuvres. Édition complète... illustrée avec sommaire biographique, introduction, notices, relevé de variantes et notes par Suzanne Bernard (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1961.

— * Graaf (Daniel A. de). — A. R., sa vie, son œuvre. — Assen, Van Gorcum Cy, 1960.

— * Petralia (Franco). — Bibliographie de R. en Italie (Publications de l'Institut français de Florence. 4e série. Essais bibliographiques. Nº 4). — Institut français de Florence, Edizioni Sansoni Antiquariato, 1960.

— Bonnefoy (Yves). — *Une Saison en enfer.* — *MF*, mars.

— Graaf (Daniel A. de). — A. R. et Ch. Cros. — *MF*, février.

— Voir : *Nouveau (G.)*, *Verlaine (P.).*

Rollinat (M.). — Voir : *Huysmans (J.-K.).*

Saint-Simon (Cte C.-H. de). — Collinet (Michel). — S.-S. et la « société industrielle ». — *Le Contrat social*, novembre 1960.

— Dautry (Jean). — Le comte de St-S. et Dieu. — *Revue internationale de philosophie*, 1960, fasc. 3-4.

— Dautry (Jean). — S.-S. et les anciens babouvistes de 1804 à 1809. — *Annales historiques de la Révolution française*, octobre-décembre 1960.

— Davy (Georges). — Doutes sur l'interprétation de S.-S. — *Revue internationale de philosophie*, 1960, fasc. 3-4.

— Gentile (Francesco). — La trasformazione dell' idea di progresso da Condorcet a S.-S. — *Revue internationale de philosophie*, 1960, fasc. 3-4.

— Gouhier (Henri). — Un « Projet d'Encyclopédie » de S.-S. — *Revue internationale de philosophie*, 1960, fasc. 3-4.

— Gurvitch (Georges). — Pour le 2e centenaire de la naissance de S.-S. — *Cahiers internationaux de sociologie*, juillet-décembre 1960.

— Gurvitch (Georges). — S.-S. et K. Marx. — *Revue internationale de philosophie*, 1960, fasc. 3-4.

— Lyon (Peyton V.). — St-S. and the origin of Scientism and Historicism. — *The Canadian Journal of economics and political science*, February.

— Manuel (Frank E.). — The role of the scientist in St-S. — *Revue internationale de philosophie*, 1960, fasc. 3-4.

— Patri (Aimé). — S.-S. et Marx. — *Le Contrat social*, janvier.

— Schuhl (Pierre-Maxime). — Henri de S.-S. — *Revue philosophique*, octobre-décembre 1960.

— Simon (Walter M.). — Ignorance is bliss : St-S. and the writing of history. — *Revue internationale de philosophie*, 1960, fasc. 3-4.

— Tillett (A. S.). — Some Saint-Simonian criticism of the United States before 1835. — *RR*, February.

Sainte-Beuve. — Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : S.-B. — *Vie et langage*, février.

Samain (A.). — A. S. — Lettres à Raymond Bonheur, publiées par Pierre Breillat [51 lettres, dont 35 inédites]. — *Revue de l'histoire de Versailles*, 1959-1960.

Sand (G.). — Meunier (Dr J.-J.). — A propos d'Aurore de Saxe. — *Revue de l'Académie du Centre*, 1960.

— Néraud (Jean). — Quelques souvenirs sur Jules Néraud surnommé « le Malgache » [suivi d'une bibliographie sur J. Néraud]. — *Revue de l'Académie du Centre*, 1960.

— Sablé (J.). — Pour qu'on relise G. S. — *L'École*, 21 janvier.

Staël (Mme de). — Thiébaut (Marcel) — Mme de S. et l'amour. — *RP*, février.

Stendhal. — * S. — *Rome, Naples et Florence.* Préface et notes de V. del Litto (« Les Œuvres de S. »). — Lausanne, Éd. Rencontre, s. d. (1960).

— * Liprandi (Claude). — Au cœur du *Rouge*. L'affaire Lafargue et *Le Rouge et le Noir* (« Collection stendhalienne ». N° 4). — Lausanne, Éd. du Grand Chêne, 1961.

— * A Milan et sur les lacs de Lombardie avec S. Textes de S. Préface de Diego Valeri. (« Sur les chemins d'hier dans l'Italie d'aujourd'hui ». 2). — Milano, Éd. Grafprint, 1959.

— Alciatore (Jules C.). — S. et les romans de Voltaire. — *SC*, n° 10, 15 janvier.

— Alciatore (Jules C.). — S., Lanjuinais et le châtiment corporel. — *FR*, January.

— Billy (André). — A l'attention des stendhaliens : du nouveau sur le drame de Brangues [d'après un manuscrit de Victoire Subit]. — *FL*, 31 décembre 1960.

— Bonnet (H.). — Texte commenté. Une audience mouvementée [S., *La Chartreuse*, « Pléiade », p. 248 et suiv.]. — *Les Humanités*. Classes de lettres (sections modernes), février.

— Boyer (Ferdinand). — La carrière d'Antoine Albert après la mort du consul Beyle. — *SC*, n° 10.

— Casnati (Francesco). — Les « Chroniques italiennes » de S. — *L'Osservatore Romano*, 9 ottobre 1960.

— Daumas (Georges). — Félix-Romain Gagnon, oncle de S., en Savoie, 1790-1813 (III, *à suivre*). — *SC*, n° 10.

— Hostachy (R. P. Victor). — Promenades dans Rome, en compagnie de S., cicérone et historien. — *Compte rendu mensuel de l'Académie delphinale* (Grenoble), décembre 1960.

— V. d. L. [Litto]. — C. R. de : S., *Chroniques italiennes*, éd. M. Crouzet (Paris, 1960). — *SC*, n° 10.

— Lunel (Armand). — Une amitié marseillaise d'Henri Beyle : Casimir de Montvallon. — *SC*, n° 10.

— Temmer (Mark). — Comedy in *The Charterhouse of Parma*. — *YFS*, n° 23, 1959.

— Virolle (R.). — Le personnage de la Sanseverina dans *La Chartreuse de Parme*. — *L'École*, 4 mars.

— Wildenstein (Georges). — David, la comtesse Daru et S. — *Gazette des Beaux-arts*, février.

— Voir : *Divers* (Mélanges, Roman).

Süe (E.). — Bory (Jean-Louis). — Lettres de S. à Balzac [inédites en partie, coll. S. de Lovenjoul]. — *Cahiers des saisons*, n° 24.

Tocqueville (A. de). — * A. de T. — *L'Ancien Régime et la Révolution.* Édition annotée par Edmond Pognon et Jean Dumont. Textes de présentation de Pierre Gaxotte et de Hubert Decaux (« Le Meilleur livre d'histoire »). — Bibliothèque historique mondiale, Club du livre d'histoire (1960).

— Goldstein (Doris S.). — The religious beliefs of A. de T. — *French*

historical studies, Fall, 1960. [Voir : John Lukacs, « Comment on T. article » et « Reply of Doris S. G. », Spring 1961.]

— Jacovella (Guillermo). — Religión y política en el pensamiento de T. — *Revista de estudios políticos*, marzo-abril 1960.

— Rosenberg (Bernard) et Wrong (Dennis H.). — *La Démocratie en Amérique* (à l'occasion du centenaire de la mort de T.). — *Diogène*, n° 33, janvier-mars.

— Voir : *Divers* (R. Aron).

Vallès (J.). — Dubois (Jacques). — Une page de *L'Enfant*, de J. V. — *Cahiers d'analyse textuelle*, n° 2, 1960.

Verlaine (P.). — Got (Maurice). — « Art poétique » : V. et la technique impressionniste (présenté par Claude Cuénot). — *TR*, mars.

— Guillemin (Henri). — V. et Rimbaud. — *La Grive*, janvier-mars. [Publié aussi dans *JG*, 4-5 mars.]

— Voir : *Divers* (Poésie), *Nouveau (G.)*.

Vicaire (G.). — Decour (A.). — G. V. folkloriste [lettre, s. d., postérieure à 1883]. — *Bulletin de la Société des naturalistes et des archéologues de l'Ain*, n° 75, janvier.

Vigné d'Octon (P.). — Le centenaire de [Paul] V. d'O. — *Revue du Rouergue*, octobre-décembre 1960.

Vigny (A. de). — Petroni (Liano). — C. R. de : A. de V., *Mémoires inédits*, éd. Jean Sangnier (Paris, 1958). — *RLMC*, giugno 1960.

— Voir : *Divers* (Poésie).

Villiers de l'Isle-Adam. — Voir : *XIX^e. Divers.*

Vinet (A.). — Zumthor (Paul). — Lettres helvétiques : A. V. — *MF*, janvier.

Vogüé (E.-M. de). — É.-M. de V. — Un officier dreyfusard [une page inédite du roman *Le Maître de la mer*]. Présentation de Simon Jeune. — *MF*, janvier.

Zola (É.). — Brady (Patrick). — La peinture de Claude Lantier. Contribution à l'étude de Z., critique d'art — *RSH*, janvier-mars.

— Grant (Elliott M.). — Marriage or murder : Z.'s hesitations concerning Cécile Grégoire. — *FS*, January.

— Z. et l'Affaire Dreyfus. Documents inédits présentés par H. Guillemin. — *LF*, 23 février-1^er mars.

— Kanes (Martin). — « Il faudrait creuser l'histoire » : notes on the composition of *La Bête humaine*. — *RR*, February.

— Lapp (John C.). — The play *Germinal* : an unpublished letter of Z. [25 février 1886]. — *FS*, January.

— Miquel (Pierre). — Z. et l'Affaire Dreyfus [discours prononcé à Médan le 2 octobre 1960]. — *Cahiers naturalistes*, n° 16, 1960.

— Powers (Lyall H.). — H. James and Z.'s *Roman expérimental*. — *University of Toronto Quarterly*, October 1960.

— Suwala (Halina). — A propos de quelques sources de *L'Argent*. — *Cahiers naturalistes*, n° 16, 1960.

— Ternois (René). — La voyante de la rue de Paradis. — *Cahiers naturalistes*, n° 16, 1960.

— Tersen (Émile). — Sources et sens de *Germinal*. — *La Pensée*, janvier-février.

— Voir : *Huysmans (J.-K.)*.

XX^e SIÈCLE

Divers. — * Bémol (Maurice.). — Essai sur l'orientation des littératures de langue française au XX^e siècle. — A.-G. Nizet, 1960.

— * Guissard (R. P. Lucien), a. a. — Écrits en notre temps [Saint-Exupéry, Ramuz, P. Claudel, A. Camus, etc.] — (Coll. « Le Signe »). — A. Fayard, 1961.

— Frescaroli (Antonio). — De Péguy à Bernanos, ovvero del senso di una rivolta. — *Vita e Pensiero*, gennaio.

— Mambrino (R. P.), s. j. — Littérature contemporaine et sens de Dieu. — *Pages d'information*, n° spécial, 1960 [L'éducation du sens de Dieu].

Journaux. Souvenirs. — * Bordeaux (Henry). — Histoire d'une vie. 7. La Victoire et le traité de Versailles. 21 mars 1918-1^er août 1919. — Plon, 1960.

— * Salacrou (Armand). — Les Idées de la nuit (« Le Grenier des Goncourt »). — A. Fayard, 1961.

— * Salmon (André). — Souvenirs sans fin. Troisième époque. 1920-1940. — Gallimard, 1961.

Surréalisme. — Hardré (Jacques). — Present state of studies on literary surrealism. — *Yearbook of comparative and general literature*, 1960.

Théâtre. — Dormoy (Marie). — L'histoire vraie du Théâtre des Champs-Élysées. — *FL*, 21 janvier.

— Esslin (Martin). — The theatre of the Absurd [A. Jarry, G. Apollinaire, A. Artaud]. — *The Tulane Drama Review*, May 1960.

Alain. — * A. — Portraits de famille. — Mercure de France, 1961.

— * A. — Propos d'un Normand. 1906-1914. Tome V. — Gallimard, 1960.

— A. — Lettres inédites à Marie Salomon (janvier-août 1915). — *Association des amis d'Alain.* Bulletin n° 12, novembre 1960.

— Bonfantini (Mario). — L'insegnamento di A. — *Il Mondo*, 29 novembre 1960.

— Hampton (John). — The humanism of A. — *CR*, February.

— Piroué (Georges). — La maison d'A. — *MF*, mars.

Alain-Fournier. — Bruzeau (Maurice). — Dans la chambre du Grand Meaulnes. — *E*, février-mars.

Apollinaire (G.). — * G. A. — *Ombre de mon amour* [Présentation par Marcel Adéma]. — Livre club du libraire, 1960.

— Crusat (Paulina). — A. en Adonais [*La canción del « Mal amado »* y otros poemas, versión y prólogo de Juan Ortega Costa, Adonais, 1960]. — *Insula*, noviembre 1960.

— Millet (Raymond). — 1880-1960. A. de retour à Rome. Choses vues.... — *FL*, 24 décembre 1960.

— Warnier (Raymond). — Leyenda y realidad de A. — *Insula*, noviembre 1960.

— Warnier (R.). — A., le Portugal et l'Espagne. — *Bulletin des études portugaises et de l'Institut français au Portugal*, 1959-1960.

— Voir : *Divers* (Poésie).

Artaud (A.). — A. A. — Fragmentations. — *TM*, janvier.

Barbusse (H.). — Brett (Vladimir). — B. critique littéraire (1893-1901). — *E*, octobre 1960.

— Narkirier (F.). — Les premiers pas d'un art nouveau [les origines du réalisme socialiste en France ; en tchèque, résumé français]. — *Casopis pro moderni filologii*, 1960, c. 4.

— Tersen (Émile). — XXV^e anniversaire de la mort d'H. B. : *Le Feu*. — *La Pensée*, septembre-octobre 1960.

Barrès (M.). — Au temps des *Taches d'encre*. Lettres inédites de M. B. [1884]. — *NL*, 6 octobre 1960.

— Aubery (Pierre). — L'intelligence des juifs chez M. B. — *RR*, October.

— Kanters (Robert). — Après beaucoup de silence... retour au *Jardin sur l'Oronte*. — *FL*, 18 février.

— Tronquart (Georges). — Montherlant et B. — *TR*, novembre 1960.

Beauduin (N.). — Pourtal de Ladevèze (Jean). — Hommage à Nicolas B. [1881-1960]. — *Points et contrepoints*, décembre 1960.

Béguin (A.). — Mounier (Paulette E.). — L'ascèse par la parole. Albert B. — [In] * Convertis du xx^e siècle. 5^e volume. — Paris-Tournai, Casterman, 1961.

Bergson (H.). — * B. et nous. — Actes du X^e Congrès des sociétés de philosophie de langue française. Paris, 17-19 mai 1959. Discussions. — *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1959.

— Gurvitch (Georges). — Deux aspects de la philosophie de B. : temps et liberté. — *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-septembre 1960.

— Rolland (E.). — Le Dieu de B. — *Sciences ecclésiastiques*, janvier-avril.

Bernanos (G.). — * G. B. — Français, si vous saviez. 1945-1948. Introduction d'André Rousseaux. Notes d'Antoine Travers. — Gallimard, 1961.

— * Müggler (D^r Rosemarie). — Die menschlichen Beziehungen im Werke von G. B. — Winterthur, Verlag P. G. Keller 1960.

— [Deux] lettres de B. à H. Massis. — *Itinéraires*, janvier.

— Ajame (Pierre). — Visages de B. [exposition organisée par les « Jeunesses littéraires de France »]. — *NL*, 2 mars.

— Astral (J. d'). — « Le Dialogue des Carmélites ». Chronique du cinéma. — *Les Amis de S^t François*, juillet-décembre 1960.

— Bush (William). — La souffrance des innocents. — Études bernanosiennes (*Revue des lettres modernes*, n^os 56-57, automne 1960).

— Estève (Michel). — Métamorphose d'un thème littéraire à propos des *Dialogues des Carmélites*. — Études bernanosiennes....

— Gaucher (Guy). — B. et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — Études bernanosiennes....

— Legatti (Adalgisa). — G. B. e l'arte del romanzo. — *Aevum*, luglio-agosto 1960.

— Louis-Antoine. — B., le combat pour la vérité. — *Pédagogie*, février.

— Marie-Céleste (Sister), s. c. — B. : a man of spirit. — *Culture*, décembre 1960.

— Pastiaux (Jean). — Satan, singe de Dieu. Notes sur un aspect de l'œuvre polémique de B. — Études bernanosiennes....

— Poulet (Robert). — Où est le vrai B. ? — *Rivarol*, 2 mars.

Bourget (P.). — * Matucci (Mario). — La critica di P. B. nel suo tempo. Vol. I. — Napoli, R. Pironti e figli Editori, 1960.

Bremond d'Ars (E. de). — Maugendre (L.-A.). — E. de B. d'A. et Paul Valéry. — *La Pensée catholique*, n° 71.

Camus (A.). — * Luppé (Robert de). — C. 6^e éd., revue, complétée, mise à jour. — Éditions Universitaires, 1960.

— Un inedito di C. — Vita d'artista, mimodramma di A. C. — *Sipario*, ottobre 1960.

— Lettres d'A. C. à Jean Gillibat, présentées par René Farabet. — *RHT*, 1960, fasc. 4.

— Alter (André). — De *Caligula* aux *Justes* : de l'absurde à la justice. — *RHT*, 1960, fasc. 4.

— Bittner (William). — The death of C. — *The Atlantic*, February.

— Blanchard (Michel). — A. C., solitaire ou solidaire ? — *La Revue française*, janvier.

— Debray (Pierre). — A. C., pied noir. — *Aspects de la France*, 12 janvier.

— Doubrovsky (Serge). — C. et l'Amérique. — *NRF*, février.

— Ehret (H.). — Le soleil de C. — *Kwartalnik neofilologiczny*, 1960, z. 3.

— Espiau de la Maëstre (A.). — A. C., pèlerin de l'absolu ? — *LR*, février.

— J. F. [Jean de Fabrègues]. — Il y a un an, A. C. mourait.... Pourquoi les jeunes Français lui restent-ils fidèles ? — *La France catholique*, 13 janvier.

— Farabet (René). — A. C. à l'avant-scène. — *RHT*, 1960, fasc. 4.

— Fitch (B. T.). — Narrateur et narration dans *L'Étranger* d'A. C. — *Archives des lettres modernes*, n° 34.

— Golliet (Pierre). — Le problème d'A. C. — *Le Monde*, 6 janvier.

— Gourfinkel (Nina). — « Les Possédés ». — *RHT*, 1960, fasc. 4.

— Ishikawa (Jun). — Sur un silence d'A. C. [traduit du japonais]. — *France-Asie*, janvier-février.

— Knopf (Blanche). — A. C. in the Sun. — *The Atlantic*, February.

— Lahbabi (M. A.). — A propos de C. — *Confluent* (Rabat), septembre-octobre 1960.

— Louria (Yvette). — « Dédoublement » in Dostoevsky and C. — *MLR*, January.

— Millot (J.). — La disparition d'A. C. [cote des manuscrits et des éditions d'A. C.]. — *BB*, 1960, n° 2.

— Négroni (Jean). — A. C. et le Théâtre de l'Équipe. — *RHT*, 1960, fasc. 4.

— Passeri Pignoni (V.). — La filosofia dell'assurdo di A. C. — *Sapienza* (Roma), maggio-agosto 1960.

— Pillement (Georges). — C. et Calderon [lettre de G. P. à Ricardo Paseyro ; voir *Cahiers...*, n° 20]. — *Cahiers des saisons*, n° 24.

— Il y a un an, A. C. [par Guy Dumur, François Nourissier, Louis Marcorelles, Henri Krea, Pierre Nora]. — *France-Observateur* (L'Observateur littéraire), 5 janvier.

— Pièces, traductions et adaptations. — *RHT*, 1960, fasc. 4.

— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Carco (F.). — Reynaud (Lucien). — F. C., poète fantaisiste. — *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, 1959-1960.

Claudel (P.). — * Chaigne (Louis). — Vie de P. C. et genèse de son œuvre, avec un cahier de photographies, des correspondances et des documents autographes. — Mame, 1961.

— P. C. — R. Rolland [lettre inédite de R. R., 1941 ; lettre de P. C., 21 décembre 1943 ; conclusion d'une préface de C. pour la Correspondance R. R.-Louis Gillet]. — *Bulletin de la Société P. Claudel*, n° 6, février.

— Dupeyrat (R. P. André). — Mon ultime visite à P. C. — *Ecclesia*, février.

— Etiemble. — Aragon et C. — *NRF*, novembre, décembre 1960.

— Fontana (Oskar Maurus). — Die P.-C. — Aufführungen in Wien. — *Maske und Kothurn*, 1960, H. 4.

— Naughton (A. E. A.). — A poet looks at his work, or C. « répond ses drames ». — *RR*, February.

— Robert (Bernard-Paul). — Henriette Charasson : autour de deux lettres

inédites de P. C. [23 octobre 1913, 28 février 1914]. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, janvier-mars.

— Sofer (Johann). — C.s Anschauungen über Theater und Drama. — *Maske und Kothurn*, 1960, H. 4.

— Vie et mort de *Tête d'Or*, par G. Marcel, J. Madaule, A. Cuny, S. Fumet. — *Recherches et débats du C. C. I. F.*, cahier n° 32, septembre 1960.

— Voir : *Divers* (Poésie), *XXe siècle. Divers*, *Gide (A.)*, *Huysmans (J.-K.)*.

Colette. — * C. — Fleurs du désert. Lithographies originales de Christian Caillard. — Les Francs-bibliophiles, 1960.

— * Marks (Elaine). — C. — New Brunswick, Rutgers University Press, 1960.

— Mignon (Maurice). — Willy, C. et Polaire. — *Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy*, n° 35, 1960.

Devos (P.-H.). — Delmelle (Joseph). — Prosper-Henri D. [1889-1914]. — *Le Thyrse*, novembre, décembre 1960.

Drieu la Rochelle (P.). — Boisdeffre (Pierre de). — Le souvenir de D. la R. — *RDM*, 15 janvier.

Éluard (P.). — Claessens (Francis). — Introduction à la lecture d'E. — *Cahiers d'analyse textuelle*, n° 2, 1960.

Estaunié (E.). — Ce mystérieux M. de Strada. Souvenirs inédits d'Ed. E. — *NL*, 16 février.

Fargue (L.-P.). — Beucler (André). — F. télévisé. — *RDM*, 1er mars.

Farrère (C.). — Bordeaux (Henry). — Un roman posthume de Claude F. — *C'est-à-dire*, juin 1960.

Fernandat (R.). — Tilliette (Xavier). — Poésie ininterrompue [... René F.]. — *Études*, mai 1960.

Gide (A.). — Lettre de Massis à A. G. [février 1930]. — *Itinéraires*, janvier.

— Lettre de Claudel à Massis sur A. G. (New York, 17 janvier 1930). — *Itinéraires*, janvier.

— Bloch-Michel (J.). — G. aujourd'hui. — *GL*, 18-19 février.

— Boisdeffre (Pierre de). — Que reste-t-il d'A. G. ? — *RDM*, 15 février.

— Goujerval (Jean). — Il y a dix ans, mourait A. G., admirable et scandaleux. — *Réforme*, 18 février.

— Avec A. G. en Tunisie, en septembre 1942. Souvenirs inédits d'Armand Guibert. — *FL*, 18 février.

— Mallet (Robert). — Jammes et G. à travers leurs œuvres... et leur amitié. — *FL*, 18 février.

— Marchand (Max). — En relisant G. — *Bulletin de l'Académie d'Alger*, n° 4, 1960.

— Martin-Chauffier (Louis). — Le grain ne meurt pas... [pour le 10e anniversaire de la mort d'A. G.]. — *FL*, 18 février.

— J. Nr. [Nicollier]. — G. en Suisse. Le loir de Neuchâtel. — *GL*, 18-19 février.

— Rambaud (Henri). — Massis en face d'A. G. Notes pour un hommage. — *Itinéraires*, janvier.

— A. G. est-il actuel ? — *GL*, 18-19 février.

Giraudoux (J.). — * Durry (Marie-Jeanne). — L'Univers de G. — Mercure de France, 1961.

— Brée (Germaine). — *The Madwoman of Chaillot* : a modern masque. — *The Tulane Drama Review*, May 1959.

— Debidour (V.-H.). — Sur l'*Électre* de G. — *Le Bulletin des lettres*, 15 février.

— Douglas Dirks (Mary). — Buskin and Farce : notes on *Pour Lucrèce*. — *The Tulane Drama Review*, May 1959.

— Douglas Dirks (Mary). — The problem of *Judith*. — *The Tulane Drama Review*, May 1959.

— Falk (Eugene H.). — Theme and motif in *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. — *The Tulane Drama Review*, May 1959.

— Fowlie (Wallace). — G.' approach to Tragedy. — *The Tulane Drama Review*, May 1959.

— Garridel (Dr Georgette). — Étude sur le langage de Flaubert et de G. [manuscrit inachevé]. — *Cahiers du groupe Françoise Minkowska*, avril 1960.

— Gassner (John). — At war with *Electra*. — *The Tulane Drama Review*, May 1959.

— Pucciani (Oreste F.). — The « infernal dialogue » of G. and Sartre. — *The Tulane Drama Review*, May 1959.

— Voisine (Jacques). — Trois *Amphitryons* modernes (Kleist, Henzen, G.). — *Archives des lettres modernes*, 1961, nº 1 (35).

Guillaumin (E.). — Lettres d'E. G. à V. Larbaud. 1910-1911 (I). — *Les Amis de Ch.-L. Philippe*, nº 18, 1960.

Hecquet (S.). — S. H. [par Roger Nimier, Antoine Blondin, Georges-Paul Wagner]. — *C'est-à-dire*, juin 1960.

Jacob (M.). — * M. J. — A poèmes rompus. Cinq eaux-fortes originales de Jacques Villon (« Miroir du poète ». 7). — L. Broder, 1960.

— M. J. et la Bretagne, suivi de « La couronne de Vulcain », conte breton de M. J. Dessins de M. J. et de Jean Cocteau. — *Cahiers Max Jacob*, nº 5, Nouvelles Éditions Debresse, 1961.

— Lettre de M. J. à H. Massis, sur la *Défense de l'Occident*, 6 mai 1927. — *Itinéraires*, janvier.

Jammes (Fr.). — Voir : *Gide (A.)*.

Larbaud (V.). — Lasserre (Henry). — Beauté, mon beau souci. — *L'École* (Cycle d'observation et classes de 4e et 3e. Enseignement littéraire), 4 mars.

Léautaud (P.). — * P. L. — *Le Petit ami*. [Lithographies originales d']André Minaux. — (Rouen), Société normande des amis du livre, 1960.

Le Febvre (Y.). — Dubreuil (Léon). — Un écrivain breton méconnu. La vie et l'œuvre d'Yves Le F. (24 décembre 1874-21 janvier 1959). — *Annales de Bretagne* (Littérature), juin 1960.

Le Roy (Eug.). — Conem (Francis B.). — C. R. de : Christian Seignol, *E. Le R. et le Périgord* (Périgueux, 1960). — *RSH*, octobre-décembre 1960.

Magre (M.). — Blin (René). — La Chanson des hommes, de Maurice M. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures*, 1960, fasc. 1.

Maritain (Mme J.). — Cattaui (Georges). — Raïssa M. — *Preuves*, janvier.
— Chaigne (Louis). — Souvenir de R. M. — *La Croix*, 13-14 novembre 1960.
— Chapelan (Maurice). — La mort de R. M. — *FL*, 12 novembre 1960.
— Fumet (Stanislas). — R. M. — *Le Monde*, 17 novembre 1960.

Martin du Gard (R.). — * Brenner (Jacques). — M. du G. (« La Bibliothèque idéale »). — Gallimard, 1961.

Maurras (Ch.). — * Massis (Henri). — M. et notre temps. Entretiens et souvenirs. Édition définitive, augmentée de documents inédits. — Plon, 1961.

— Massis (Henri). — Entretiens avec Ch. M. — *RDM*, 15 janvier.

Monnier (A.). — * A. M. — Dernières gazettes. — Mercure de France, 1961.

— Waldberg (Patrick). — A. M. — *Critique*, janvier.

Montfort (Eug.). — Voir : *Philippe (Ch.-L.)*.

Péguy (Ch.). — Calmel (R.-Th.), o. p. — *L'Ève* de P. et l'ordre temporel chrétien. — *Itinéraires*, mars.

— Espiau de la Maëstre (André). — Das Vermächtnis des C. P. Leben und Werk des Dichters für unsere Zeit. — *Wort und Wahrheit*, Dezember 1960.

— Guy (Basil). — Notes on P. the socialist. — *FS*, January.

Péret (B.). — * B. P. — Choix de textes, bibliographie, iconographie, présentation et étude critique par Jean-Louis Bédouin (Coll. « Poètes d'aujourd'hui ». N° 78). — P. Seghers, 1961.

Pergaud (L.). — Lettres inédites de Jules Leroux à L. P., publiées par Jules Carrez. — *La Grive*, janvier-mars.

Philippe (Ch.-L.). — Ch.-L. P. — Pages inédites. Correspondance entre Ch.-L. P. et Eugène Montfort [présentée par F. Talva]. — *Les Amis de Ch.-L. Philippe*, n° 18, décembre 1960.

— Trois lettres inédites à Ch.-L. P., sur *Le Père Perdrix* [G. Rency, M. Beaubourg, G. Lecomte]. — *Les Amis de Ch.-L. P.*, n° 18.

— Dupuy (Aimé). — Considérations sur la petite ville d'après Ch.-L. P. et Henri Bachelin. — *Les Amis de Ch.-L. Ph.*, n° 18.

— Talva (François). — Ch.-L. P. autour de sa vingtième année (I). — *Les Amis de Ch.-L. P.*, n° 18.

Proust (M.). — Chaix-Ruy (Jules). — L'univers de M. P. — *Revue de la Méditerranée*, septembre-décembre 1960.

— Vier (Jacques). — H. Massis et M. P. — *Itinéraires*, janvier.

— Vigneron (Robert). — Désintégration de M. P. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures*, 1960, fasc. 1.

— Voir : *Divers* (Roman).

Ramuz (Ch.-F.). — Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Reverdy (P.). — Audejean (Christian). — Pierre R. — *Esprit*, février.

— J. C. [José Cela]. — P. R. — *Papeles de Son Armadans*, julio 1960.

— Chapon (François). — P. R. devant la postérité [suivi d'une Bibliographie sommaire]. — *Médecine de France*, n° 118, 1960.

— Fourrier (Andrée). — P. R. : l'exilé volontaire. — *Courrier de l'Ouest*, 21 février.

— Marissel (André). — Pierre R. — *L'Age nouveau*, novembre 1960-janvier 1961.

— Thomas (Henri). — P. R. — *Cahiers des saisons*, n° 23, automne 1960.

Rolland (R.). — * Robichez (J.). — R. R. (« Connaissance des lettres ». N° 51). — Hatier, 1961.

— R. R. — Journal inédit (décembre 1911, sur Tolstoï). — *Adam International review*, n^os 284-286, 1960.

— Lettre de Mme R. R. [à René Arcos, après la publication de son livre, *R. R.*, Mercure de France, 1951]. — Université de Paris, Fonds R. R.... *Bulletin*, nº 54, décembre 1960.

— Université de Paris. Fonds R. Rolland. Association des amis de R. R. *Bulletin*, nº 53, novembre ; nº 54, décembre 1960.

— Voir : *Claudel (P.)*.

Saint-Exupéry (A. de). — Dupuy (Jean). — La cité de S.-E. — *Annales de la Faculté de droit et des sciences économiques d'Aix-en-Provence*, 1959.

— Voir : *XX siècle. Divers.*

Saint-Hélier (M.). — Hommage à Monique S.-H. Textes de Marcel Brion, Jacques Cornu, Jean-Marie Nussbaum. Fragments de lettres présentés par Lucien Schwob. Textes choisis par Blaise Briod (6e cahier de l'Institut neuchâtelois). — Neuchâtel, Éd. de La Baconnière, 1960.

Saint-Pol-Roux. — Bouillon (Georges). — Sur les traces ardennaises de Monsieur S.-P. [avec deux lettres inédites de S.-P.-R., 28 janvier 1924, 12 août 1928]. — *LF*, 1er-7 septembre 1960.

— Lacôte (René). — St-P.-R. — *LF*, 19-25 janvier.

Salonne (M.-P.). — * Poèmes choisis de M.-P. S. Présentation par Anne Seille. Illustrations de Louise Salonne. — Blainville (Manche), L'Amitié par le livre, 1960.

Severin (F.). — * Fernand S. — Lettres à un jeune poète, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. — Bruxelles, Palais des Académies, 1960.

Sorel (G.). — Massis (Henri). — En marge de « Maurras et notre temps ». Lettre ouverte à Pierre Debray sur « Monsieur S. » — *Aspects de la France*, 23 février.

Soulairol (J.). — * Jean S. (1892-1959). Témoignages. Hommages inédits. [Bibliographie]. — Éditions franciscaines, 1960.

— Chaigne (Louis). — J. S. critique littéraire. — [In] * J. S. Témoignages...

Stéphane (M.). — L'Épopée camisarde. Textes inédits de Marc S. présentés par René-Louis Doyon.... — *Les Livrets du Mandarin*, août-septembre 1960.

Stiévenart (P.). — L. R. — (Mort de) Pol S. [8 juin 1960]. — *Le Thyrse*, août 1960.

Suarès (A.). — * G. Rouault — A. S. — Correspondance. Introduction par Marcel Arland. — Gallimard, 1960.

— A. S. — Pharis. — *NRF*, novembre.

— Chassang (Arsène). — Lyrisme du « condottiere ». — *TR*, mars.

Supervielle (J.). — * Blair (Dorothy S.). — J. S. A modern fabulist (« Modern language studies »). — Oxford, B. Blackwell, 1960.

— * Etiemble. — S. (Coll. « La Bibliothèque idéale »). — Gallimard, 1960.

— J. S. — Textes inédits. — *NRF*, octobre 1960.

— J. S. — « Poésie ouverte » [pour Henri Thomas]. — *Cahiers des saisons*, nº 23, automne 1960.

— J. S. et Nadal (Octave). — Conversation. — *NRF*, octobre 1960.

— Tombeau de J. S. [par Jean Tardieu, A. Pieyre de Mandiargues, Jean Laugier, Jean Cocteau, Jules Tordjman, Jean Dutourd, Gabriel Cousin, Robert Lorko, Claude Vigée, Jean-Philippe Salabreuil, etc.]. — *NRF*, [nº spécial], octobre 1960.

— Anex (Georges). — Comme dans un songe. — *NRF*, octobre 1960.

— Berger (Yves). — Les distances de J. S. — *NRF*, octobre 1960.

— Blair (Dorothy S.). — J. S.'s use of imagery. — *MLR*, October 1960.
— Blanchet (André). — J. S., poète de l'espace. — *Études*, novembre 1960.
— Blanchot (Maurice). — Oublieuse mémoire. — *NRF*, octobre 1960.
— Cassou (Jean). — S. et l'Amérique. — *NRF*, octobre 1960.
— Clancier (Georges-Emmanuel). — Hommage à deux poètes disparus : J. Supervielle.... — *MF*, septembre 1960.
— Cuadra (Pablo Antonio). — J. S. Un uruguayo-francés. — *Abside*, octubre-diciembre 1960.
— Dhôtel (André). — Le poète fidèle. — *NRF*, octobre 1960.
— Follain (Jean). — Présence de S. — *NRF*, octobre 1960.
— Grosjean (Jean). — Les aveux de *La Fable du monde*. — *NRF*, octobre 1960.
— Hellens (Franz). — Où prose et poésie ne font qu'un. — *NRF*, octobre 1960.
— Jaccottet (Philippe). — Le cœur de S. — *NRF*, octobre 1960. [Voir aussi *GL*, 6-7 août 1960.]
— Judrin (Roger). — J. S. ou le fablier. — *NRF*, octobre 1960.
— Klener (Monique). — Métamorphoses dans la poésie de J. S. — *NRF*, octobre 1960.
— Le Louet (Jean). — L'expression hispanique chez S. — *NRF*, octobre 1960.
— Mambrino (Jean). — [J. S.].... L'Anneau d'alliance. — *Études*, octobre 1960.
— Micha (René). — Le grand roi. — *NRF*, octobre 1960.
— Mora (Édith). — Hommage à S. [à la Maison de l'Amérique latine]. — *NL*, 1er décembre 1960.
— Noulet (Émilie). — Le *S.* d'Etiemble. — *Synthèses*, novembre 1960.
— Paseyro (Ricardo). — S. y la poesía. — *Indice de artes y letras*, septiembre 1960.
— Poulet (Georges). — Au fond de toi cherche bien. — *NRF*, octobre 1960.
— Rolland de Renéville (A.). — Les thèmes dans la poésie de J. S. — *NRF*, octobre 1960.
— Roy (Claude). — S. et la métaphysique. — *NRF*, octobre 1960.
— Schlumberger (Jean). — Songerie autour d'un art poétique. — *NRF*, octobre 1960.
— Thomas (Henri). — J'espérais le revoir.... — *NRF*, octobre 1960.
— Tortel (Jean). — Offrande d'un espace. — *NRF*, octobre 1960.

Toulet (P.-J.). — Beerblock (Maurice). — P.-J. T. — *Le Journal des poètes*, novembre 1960.
— Buzelet (Jean de). — Un exemplaire de *Comme une fantaisie* retouché par P.-J. T. — *Le Livre et l'estampe*, nº 24, 4e trimestre 1960.
— Catala (J.-A.). — Paul-Jean T., Palois. Suivi de trois lettres inédites de P.-J. T. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-décembre 1960, janvier-juin 1961.

Valéry (P.). — * P. V. — *La Jeune Parque*... Eaux-fortes originales de Jean Carton. — Paris, Le Livre contemporain et les Bibliophiles franco-suisses, 1960.
— * Blüher (Karl Alfred). — Strategie des Geistes. P. Vs Faust (« Analecta Romanica ». Beihefte zu den *Romanische Forschungen*. H. 10). — Frankfurt a/Main, V. Klostermann, 1961.
— Delbouille (Paul). — P. V. et le mythe des sonorités. — *ZFSL*, November 1960.
— Lawler (James R.). — T.-S. Eliot et P. V. — *MF*, janvier.

— P. M. [Michel]. — Un inspirateur inconnu de V. ? [l'abbé Galiani]. — *L'École*, 4 février.

— Walzer (P. O.). — V. entre dans la « Pléiade ». — *JG*, 28-29 janvier.

— Voir : *Divers* (Poésie), *Bremond d'Ars (E. de)*.

Van der Meersch (M.). — Mabille de Poncheville (A.). — A la découverte du véritable Amour. M. V. d. M. — [In] * Convertis du XX^e siècle. 5^e volume. — Paris-Tournai, Casterman, 1961.

Varillon (P.). — Rambaud (Henri). — Pierre V. — *Le Bulletin des lettres*, 15 novembre 1960.

— H. Massis nous parle de P. V. — *La Nation française*, 2 novembre 1960.

Véry (P.). — Lasserre (Henry). — Le cinéma des muses. Pierre V., le meneur de jeu. — *L'École* (Cycle d'observation.... Enseignement littéraire), 21 janvier.

Vivien (R.). — Palmiéry (René). — Renée V. et la poésie. — *Pensée française*, décembre 1960.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') balzacienne. *AB.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Stendhal-Club, *SC.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.* — Zeitschrift für französische Sprache und Literatur. *ZFSL.*

Le Gérant : Gérald Mignot

Imprimé en France à l'Imprimerie Willaume-Egret à Saint-Germain-lès-Corbeil
en septembre 1961. O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal : 3^e trimestre 1961.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 2430.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 1399.

3390. Nohant, 15 sept. A André Boutet. *Corr.*, VI, 33.

3391. Nohant, 15 sept. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 34.

3392. Nohant, lundi 19 7bre. A François Buloz. *Pailleron, Écrivains*, 317-318 (incompl. s. d.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 205-206.

3393. Saint-Loup Gouzon, 26 7bre [1870]. A l'abbé Rochet. *NR*, 15 janv. 1897, 249. — Aut., BHVP, G 272 (1).

3394. 28 sept. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 318 (frag.).

3395. Jeudi [29 sept. 1870, d'après le texte]. A Solange. *RDM*, 15 nov. 1914, 285-286. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 136-137.

3396. Boussac, 3 oct. A Jules Boucoiran. *Corr.*, VI, 35-36.

3397. Boussac, 5 8bre [1870, d'après le texte et le lieu où elle réside]. A Léontine Simonnet. *Corr.*, VI, 36-37. — Aut., BHVP, G 389.

3398. 5 oct. A Pauline et Louis Viardot. *S.-Viardot*, 87 (frag.).
— 10 et 11 oct. A Gustave Flaubert. Voir n° 3401.

3399. La Châtre, 12 oct. A Jules Boucoiran. *Corr.*, VI, 38-39.

3400. La Châtre, 12 8bre [1870, d'après le texte]. A Charles Poncy. *Corr.*, VI, 39-40. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 293.

3401. S. d. [La Châtre, 14 oct. 1870, mention postérieure au crayon sur l'aut. 14]. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 54-55 (sous la date du 11) ; *Corr.*, VI, 37-38 (sous la date du 11 en tête du texte et du 10 à la table) ; *S.-Flaubert*, 236-237 (sous la date du 14).

3402. La Châtre, 12 8 [oct.]. A Cyprien Girerd. *L'Entr'acte*, 31 juillet 1885, 2 (frag.) ; *Le Rappel*, 2 août 1885, 3 (même frag.) ; *GA*, 15 août 1885, 77 (même frag. s. d.). — Aut., archives Jacques Girerd.

3403. La Châtre, samedi 29 8bre. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 40. — Aut., BHVP, G 2843.

3404. Nohant, 8 9bre [1870, d'après le texte]. A Solange. *RDM*, 15 nov. 1914, 287-288 (incompl.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 138-139.

3405. Nohant, 14 9bre. A Maurice Rollinat. *A. Zévaës, Maurice Rollinat, 1933*, 16.

3406. Nohant, 19 nov. A Jules Boucoiran. *Corr.*, VI, 41-42.

3407. Nohant, 25 nov. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 42-46.

3408. Nohant, 1er déc. Au même. *Corr.*, VI, 46-50.

3409. Nohant, 7 déc. A Edme Simonnet. *Corr.*, VI, 51-52 (très incompl.). — Aut., BHVP, G 417.
— 12 déc. A Mme X, écrivain anglais. *L'Écho du Nord*, déc. 1870 ; *IB*, 5 janv. 1871 ; *Le Nord*, 6 janv. 1871 ; *La France (éd. de Bordeaux)*, 11 janv. 1871. Lettre apocryphe. Voir nos 3420 et 3421, l. de protestation de G. S.

3410. Nohant, 13 déc. A [Sigismond Maulmond]. *NR*, 1er oct. 1908, 291-292 (sans nom de destinataire).

3411. Nohant, 17 Xbre [date inscrite dans le texte]. A Alexandre Dumas fils. *Le Gaulois*, 12 juin 1906.

3412. Nohant, 17 Xbre [1870, d'après le texte]. A Edme Simonnet. *RDM*, 15 nov. 1914, 289 (frag.). — Aut., BHVP, G 420.

3413. Nohant, 28 déc. A Adolphe Crémieux. *Corr.*, VI, 52-54.

3414. Nohant, 29 Xbre. A Henry Harrisse. *Le Soir*, 22 janv. 1871 (frag.) ; *G. Sand, Souvenirs et idées*, 291-293 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 242-245.

3415. Nohant, 29 [déc., l'aut. porte par erreur : janv., cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 30 déc. 1870]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 54-56 (sous la date du 29 déc.). — Aut., BHVP, G 2844.

3416. Nohant, 30 déc. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 31]. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 56-59 ; *RDM*, 15 sept. 1923, 327-329.

3417. Nohant, 31 X^bre [1870, d'après le texte ; cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 1^er janv. 1871]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 424 (court frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 283 (même frag.) ; *RDM*, 15 nov. 1914, 293. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 140.

1871

3418. Nohant, 8 janv. A Charles Poncy. *Corr.*, VI, 60-61. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 295-296.

3419. Nohant, 12 janv. A Edme Simonnet. *Corr.*, VI, 61-62. — Aut., BHVP, G 418.

3420. Nohant, 13 janv. Au directeur du journal « La France». *La France (éd. de Bordeaux)*, 19 janv. 1871, 1.

3421. Nohant, 14 janv. Au rédacteur du journal « La Liberté ». *La Liberté (éd. hors Paris)*, 20 janv. 1871, 2. — Aut., Lov., E 862, fol. 254.

3422. Nohant, 17 janv. [c. p. de l'env. jointe : 18 janv. 71]. A Charles Poncy. *Corr.*, VI, 62-63. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 298-300.

3423. Nohant, 17 janv. A Jules Boucoiran. *Corr.*, VI, 64-65.

3424. Nohant, 28 janv. A Charles Poncy. *Corr.*, VI, 65-67. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 302-303.

3425. Dimanche 29 [janv., cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 30 janv., mais l'aut. porte par erreur de G. S. : X^bre]. A Henry Harrisse. *Corr.*, VI, 67-72 (incompl.) ; *G. Sand, Souvenirs et idées*, 197-204. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 246-249.

3426. Nohant, 30 janv. A Jules Boucoiran. *Corr.*, VI, 72-73.

3427. Nohant, 2 févr. [c. p. Ardentes, 2 févr. 71, c. p. d'arr. Paris, 4 févr. 71]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 73-75 (incompl.) ; *E. Plauchut, Autour de Nohant*, 60-62 (variantes et frag. inédits). — Aut., BHVP, G 2845.

3428. Nohant, 2 févr. [1871, d'après le texte]. A Henry Harrisse. *Corr.*, VI, 76-78 ; *G. Sand, Souvenirs et idées*, 206-208. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 252-254.

3429. Nohant, 2 févr. A Edmond Adam. *Corr.*, VI, 79-81 ; *J. Adam, Mes angoisses et nos luttes, 1907*, 18-20 (variantes).

3430. Nohant, 2 févr. A Berton père. *Corr.*, VI, 76.

3431. Nohant, 2 févr. [c. p. Ardentes, 2 févr. 71 ; c. p. d'arr. Paris, 4 févr. 71]. A Charles Marchal. *Le Mot d'ordre*, 6 févr. 1871, 1 (sans nom de destinataire). — Aut., Lov., E 914, fol. 363-364.

3432. Nohant, 4 févr. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 81-85.

3433. Nohant, 4 févr. [c. p. d'arr. Paris, 8 févr. 71]. A Gustave Flaubert. *NR*, 1^er mars 1883, 55 ;*Corr.*, VI, 85 ; *S.-Flaubert*, 237.

3434. La Châtre, dimanche [5 févr. 1871, d'après le texte]. A [Sigismond Maulmond]. *NR*, 1^er oct. 1908, 292-293 (sans nom de destinataire).

3435. Nohant, 12 févr. [c. p. La Châtre, 13 févr. 71]. A Henry Harrisse. *Corr.*, VI, 86-89 ; *G. Sand, Souvenirs et idées*, 213-217. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 255-257.

3436. Nohant, 12 févr. A Solange. *RDM*, 15 nov. 1914, 294 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 141.
— 12 févr. A Edmond Plauchut. Voir n° 3442.

3437. Nohant, 15 févr. [c. p. Ardentes, 15 févr. 7...]. A Henry Harrisse. *G. Sand, Souvenirs et idées*, 219 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 258-260.

3438. Nohant, 21 févr. A Berton père. *Corr.*, VI, 91-92.

3439. Nohant, 22 févr. A Alice Lamessine. *Corr.*, VI, 93.

3440. Nohant, 22 févr. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 94-96 ; *J. Adam, op. cit.*, 36-38 (incompl.).

3441. Nohant, 22 févr. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 238.

3442. 22 févr. [c. p. La Châtre, 23 févr. 71, c. p. d'arr. Paris, 24 févr. 71]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 89-91 (sous la date fausse du 12 févr.). — Aut., BHVP, G 2848.

3443. Nohant, 3 mars. A Henry Harrisse. *G. Sand, Souvenirs et idées*, 221-222 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 261-262.

3444. Nohant, 6 mars. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 96-97. — Aut., BHVP, G 2851.

3445. Nohant, 10 mars. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 544.

3446. Nohant, 17 mars. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 55-56 ; *Corr.*, VI, 97-99 ; *S.-Flaubert*, 240-242 (variantes).

3447. Nohant, 17 mars. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 100-102.

3448. Nohant, 19 mars [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 20]. A Berton père. *Corr.*, VI, 102-104.

3449. 24 au soir [c. p. La Châtre, 25 mars 71, c. p. d'arr. Paris, 26 mars 71]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 104-106. — Aut., BHVP, G 2853.
— 26 mars. A André Boutet. Voir n° 3452.
— 26 mars. A Edmond Plauchut. Voir n° suivant.

3450. Lundi Nohant [27 mars, c. p. d'arr. Paris, 28 mars 71]. Au même. *Corr.*, VI, 109-111 (incompl. sous la date du 26 mars). — Aut., BHVP, G 2855.

3451. Nohant, 28 mars [1871, d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, VI, 112-113 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2621.

3452. S. d. [Nohant, 6 avril 1871, d'après le texte confirmé par celui de l'agenda et par le carnet n. a. fr. 13662]. A André Boutet. *Corr.*, VI, 106 (sous la date fausse du 26 mars).

3453. Nohant, 6 avril. A Jules Boucoiran. *Corr.*, VI, 113-114.

3454. Nohant, 15 avril. A Henry Harrisse. *G. Sand, Souvenirs et idées*, 224 (frag.). — Aut., n. a. fr. 11189, fol. 263.

3455. Nohant, 16 avril [1871, d'après le texte]. A Alexandre Dumas fils. *A. Maurois, Les Trois Dumas*, 369 (court frag.). — Copie, Lov., E 882, fol. 531.

3456. 22 avril [1871, d'après le texte]. Au même. *Corr.*, VI, 114-116 ; *Le Gaulois*, 12 juin 1906 (incompl., donnée à tort comme inédite).
— Printemps 1871. A Solange. Voir n° 3368.

3457. 26 avril [1871, d'après le texte ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Isaure Rollinat. *Centre-Éclair*, 25 janv. 1950 (incompl. sous la date fausse du 26 avril 1870).

3458. Nohant, 28 avril. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 56-58 ; *Corr.*, VI, 116-118 ; *S.-Flaubert*, 245-247 (variantes).

3459. [avril 1871]. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 113.

3460. Nohant, 15 mai [1871, d'après le texte]. A Alexandre Dumas fils. *J G*, 14-15 nov. 1954 ; *Henri Guillemin, A vrai dire, 1956*, 165-166. — Aut., coll. de M. Henri Guillemin.

3461. Nohant, 17 mai. A Berton père. *Corr.*, VI, 119-121.

3462. Nohant, 23 mai [1871, d'après le texte]. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, VI, 121-123 ; *Le Gaulois*, 12 sept. 1919, 1 (frag. s. d.).

3463. 25 mai. A Charles Poncy. *Corr.*, VI, 124-125. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 314-315.

3464. Nohant, 25 mai. A Oscar Cazamajou. *Corr.*, VI, 123-124.

3465. Nohant, 29 mai [1871, d'après le texte]. A Mme Arnould-Plessy. *Corr.*, VI, 126-127. — Aut., BHVP, G 2622.

3466. Nohant, 30 mai. A Martine. *Corr.*, VI, 127-128 ; *Les Nouvelles littéraires et politiques (Lyon)*, 10 mai 1903, 1 (variantes).

3467. Nohant, 8 juin. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 547.

3468. Nohant, 8 juin. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, VI, 128-130.

3469. Nohant, 13 juin. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 130-131 (incompl.) ; *J. Adam, op. cit.*, 156-159 (frag. ; d'après l'auteur il y aurait deux l., une du 13 et une du 15, celle du 13 seule, figure dans le carnet n. a. fr. 13662).

3470. [Nohant, 14 juin 1871, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 299]. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 59-60 ; *Corr.*, VI, 161-162 ; *S.-Flaubert*, 257-258 (ces trois publ. sous la date fausse d'août 1871).

3471. Nohant, 14 juin. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 132-134.

3472. 16 juin [c. p. La Châtre, 17 juin 71, c. p. d'arr. Paris, 18 juin]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 135-137 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2857.

3473. Nohant, 18 juin. A Emmeline Raymond. *Corr.*, VI, 138-139.
— 19 juin. A Stella Blandy. Voir nº 3477.

3474. Nohant, 22 juin. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 424 (frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 284-285 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 144-145.

3475. Nohant, dimanche 25 juin [1871, d'après le texte]. A [Zacharie Maulmond]. *NR*, 1er oct. 1908, 293 (sans nom de destinataire).

3476. Nohant, 27 juin. A Léon Say. *Centre-Éclair*, 26 févr. 1952 ; *Paul Clavières, L'Ebeaupin, cité des livres, 1952*, 11. — Aut., coll. de M. Joseph Thibault.

3477. Nohant, [29] juin [d'après le texte cette l. est postérieure à l'envoi de la *Lettre de Junius*, qui eut lieu le 25 juin ; une l. à S. Blandy est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 29 juin, nous supposons qu'il s'agit de celle-ci]. A Stella Blandy. *Corr.*, VI, 140-141 (sous la date fausse du 19 juin).

3478. Nohant, 29 juin. A Henry Harrisse. *G. Sand, Souvenirs et idées*, 229-230 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 264-266.

3479. Nohant, 6 juillet [1871, d'après le texte ne peut être antérieure à cette année]. Au même. *Corr.*, VI, 141-143 ; *G. Sand, Souvenirs et idées*, 231-232. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 229-231 *bis* (porte par erreur [18]70).

3480. S. d. [14 juillet 1871 (?), d'après le texte cette l. est antérieure à une l. inédite, au même, datée 22 juillet ; dans le carnet n. a. fr. 13662 une l. est inscrite au 14 juillet, il s'agit peut-être de celle-ci]. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, VI, 143-147 (sous la date imprécise de juillet).

3481. Nohant, 20 juillet. A Martine. *Débats*, 21 mars 1928. — Aut., Musée Calvet, Avignon, ms 4727, fol. 31.

3482. Nohant, 22 juillet [1871]. A [Michel Lévy]. *L'Univers illustré*, 3 juin 1882, 348 (fac-sim.).

3483. Nohant, 22 juillet [1871, d'après le texte confirmé par le carnet n. a. fr. 13662]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 423 (frag.) ; *Rocheblave*,

op. cit., 280 (même frag. ; ces deux publ. sous la date du 22 juillet 1870). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 132-133.

3484. Nohant, 23 juillet. A Gustave Flaubert. *NR*, 1er mars 1883, 58-59 ; *Corr.*, VI, 147-149 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 254-255 (plus compl.).

3485. Nohant, 23 juillet. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 149-151 (variantes).

3486. Nohant, 29 juillet. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 151-156.

3487. [Nohant, 30 juillet 1871 ; d'après le texte, cette l. a été écrite peu après le 25 juillet, date à laquelle elle a envoyé un proverbe à son correspondant ; dans le carnet n. a. fr. 13662, il y a deux l. inscrites l'une le 30 l'autre le 31 juillet, il s'agit ici probablement, de celle du 30]. A Berton père. *Corr.*, VI, 160-161 (sous la date imprécise d'août 1871).

3488. [Juillet (?) 1871, d'après le texte et celui de la l. à Dumas du 14 juillet, cf. n° 3480]. A Juliette et Edmond Adam. *J. Adam, op. cit.*, 189 (frag. non datés).

— Nohant, juillet. A Alexandre Dumas fils. Voir n° 3480.

3489. 5 août. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 553 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3490. Nohant, 18 août [1871, d'après le texte]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 156-158 (incompl.).

3491. Nohant, 25 août. Au même. *Corr.*, VI, 158-160.

3492. Nohant, 28 août [1871, d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 553-554 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3493. [Août ou sept. (?), d'après le texte]. A Juliette Adam. *J. Adam op. cit.*, 193-194 (incompl. et s. d. précise).

— Nohant, août. A Berton père. Voir n° 3487.

— Nohant, août. A Gustave Flaubert. Voir n° 3470.

3494. Nohant, 6 7bre. Au même. *NR*, 1er mars 1883, 60 ; *Corr.*, VI, 163 ; *S.-Flaubert*, 259.

3495. Nohant, 8 7bre [1871, d'après le texte confirmé par le carnet n. a. fr. 13662]. Au même. *NR*, 15 mars 1883, 269-270 ; *Corr.*, VI, 230-231 (ces deux publ. sous la date fausse du 8 sept. 1872) ; *S.-Flaubert*, 264-266 (sous la date de 1871).

3496. Nohant, 9 7bre. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 164-167.

3497. Nohant, 14 sept. A Gustave Flaubert. *Le Temps*, 3 oct. 1871 ; *G. Sand, Impressions et souvenirs*, 53-71 (dans ces deux publ. sous forme de feuilleton avec le titre : *Réponse à un ami*) ; *S.-Flaubert*, 266-280 ; *Le Temps*, 30 août 1909 (frag. sous la date fausse du 3 oct. 1871).

3498. Nohant, 16 7bre [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 17]. Au même. *NR*, 1er mars 1883, 60-61 ; *Corr.*, VI, 168-169 ; *S.-Flaubert*, 281-282.

— 3 oct. Au même. Voir n° 3497.

3499. 4 oct. [c. p. La Châtre, 5 oct.]. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 459 (frag. s. d.). — Aut., BHVP, G 2863.

3500. Nohant, 6 8bre. A Édouard de Pompéry. *Corr.*, VI, 169-170. — Aut., Lov., E 915, fol. 140-141.

3501. Nohant, 8 oct. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 9]. A Berton père. *Corr.*, VI, 170-171.

3502. Nohant, 10 8bre. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 284-286.

3503. Nohant, vendredi soir [13 oct., c. p. La Châtre, 14 oct. 71, c. p. d'arr. Paris, 15 oct. 71]. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet

1882, 459 (frag. s. d.) ; *Corr.*, VI, 171-172 (frag. sous la date du 14). — Aut., BHVP, G 2865.

— 14 oct. Au même. Voir n° précédent.

3504. Nohant, 21 oct. A Alfred Gabrié. *Corr.*, VI, 172-173.

3505. Nohant, 21 8bre [c. p. La Châtre, 21 oct. 71]. A Henry Harrisse. *Corr.*, VI, 173-174 ; *G. Sand, Souvenirs et idées*, 232-233. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 269-270.

3506. Nohant, 25 8bre [1871, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 300]. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 270-272 ; *Corr.*, VI, 247-251 (sous la date du 25 oct. 1872) ; *S.-Flaubert*, 330-334 (sous la même fausse date).

3507. Nohant, 29 oct. A Paul de Saint-Victor. *Corr.*, VI, 174-175 ; *A. Delzant, P. de Saint-Victor, 1887*, 203-204 (sous la date du 29 oct., c'est donc à tort que *Sp. de Lov.*, *Bibliographie des œuvres de G. S.*, n° 499, la signale sous la date du 5 nov.).

3508. S. d. [Nohant, 3 nov., date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 175-177.

3509. Nohant, 3 9bre. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, VI, 175-177.

— 5 nov. A Paul de Saint-Victor. Voir n° 3507.

3510. Nohant, 15 nov. [d'après le texte et le carnet n. a. fr. 13662]. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 551-552 (sous la date du 19 nov.).

— 19 nov. Au même. Voir n° précédent.

3511. Nohant, 19 9bre. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 425 (court frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 287 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 156-158.

3512. Nohant, 20 nov. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 552-553.

3513. Nohant, 23 9bre. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 290-291.

3514. Nohant, 1er déc. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er déc. 1899, 554-555.

3515. Nohant, 7 Xbre. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 292-293.

3516. Nohant, 8 Xbre. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 265-266 (sous la date fausse de 1872, l'aut. est bien daté : 1871).

3517. Nohant, 13 déc. Au directeur du « Journal des autographes » [l'abbé Michon]. *Journal des autographes*, 6 janv. 1872 ; *Corr.*, VI, 179-181.

3518. 21 Xbre [1871, d'après le texte et le carnet n. a. fr. 13662]. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, VI, 183-185.

3519. Nohant, 28 déc. [1871, cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 30]. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 5 sept. 1923, 334.

3520. S. d. [1871, d'après le texte cette l. est un peu postérieure à la mort de Casimir, c'est-à-dire au 8 mars 1871]. A Louis Ulbach. *L. Ulbach, Nos contemporains, éd. 1883*, 242-243 (publ. s. d.).

— [entre 1871 et 1874]. A Pauline Viardot. Voir n° 3622.

1872

3521. S. d. [fin 1871 ou début 1872, d'après le texte ce frag. pourrait être la fin d'une l. inédite datée : Nohant, 1er janv. 1872]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 425 (frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 285-286 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 146-147 (incompl.).

3522. Nohant, 2 janv. A Mme Lebarbier de Tinan. *Corr.*, VI, 185-186.
3523. Nohant, 3 janv. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 186-188.
3524. Nohant, 4 janv. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 293.
3525. Nohant, 8 janv. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 188-191.
— Nohant, 17 janv. A Gustave Flaubert. Voir nº 3532.
— Nohant, 18 janv. Au même. Voir nº 3603.
— Vendredi 19 janv. 1872. Au même. Voir nº 3527.
3526. Nohant, 25 janv. Au même. *NR*, 15 mars 1883, 262-263 ; *Corr.*, VI, 193-194 ; *S.-Flaubert*, 298-299.
3527. Vendredi [26 janv. 1872, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 299-300]. Au même. *S.-Flaubert*, 296-297 (incompl. sous la date du 19 janv.).
3528. Nohant, 27 janv. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 426 (frag.) ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 287-288 (même frag.) — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 162-163.
3529. Nohant, 28 janv. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 264 ; *Corr.*, VI, 195-196 ; *S.-Flaubert*, 301-302.
3530. Nohant, 28 janv. A Juliette Adam. *J. Adam*, *Mes Angoisses et nos luttes*, 252-253. — Copies, Lov., E 925, fol. 249 et BHVP, carton G 5921 (1).
3531. Nohant, 8 févr. A la même. *Corr.*, VI, 196-197 ; *J. Adam*, *op. cit.*, 256 (incompl.).
3532. Nohant, 17 f[évr., date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 264 ; *Corr.*, VI, 191 (ces deux publ. sous la date fausse du 17 janv.) ; *S.-Flaubert*, 303 (sous la date du 17 févr.).
3533. Mercredi à jeudi, 3 h. du matin [Nohant, 28-29 févr.]. Au même. *NR*, 1er mars 1883, 48-49 ; *Corr.*, V, 370-372 (ces deux publ. incompl. sous la date fausse du 30 mars 1870) ; *S.- Flaubert*, 305-308 (plus complète sous la date de 1872).
3534. Nohant, 3 mars. A Maurice Paul-Albert. *Corr.*, VI, 197-198.
3535. [12 mars, date rétablie par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 300]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 309-310 (sous la date du 17 mars).
— 17 mars. Au même. Voir nos 3335 et 3535.
3536. S. d. [18 mars 1872, l. datée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Salvatore de Benedetti. *Ras. BLI*, *Pise*, 1901, nº 1, 218-219. — Copie, Lov., E 917, fol. 98-99.
— 25 mars. A Gustave Flaubert. Voir nº 3805.
3537. Nohant, 26 mars [1872, d'après le texte et le carnet n. a. fr. 13662]. A Mme Lebarbier de Tinan. *Corr.*, V, 253-255 (sous la date fausse de 1868).
3538. Nohant, 30 mars. A Salvatore de Benedetti. *Ras. BLI*, *Pise*, 1901, nº 1, 218. — Copie, Lov., E 917, fol. 96-97.
3539. Nohant, 30 mars. A Sully-Lévy. *Le Mentonnais*, 7 sept. 1878. — Copies, Lov., E 918, fol. 263 et BHVP, carton G 5921 (4).
— Nohant, 30 mars. A Juliette Adam. Voir nº 3563.
3540. Nohant, 5 avril. A Hippolyte Taine. *RDM*, 15 janv. 1933, 349-351.
3541. Nohant, dimanche [7 avril 1872, d'après une mention postérieure sur l'aut. et le carnet n. a. fr. 13662]. A Paul Albert. *Corr.*, VI, 208-209 (sous la date imprécise de dimanche, avril 1872).
3542. Nohant, 9 avril. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 266 ; *Corr.*, VI, 202-203 ; *S.-Flaubert*, 312.
3543. Nohant, 13 avril. A Paul Albert. *Corr.*, VI, 203.

3544. Nohant, 14 avril. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 313-314.

3545. Nohant, 19 avril. A Alexandre Saint-Jean. *Corr.*, VI, 204-207.

3546. Mercredi 24 [avril, c. p. Saint-Chartier, 25 avril, c. p. d'arr. Paris, 26 avril 72]. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 459 (frag. s. d.). — Aut., BHVP, G 2891 ; copie, Lov., E 925, fol. 284.

3547. Nohant, 28 avril. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 315-316.
— Nohant, dimanche avril. A Paul Albert. Voir n° 3541.

3548. 2 mai. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 209-210 (quelques variantes avec la fausse indication : Paris, qui ne se trouve pas sur l'aut. ; à cette date G. S. est à Nohant).

3549. Dimanche 5 [mai, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. Au même. *Corr.*, VI, 210-212.

3550. Nohant, 18 mai. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 317.

3551. Paris, lundi 3 juin. Au même. *S.-Flaubert*, 317-318.

3552. Vendredi, 7 juin. Au même. *S.-Flaubert*, 319.

3553. Lundi, 10 juin. A Henry Harrisse. *MF*, 1er déc. 1953, 676 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 292-295 ; copie, Lov., E 925, fol. 321.

3554. Nohant, mardi [18 juin 1872, cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 19]. A Edme Simonnet. *Corr.*, VI, 213-214 (incompl. sous la date du 20). — Aut., BHVP, G 428.
— 20 juin. Au même. Voir n° précédent.

3555. Nohant, 20 juin. Au docteur Henri Favre. *La Revue*, 15 juillet 1908, 144-145. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

3556. S. d. [avant le 6 juillet 1872]. A un destinataire non identifié. *L'Éclair*, 6 juillet 1872 (court frag. s. d. et sans nom de destinataire).

3557. S. d. [Nohant, 5 juillet 1872, datée par le texte : j'ai 68 ans aujourd'hui]. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 266-267 ; *Corr.*, VI, 215-216 ; *S.-Flaubert*, 320-321 (ces deux publ. sous la date du 5 juillet).

3558. Nohant, 19 juillet. Au même. *NR*, 15 mars 1883, 267-269 ; *Corr.*, VI, 216-219 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 323-325 (frag. inédit, mais il manque un frag. publ. dans la *Corr.*).

3559. Cabourg, 1er août [1872, d'après le texte et le lieu où elle réside]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 219-220.

3560. Cabourg, 5 août. A Berton père. *Corr.*, VI, 220-222.

3561. Nohant, mardi 26 août [c. p. Saint-Chartier, 27 août, c. p. d'arr. Paris, 28 août 72]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 222-224. — Aut., BHVP, G 2896.

3562. Nohant, 29 août. A Blanche Barretta. *Corr.*, VI, 224-226.

3563. Nohant, 30 août. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 200-202 (sous la date fausse du 30 mars) ; *J. Adam, op. cit.*, 323-324 (texte un peu différent sous la date du 30 août).

3564. Nohant, 30 août. A Scipion Du Roure. *Corr.*, VI, 226-227.

3565. Nohant, 30 août. Au Docteur Henri Favre. *Corr.*, VI, 228-230 ; *La Revue*, 15 juillet 1908, 133-134.

3566. Nohant, 31 août. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 326-327. — Copies, Lov., E 925, fol. 347 et BHVP, carton G 5921 (3).
— 8 sept. Au même. Voir n° 3495.

3567. [19 sept. 1872, d'après le texte et celui de plusieurs l. inédites de la même époque, date confirmée par l'agenda]. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 458 (frag. s. d.).

3568. 20 sept. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 232-233.

3569. Nohant, 23 7bre. A Adrien Hébrard. *Corr.*, VI, 234 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2481.

3570. Nohant, 24 sept. A Hortense Allart de Méritens. *L. Séché, H. Allart de Méritens, 1908*, 22-23 et 75, note 1.

3571. Nohant, 6 oct. A Berton père. *Corr.*, VI, 235-236.

3572. nº vacant.

3573. 9 8bre. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 236-238.

3574. Vendredi, 11 8bre. Au même. *Corr.*, VI, 238-240.

3575. Samedi, 12 [oct.]. Au même. *Corr.*, VI, 240-241 (incompl.).

3576. Nohant, 14 8bre. Au même. *Corr.*, VI, 242-244 (incompl.).

3577. Nohant, 16 oct. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 245-246 ; *J. Adam, op. cit.*, 326 (frag.).
— 25 oct. A Gustave Flaubert. Voir nº 3506.

3578. Nohant, 26 8bre. Au même. *NR*, 15 mars 1883, 273-274 ; *Corr.*, VI, 251-253 ; *S.-Flaubert*, 335-336 ; *Maurois, Lélia*, 514 (frag. sous la date fausse du 6 nov. 1872).

3579. [oct. (?) 1872, d'après le texte où il est question de la mort de Théophile Gautier, survenue le 23 oct. 1872]. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 345.

3580. Nohant, 1er 9bre [c. p. La Châtre, 1er nov.]. A Ivan Tourgueneff. *Lit. nas.*, 1939, nos 33-34, 714 (publ. traduite en russe) et 709 (facsim.). — Aut., Musée de littérature, Moscou.
— 6 nov. A Gustave Flaubert. Voir nº 3578.

3581. Mercredi, 6 9bre. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 253-254 (incompl.).

3582. 7 9bre. Au même. *Corr.*, VI, 254-256 (incompl.). — Copie, Lov., E 925, fol. 368.

3583. Nohant, 20 nov. A Jules Claretie. *Corr.*, VI, 256-257.

3584. Nohant, 22 nov. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 274-275 ; *Corr.*, VI, 257-259 ; *S.-Flaubert*, 340-341.

3585. Nohant, 27 nov. Au même. *NR*, 15 mars 1883, 275 ; *Corr.*, VI, 259-260 ; *S.-Flaubert*, 343.

3586. Nohant, 29 9bre. Au même. *NR*, 15 mars 1883, 275-277 ; *Corr.*, VI, 260-262 ; *S.-Flaubert*, 346-348.

3587. [2 déc. 1872 (?), d'après le texte et celui de l'agenda, cette l. est postérieure au 17 nov. 1872 ; dans le carnet n. a. fr. 13662, une l. à ce destinataire est inscrite le 2 déc., est-ce celle-ci ?]. A Jules Simon. *F. Duquesnel, Souvenirs littéraires*, 59 (frag. s. d.).

3588. S. d. [Nohant, 4 déc., d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 262-264 (sous la date imprécise de déc. 72).

3589. Nohant, 6 déc. A Jules Claretie. *Corr.*, VI, 264-265.
— 8 déc. A Charles-Edmond. Voir nº 3516.

3590. Nohant, 8 Xbre. A Gustave Flaubert. *Corr.*, VI, 266-269 ; *S.-Flaubert*, 351-354.

3591. S. d. [Nohant, 11 déc., cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 10 déc.]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 270-271 (incompl.).

3592. 23 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 335-336.

3593. Nohant, 29 Xbre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 578. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

3594. 31 déc. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 365.

3595. [1872]. A Maurice Rollinat. *M. Rollinat, Le Livre de la nature, 1893*, 5-7 (cette l. sert de préface au volume).

3596. [1872]. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 313.

1873

3597. S. d. [Nohant, 2 janv. 1873, d'après le texte]. A Charles Poncy. *Corr.*, VI, 271-272. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 328-329.

3598. Nohant, 3 janv. A Juliette Adam. *Corr.*, VI, 273-274.

3599. Nohant, 4 janv. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. *Corr.*, VI, 274-275.

3600. Nohant, 8 janv. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 355-356.

3601. Nohant, 9 janv. [1873, d'après le texte confirmé par le carnet n. a. fr. 13662]. A Charles-Edmond. *K*, IV, 434 (frag.). — Copie, Lov., E 925, fol. 379-380.

3602. Nohant, 12 janv. [1873, mention postérieure sur l'aut.]. A Edme Simonnet. *Corr.*, VI, 275-277 (incompl.). — Aut., BHVP, G 429.

3603. Nohant, 18 janv. [1873, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 299]. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 262 ; *Corr.*, VI, 192 ; *S.-Flaubert*, 295-296 (ces trois publ. sous la date de 1872).

3604. Nohant, 18 janv. [c. p. La Châtre, 19 janv. 1873]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 30 mai 1926, 586 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 312-313 *bis*.

3605. Dimanche, 5 h. du soir [19 janv., c. p. La Châtre, 20 janv. 73, c. p. d'arr. Paris, 21 janv. 73]. A Lina. *K*, IV, 540, note 1 (frag.). — Aut., BHVP, G 2487 ; copie, Lov., E 925, fol. 387.
— Janv. A Solange. Voir nº 3607.

3606. Nohant, 5 févr. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 358-359.

3607. Nohant, 7 f[évr.]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 426 (court frag. sous la date de janv.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 288 (même frag. sous la même date). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 195-196.

3608. Nohant, 27 févr. A Mme Lebarbier de Tinan. *Corr.*, VI, 277-278.

3609. Nohant, [fin févr. ; d'après le texte, peu après le départ du destinataire de Nohant, or l'agenda nous apprend qu'il a quitté Nohant le 22 févr. et qu'il n'y est pas revenu cette année-là]. A Scipion Du Roure. *Corr.*, VI, 299-300 (sous la date imprécise de nov. 1873).

3610. 6 mars. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 426 (court frag. sous la date de mars) ; *Rocheblave, op. cit.*, 288 (même court frag. sous la même date imprécise). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 200-201.

3611. Nohant, 15 mars. A Gustave Flaubert. *Corr.*, VI, 279-280 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 361-362 (avec un frag. inédit).

3612. 23 mars. Au même. *S.-Flaubert*, 364.

3613. Nohant, 28 mars. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 281-283 (incompl.).

3614. Nohant, 5 avril. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 30 mai 1926, 586 (incompl.) ; *MF*, 1er déc. 1953, 676 (courts frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 314-317 ; copie, Lov., E 925, fol. 405.

3615. Nohant, 7 avril. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 365.

3616. Nohant, 8 avril. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 30 mai 1926, 586 (erreurs de lecture) ; *MF*, 1er déc. 1953, 676-677 (frag., rétablit le texte exact). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 318-320 ; copie, Lov., E 925, fol. 406-407.
— 10 avril. A Alexandre Dumas fils. Voir nº suivant.

3617. S. d. [Nohant, 12 avril 1873 ; d'après le texte cette l. a été écrite peu après la lecture par G. S., de *La Femme de Claude* de Dumas, or elle l'a lue le 6 avril ; mais elle écrit : « voilà Flaubert qui arrive », l'agenda nous apprend que Flaubert est arrivé à Nohant le 12 avril, ce qui date cette l. avec certitude]. Au même. *Corr.*, VI, 284-285 (sous la date du 10 avril).

3618. Nohant, 17 avril. A Blanche Barretta. *Corr.*, VI, 286.

3619. Nohant, dimanche 20 avril. A Martine. *Débats*, 21 mars 1928 (frag.). — Aut., Musée Calvet, Avignon, ms 4727, fol. 50-51.

3620. Dimanche [27 avril 1873, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 298]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 167-168 (sous la date fausse du 9 mai 1869).

3621. Paris, 27 avril. A Aurore Sand. *Corr.*, VI, 287.

3622. S. d. [Paris, fin avril 1873, d'après le texte et celui de plusieurs l. inédites de la même époque]. A Pauline Viardot. *Lit. nas.*, 1939, nos 33-34, 713 (sous la date : entre 1871 et 1874). — Aut., Institut Marx-Engels-Lénine, Moscou.
— Avril. A Félix Duquesnel. Voir no suivant.

3623. S. d. [vers le 8 ou 9 mai 1873, d'après le texte et cette phrase « je pars pour Nohant un peu découragée », on sait qu'elle a quitté Paris le 10 mai]. Au même. *Le Gaulois*, 17 juin 1896 (sans date précise, le texte de présentation indique : avril 1873).

3624. Nohant, 20 mai. A Langlois-Fréville. *Langlois-Fréville, Nouveau traité de récitation et de prononciation, éd. 1880*, p. VI ; *GA*, 15 nov. 1880, 267-268.

3625. Nohant, 6 juin [1873, d'après le texte confirmé par le carnet n. a. fr. 13662]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 288-289.

3626. Nohant, 14 juin. A Maurice Paul-Albert. *Corr.*, VI, 290-291.

3626 *bis*. 4 juillet. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, éd. 1916, 368-369.

3627. Nohant, 13 juillet [1873, mention postérieure sur l'aut.]. A Edme Simonnet. *Corr.*, VI, 291-292 (incompl.; texte remanié). — Aut., BHVP, G 431.

3628. S. d. [1er août 1873 (?) ; d'après le texte et celui de plusieurs l. inédites de cette époque, cette l. pourrait être celle qui est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 1er août]. A Martine. *Les Nouvelles littéraires et politiques (Lyon)*, 10 mai 1903, 2 (sous la date d'avril 1874).

3629. Nohant, 29 août. A Juliette Adam. *G. Imbault, G. S. et Montluçon*, 35 (frag.). — Copies, Lov., E 925, fol. 431 et BHVP, carton G 5921 (1).

3630. Nohant, 29 août. A Auguste Wolff. *O. Comettant, Un Nid d'autographes, 1885*, 36-37 (sans nom de destinataire, le texte de présentation et le carnet n. a. fr. 13662 ont permis de l'identifier).

3631. Nohant, 30 août. A Gustave Flaubert. *Corr.*, VI, 293-294 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 370-371 (plus compl.).

3632. Nohant, 28 sept. A Louis Viardot. *Corr.*, VI, 294-295.

3633. 30 sept. A Pauline Viardot. *RR*, avril 1944, 127 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 81 (même frag.).

3634. Nohant, 3 8bre. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 277 ; *Corr.*, VI, 295-296 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 373-374 (plus compl.).

3635. Nohant, 6 8bre. A Martine. *Débats*, 21 mars 1928 (frag. s. d.). — Aut., Musée Calvet, Avignon, ms 4727, fol. 52-53.

3636. Nohant, 26 8bre. A Maurice Paul-Albert. *Corr.*, VI, 297-298.

3637. Lundi [10 nov. 1873, l. datée par A. J. F. Jacobs, *BB*, 1956, 300-301]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 397-398 (sous la date fausse du 29 juin 1874 ?).

3638. Nohant, 10 nov. A Henri Amic. *Corr.*, VI, 298-299 ; *Magasin littéraire (Portraits littéraires)*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 1892 et 1893, 10-11 [1].
— Nohant, nov. A Scipion Du Roure. Voir nº 3609.

3639. Nohant, 1er déc. A Alexandre Dumas fils. *RU*, 1er juillet 1904, 352 (frag.).

3640. 1er déc. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 6 juin 1926, 613. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 327-329.

3641. S. d. [peu après le 11 déc. 1873, d'après le texte et celui d'une l. de Flaubert]. A Juliette Adam. *J. Adam ; Nos Amitiés politiques avant l'abandon de la revanche, 1908*, 66 (frag. s. d.).

3642. Vendredi [13 déc., d'après le texte confirmé par le carnet n. a. fr. 13662]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 300-302.

3643. S. d. [c. p. Ardentes, 14 déc. 73]. A Henry Harrisse. *MF*, 1er déc. 1953, 677-678 (sous la date du 15 déc.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 330-334.
— 15 déc. Au même. Voir nº précédent.

3644. 21 déc. A Alexandre Dumas fils. *R. Bi Icon.*, 1er févr. 1896, 254.

3645. 26 Xbre. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 302-303.

3646. Nohant, 30 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 304-305.

3647. 30 déc. A [Zacharie Maulmond]. *NR*, 1er oct. 1908, 293-294 (sans nom de destinataire).

1874

3648. S. d. [3 janv., l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 301]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 379 (sous la date imprécise de janv.).

3649. Nohant, 5 janv. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 305-306.

3650. Nohant, 17 janv. A Juliette Adam. *J. Adam, Nos Amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*, 85-86 (incompl., texte remanié et s. d.). — Copie, BHVP, carton G 5921 (1).

3651. Nohant, 13 févr. [l'aut. est bien daté 13, cf. A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 304]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 381-382 (sous la date du 15). — Copies, Lov., E 925, fol. 445 et BHVP, carton G 5921 (3).
— 15 févr. Au même. Voir nº précédent.

3652. S. d. [Nohant, 10 mars, l. datée par A. J. F. Jacobs, *BB*, 1956, 301]. Au même. *S.-Flaubert*, 384-385 (sous la date imprécise de mars).

3653. Samedi [14 mars 1874, l. datée par A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956, 302]. Au même. *G. Flaubert, Œuvres complètes, éd. Conard, 1910*, XV, 511-512 (sous la date : samedi) ; *NL*, 19 avril 1930 (publ. s. d. et donnée à tort comme inédite). — Aut., Lov., Corr. de Flaubert, B, VI, fol. 7-8.

3654. [Mars (?) 1874]. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 114 (court frag. s. d.).

1. *Mes Souvenirs* d'Henri Amic ont d'abord été publiés, en livraisons, dans le *Magasin littéraire*, du 1er janv. au 1er déc. 1892, sous la rubrique *Portraits littéraires* ; puis réunis en un volume dont la page de titre porte : *Magasin littéraire, Portraits littéraires, 1892* ; enfin, ils ont été édités en 1893, par Calmann-Lévy. Ces deux volumes ont une pagination identique. Les pages que nous indiquons sont donc valables pour l'une ou l'autre de ces éditions. N'ayant pu examiner les livraisons séparées du *Magasin littéraire*, nous ne pouvons donner les pages correspondantes de cette publication.

3655. 3 avril. A Gustave Flaubert. *G. Flaubert, op. cit.*, 512-513 ; *NL*, 19 avril 1930 (erreurs de lecture, publ. s. d. et donnée à tort comme inédite). — Aut., Lov., Corr. de Flaubert, B, VI, fol. 9-12.

3656. 8 avril [c. p. Ardentes, 8 avril 74, c. p. d'arr. Paris, 9 avril]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 307-308 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2928.

3657. S. d. [Nohant, 8 avril, d'après le texte, confirmé par le carnet n. a. fr. 13662]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 309-310 (incompl.).

3658. [Nohant], 10 avril. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 278-279 ; *Corr.*, VI, 310-312 ; *S.-Flaubert*, 391-392.

3659. 13 avril [c. p. Ardentes, 13 avril 74]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 6 juin 1926, 614 (sous la date fausse du 13 août) ; *MF*, 1er déc. 1953, 678 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 338-340.

3660. S. d. [c. p. La Châtre, 23 avril 74, cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 22]. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 458. — Aut., BHVP, G 2930.

— Avril. A Martine. Voir n° 3628.

3661. [Nohant], 4 mai [1874, d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 394-395.

3662. Nohant, 24 mai. A Charles Duvernet. *Corr.*, VI, 312-314.

3663. Paris, [avant le 10] juin. A Aurore Sand. *Corr.*, VI, 314 (sous la date de juin).

3664. Paris, 10 juin. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 338.

— 29 juin. A Gustave Flaubert. Voir n° 3637.

3665. Nohant, 4 juillet. Au même. *S.-Flaubert*, 401-402.

3666. 6 juillet, P. S. du 7 et du 8. Au même. *NR*, 15 mars 1883, 279-280 ; *Corr.*, VI, 315-318 ; *S.-Flaubert*, 402-405.

3667. Nohant, 9 juillet. A Bonnet. *P. Bossuet, G. S. à Nohant, 1901*, 27.

3668. Nohant, 17 juillet. A Vannucci. *Lit. nas.*, 1939, nos 33-34, 716. — Aut., Institut d'histoire de l'Académie des sciences, Léningrad.

3669. Nohant, 31 juillet. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 339.

3670. Nohant, 11 août. A Maurice Paul-Albert. *Corr.*, VI, 318-319.

— 13 août. A Henry Harrisse. Voir n° 3659.

3671. Nohant, 4 oct. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 13.

3672. Nohant, 4 8[oct.]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 319-320.

3673. Nohant, 14 oct. A Mme Borget. *Amic, En regardant, 1903*, 221-222. — Copies, Lov., E 925, fol. 478 et BHVP, carton G 5921 (2).

3674. S. d. [15 oct. 1874, d'après une l. inédite jointe à celle-ci et datée : 15 8bre 74, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Martine. *Débats*, 21 mars 1928 (frag. s. d.). — Aut., Musée Calvet, Avignon, ms 4727, fol. 124.

3675. Nohant, 16 8bre. A Mme Borget. *Amic, op. cit.*, 222-223. — Copies, Lov., E 925, fol. 479 et BHVP, carton G 5921 (2).

3676. Nohant, 16 8bre. A Maurice Paul-Albert. *Corr.*, VI, 320-321.

3677. 17 8bre. A Martine. *Débats*, 21 mars 1928. — Aut., Musée Calvet, Avignon, ms 4727, fol. 62-63.

— 17 oct. A Henri Amic. Voir n° 3684.

3678. Nohant, 22 oct. Au même. *Magazin für die literatur*, 1879, 314 (frag. traduit en allemand, sans nom de destinataire) ; *Amic, Rénée, 1879*, 1-2 (frag.) ; *Corr.*, VI, 322-323 (incompl.) ; *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 54-56.

3679. S. d. [Nohant, 26 oct. 1874, d'après le texte et l'inscription dans le carnet n. a. fr. 13662 à cette date : Amic pour Accolas]. Au même. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 56-58 (publ. s. d.).

3680. 1 9bre [c. p. Ardentes, 2 nov. 74]. A Adolphe Joanne. *Ch. Cousin, Racontars illustrés*, 1888, 256 (fac-sim.).

3681. Nohant, 5 9bre. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 409-410.

3682. Nohant, 6 nov. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 63.

3683. 6 9[nov.]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 323-324.

3684. Nohant, [26 nov. 1874, d'après le texte, celui de l'agenda et le carnet n. a. fr. 13662]. A Henri Amic. *Corr.*, VI, 324-326 (sous la date de nov. 1874) ; *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 60-62 (sous la date fausse du 17 oct. 1874).
— Nohant, nov. Au même. Voir nº précédent.

3685. Nohant, 8 déc. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 281-282 ; *Corr.*, VI, 327-328 ; *S.-Flaubert*, 412-414.

3686. 16 déc. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 64.

3687. Nohant, 28 Xbre. A Charles Poncy. *Corr.*, VI, 329. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 337.

3688. Nohant, 28 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, VI, 330-331.

1875

3689. 1er janv. A Martine. *Débats*, 21 mars 1928 (frag. sous la date fausse du 15 janv.). — Aut., Musée Calvet, Avignon, ms 4727, fol. 66 (l'aut. est bien daté 1er janv.).

3690. 1er janv. A [Zacharie Maulmond]. *NR*, 1er oct. 1908, 294 (sans nom de destinataire).

3691. 1er janv. Au docteur Darchy. *La Nouvelle république*, 3 sept. 1954 (court frag.). — Aut., coll. de M. Gaston Imbault.

3692. Nohant, 2 janv. [c. p. Saint-Chartier, 2 janv. 75]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 6 juin 1926, 614 (incompl.). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 349-351.

3693. 2 janv. A [Charles Marchal]. *Lorédan Larchey, Dictionnaire historique d'argot, supplément aux 7e et 8e éd.*, XVI (court frag. sans nom de destinataire).

3694. Nohant, 4 janv. A Scipion Du Roure. *Corr.*, VI, 331-332.

3695. Nohant, 10 janv. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 75-78.
— 15 janv. A Martine. Voir nº 3689.

3696. Nohant, 16 [janv. d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A. Gustave Flaubert *NR*, 15 mars 1883, 282-283 ; *Corr.*, VI, 332-334 ; *S.-Flaubert*, 414-416.

3697. Nohant, 3 févr. A Michel Lévy. *RHLF*, oct.-déc. 1957, 590 (frag.) ; *C. Ryelandt, Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et G. S.*, 7. — Copies, Lov., E 925, fol. 489 et BHVP, carton G 5921 (4).

3698. Nohant, 11 févr. A George Villot. *Corr.*, VI, 335.

3699. Nohant, 14 févr. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 13 juin 1926, 639. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 352-354.

3700. Nohant, 20 févr. A Michel Lévy. *C. Ryelandt, op. cit.*, 7-8 (incompl.). — Copies, Lov., E 925, fol. 490 et BHVP, carton G 5921 (4).

3701. 20 févr. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 418-419.

3702. Nohant, 25 févr. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 336-337 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2940.

3703. 25 févr. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 13 juin 1926, 639. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 355-357.

3704. Nohant, févr. A Félix Duquesnel. *Le Gaulois*, 22 avril 1877 ; *L'Événement*, 25 avril 1877 (frag. s. d.) ; *Corr.*, VI, 338-341 (sous la date imprécise de févr.).

3705. S. d. [d'après le texte de présentation, cette l. daterait de 15 mois avant la mort de G. S., ce qui la date approximativement de févr. ou mars 1875]. A Oscar Cazamajou. *R. Lécuyer et P. E. Cadillac, Demeures inspirées et sites romanesques*, 286 (court frag. s. d.).

3706. Nohant, 22 [mars, d'après le texte, celui de l'agenda et le carnet n. a. fr. 13662]. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 159-160 (sous la date fausse du 22 déc.).

3707. Nohant, 25 mars. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 419-420. — Mars. A Henri Amic. Voir nº 3710.

3708. Nohant, 3 avril. A Martine. *Débats*, 21 mars 1928 (frag. s. d.). — Aut., Musée Calvet, Avignon, ms 4727, fol. 68-69.

3709. Nohant, 3 avril [c. p. 4 avril 75]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 13 juin 1926, 640 (quelques erreurs de lecture). — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 358-360.

3710. Nohant, [15 avril, d'après le texte et celui de l'agenda]. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 78-80 (sous la date fausse de mars).

3711. 26 avril [1875, d'après le texte]. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 458 (frag. s. d.) et 459 (autre frag. s. d.). — Aut., Lov., E 915, fol. 509-510.

3712. 1er mai. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 80-81.

3713. Mai [d'après le texte et celui de la l. précédente, cette l. pourrait être le P. S. de la l. du 1er mai, pour diverses raisons elle lui est de peu postérieure]. Au même. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 82.

3714. Nohant, 6 mai. Au vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. *C. Ryelandt, op. cit.*, 10. — Copie, Lov., E 925, fol. 495.

3715. Nohant, 6 mai. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 341-342.

3716. Nohant, 7 mai. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 420-421.

3717. Nohant, 7 mai. A Calmann-Lévy. *Corr.*, VI, 342-343.

3718. Nohant, 11 mai. A [Antoine Ludre-Gabillaud (?)]. *NR*, 1er oct. 1908, 295 (publ. sans nom de destinataire).

3719. Nohant, 12 mai. Au vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. *C. Ryelandt, op. cit.*, 10 (frag.). — Copies, Lov., E 925, fol. 498 et BHVP, carton G 5921 (4).

3720. Nohant, 15 mai. Au même. *C. Ryelandt, op. cit.*, 11-12 (frag.). — Copies, Lov., E 925, fol. 500 et BHVP, carton G 5921 (4).

3721. 18 mai [c. p. Ardentes, 18 mai 75, c. p. d'arr. Paris, 19 mai 75]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 343-345. — Aut., BHVP, G 2943.

3722. Nohant, 18 mai. A Calmann-Lévy. *RHLF*, oct.-déc. 1957, 590 (frag.) ; *C. Ryelandt, op. cit.*, 12 (frag. inédits). — Copies incompl., Lov., E 925, fol. 503 et BHVP, carton G 5921 (4).

3723. 18 mai. A Émile Perrin. *Débats*, 9 juin 1926, 4.

3724. 22 mai. A MARTINE. *Débats*, 21 mars 1928 (frag. s. d.). — Aut., Musée Calvet, Avignon, ms 4727, fol. 72-73.

3725. Nohant, mercredi 26 mai. A HENRI AMIC. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 82-83.

3726. Nohant, 29 mai. A CALMANN-LÉVY. *L'Univers illustré*, 9 août 1884, 501 (fac-sim.).

3727. Paris, 31 mai. AU VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. *C. Ryelandt, op. cit.*, 13. — Copies, Lov., E 925, fol. 506 et BHVP, carton G 5921 (4).

3728. Mardi midi [1er juin 1875, d'après le texte et celui de la l. précédente]. A MAURICE. *C. Ryelandt, op. cit.*, 13 (courts frag.). — Aut., BHVP, G 2531 ; copie, Lov., E 925, fol. 508-509.
— 10 juin. A GUSTAVE FLAUBERT. Voir nº 3289.

3729. Nohant, 14 juin. AU VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. *C. Ryelandt, op. cit.*, 15. — Copies, Lov., E 925, fol. 518 et BHVP, carton G 5921 (4).

3730. [16, d'après le texte et celui d'une l. inédite du 19, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662] juin. A MARTINE. *Les Nouvelles littéraires et politiques (Lyon)*, 10 mai 1903, 2 (frag. sous la date imprécise de juin).

3731. Nohant, 16 juin. AU DOCTEUR HENRI FAVRE. *Corr.*, VI, 345-346.

3732. Nohant, 18 juin. AU MÊME. *Corr.*, VI, 346-347.

3733. Nohant, 24 juin. A HENRI AMIC. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 115-116.

3734. Nohant, 26 juin. AU MÊME. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 117-118.

3735. Nohant, 27 juin. AU VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. *Corr.*, VI, 347-348 ; *C. Ryelandt, op. cit.*, 16-17.

3736. Nohant, 6 juillet. A JOSEPH DESSAUER. *Die Heimat, 1877*, 1re livraison, 436 ; *Corr.*, VI, 348-349.

3737. Nohant, 11 juillet. A JULIETTE ADAM. *Corr.*, VI, 349-351.

3738. Nohant, 20 juillet [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 22]. A ÉDOUARD RODRIGUES. *R Paris*, 1er déc. 1899, 556.

3739. Nohant, 25 juillet. A HENRI AMIC. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 130-131.

3740. Nohant, 1er août. AU VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. *C. Ryelandt, op. cit.*, 19-20. — Copies, Lov., E 925, fol. 528 et BHVP, carton G 5921 (4).

3741. Nohant, 2 août. A HENRI AMIC. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 131-133.

3742. Nohant, 3 août. A AUGUSTE MARTINEAU-DESCHENEZ. *Corr.*, VI, 351-352.

3743. Nohant, 12 août. A HENRI AMIC. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 133-134.

3744. Nohant, 15 août [1875, d'après le texte ; cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 16]. A GUSTAVE FLAUBERT. *S.-Flaubert*, 424-425.

3745. S. d. [20 août 1875 (?), d'après le texte pourrait être de cette date]. A JULIETTE ADAM. *J. Adam, Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*, 264 (court frag. s. d.).

3746. 20 août. A MARIE BOUCOIRAN. *Corr.*, VI, 352-353.

3747. Nohant, 20 août. A CHARLES SAGNIER. *Corr.*, VI, 354-355.